



HAL
open science

Et du fond de tes blessures, je te guérirai...

Gaston Dr Revel

► **To cite this version:**

Gaston Dr Revel. Et du fond de tes blessures, je te guérirai... Éditions Le Manuscrit, 2022, Témoignages de la Shoah, Philippe Weyl, 9782304053982. hal-03965599

HAL Id: hal-03965599

<https://hal.science/hal-03965599v1>

Submitted on 31 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

D^r Gaston Revel

*Et du fond de tes blessures,
je te guérirai...*

Un médecin de l'OSE,
de la Résistance en France aux camps
de personnes déplacées en Allemagne



Présenté et annoté par Katy Hazan

Collection Témoignages de la Shoah

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah



Éditions
Le Manuscrit

*Et du fond de tes blessures,
je te guérirai...*

D^r Gaston Revel

*Et du fond de tes blessures,
je te guérirai...*

Un médecin de l'OSE,
de la Résistance en France aux camps
de personnes déplacées en Allemagne

Présenté et annoté par Katy Hazan

COLLECTION
TÉMOIGNAGES DE LA SHOAH

Fondation
pour la
Mémoire
de la
Shoah

Le Manuscrit
Paris

© Éditions Le Manuscrit, 2022
ISBN : 978-2-304-05398-2

**Présentation de la
Collection « Témoignages de la Shoah »
de la
Fondation pour la Mémoire de la Shoah (FMS)**

En lançant sa collection « Témoignages de la Shoah » avec les Éditions Le Manuscrit, et grâce aux nouvelles technologies de communication, la Fondation souhaite conserver et transmettre vers un large public la mémoire des victimes et des témoins des années noires des persécutions antisémites, de 1933 à 1945.

Aux nombreux ouvrages déjà parus la Fondation espère ainsi ajouter les récits de celles et ceux dont les voix sont restées jusqu'ici sans écho : souvenirs souvent enfouis au plus profond des mémoires individuelles ou familiales, récits parfois écrits mais jamais diffusés, témoignages publiés au sortir de l'enfer des camps, mais disparus depuis trop longtemps des rayons des bibliothèques.

Si quelqu'un seul ne peut décrire l'indicible, la multiplicité des récits peut s'en approcher.

En tout cas, c'est l'objectif que s'assigne cette collection à laquelle la Fondation, grâce à son Comité de lecture composé d'historiens et de témoins, apporte sa caution morale et historique.

Face à une actualité où l'instrumentalisation des conflits divers tend à obscurcir, confondre et banaliser ce que fut la Shoah, cette collection permettra aux lecteurs, chercheurs et étudiants de mesurer la spécificité d'une persécution extrême dont les uns furent acteurs, les autres, complices, et face à laquelle certains restèrent indifférents et les autres héroïques.

Puissent ces ouvrages inspirer à leurs lecteurs le rejet de l'antisémitisme et de toute autre forme d'exclusion, ainsi que l'esprit de fraternité.

Consultez le site Internet de la FMS : www.fondationshoah.org

**Comité de lecture
de la
Collection « Témoignages de la Shoah »**

Serge Klarsfeld, *président*
Isabelle Choko, *survivante de la déportation*
Alexandre Doulut, *historien*
Katy Hazan (OSE), *historienne*
Michel Laffitte, *historien*
Dominique Missika, *historienne*
Denis Peschanski, *historien*
Annette Zaidman, *enfant cachée*
Philippe Weyl, *responsable de la Collection*

Correction : Laurence Beilvert

Voir les autres titres de la Collection en fin de volume, pages 369 à 373.

Préface

Peu de choses sont connues sur les camps de personnes déplacées en Allemagne après la guerre et encore moins sur les Juifs qui y étaient parqués, dans l'attente d'on ne sait trop quoi. Ce livre y remédie, il nous renseigne et nous enseigne.

C'est un cri de détresse, de révolte et d'espoir que le titre résume bien avec ce verset du prophète Jérémie: «Et du fond de tes blessures, je te guérirai» (Jérémie, chapitre 30, verset 17).

Ce cri est celui du D^r Gaston Revel, un médecin juif alsacien dont la vie a traversé le siècle dernier. Il est le fil rouge de ce livre inédit composé de trois parties qui se répondent et s'enrichissent.

Ma vie racontée à moi-même en constitue la première partie: souvenirs destinés à ses enfants, rédigés en 1977 et remis par son fils Daniel. Qu'il en soit remercié. Il y raconte de manière factuelle et avec beaucoup d'humilité les étapes d'une vie tout entière tournée vers les autres. Médecin ORL installé à Strasbourg, il épouse Suzel, la sœur d'André Neher, dont il a trois enfants, Jean-Paul ל"ז, Daniel et Michel. Vittel, Souillac, Terrasson, Lyon, Allevard-les-Bains, nous suivons Gaston Revel dans ses pérégrinations. Aussitôt démobilisé, il s'engage comme médecin de l'OSE, puis entre dans la Résistance pour le compte de l'Armée secrète et devient médecin dans le maquis du Grésivaudan.

En 1945, il répond à deux missions de l'OSE dans les camps de personnes déplacées situés en Allemagne, d'abord à Buchenwald, d'où il doit sortir les adolescents les plus malades pour les amener en Suisse, et surtout à Neustadt, où il doit contrôler l'état sanitaire des Juifs. Il y décrit avec force détails une situation épouvantable, celle des Juifs traités comme des parias, devenus des apatrides dont personne ne veut. «La vie ici est une lutte continuelle», raconte-t-il à son épouse, Suzel, dans une lettre de 1945 (voir page 135).

Le dernier chapitre de ses mémoires concerne son retour à Strasbourg et sa réinstallation comme médecin, où il n'est pas accueilli à bras ouverts, c'est le moins que l'on puisse dire. Il décrit ses engagements communautaires au *B'nai B'rith*, au Consistoire du Bas-Rhin et pour Israël.

Son rapport intitulé *Évocation de Buchenwald* constitue la deuxième partie du livre : écrit à chaud en juin 1945, il a été imprimé en Alsace en 1947¹. À cette époque, on savait bien peu de choses sur les camps nazis. La mission médico-sociale dirigée par le D^r Gaston Revel se rend au camp de Buchenwald pour organiser le transport de 400 jeunes pour la Suisse sous le contrôle de la Croix-Rouge suisse, avec une assistante sociale, Fanny Loinger, et un officier de liaison français, Yves Lyon, ainsi qu'un officier de l'UNWRA (*United Nations War Refugee Administration*) et une infirmière de la Croix-Rouge suisse. Au retour de la mission de Buchenwald, ils seront finalement 800 «enfants» dans le train malgré les contrôles !

L'opuscule du D^r Gaston Revel est un témoignage historique sur les conditions de vie aux différentes époques du camp établies à partir d'entretiens avec des rescapés. Un travail précis, détaillé, qui commence par des pages insoutenables sur ce qu'il a vu en arrivant au camp. Un travail contre l'oubli qui fait écho au chapitre de ses mémoires intitulé «Missions en Allemagne».

1. Voir *infra*, page 149 et suivantes. [ndrc, note du responsable de la collection]

La troisième partie nous donne une vision à la fois plus globale et plus détaillée des camps de personnes déplacées (*Displaced Persons, DP*). Il s'agit du rapport de trois médecins différents sur la situation des Juifs en Allemagne, imprimé par l'Union OSE à Genève en 1945¹. Ils ont parcouru l'Allemagne avec les équipes du *Joint* américain. Le Dr Joseph Weill donne ses impressions générales, un constat sur la dénazification improbable, et sur le traitement inique réservé aux personnes déplacées, en particulier aux Juifs rescapés des camps qui se retrouvent derrière des barbelés.

Pourtant, fin juillet 1945, le Congrès juif mondial avait soumis à la conférence des «Trois Grands», à Potsdam, un mémoire signalant la situation désastreuse des Juifs, toujours détenus dans les camps de concentration allemands par les autorités occupantes. Au mois d'août, au moment où débute la mission des médecins de l'OSE, Earl G. Harrison, doyen de la faculté de droit de Pennsylvanie (*Penn Law School*), remet son rapport au président Truman : une véritable bombe. Il accuse leurs forces armées de «traiter les Juifs comme les nazis les traitaient, sauf que nous ne les exterminons pas...».

C'est ce que constate également le Dr Gaston Revel au camp de Neustadt, situé au bord de la mer Baltique, et le Dr Henri Nerson au camp de Bergen-Belsen. En tant que médecins, ils s'attachent à décrire la situation sanitaire des camps, l'état des malades et les possibilités de soins, mais leur constat débouche très vite sur un paradoxe déjà dénoncé par le rapport Harrison (juillet 1945) commandé par le président américain Truman : les Juifs rescapés des camps sont souvent moins bien traités que leurs bourreaux. Certes des aménagements ont été apportés et les lois américaines sur l'immigration assouplies. Dans une lettre adressée le 8 octobre au président Truman, le général Eisenhower le rassure sur les effets des mesures prises, conditions de vie améliorées, réquisitions

1. Voir *infra*, page 205 et suivantes. [ndrc]

de maisons de nazis pour les «personnes déplacées», alimentation plus rationnelle, nombre de calories augmenté, familles réunies, admissions dans les camps des œuvres privées, et notamment des équipes de l'*American Joint Distribution Committee*, etc. Et pourtant, les conditions affreuses persistent et cette situation perdure dans l'indifférence générale jusqu'en 1952, date de la fermeture de la plupart des camps (le dernier ferme ses portes en 1957), et démontre, s'il en est, la méconnaissance totale de ce que fut la Shoah, et l'absence de culpabilité du monde face au génocide des Juifs.

Ils sont à peine 100 000, mais leur volonté de ne pas retourner dans leur pays d'origine embarrasse les Alliés et leur obstination à se choisir une patrie, *Eretz Israël*, provoque l'hostilité des Britanniques. D'où le cri d'alarme des médecins et en particulier de Gaston Revel, qui se demande avec amertume qui est le vaincu. Mais la vie reprend ses droits et, du fond de leur souffrance, les survivants, qui se sont donné un nom biblique, *She'arit Hapleta* («Ce qu'il reste de survivants»), s'organisent pour reconstruire une identité juive.

Le verset de Jérémie prend alors tout son sens : «Et du fond de tes blessures, je te guérirai.»

Katy Hazan,
historienne

Ce verset a une résonance particulière dans la famille Revel. En effet, André Neher a publié en 1960 un livre consacré au prophète Jérémie qu'il a dédié à sa sœur Suzel, décédée peu auparavant. Aussi est-ce tout naturellement et de manière profondément symbolique que le verset qui sert aujourd'hui de titre au livre de leur arrière-grand-père a été suggéré par les arrière-petits-enfants de Gaston Revel, associant ainsi son épouse, leur arrière-grand-mère, à leur œuvre commune et à la vision prophétique. Voir André Neher, *Jérémie*, Paris, Éd. du Seuil, 1998, p. 174 (1^{re} édition, Paris, Éd. Plon, 1960).

Biographie du D^r Gaston Revel

- 1901 20 juin : naissance de Gaston Revel à Bouxwiller en Alsace (Empire allemand ; de nos jours, Bas-Rhin), dans une famille de quatre enfants : Alfred, Gaston, Rose et Blanche. Son père, Samuel Revel, est l'aîné de sept enfants ; sa mère, Cécile, née Weill, vient elle aussi d'une famille attachée à la tradition juive.
- 1914 1^{er} août : début de la Première Guerre mondiale.
Son père n'est pas mobilisable, en revanche tous ses oncles partent au front.
- 1917 Implantation en Alsace, par Tobie Salomon, du mouvement de jeunesse sioniste allemand *Blau-Weiss*, créé en 1913. Gaston Revel y adhère très tôt.
- 1918 11 novembre : fin de la Première Guerre mondiale.
Retour de l'Alsace-Moselle dans le giron de la France.
- 1919 6 février : l'Assemblée constituante allemande, réunie dans le théâtre de la ville de Weimar, entérine la naissance de la république.
Juin : Gaston Revel obtient le baccalauréat avec un premier prix de mathématiques. Il entreprend des études de médecine à Strasbourg puis à Montpellier.
Il fait la connaissance de la famille Neher, d'Obernai (Bas-Rhin).

- 1928 Il soutient sa thèse de doctorat à Nancy en ORL.
- 1929 Service militaire comme médecin auxiliaire puis comme sous-lieutenant.
- 1930 6 février: il épouse à Strasbourg Suzel Neher, la sœur d'André Neher.

Le D^r Revel s'installe comme spécialiste ORL à Strasbourg et comme chef de service à la clinique Adassa, jusqu'en 1939.

7 décembre: naissance à Strasbourg de leur fils Jean-Paul.

- 1933 *30 janvier: Hitler devient chancelier d'Allemagne.*

24 mars: il obtient les pleins pouvoirs.

4 avril: naissance à Strasbourg de leur deuxième fils, Daniel.

- 1935 *15-16 septembre: lois raciales de Nuremberg (Bavière).*

- 1938 *12-15 mars: annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie (Anschluss).*

20 août: naissance à Strasbourg de leur troisième fils, Michel, dit Michou.

29 septembre: signature des accords de Munich entre l'Allemagne, la France, le Royaume-Uni et l'Italie entérinant l'annexion des Sudètes tchèques par Hitler.

Démantèlement des mouvements autonomistes alsaciens pronazis.

- 1939 *17 mai: promulgation du troisième Livre blanc sur la Palestine mandataire, qui y limite à 75 000 le nombre total de Juifs.*

Juillet: les Revel partent en vacances à Royan (Charente-Maritime).

23 août: signature du pacte de non-agression germano-soviétique.

Entre le 1^{er} et le 3 septembre: évacuation d'Alsace vers le sud-ouest de la France de 374 000 personnes résidant dans 181 communes, soit un tiers de la population alsacienne.

3 septembre: le Royaume-Uni et la France – ainsi que d'autres pays à travers le monde – déclarent la guerre à l'Allemagne suite à son invasion de la Pologne deux jours plus tôt. Début de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

Mobilisation générale. Le D^r Revel est nommé dans un hôpital de campagne à Contrexéville (Vosges).

Fin septembre: la famille Revel s'installe à Vittel (Vosges).

Novembre: ouverture des premières maisons d'enfants de l'Œuvre de secours aux enfants (OSE) dans la Creuse, la Haute-Vienne et le Var.

1940 *10 mai: début de la phase armée du conflit qui met fin à la « Drôle de guerre ». Les Allemands attaquent par surprise la Belgique, les Pays-Bas et le Luxembourg afin de contourner la ligne de défense Maginot et d'envahir la France. Début de la Bataille de France.*

Les populations vont fuir les combats (Exode).

La famille Revel part vers Souillac (Lot), où devait être montée l'antenne chirurgicale du D^r Gaston Revel.

14 mai: le front français est percé à Sedan (Ardennes), ce qui va permettre aux armées nazies de couper les forces alliées de leurs bases arrière.

14 juin: les Allemands entrent dans Paris, déclarée ville ouverte trois jours plus tôt; la Wehrmacht défile sur les Champs-Élysées.

17 juin: Strasbourg est évacué par les Français. Discours du maréchal Pétain justifiant l'armistice.

18 juin à 12h20: le drapeau à croix gammée est hissé sur la cathédrale de Strasbourg.

Même jour: depuis Londres, appel du général Charles de Gaulle à poursuivre le combat, acte fondateur de la France libre.

19 juin: Hitler entre à Strasbourg.

15-25 juin: évacuation des forces alliées par les ports du nord-ouest de la France. L'opération Ariel complète l'évacuation de

Dunkerque (opération Dynamo) et celle du Havre (opération Cycle).

22 juin : armistice à Rethondes. Division de la France en plusieurs zones (trois cinquième du territoire sont occupés) et livraison des antinazis à l'Allemagne.

10 juillet : vote des pleins pouvoirs au maréchal Pétain. La III^e République est remplacée par l'État français, gouverné depuis Vichy.

25 juillet : le Reich allemand rétablit les frontières de 1871.

Été : démobilisé, le D^r Revel s'établit à Terrasson (Dordogne), où se trouve une antenne médicale volante mise sur pied par le D^r Joseph Weill, de l'OSE, et financée par le Joint américain (American Jewish Joint Distribution Committee).

Août : la direction de l'OSE s'installe à Montpellier (Hérault).

27 septembre : en zone occupée, première Ordonnance [allemande] relative aux mesures contre les Juifs, qui définit les personnes regardées comme juives, interdit aux Juifs partis en zone « libre » de revenir en zone occupée, prévoit le recensement des Juifs avant le 20 octobre (fichiers des Juifs) et impose l'affichage d'« Entreprise juive » sur les commerces tenus par des Juifs.

3 octobre : l'État français promulgue la loi « portant statut des Juifs » leur interdisant la fonction publique et diverses professions.

4 octobre : loi sur « les ressortissants étrangers de race juive » et leur possible internement dans des camps spéciaux par décision du préfet du département.

24 octobre : la rencontre Hitler-Pétain à Montoire-sur-le-Loir (Loir-et-Cher) engage la France dans la voie de la Collaboration.

L'Alsace est officiellement annexée au III^e Reich allemand. Elle est administrée par le gauleiter Robert Wagner avec le D^r Ernst comme haut-commissaire de la ville de Strasbourg, qui fusionne avec les huit communes de sa banlieue.

Le D^r Revel est médecin de l'OSE de décembre 1940 à mars 1941.

1941 Mars: la famille Revel s'installe à Lyon où Gaston travaille à l'hôpital Grange-Blanche (auj. Édouard-Herriot).

Mars: Fanny Loinger rejoint le centre médico-social de l'OSE à Marseille.

29 mars: création par l'État français, à l'instigation des Allemands, du Commissariat général aux questions juives (CGQJ), dirigé par Xavier Vallat qui revendique «un antisémitisme d'État».

Avril: Gaston Revel obtient l'autorisation d'ouvrir un cabinet médical.

2 juin: le second statut des Juifs promulgué par l'État français élargit le groupe des personnes considérées comme juives et les écarte de la plupart des activités économiques.

22 juin: rupture du pacte germano-soviétique et invasion surprise de l'URSS par les armées nazies (plan Barbarossa).

Octobre: ouverture du bureau de l'OSE à Lyon, rue Gentil, puis Montée des Carmélites.

Novembre: ouverture à Lyon du dispensaire OSE en association avec le Comité d'action pour les réfugiés (CAR), rue Sainte-Catherine.

Gaston Revel donne des consultations gratuites au dispensaire de la rue Sainte-Catherine.

29 novembre: création par l'État français à l'instigation des Allemands de l'Union générale des Israélites de France (UGIF); toutes les associations culturelles et culturelles ainsi que les Juifs de France à titre individuel y sont obligatoirement affiliés.

8 décembre: les États-Unis entrent en guerre le lendemain de l'attaque japonaise surprise sur la base navale de Pearl Harbor.

1942 20 janvier: conférence de Wannsee (banlieue de Berlin), qui organise économiquement, administrativement et techniquement la «solution finale de la question juive en Europe», dont la décision remonte à quelques semaines. Elle évalue à onze millions le nombre de personnes à assassiner.

Mi-avril: voyage des Revel à Lanteuil (Corrèze), où se trouve la famille Neher pour les fêtes de *Pessab*.

7 juin: entrée en vigueur de l'obligation du port de l'étoile jaune pour les Juifs de plus de six ans en zone occupée.

Août: Fanny Loinger est internée volontaire au camp des Milles (Bouches-du-Rhône).

20 août: première grande rafle à Lyon. 545 Juifs étrangers réfugiés sont arrêtés par la police française.

26 août: rafle des Juifs étrangers et apatrides en zone non occupée pour être livrés aux Allemands.

29 août: affaire de Vénissieux, exfiltration de 108 enfants sous la responsabilité de l'Amitié chrétienne.

Gaston Revel assure le suivi des enfants de Vénissieux placés Montée des Carmélites, puis dispersés dans des familles.

11 novembre: invasion de la zone « libre » par les Allemands, suite au débarquement allié en Afrique du Nord trois jours plus tôt. Lyon est occupé.

1943 *Janvier: réunion des dirigeants de l'OSE à l'Hôtel Victoria de Lyon pour présenter Georges Garel et l'action clandestine.*

Gaston Revel s'engage dans le sauvetage des Juifs étrangers en les exfiltrant des hôpitaux. Il est membre du Comité de coordination des œuvres sociales lyonnaises et président de la commission de ravitaillement des trains de déportés.

30 janvier: création par le gouvernement de Vichy de la Milice française dirigée par Joseph Darnand.

2 février: le maréchal allemand Friedrich Paulus capitule à Stalingrad. Première grande défaite militaire des nazis qui marque un tournant dans le conflit mondial.

9 février: rafle dite « de la rue Sainte-Catherine », dans les locaux de l'UGIF, par la Gestapo; arrestation de 86 personnes.

Mi-février: le D^r Gaston Revel s'engage dans la Résistance dans l'Isère pour le compte de l'Armée secrète, sous l'*alias* de «Latour». La famille part pour Allevard-Bains (Isère) après quelques jours passés à Lyon chez Léon Meiss.

Fanny Loinger et Robert Epstein mettent en place un centre d'évacuation d'enfants dans la région de Valence dans le cadre du circuit Garel.

9 septembre: suite à l'armistice signé par l'Italie, les armées allemandes prennent le contrôle de la zone d'occupation italienne en France. Les Juifs y sont immédiatement pourchassés.

1944 25 avril: arrestation d'Alfred Revel, le frère aîné de Gaston, et de son épouse, Pauline (Lily), à Francheville-Haut (Rhône). Lui est fusillé à Lyon au Fort Montluc, elle est transférée au camp de transit de Drancy et déportée par le convoi n° 75, le 30 mai suivant, sans retour.

6 juin: débarquement des Alliés en Normandie.

Juin: Gaston Revel entre comme médecin au maquis du Grésivaudan (Isère). Il réalise une centaine d'opérations chirurgicales dans des conditions très difficiles.

11 août: bombardement du centre de Strasbourg; la flèche de la cathédrale manque de s'écrouler.

15 août: débarquement allié en Provence.

Septembre: les dirigeants de l'OSE se retrouvent à Lyon.

Gaston Revel part sur le front de Briançon (Hautes-Alpes).

23 novembre: Strasbourg est libéré après plusieurs mois d'une bataille acharnée.

1945 27 janvier: libération du complexe concentrationnaire d'Auschwitz par les Soviétiques.

Mars: création de l'UNRRA (United Nations Relief and Rehabilitation Administration, «Administration des Nations unies pour le secours et la reconstruction») pour venir au secours

des réfugiés. Herbert Lehman, ancien gouverneur de l'État de New York, est le premier directeur de son comité central.

Mars : création du Cojasor (Comité juif d'action sociale et de reconstruction) en France pour venir en aide aux personnes déplacées et rescapées, sous l'impulsion du Joint américain.

11 avril : libération du camp de Buchenwald par les Américains.

15 avril : libération du camp de Bergen-Belsen par les Britanniques.

23 avril : télégramme de l'aumônier américain de Buchenwald signalant l'existence d'un millier d'enfants juifs de 3 à 15 ans.

7 mai : les Allemands signent une capitulation sans condition devant Eisenhower à Reims et le 8 mai devant Joukov à Berlin. Fin de la Seconde Guerre mondiale en Europe.

Juin : l'OSE s'installe à Paris dans un hôtel particulier, 62 rue Spontini, XVI^e arrondissement.

Début juin : départ de la mission du D^r Gaston Revel au camp de Buchenwald, financée par le Joint américain, avec Fanny Loinger, de l'OSE, Elsbeth Kasser, infirmière du Secours suisse au camp de Gurs pendant la guerre (Croix-Rouge suisse), et Lydne Lewy (Américaine).

8 juin : le convoi des « enfants de Buchenwald » arrive à Éconis (Eure), tandis qu'un autre groupe se dirige vers la Suisse.

8 juillet : la mission Joint-OSE, conduite par M^r Eigen et par le D^r Henri Nerson, part de Paris pour le camp de Bergen-Belsen (zone britannique) où elle arrive le 29 juillet. L'équipe composée de quatre personnes est rejointe par une dizaine de membres du Jewish Relief.

Août : nouvelle mission du D^r Gaston Revel, cette fois pour le camp de Neustadt in Holstein (Land de Schleswig-Holstein, frontalier du Danemark), au titre du Joint. Il part avec Fanny Loinger.

6 et 9 août : bombes atomiques américaines sur les villes japonaises de Hiroshima et de Nagasaki.

8 août : accord de Londres conclu entre la France, les États-Unis, le Royaume-Uni et l'URSS pour la poursuite et le châtement des grands criminels de guerre des puissances européennes de l'Axe.

24 août : Earl Harrison, avocat américain, représentant des États-Unis à la Commission intergouvernementale pour les réfugiés, remet son rapport au président Truman sur la situation désastreuse des camps de DP (Displaced Persons, « personnes déplacées ») sous contrôle américain.

2 septembre : capitulation du Japon. Fin de la Seconde Guerre mondiale.

17 septembre : le premier acte officiel concernant la recherche des personnes disparues ou déplacées est signé. Les cartes de DP2 sont imprimés à des millions d'exemplaires. 2,4 millions de personnes déplacées sont répertoriées, dont 1,6 million dans des camps.

Septembre : le D^r Gaston Revel entre à l'OSE et dirige le secteur médico-social comme médecin-chef et inspecteur des centres de province.

Octobre-décembre : rapport des médecins de l'OSE suite à la mission d'étude et de liaison en Allemagne du Sud.

18 octobre : ouverture du procès des dignitaires nazis à Nuremberg, dans la zone américaine. Le Tribunal militaire international (TMI) siège jusqu'au 10 octobre 1946.

Octobre : le D^r Gaston Revel s'installe à nouveau à Strasbourg, rejoint par les Neher.

1946 Gaston Revel est élu au consistoire israélite du Bas-Rhin. Il est fait chevalier dans l'Ordre de la Santé publique.

Fanny Loinger prend la direction d'une maison d'enfant à Hausmannstätten, près de Gratz (Autriche), qui accueille 120 enfants de tous âges, rescapés des divers camps nazis.

4 juillet : le pogrom de Kielce (sud-est de la Pologne) fait 42 victimes et 80 blessés. 75 000 Juifs fuient la Pologne, ce qui augmente le nombre des DP.

9 décembre: début des 12 procès des médecins nazis, dont Karl Brandt. Ils s'achèvent le 17 juillet 1947. Ces médecins sont jugés pour des expériences commises aux camps de concentration de Dachau, Buchenwald, Natzweiler, Sachsenhausen.

1947 Mai: il y a encore 440 000 réfugiés juifs dans le monde, dont 200 000 personnes dans des camps de DP en Allemagne et en Autriche.

Novembre: résolution de partage de la Palestine par l'ONU.

1948 Fondation de l'école Aquiba par le rabbin Deutsch à Strasbourg.

Gaston Revel devient président de l'Armée (Association de reconstruction et de maintien des institutions culturelles), précurseur de l'Appel juif unifié (AJU).

Il obtient la croix du Combattant volontaire de la Résistance, et la croix des Anciens Combattants.

Années 1950

Gaston Revel s'investit au *B'nai B'rith* à Strasbourg, puis comme élu au comité de la Grande Loge de district.

Il fait de nombreux voyages en Europe et aux États-Unis.

1956 Gaston Revel est nommé vice-président du consistoire israélite du Bas-Rhin et délégué de celui-ci auprès du Consistoire central de Paris.

1958 Août: mort de Suzel Revel, l'épouse de Gaston.

1959 Premier voyage en *Eretz Israel* comme délégué à la *Triennial Convention* du *B'nai B'rith*.

1960 Gaston Revel est fait chevalier dans l'ordre de la Légion d'honneur.

1966 Gaston Revel est élu président du consistoire israélite du Bas-Rhin.

1973 Mariage avec Kate Roos. Elle décédera en 1987.

1977 Gaston Revel fait son *Aliya* et rejoint ses enfants en Israël.

1994 29 juillet: Gaston Revel s'éteint à Strasbourg.

Ma vie
racontée à moi-même

Des fils de Gaston Revel aux lecteurs

Papa (ר"ז) a rédigé ses souvenirs en 1977.

Il en a dédicacé une copie à chacun de ses fils.

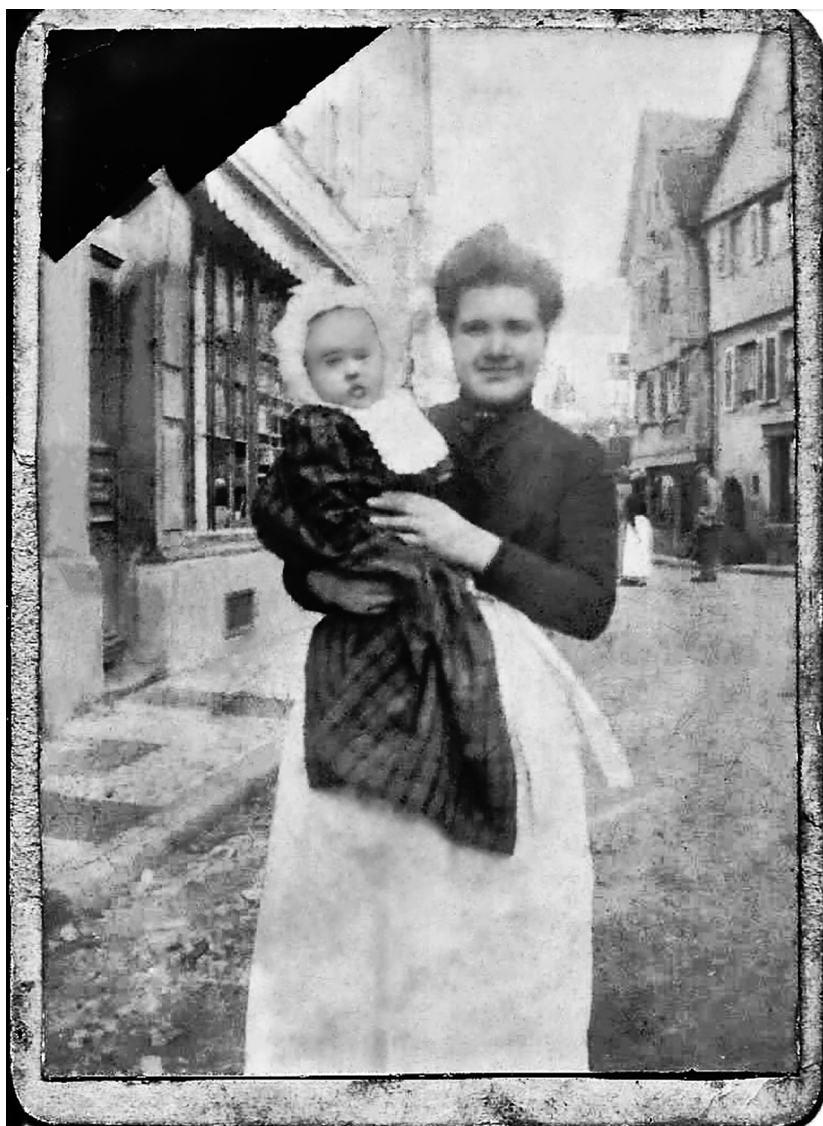
Il nous a semblé important de faire connaître son texte et d'y ajouter certains documents qu'il a parfois omis par discrétion ou par pudeur.

Papa est décédé à Strasbourg le 29 juillet 1994, au cours d'un voyage aux sources.

כל המקים נפש אחת כאילו קיים עולם מלא

Celui qui sauve une vie sauve le monde entier

Traité Sanhédrin, chap. 4, Michna 5



Gaston Revel, âgé de 4 mois, dans les bras de sa gouvernante, Bouxwiller (Bas-Rhin), 9 novembre 1901.

Ancêtres et jeunesse

Il m'a fallu du temps pour me décider à mettre sur le papier mes souvenirs (je n'ose pas dire mes Mémoires). Au fond, je voudrais simplement fixer pour moi-même ce que je fus, ce que j'ai connu et vécu. Je crois qu'on ne vit vraiment les choses que lorsqu'on en a conscience et cette conscience vient un peu tard pour aider à poser les souvenirs.

Je suis né le 20 juin 1901 à Bouxwiller¹, en Alsace. Mon père, Samuel Revel, était l'aîné de sept enfants, six garçons et une fille. Il épousa Cécile Weill, qui elle, avait deux sœurs et trois frères. Il se marièrent le 6 février 1898 et s'installèrent dans une grande maison où tout ce petit monde se retrouva. Elle devait devenir ma maison natale. Ma mère était un ange qui entra là-dedans tout naturellement et y œuvra jusqu'en 1940. Je crois qu'elle y a été très heureuse, sans toutefois avoir eu une vie facile.

1. Les Juifs sont présents à Bouxwiller – situé à environ 40 km au nord-ouest de Strasbourg, Bas-Rhin – depuis le début du XIV^e siècle. Capitale des princes de Hanau-Lichtenberg passés à la Réforme et tolérants vis-à-vis des Juifs, Bouxwiller possède une *yeshiva* (collège talmudique) et un *Beth Din* (cour de justice) jusqu'à la Révolution. La synagogue de 1842 a été transformée en cartonnerie pendant la guerre et jamais restaurée. Elle abrite depuis 1998 un musée judéo-alsacien (62a Grand-Rue).

Mes souvenirs de jeunesse se partagent entre ma vie de famille à Bouxwiller, l'école, le *Heder*, la *Schoul*¹ et les vacances d'été chez la tante Juliette à Oberseebach², un pittoresque petit village sur les bords du Rhin.

J'ai eu un frère et deux sœurs. Alfred était mon aîné d'un an. Nous nous entendions bien. Son destin a été cruel : il fut assassiné par les nazis à Lyon en 1943, en tentant de résister à la Gestapo³ qui venait lui arracher sa femme et ses deux enfants. Rose et Blanche se sont mariées, ont eu respectivement deux garçons et une fille. Elles ont pérégriné pendant la guerre comme nous et sont ensuite restées l'une à Lyon et l'autre à Mâcon.

Ma jeunesse fut heureuse, dans l'entourage d'une grande famille.

Mon oncle Arthur Weil⁴, qui deviendra le grand rabbin de Bâle, a eu sur moi une très grande influence. Ma mère, qui avait un faible pour son petit frère, le fit venir chez nous pour lui permettre d'aller au collège. Il faisait ses devoirs à côté de moi. Après un doctorat d'égyptologie, il devient le jeune rabbin de Bischheim et le directeur du Talmud Torah de Strasbourg. Il m'apprit le grec et les hiéroglyphes. C'est lui qui m'a orienté vers la médecine, qui m'a légué, à l'exemple de son

1. Le *Heder* (en hébreu, «chambre») et la *Schoule* (ou *Schule*, terme judéo-alsacien pour la «synagogue») marquent la vie religieuse des jeunes garçons juifs. Au *Heder*, ils étudient la langue hébraïque, les textes bibliques et leurs commentaires, le rituel liturgique.

2. De nos jours, appelé Seebach suite à la fusion de la commune avec le village de Niederseebach en 1974. Elle se situe à une cinquantaine de kilomètres au nord-est de Bouxwiller. [ndrc]

3. Acronyme allemand de *Geheime Staatspolizei*, «police secrète d'État»: police politique de l'Allemagne nazie, de 1933 à 1945. [ndrc]

4. Arthur Ephraïm Weil, dit Arthur Weil (1880-1959), est le troisième enfant de la famille, orphelin de mère très tôt. Sa sœur aînée, déjà mariée, le fait venir auprès d'elle. Il va habiter et étudier chez le rabbin Ernest Weill (père de Joseph Weill, le futur dirigeant de l'OSE), puis obtient son diplôme de rabbin à Berlin auprès du *rav* Hildesheimer. Il devint rabbin de Bischheim (près de Strasbourg, au nord) après avoir épousé Gabrielle Brunschwig. À la suite du décès de leur fils aîné, mort à 11 ans d'une blessure mal soignée, la famille part pour Bâle où Arthur Weil est élu rabbin en 1925. Il joua un grand rôle pour les réfugiés juifs pendant la guerre. Cf. site Internet du judaïsme alsacien : <http://judaïsme.sdv.fr>.

sionisme fervent, son amour pour Israël. C'est lui aussi qui m'a initié aux arcanes des organisations juives internationales.

Mon grand-père maternel, Coulman (Kalonimos) Weil¹, est resté dans ma mémoire comme un homme très pieux. Il étudiait beaucoup. Je le vois encore, penché sur sa *Gemara*², caressant sa barbe clairsemée, des soirées entières. Plus tard, il est venu habiter chez nous. Il dormait dans la chambre contiguë à la mienne. J'avais 14 ans et je l'aidais à descendre à mon bras jusqu'à la salle à manger où il mettait ses tefillin³. Je m'asseyais près de lui et il me racontait alors ses souvenirs, d'une voix caressante, un peu monotone. Il m'a laissé l'impression d'un homme seul et solitaire, veuf très jeune, mais d'un grand savoir et d'une vie intérieure intense.

Mon père, lui, était un homme actif qui avait la responsabilité d'une grande famille. C'était un homme foncièrement honnête et droit, un peu brutal dans sa franchise. À côté de son affaire qui l'occupait beaucoup⁴, il tenait un rôle très effectif dans la vie de la commune et de la communauté juive. *Gabai* et *Parnas*⁵, membre du conseil municipal et élu maire pour un

-
1. Kalman Kalonimos Weil vécut à Hatten, village d'Alsace où il possédait un magasin d'objets ménagers. Il épousa Bella/Blandine, morte très jeune au cours de son septième accouchement. Voir Simone Slowes, «Mon père le Rabbin Arthur Ephraïm Weil», site du judaïsme alsacien : <http://judaïsme.sdv.fr/histoire/rabbins/arthurw/index.htm>.
 2. La *Mishna* et la *Gemara* constituent le code appelé Talmud, la *Gemara* étant interprétative de la *Mishna*. Il existe deux Talmud : celui de Jérusalem (rédigé à Tibériade) et celui de Babylone, qui prédomine en volume et en importance. Transmise d'abord oralement, la *Mishna* a été rédigée au début du III^e siècle, en hébreu, et contient les discussions de générations de docteurs de la Loi. La *Gemara*, plus tardive et rédigée en araméen, réunit les longues discussions de générations d'autres docteurs.
 3. Ou tephillin, «phylactères». Boîtes contenant des versets de la Torah que les Juifs observants placent chaque jour, à l'exception du jour du *Shabbat*, sur leur bras gauche et sur leur front, au cours de l'office religieux du matin.
 4. Il était marchand de grains, profession courante chez les Juifs. Dans la hiérarchie sociale des campagnes alsaciennes, on est d'abord marchand de bois, puis de vin, de grains ou de bétail.
 5. *Gabai* et *Parnas*, deux termes pour désigner un dirigeant communautaire. Le *Gabai* est un élu, responsable du déroulement des offices à la synagogue et de la vie communautaire. Le *Parnas* est le président de la communauté.

mandat, il siégeait dans une commission des prud'hommes à Strasbourg. Il n'était pas l'homme des compromis : ses décisions étaient irrévocables. Il était aimé et respecté par tous.

Je suis devenu bar-mitsva à la veille de la guerre de 1914-1918. Je faisais de bonnes études au collège de Bouxwiller. Nous ne manquions aucun office religieux, ni le matin ni le soir, et en hiver c'était souvent pénible, le matin tôt.

Un souvenir précis : *Tischa Beav*¹, une chaleur torride, tout le monde était anéanti. C'était au moment de l'assassinat de Sarajevo² et de l'ultimatum russe. On savait la guerre proche et l'émotion était à son comble. Mon père avait 45 ans et n'était plus mobilisable, mais mes oncles furent envoyés au front. Les nouvelles du front étaient censurées, comme d'ailleurs tous les journaux et les lettres. On n'avait pas encore la radio et il n'y avait que des rumeurs. On mesurait les soi-disant victoires par le nombre de blessés qui arrivaient à la gare pour y être hospitalisés dans notre hôpital ou dans les écoles transformées en lazarets.

On marchait pieds nus, faute de souliers, on retournait nos vêtements, faute de tissu, on avait froid, faute de bois, et il fallait casser la glace dans le broc d'eau pour se laver le matin. Sans arrêt, les cloches sonnaient une nouvelle victoire. Et, de victoire en victoire, on en arriva enfin à la débâcle et au retour de nos oncles soldats.

Naturellement, nos études au collège avaient souffert, mais la guerre nous avait mûris. Je passai mon bac l'année suivante et, à ma grande surprise, j'eus le premier prix de mathématiques.

1. *Tischa Beav*, jour de jeûne associé au souvenir de la destruction du Temple, le 9 du mois de *Av*.

2. Ou attentat de Sarajevo est l'assassinat de l'héritier de l'Empire austro-hongrois, l'archiduc François-Ferdinand, le 28 juin 1914. Il est l'événement catalyseur de la Première Guerre mondiale. [ndrc]



Gaston Revel (debout au centre), Paul (debout à gauche), Charles (debout à droite) et Alfred (assis), Bouxwiller, 1918.



Samuel et Cécile Revel, les parents de Gaston, Strasbourg, années 1930.



Gaston Revel à l'âge de 19 ans, 1920.

L'avant-guerre

J'avais 18 ans et le désir d'étudier la médecine. Je partis donc pour Strasbourg. Les premiers temps, je faisais la navette matin et soir. Puis je pris une chambre à la «Maison des Célibataires» : c'était une toute petite chambre, avec un lit métallique, une table sous la fenêtre et une chaise. Je travaillais dur, mais j'avais encore des difficultés de langue, ayant fait toutes mes études primaires et secondaires sous le régime allemand. Je réussis quand même assez bien pour qu'on m'accorde une bourse d'études à Montpellier pendant un an.

Avant de continuer, il me faut faire une parenthèse : pendant mes études au collège, je m'étais lié avec un garçon de Sarreguemines. Il s'appelait Marcel Neher et me parlait souvent de sa famille d'Obernai, dans les termes les plus enthousiastes. Mon ami avait choisi de faire le droit et nous nous rencontrions de temps à autre. Un jour, il m'a persuadé de venir avec lui à Obernai. J'avais 22 ans et j'étais très romantique. J'ai été tout de suite conquis par l'ambiance familiale et spirituelle de la famille Neher. Je suis tombé aussitôt amoureux de celle qui, quelques années plus tard, allait devenir ma femme.

Il y avait là le papa, Albert Neher, homme jovial, cultivé, musicien dans l'âme, animateur de la *Kehila*¹, et surtout un

1. En hébreu, «communauté», «assemblée».

grand philosophe. Il avait une femme charmante, accueillante, souriante, la maman Rosette, la Grand-Miquele en puissance; elle était la bonté personnifiée. Et puis Richard, garçon sérieux, serviable, avec une pointe de coquetterie, il adorait les cravates lavallières. Hélène, la future Aya, belle, mère de toutes les poupées, et finalement André, dit Bouvele, faisant la guerre aux poupées de sa sœur, grand stratège portant éternellement un fichu autour du cou et un béret basque vissé sur la tête.

Suzel, sur laquelle j'avais jeté mon dévolu, était l'âme de la maison.



La famille Neher. De gauche à droite : André, Richard, Albert, Suzel, Rosette, Hélène. Obernai, vers 1928.

Elle était aussi excellente pianiste et suivait les cours du conservatoire de Strasbourg; c'était là que je l'attendais régulièrement, tous les jeudis après ses cours, pour faire avec elle notre promenade sur le Contades¹, où a commencé notre

1. Le parc des Contades est un des endroits les plus prisés et les plus populaires du Strasbourg d'avant la guerre. Situé dans l'actuel quartier de la Neustadt, il était à l'origine une promenade hors les murs de la ville, créée en 1764 par le maréchal de Contades, commandant de la province d'Alsace, à la place d'un champ de tir.

idylle. Nous nous aimions sans nous le dire, nous nous écrivions tous les jours sans rien nous avouer. Tout cela était si naturel, pourquoi en parler ?



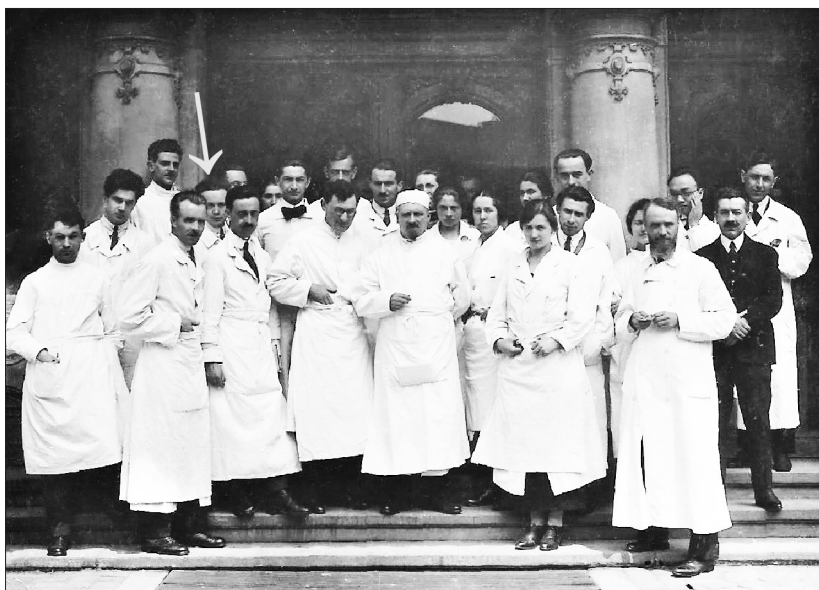
Ci-dessus : Suzel et son frère
Richard, 1929.

Ci-contre à g. : Suzel (à d.) et sa
sœur, Hélène/Aya. Obernai, 1927.

Mon départ pour Montpellier devint alors une séparation que nous ressentions tous les deux comme une épreuve. Je me faisais poète, elle me parlait de musique. Je revins pour les vacances, nos liens se resserrèrent et l'on ne se quittait guère. Elle venait avec moi à Bouxwiller, où elle conquiert tout le monde par son sourire et sa pureté ; j'allais avec elle à Obernai pour faire un avec sa famille.

Puis vint pour moi le moment de faire ma spécialisation¹. J'avais décidé de la faire à Nancy auprès du P^r Jacques, dont

1. Ma mère était devenue sourde après un accouchement et j'avais choisi de me spécialiser en oto-rhino-laryngologie pour tenter de la soulager. [nda, note de l'auteur]



Gaston Revel (flèche) étudiant à Nancy, 1926.

j'avais admiré les travaux. Cela devait être une séparation longue de quatre ans. Je rentrais tous les quinze jours, une fois avec Suzel à Bouxwiller, une fois avec elle à Obernai. Je travaillais dur et avec enthousiasme. Le patron m'appréciait et, la troisième année, me choisit comme assistant dans ses opérations de clientèle privée. J'avais acquis un solide bagage médico-chirurgical quand j'ai présenté ma thèse de doctorat, en 1928.

Les années ont été dures et les lettres de ma Suzel m'ont été précieuses. J'étais prêt à me lancer dans la bataille. Je construisais de nouveaux instruments chirurgicaux, dont l'un m'a suivi toute ma carrière. J'écrivais des articles dans les journaux spécialisés. Mon patron parrainait mon entrée dans la Société nationale ORL, mais je pensais surtout à m'installer et à me marier.

J'avais d'abord encore une année de service militaire à faire. Avec l'aide d'amis influents, je réussis à me faire nommer à l'hôpital de Mulhouse où je remplaçais en même temps un confrère juif souffrant. Cela me permettait de gagner mon indépendance professionnelle et matérielle. J'avais 28 ans et la vie devant moi. J'étais pleinement heureux.

Je me mariaï donc sans pompe avec celle qui m'était destinée et ainsi commença la période la plus heureuse de ma vie. Je n'aimerais pas en parler trop longtemps, non que cela ne me tenterait pas, mais je voudrais garder ce bonheur pour moi : la vie familiale, la venue de mes chers enfants, leur développement, le bonheur de tous les jours, de tous les instants. Je me sentirais frustré en le mettant sur papier.



Daniel, Michel et Jean-Paul, les trois fils
de Gaston et Suzel Revel, Strasbourg, 1938.

Les malades trouvèrent vite la porte de mon cabinet et, les soucis d'une grande clientèle mis à part, j'étais un homme comblé. J'étais même trop heureux pour m'apercevoir qu'en dehors de mon bonheur il y avait de gros nuages qui se préparaient et qui devaient jeter sur le monde une tourmente qu'aucun esprit sain n'aurait jamais pu soupçonner ni même prévoir. Le cruel réveil vint avec l'avènement de l'hitlérisme, en 1933.

Une de mes cousines, Alice, que sa mère appelait « *my Alice*¹ », partit à 20 ans pour faire du cinéma en Amérique. À peine rentrée, elle a été recrutée par le 2^e bureau de contre-espionnage français².

C'est elle qui devint ma source de renseignements sur ce qui se passait en Allemagne. À ce moment-là, on avait encore

1. Il s'agit d'Alice Kauffman, fille de Samuel et Reisele Kauffman. Samuel est le frère de la grand-mère maternelle du D^r Gaston Revel.

2. Le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) est créé dès 1940, en lien avec l'*Intelligence Service* anglais. Il prend le nom de « Service de renseignements » (SR) en 1941 et se dote d'une section de contre-espionnage chargée d'interroger les nouveaux arrivants et d'établir un fichier des sympathisants et des opposants. *Dictionnaire historique de la Résistance*, sous la direction de François Marcot, Paris, Éd. Robert Laffont, 2006, p. 94.

l'illusion de pouvoir sauver quelque chose. Nous avons créé des groupes de self-défense¹, des comités de coordination, de contre-propagande², puis de sauvetage des réfugiés allemands³, mais après le coup de théâtre de Munich où Édouard Daladier et Neville Chamberlain avaient capitulé devant Hitler⁴, nous n'avions plus guère d'illusions. L'Europe était bien malade.

Nous envisagions sérieusement de quitter l'Alsace, qui semblait la première victime visée par les nazis, comme le furent les

-
1. Les Juifs d'Alsace étaient en première ligne dans la lutte antinazie dès 1933 lorsque les premiers réfugiés arrivent. À Strasbourg, la jeunesse juive regroupée dans le *Merkaẕ Hanoar*, centrale fédérative du Bas-Rhin fondée par le D^r Joseph Weill, luttait contre les mouvements autonomistes alsaciens liés aux nazis. Elle se constitue en groupes d'auto-défense en fonction des différents mouvements : la *Hatikva*, sioniste, l'*Hasbomer Hatzvür*, marxiste, et les Éclaireurs israélites de Strasbourg. En 1938, les coups de main sont fréquents, surtout dans un restaurant situé près de la cathédrale, la *Maison Kammerzell*, qui affichait déjà « Chiens et Juifs indésirables ». Voir Georges Loinger, Katy Hazan, *Aux frontières de l'espoir*, Coll. « Témoignages de la Shoah », Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2006.
 2. Durant l'entre-deux-guerres, les vellétés indépendantistes d'une partie de la population alsacienne, autrefois allemande, se transforment, au fil du temps, en soutien indéfectible au Troisième Reich. Des comités de coordination et de contre-propagande sont mis sur pied très tôt. De 1934 à 1939, le D^r Joseph Weill monte un réseau de renseignements entre Bâle et Lauterbourg pour infiltrer les autonomistes alsaciens. Il fit plusieurs rapports circonstanciés à la présidence du Conseil de Paris, mais en vain. Joseph Weill, *Le Combat d'un Juste. Essai autobiographique*, Le Coudray-Macouard, Cheminements Éditions, 2002.
 3. La caisse centrale de l'Est est créée en 1937 pour coordonner les efforts et les budgets des associations caritatives juives s'occupant des réfugiés venant d'Allemagne et d'Autriche. Elle fut subventionnée par le *Joint* américain via le Comité d'assistance aux réfugiés (CAR). Un mouvement sioniste, le *Hé'Halutz*, représenté à l'Office palestinien de Strasbourg, s'occupait de l'émigration des jeunes sionistes allemands en Palestine malgré les quotas imposés par les Anglais. Andrée Salomon était active dans toutes ces associations. En 1938, elle s'occupe des premiers groupes d'enfants arrivés d'Allemagne à Kehl par l'intermédiaire de la HICEM (organisation d'aide à l'émigration) et fait la connaissance de l'OSE. Voir Katy Hazan, Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*, Coll. « Témoignages de la Shoah », Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2011.
 4. La crise des Sudètes (région tchécoslovaque frontalière de l'Allemagne peuplée d'environ trois millions de personnes d'origine allemande) commence le 13 septembre 1938 par la rupture entre le parti des Sudètes pronazi et le gouvernement tchécoslovaque, et s'achève avec la signature des accords de Munich par Hitler, Mussolini, Chamberlain et Daladier, le 30 septembre à 1 heure 30, qui entérine l'annexion des Sudètes au Reich allemand. Le 15 mars suivant, les armées nazies entrent dans Prague et se rendent maîtresses du reste de la Tchécoslovaquie : le protectorat allemand de Bohême-Moravie est proclamé le même jour. [ndrc]

Sudètes en Silésie et Dantzig en Pologne. Suzel voulait partir au Canada, moi j'hésitais à abandonner tout et tous. J'avais un cousin, René Weil, chef de cabinet du ministre de la Santé à Paris, qui voulait m'installer comme médecin de cure à Aix-les-Bains. Cela ne m'a pas tenté non plus. Finalement, nous sommes restés, parce que nous ne voulions pas laisser nos vieux parents tout seuls. Nous avons loué un appartement à Royan. Nous y sommes ainsi allés en vacances au mois de juillet 1939.

J'étais tellement sûr qu'on ne rentrerait plus à Strasbourg, dont l'évacuation était prévue en cas d'urgence, que j'ai envoyé ma cantine militaire en gare restante à Épinal. En cas de guerre, je devais m'y présenter au centre de recrutement.

Malheureusement, la mobilisation générale nous surprit en vacances ; Suzel préféra s'installer avec les enfants à Saumur où une de mes cousines avait loué une propriété, et moi je fus affecté à un hôpital de campagne à Contrexéville, dans les Vosges¹. La « drôle de guerre » commençait.



Vue de la fenêtre de l'appartement de la famille Revel au 4 de la rue de la Haute-Montée, Strasbourg, fin des années 1930.

1. Il y eut deux ordres de mobilisation, l'un en septembre 1938 et l'autre en septembre 1939. L'hôpital de campagne où est affecté le D^r Revel est un établissement provisoire à Contrexéville, dans les Vosges, en prévision d'un affrontement sur la ligne Maginot.

La guerre

Les Allemands, occupés par une guerre contre la Pologne, nous laissaient mijoter¹. Je fis venir ma petite famille et mes vieux parents et les installai dans une petite maison à Vittel. Auparavant, j'avais réussi à obtenir un ordre de mission pour Strasbourg, avec le motif de sauver mon cabinet et de le mettre à la disposition de l'armée. L'impréparation de l'armée française était allée jusqu'à oublier que, pour faire fonctionner un service opératoire, il fallait aussi des salles d'opération et des instruments !

J'allai donc en voiture chercher de quoi soigner les blessés. En cours de route, j'ai rencontré une voiture de déménagement dont le propriétaire était un de mes anciens malades. Il rentrait juste de Strasbourg et voulait aller à son point de repli retrouver sa femme. Il n'avait pas dormi depuis quarante-huit heures et craignait que sa femme ne soit inquiète à son sujet. Je l'accompagnai donc chez sa femme et réussis à le persuader de venir avec moi à Strasbourg tenter de déménager mon appartement.

1. De septembre 1939 à mai 1940, pendant la Drôle de guerre, l'Allemagne nazie occupe la Pologne. Varsovie capitule le 27 septembre. Le lendemain, le pays est partagé entre l'Allemagne et l'Union soviétique. Dans le Gouvernement général de Pologne, confié à Hans Frank, les Juifs sont regroupés dans des ghettos dès octobre 1939.



Gaston Revel en uniforme de médecin-capitaine à Lyon, 1945.



Suzel lisant, 4 rue de la Haute-Montée, Strasbourg, 1930.

Strasbourg était complètement évacué¹; on n'y trouvait que des militaires et quelques rares policiers. Pour déménager, il faut une voiture de déménagement, mais surtout des déménageurs. Et nous n'étions plus que lui et moi. En plus, rien ne pouvait quitter Strasbourg sans l'autorisation du commandant de la place. Je me rendis donc avec mon ordre de mission à la première caserne, fit réquisitionner cinq hommes costauds et pendant que mon ami-déménageur remplissait sa voiture, je m'en fus à mon «bureau de la place» bavarder avec le secrétaire du commandant et tamponnai mon ordre de mission moi-même. Cela m'avait coûté un paquet de cigarettes. Nous sortîmes de la ville sans encombre à la tombée de la nuit et le

1. Strasbourg et sa région, soit 300 000 habitants, sont évacués en deux jours, suivant un plan préparé par les autorités militaires, au nom de code «Exécutez Pas-de-Calais». Entre le 1^{er} et le 3 septembre 1939, 78 trains de 20 rames assurent les navettes entre les gares d'embarquement et les centres d'accueil dans les Vosges, en attendant le départ vers d'autres lieux d'hébergement. Les conditions d'évacuation sont difficiles et le service sanitaire inexistant. La plupart des 20 000 Juifs alsaciens sont dirigés vers la Dordogne. L'offensive allemande de mai 1940 conduit à une nouvelle vague d'évacuation de 33 000 Alsaciens.

lendemain, l'appartement de Vittel était meublé, Suzel et les enfants, ainsi que mes parents, purent y entrer.

L'hiver qui suivit devait être rude, mais nous étions ensemble. J'allais tous les matins, avec ma voiture, jusqu'à Contrexéville, à « mon hôpital ». En cours de route, je m'arrêtais souvent chez un petit garagiste, soit pour prendre de l'essence soit pour une petite réparation. L'homme était affable et nous avons sympathisé. Mais subitement, les nouvelles du front sont devenues mauvaises : les Allemands avaient attaqué dans le Nord, percé nos défenses et filaient à toute vitesse vers le sud¹. Je fis vite construire, par mes infirmiers de fortune, une petite remorque que nous remplissions de vêtements, de linge, de literie. Jour et nuit, nous voyions défiler des autos surchargées qui se dirigeaient vers le sud de la France. Je savais qu'en cas de retraite nous devions nous replier sur Souillac² et n'avais aucune idée de là où cela se trouvait, mais nous avions une adresse en Dordogne où une de nos anciennes bonnes était repliée dans une grande ferme avec ses parents. Ils nous avaient suppliés de venir chez eux en cas de danger. Ce fut notre premier point de ralliement, le deuxième devant être ce fameux Souillac.

Suzel, qui avait passé son permis de conduire quinze jours auparavant et qui n'avait jamais conduit seule une voiture, se mit en route avec les enfants, mes parents et la remorque. Je devais suivre avec mes camions le lendemain. Je lui avais tracé sa route et je suivis le même chemin, dans l'espoir, ou la crainte, de les retrouver [s'ils étaient] bloqués quelque part. Je ne la trouvai pas, mais dans un village plus au sud, je trouvai

1. L'attaque allemande appelée « Bataille de France » commence le 10 mai 1940 par l'invasion de la Belgique. Trois divisions blindées du général Heinz Guderian passent par les Ardennes, une montagne non protégée par les fortifications de la ligne Maginot. Le front français est percé à Sedan, puis les *Panzerdivisionen* prennent Boulogne et Calais, et s'arrêtent à Dunkerque.

2. Souillac, commune du Lot, à environ 70 km au nord de Cahors. [ndrc]

une remorque qui ressemblait étrangement à la sienne. Je questionnai les rares passants, personne ne pouvait me renseigner. La veille, il y avait eu une attaque aérienne sur un cortège de réfugiés. Les blessés avaient été évacués, mais on ne savait pas vers où. Je n'en menais pas large. J'avais le choix entre chercher dans tous les hôpitaux de la région ou m'en tenir au rendez-vous dont nous avions convenu.

Par prudence, j'allais voir le médecin du pays pour savoir s'il était au courant de ce qui s'était passé et pour lui laisser ma future adresse, au cas où il trouverait quelqu'un répondant aux signalements que je lui avais donnés. Heureusement, en passant par Limoges, je tombai sur des Strasbourgeois qui, la veille, avaient vu ma famille en bonne forme.

Je filai donc sur X pour y trouver Suzel et les enfants, ainsi que mes parents, bien installés chez notre ancienne bonne. Quelle joie de se retrouver, malgré les terribles épreuves dont nous avions déjà eu un avant-goût! Ils avaient en effet été attaqués par des avions allemands qui mitraillaient la route. Ils s'étaient tous jetés dans les fossés en se couvrant l'un l'autre. Tout s'était passé si vite qu'ils avaient agi comme des automates et sans réaliser tout de suite le danger qu'ils avaient couru. Ils avaient abandonné la remorque qui freinait leur avance. Moi aussi, je l'avais abandonnée sur le bord de la route, en la confiant — je ne sais pourquoi — à une famille repliée de Haguenau qui habitait juste là. Pour la petite histoire, cela nous a permis de retrouver après la guerre une partie de ce que nous avions pu mettre dans la remorque.

Il est temps maintenant de nous situer par rapport à la situation générale. Par les troupes qui descendaient, nous avons appris que les Allemands avançaient rapidement d'un côté vers l'Atlantique en direction de Bordeaux et de l'autre côté par l'Alsace, la trouée de Belfort, en direction de Lyon. Nous étions bien dans une souricière.

Notre hôpital se composait d'une dizaine de médecins, dont quelques-uns de Nancy et des Vosges, et les autres originaires de Strasbourg. Il y avait aussi deux Parisiens : un Juif et l'écrivain Maurice Bedel¹. Au fur et à mesure de notre «avance», nous voyions les défections de nos confrères alsaciens, l'un après l'autre. Ils se dépêchaient tous de rallier les Hitlériens². Finalement, nous ne sommes restés que les Parisiens, les Nancéens et Vosgiens, et moi-même.

Nous décidâmes alors de suivre notre ordre de repli, espérant encore qu'il y aurait un regroupement au sud de la Loire qui stopperait l'avance allemande, au moins assez longtemps pour nous permettre de nous échapper de la souricière.

Nous poussons donc vers le sud en direction du Lot, où nous devons remonter notre antenne chirurgicale à Souillac. Suzel nous suivait avec sa voiture afin que je puisse la ravitailler en essence, toutes les pompes sur notre passage étant vides.

Nous étions naturellement coupés du reste de notre famille. Je me torturais la cervelle pour me retrouver dans cet imbroglio. Je crois me rappeler que les parents de Suzel avec André ont passé la «Drôle de guerre» jusqu'à l'offensive allemande à Auxerre, où Richard occupait le poste de juge. Je crois savoir qu'ensuite ils ont été évacués sur Brive-la-Gaillarde, mais je ne puis me rappeler ni comment ni quand.

1. Romancier, essayiste et journaliste, Maurice Bedel est né à Paris en 1883. Il fait des études de littérature et de médecine. Après la Grande Guerre, durant laquelle il fut décoré trois fois, il entreprend de nombreux voyages à travers le monde qui inspirèrent ses œuvres. Il obtient le prix Goncourt en 1927 pour son roman *Jérôme 60° latitude Nord*, publie des ouvrages philosophiques et deux essais en l'honneur de sa patrie d'adoption, la région de Thuré (Vienne).

2. Faire revenir en Alsace les prisonniers et les évacués est le premier souci des nazis. Le 15 janvier 1941, 134 800 Strasbourgeois sont rentrés, soit 70% de la population de 1939, mais 55 000 préfèrent rester en zone libre, dont le maire, Charles Frey. Les Alsaciens sont transformés en citoyens allemands et nationaux-socialistes par une politique de germanisation et de nazification forcée. La langue française est interdite, les jeunes sont enrôlés de force dans la *Wehrmacht* (armée régulière allemande) et le camp du Struthof devient le seul camp de concentration nazi installé sur le territoire.

Tout cela est devenu si confus après trente-cinq ans! (À Brive, le 20 décembre 1940, André Neher, révoqué comme son frère, Richard, magistrat, par le statut des Juifs de Vichy, est publiquement expulsé du collège où il enseignait l'allemand. *Le Dur Bonheur d'être juif*, p. 32 à 34)

Nous avons donc cherché à atteindre ce fameux Souillac. C'était un petit bourg perché sur le haut de la colline, avec sa place du marché, son petit café et sa petite église. Rien n'était prêt ni même prévu. Nous logions sur la paille dans les classes d'une petite école. Nous nous nourrissions de poires et de pommes.

Michou était un petit bambin encore très fragile. Jean-Paul et Daniel étaient plus résistants et reprenaient leurs jeux d'enfants. Les ordres et les contre-ordres se suivaient et personne ne savait que faire. Je cherchais désespérément comment nous en sortir et partais nuitamment dans la direction de la mer pour essayer de trouver un passage vers l'Espagne. Là se situe un épisode que je ferais mieux de ne pas raconter. J'ai été agglutiné par une division polonaise qui voulait à toute force aller en Angleterre¹. Un croiseur devait les attendre dans le Haut-Médoc, dans un petit port de pêche, et ils voulaient à tout prix m'emmener, leur médecin ayant été tué. Malheureusement, ou heureusement, nous avons été bombardés au moment de l'embarquement et, dans le chaos, j'ai pu m'échapper pour retrouver les miens à Souillac.

Nous avons attendu comme les autres, et finalement, il y a eu le fameux discours de Pétain annonçant l'armistice et

1. Un accord franco-polonais est signé en septembre 1939 pour mettre sur pied une division polonaise constituée de milliers de Polonais travaillant ou émigrés en France, soit 85 000 soldats. L'armée polonaise du général Sikorski participe à la Bataille de France en tant qu'armée alliée sous ses propres drapeaux, mais sous le commandement de l'état-major français. Après l'armistice, certaines unités polonaises cherchent à rejoindre Londres grâce à un plan d'évacuation négocié avec Churchill, l'opération Ariel, dans des navires britanniques et polonais. Ils partent de différents points des côtes atlantiques françaises entre Nantes et Saint-Jean-de-Luz.

la séparation de la France en une zone occupée et une zone libre¹. Et les trains ont recommencé à rouler.

Un jour, on annonça un train de réfugiés qui devait se diriger sur Lyon². Mes parents, qui avaient assez longtemps couché sur la paille, voulaient absolument partir pour Lyon retrouver leur fils Alfred ainsi que Rose et Blanche qui y étaient repliés. Ils partirent donc. Moi, je devais attendre sur place l'ordre de démobilisation.

Notre grand problème était de faire suffisamment de stocks d'essence pour pouvoir, nous aussi, le moment venu, arriver jusqu'à Lyon. On remplissait donc le tank d'essence en pipant les camions militaires, on remplissait tous les bidons possibles et impossibles, mais c'était compter sans l'esprit «adjudantesque» de l'armée. L'ordre vint que toutes les autos devaient être immobilisées et que la gendarmerie veille à ce que tous les réservoirs soient vides. Sachant qu'une auto qui roule est moins facilement contrôlable qu'une voiture arrêtée, Suzel a tourné en rond autour du bourg aussi longtemps que les gendarmes étaient en action et nous avons ainsi pu sauver une grande partie de nos réserves.

Enfin le jour de démobilisation arriva et nous nous sommes mis en route pour Lyon, qui entre-temps avait été évacué par les Allemands. Tout alla bien jusqu'à la panne sèche. C'était à 100 kilomètres de Lyon: plus d'essence nulle part, même pas à prix d'or. J'achetais du pétrole dans toutes les drogueries que je trouvais, y ajoutais de l'alcool à brûler à 90°, puis j'y jetais des boules de naphthaline et cela marchait, en toussant et crachant, mais on avançait. C'est ainsi que nous avons fait notre entrée retentissante à Lyon. Nous y avons retrouvé la famille et un bon lit.

1. «Je fais à la France le don de ma personne»: ce discours radiodiffusé du maréchal Pétain du 17 juin 1940 justifie l'armistice plutôt que la capitulation. Le lendemain, sur *Radio Londres*, le général de Gaulle prononcera un autre discours célèbre qui marque le début de la Résistance française.

2. Lyon est surtout connu comme la plaque tournante de la Résistance, mais dès 1940 c'est aussi un lieu stratégique, proche de Vichy, où se trouve le gouvernement, et de la frontière suisse, lieu d'arrivée des organisations juives et des réfugiés de la région parisienne.

J'ai encore une petite historiette que j'avais oublié de raconter : après la débâcle de 1940, nous étions pendant quelques mois à Terrasson, en Dordogne, où je travaillais (déjà) dans une équipe médico-sociale pour porter secours aux populations repliées, sans distinction d'origine ou de religion. Nous étions quatre médecins, tous de Strasbourg¹. Nous circulions de bourg en bourg, de village en village, à bicyclette, pour ouvrir des dispensaires pour les réfugiés.

Nous partions le matin et rentrions le soir. Naturellement, nous faisons ce travail à titre bénévole. Cette initiative était bien accueillie par les intéressés et par les autorités locales, mais les médecins nous faisaient grise mine, craignant une concurrence indésirable. Aussi, dès que pour moi il y eut une possibilité d'ouvrir un cabinet à Lyon, nous avons repris le train. Cela devait être en plein été puisque Michou portait un chapeau de paille. Ce même chapeau de paille qui devait devenir historique. En effet, ce jour-là quand nous étions dans le train, Michou, muni de son beau chapeau de paille, s'entendit dire par une voisine de compartiment : « Oh ! mon petit garçon, que tu as un beau chapeau de paille ! » Sur quoi Michou, tout fier, répondit : « Maman me l'a acheté au marché noir de Terrasson » (Pour ceux qui ne savent pas ce qu'était le marché noir pendant la guerre, il faut spécifier que ce terme signifiait le marché illégal² où l'on vendait tout ce qui était rare et rationné, comme le pain, la viande, le beurre, et qu'il

1. L'équipe volante médico-sociale mise en place à Terrasson comprend Joseph Weill (diabétologue), Élie Weill, son frère (cardiologue), Henri Nerson (gynécologue) et Gaston Revel (oto-rhino-laryngologiste). Tous ont travaillé à l'OSE ultérieurement. Cf. Bernard Reviriego, *Les Juifs en Dordogne, 1939-1944*, Montignac, Éd. Fanlac, 2003, p. 44.
2. Le marché noir se développe avec la pénurie de nourriture et des denrées de première nécessité, comme le charbon ou les chaussures. Le rationnement est organisé avec les cartes d'alimentation. Mais à partir de 1941, avec ou sans tickets, on ne trouve dans les centres urbains ni fromages, ni œufs, ni légumes. Ce qui n'est pas le cas dans les campagnes. Les produits de remplacement (ersatz) ne suffisent plus. Le marché noir, qui se substitue au marché officiel, touche tous les domaines et fonctionne dès novembre 1940. Cf. Jacques Biélinky, *Un journaliste juif à Paris sous l'Occupation. Journal 1940-1942*, Paris, Éd. du Cerf, 1992 (rééd., coll. Biblis, CNRS Éd./Éd. du Cerf, 2011).

fallait naturellement l'acheter en cachette et à des prix d'or). Michou, gosse, ayant entendu parler de ce marché noir, s'imaginait que tout marché s'appelait «marché noir», d'où ce qui-proquo amusant et significatif de cette époque.



Michou à Lyon, 1942.

Nous voilà donc à Lyon, provisoirement logés dans deux pièces, sans rien de plus que ce que nous avons sur le dos et dans les poches. C'était l'hiver. Il faisait humide et froid. Tout était rare, surtout le charbon. On ne pouvait rien acheter sans carte de ravitaillement. Là se place un épisode qui mérite d'être conté, car il devait avoir une incidence importante sur toute mon existence future.

Suzel allait régulièrement faire ses achats dans un petit magasin du quartier. La propriétaire était une femme affable et brave. Elle s'intéressait beaucoup à notre sort. Un jour, elle lui signala qu'une vieille dame venait de décéder dans le voisinage et que l'appartement allait devenir libre. À cette époque,

Lyon était surpeuplé et trouver un appartement était assez rare. Elle nous indiqua l'agence qui gérait l'immeuble.

Je réussis à persuader le gérant de nous donner la priorité. Il nous indiqua l'adresse du propriétaire, qui était le directeur de l'Université catholique de Lyon et qui habitait à Fourvière, résidence de l'archevêque, primat des Gaules¹. Nous avons pris rendez-vous avec ce personnage qui se trouvait être un évêque. Il nous fit visiter l'appartement, caressant les boucles blondes de Michou en lui disant : «Tu sais déjà prier, mon petit ange ?» Et Michou entonna de sa petite voix de chérubin : «*Hamalach Hagoel*²...» Le contrat fut signé.

Ce fut le début de mon étroite collaboration avec M^{gr} Gerlier³ et une source de renseignements précieux. Par son intermédiaire, j'étais au courant de toutes les atrocités nazies, longtemps avant que la presse clandestine n'en parle.

L'appartement était noir et sale; la défunte l'avait habité pendant cinquante ans sans rien y changer. Il n'y avait ni eau, ni gaz, ni électricité, mais d'énormes placards. Pour nous, c'était le paradis.

Je me mis au travail, et en quinze jours l'appartement était transformé. L'eau coulait sur l'évier et dans les W-C. Le gaz brûlait et l'électricité était installée tandis que les murs avaient

1. L'archevêché de Lyon. Cf. Sylvie Bernay, *L'Église de France face à la persécution des Juifs, 1940-1944*, Paris, CNRS Éd., 2012.

2. En hébreu, «l'ange protecteur», bénédiction de Jacob aux fils de Joseph (Genèse 48, 17) intégrée dans la prière du soir et que l'on fait répéter aux enfants.

3. M^{gr} Pierre-Marie Gerlier (1880-1965), archevêque de Lyon depuis 1937 et primat des Gaules. Soutien du maréchal Pétain dès juin 1940 : «La France, c'est Pétain, toute la France est derrière vous», il considère qu'il existe une question juive et reste un soutien inconditionnel du maréchal. À l'instigation du pasteur Boegner, il protestera contre les rafles des Juifs, en septembre 1942, mais de façon non publique. Son grand mérite est d'avoir cautionné toutes les actions de sauvetage entreprises par l'abbé Glasberg ou le père Chaillet. «Juste parmi les nations» à titre posthume en 1981. Cf. Patrick Cabanel, *Histoire des Justes en France*, Paris, Éd. Armand Colin, 2012.

un revêtement neuf. Le Comité d'accueil des réfugiés¹ nous donna un mobilier sommaire, mais neuf, et nous pûmes nous y installer. Dans l'immeuble, il y avait la coopérative de l'évêché et nous pouvions nous y servir. Elle était gérée par un curé qui devint mon meilleur ami et conseiller.

Je ne me rappelle plus à quel moment et comment nous avons eu les premières nouvelles des parents de Suzel. Je crois que c'est le secteur postal de l'armée qui a enfin retrouvé mon adresse. En tout cas, nous avons pu entrer en contact avec eux et savoir qu'ils étaient à Brive-la-Gaillarde. Ce fut un grand soulagement pour nous tous. Les lois d'exception avaient privé Richard et André de leurs postes, sans autre traitement que les indemnités des rapatriés. La censure était sévère et les nouvelles rares.

Nous avons donc tout laissé à Vittel et essayions d'avoir des nouvelles à ce sujet. On ne pouvait correspondre avec la zone occupée que par des cartes interzones préimprimées : «Je vais bien, j'ai trouvé du travail, etc.» et l'adresse de l'expéditeur². J'en ai envoyé une de ce genre au garagiste de Vittel dont j'ai parlé précédemment et j'y ai ajouté : «Envoyez-moi mon mobilier.» Je n'y croyais guère, mais sait-on jamais ? Et quelques semaines plus tard, j'ai reçu la carte suivante : «Voulais expédier mobilier. Propriétaire l'a confisqué quai de la gare, loyer dû.»

1. Émanation du Consistoire central, le Comité d'assistance aux réfugiés (CAR) est créé en 1936 avec comme président Albert Lévy. Il représente avec la Fédération des sociétés juives de France la 5^e direction de l'Union générale des Israélites de la France UGIF (Assistance aux Juifs étrangers). Leur mission première d'assistance va se doubler d'une action clandestine de sauvetage, fausses identités, filières d'évasion vers la Suisse et placements chez des non-Juifs.

2. La mise en place de la ligne de démarcation en juin 1940 s'accompagne de restrictions drastiques de circulation du courrier. À partir du 1^{er} août 1940, les Allemands interdisent tout échange entre les deux zones. La correspondance interzone est mise en place fin septembre et fonctionnera jusqu'au 1^{er} mars 1943.

Nouvelle carte [de ma part] : « Payez et joindre facture au mobilier. »

Miracle ! L'honnête garagiste a eu confiance ; il a avancé l'argent du loyer, les frais d'expédition, et un beau jour, le wagon est arrivé. C'était une simple plate-forme couverte d'une bâche. Les livres étaient sur le piano à queue, le tout est arrivé intact. Je n'ai jamais payé une dette avec autant de plaisir.

Je crois que cette histoire méritait d'être contée. Cela console de toutes les crapules qui nous entourent.

J'ai aussi trouvé du travail à l'hôpital Grange-Blanche¹, ce qui m'a permis de faire évader pas mal de coreligionnaires internés. Le procédé était toujours le même. On glissait un mot à l'interné, lui suggérant de se faire conduire aux W-C à une certaine heure. Là-bas, on avait auparavant laissé des vêtements civils et déverrouillé la fenêtre par laquelle il se sauvait avec l'aide d'un groupe de résistants qui l'attendaient dehors.

C'était aussi le moment où les réfugiés de tous les pays occupés par les nazis affluaient à Lyon². Tout naturellement, ils cherchaient refuge dans la synagogue du quai Tilsitt³. Souvent, ils ne venaient que pour transiter, pour aller plus au sud ou s'éparpiller à la campagne. Mais la plupart

-
1. L'hôpital, inauguré en 1933, est une construction de pavillons reliés les uns aux autres par des galeries souterraines. De nos jours, hôpital Édouard-Herriot (HEH).
 2. L'afflux de réfugiés commence dès 1940, favorisé par le statut de Lyon déclaré ville ouverte. Belges, Hollandais, Luxembourgeois, puis Français du Nord et de l'Est arrivent en masse après le départ des Allemands, qui ne restent que quinze jours. Beaucoup de Juifs viennent s'y réfugier, surtout après la rafle du Vél' d'Hiv' de juillet 1942.
 3. La synagogue du 13 quai Tilsitt devient le siège de l'UGIF en 1941 avant de déménager Montée des Carmélites. Elle subit plusieurs attaques : le 26 mai 1943, le grand rabbin Bernard Schonberg est arrêté et déporté ; un attentat à la grenade est perpétré le vendredi 10 décembre 1943 au moment de l'office, les agresseurs ne seront jamais identifiés. Enfin, le 13 juin 1944, la Milice arrête toutes les personnes présentes, qui sont internées à la prison du Fort Montluc puis déportées. La salle du Temple servira de local de beuverie à la Milice jusqu'à la libération de Lyon, le 2 septembre 1944.

cherchaient à se cacher ; c'est là que mes nouvelles relations avec l'archevêché étaient précieuses. Elles nous ouvraient des cachettes dans les couvents de la région et chez des particuliers sympathisants¹.

Un jour, je fus alerté que la police de Vichy assiégeait la synagogue pour interner tous les étrangers illégalement entrés en France, ce qui était le cas pour la plupart d'entre eux. Je suis monté à Fourvière avec «mon guide», ai pu exposer la situation au cardinal Gerlier, qui, par un coup de fil au préfet, a fait lever le siège de la synagogue.

Il y a aussi eu le drame de la Montée des Carmélites. On avait transformé le local des scouts en dortoir pour des enfants qu'on avait pu sauver du camp d'internement de Vénissieux. Il y en avait environ 300, dont des équipes de volontaires sociaux (parmi eux Renée Bernheim, pas encore Neher²) s'occupaient jour et nuit³. Ces pauvres enfants étaient dans un état psychique catastrophique et les crises de nerfs étaient fréquentes. Un jour, on est venu m'avertir qu'une assistante sociale de la police venait de passer au local de la Montée des Carmélites pour ordonner qu'on prépare les enfants : des cars de la police viendraient les chercher une heure plus tard. J'ai eu la chance de pouvoir atteindre l'archevêché à temps

1. L'Amitié chrétienne, fondée à la fin de 1941, rassemble des responsables de mouvements catholiques et protestants décidés à lutter contre l'antisémitisme, dont le jésuite Pierre Chaillet, l'abbé Glasberg, Germaine Ribière. Sous l'égide du cardinal Gerlier et du pasteur Marc Boegner, ils travaillent en collaboration avec la Cimade, les EIF et l'OSE. Située à Lyon, sur la colline de Fourvière, l'organisation se spécialise dans des filières de camouflage puis d'évasion vers la Suisse.

2. Après la guerre, Renée entrera dans la famille en épousant André Neher. [nda]

3. L'histoire des enfants de Vénissieux est plus compliquée. Il s'agit de 108 enfants exfiltrés lors de la commission de criblage de Vénissieux, le 29 août 1942, sous la houlette de l'Amitié chrétienne avec l'abbé Glasberg et le père Chaillet, ainsi que l'OSE. Le local où les enfants transitent est celui des Éclaireurs israélites, Montée des Carmélites. Voir Valérie Perthuis-Portheret, *Août 1942, Lyon contre Vichy, le sauvetage de tous les enfants juifs du camp de Vénissieux*, Lyon, Éditions lyonnaises d'art et d'histoire, 2012.

pour évacuer les enfants vers des lieux plus sûrs et quand les cars de police arrivèrent, le local était vide¹.

Puis il y a eu les trains de déportés hollandais² qu'il fallait ravitailler, et là, malheureusement, nous n'avons pu sauver personne. Ensuite, il y a eu le dispensaire clandestin de la rue Sainte-Catherine³. On y soignait les personnes qui, pour des raisons bien compréhensibles (irréguliers, difficultés de langue), ne pouvaient se faire soigner dans les hôpitaux. J'y allais régulièrement, avec d'autres confrères, dont le D^r Larenburger de Strasbourg, M^{me} Rosenthal et beaucoup d'autres.

J'étais le seul qui, grâce au P^r Leriche, ait eu l'autorisation de pratiquer officiellement, et mon papier d'ordonnance, avec l'en-tête de ma consultation de la rue du Plat, servait à tous pour faire les prescriptions. Cela dura pendant des mois sans incident. (Voir «Appendices», la lettre du président Léon Meiss, Paris, 8 mars 1945⁴)

Je n'ai pas le courage d'avancer des dates, mais je crois que c'était en avril 1942. Les rafles devenaient de plus en plus fréquentes, la vie était dure, le ravitaillement catastrophique; le marché noir fleurissait, mais officiellement, on ne trouvait plus que des rutabagas. On se mit à manger des rutabagas, mais cela ne nous réussissait pas.

1. Le rôle du cardinal Gerlier dans cette affaire est plus flou. Il cautionne l'action de l'Amitié chrétienne, lorsque le préfet Angeli vient lui demander de rendre les enfants et parle «d'obligation morale de les protéger». Mais il ne connaît pas leurs adresses respectives. Le père Chaillot est assigné à résidence, mais les enfants sont sauvés. Cf. Serge Klarsfeld, *Vichy-Auschwitz*, Paris, Éd. Fayard, 1983, p. 163.

2. La première grande rafle à Lyon date du 20 août 1942. Le 11 novembre, les Allemands occupent une nouvelle fois Lyon.

3. Le dispensaire de l'OSE se trouvait dans les locaux de l'UGIF de la rue Sainte-Catherine, en tant que 3^e direction-Santé. Outre les noms cités, le D^r Pierre Lanzenberg, chef de clinique en dermatologie de la faculté de Strasbourg, donnait des consultations gratuites aux Juifs réfugiés.

4. Voir *infra*, pages 131-132. [ndrc]

Les nouvelles des parents de Suzel étaient rassurantes. Ils avaient changé de domicile, habitaient maintenant un vieux «château» à Lanteuil, en Corrèze¹, où jusqu'alors tout était calme et le ravitaillement facile. Sur l'instance des parents, nous nous sommes décidés à y aller, en train. Les trains fonctionnaient à peu près correctement, quoique pas chauffés et surpeuplés. Nous avions de fausses cartes d'identité et tout ce qui s'y rattachait (carte de ravitaillement, carte d'électeur, etc.), car entre-temps les Juifs avaient été obligés de faire tamponner leurs cartes d'identité avec la mention «JUIF». Nous nous mîmes donc en route pour Lanteuil.

Un petit incident en cours de route: Michou (il avait alors environ 4 ans), toujours lui, chantonnait tout le temps – voyez le tableau – «*Radio Paris* ment, *Radio Paris* ment, *Radio Paris* est allemand». Consternation! Nous étions terrifiés. Et s'il y avait un vichyssois parmi les occupants de notre compartiment, nous étions faits comme des rats. Heureusement, tout le monde sourit. (Pour ceux qui ne le savent pas, il faut que je précise que cette petite «chanson» était le leitmotiv de l'émission de la France libre de Londres «Les Français parlent aux Français», qu'il était strictement interdit d'écouter)².

Le reste du voyage se passa sans histoire et nous avons revu la famille de Suzel tous réunis et en bonne santé. Il y avait à Lanteuil Grand-Papa Albert et Grand-Miquele; Richard et sa femme, Julienne Dreyfuss (dont les parents étaient d'ailleurs

1. Le «château» de la Praderie.

2. *Radio Londres*: depuis le 19 juin 1940, des émissions quotidiennes en français étaient diffusées à la BBC. Les Britanniques contrôlaient ce qui était diffusé par le biais de l'*European Service* et les Français réalisaient les émissions. Trois types d'émissions se succédaient à l'antenne: les bulletins d'information rédigés par les Britanniques (*French News*), la voix d'Angleterre était diffusée en 23 langues dans toute l'Europe occupée; la voix officielle de la France libre dans l'émission quotidienne «Honneur et Patrie» avec la voix de De Gaulle ou de son représentant, Maurice Schumann; les bulletins quotidiens d'information pour expliquer la politique britannique. Cf. Renée Poznanski, *Propagandes et persécutions. La Résistance et le «problème juif» 1940-1944*, Paris, Éd. Fayard, 2008.

aussi dans les environs; Hélène (Aya) et son mari, Nathan Samuel, avec leur fille, Fanny; André (Bouvele); la tante Marguerite, et plus tard Élisabeth (fille de Richard et Julienne), qui allait devenir l'épouse de Daniel.

Je crois que nous avons passé *Pessah* ensemble avec des *matzot* cuites à la maison. Grand-Papa Albert avait aussi illustré une *Haggadah*¹ manuscrite par Nathi [Nathan Samuel], récemment rentré de captivité et dont l'histoire mériterait aussi d'être contée².



La famille Neher, les enfants Revel et Fanny Samuel, Lanteuil, 1942.

1. Il y a eu ainsi quatre *Haggadot* au total, une par année de 1941 à 1944. Elles portent le nom de «*Haggadot Mahanyim*». (Genèse 32, 2-3: «Jacob poursuit sa route. Des anges le rencontrent. [...] Alors Jacob donne à ce lieu le nom de “*mahanayim*”, Double Demeure.») «Parce que nous y avons vécu précisément, d'une manière constante et consciente dans une dimension double: celle de l'angoisse et de l'espérance, celle de la persécution et celle du temps biblique dont la plénitude recouvrait chacun de nos instants», André Neher, *Le Dur Bonheur d'être juif*, p. 35. La *Haggadah* de 1944 a été publiée en 2000, en édition fac-similé et en hommage à Nathan Samuel, par les Éditions Erez à Jérusalem. [nda]
2. Nathan Samuel (décédé à Jérusalem, à l'âge de 90 ans, en 2000) a laissé ses souvenirs dans un texte publié en annexe posthume du Journal de son frère, Jacques Samuel, p. 358-372: Jacques Samuel, *Journal 1939-1944. Une famille juive alsacienne durant la Seconde Guerre mondiale*, Coll. «Témoignages de la Shoah», Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2014.



Le « château » de la Praderie à Lanteuil, Corrèze.
En haut, tel qu'il est de nos jours ; en bas, dessin d'Albert Neher.

Nathi était prisonnier de guerre à Saumur¹; nous étions à Lyon et Aya est venue nous faire une visite. Elle voulait absolument aller retrouver son mari avant qu'on ne l'expédie dans un camp de prisonniers de guerre en Silésie. À ce moment-là, il se maintenait à Saumur comme interprète d'un médecin militaire allemand. Saumur était en zone occupée et Lyon en zone libre. Il fallait traverser la ligne de démarcation en fraude avec un « passeur ». Aya craignait cette aventure et Suzel s'est dévouée pour l'accompagner. Elles ont donc pris le train jusqu'à un endroit proche de la ligne de démarcation. Je crois que cet endroit était Loches. Elles n'ont pas trouvé le passeur qu'on leur avait indiqué; désemparées, elles ont couché dans une auberge douteuse, mais dont les tenanciers étaient des gens de bon conseil et honnêtes. Ils leur ont montré le chemin pour la « frontière » et indiqué l'heure du passage de la ronde du poste frontalier allemand. Elles ont réussi à se faufiler à travers la frontière entre deux rondes des Allemands et ont pu prendre le train pour Saumur.

J'avais une cousine (Paulette Sichel²) qui s'était réfugiée à Saumur. Le plan de nos deux aventurières était de retrouver ma cousine et, de là, d'essayer de faire passer un mot à Nathi. Mais en cours de chemin, elles virent, sur le trottoir d'en face, Nathi avec son officier allemand. Elles eurent peur de les aborder, craignant de causer des ennuis à Nathi.

Quelle ne fut pas leur surprise de voir Nathi, flanqué de son officier allemand, traverser la rue et venir les embrasser! L'officier allemand s'inclina et leur fit un baise-main. Il leur promit d'amener personnellement Nathi chez ma cousine pour

1. Nathan Samuel a la chance d'être choisi comme interprète de la section médicale de ce camp du Maine-et-Loire et d'être repéré par le D^r Ziesche, bien disposé à son égard et ayant des connaissances sur le judaïsme.
2. Paulette Sichel était déjà en relation avec Nathan, qui passa les fêtes de *Tichri* chez elle avec la complicité du sous-lieutenant D^r Ziesche. Nathan sera libéré le 12 mai 1941 sur l'ordre du médecin-chef D^r Erfurth, après un échange avec un prisonnier venu du camp d'Amboise, Léon Langmann, Juif également et qui servira d'interprète à sa place. Il s'évada quelque temps après.

qu'il puisse passer la nuit avec sa femme ; et il tint parole. Il l'y conduisit après l'appel du soir, promettant de le rechercher le lendemain matin, mais il y eut un contretemps : le commandant du camp de prisonniers fit faire un contre-appel tard dans la soirée et l'absence de Nathi fut constatée. On contacta le médecin auquel il était affecté comme interprète et celui-ci prétextait qu'il avait envoyé Nathi faire une course pour lui et qu'il serait de retour sans tarder. Le médecin partit prévenir Nathi et le pauvre dut rentrer se présenter au poste du camp. La nuit était ratée. Par compensation, son officier le ramena le lendemain matin pour qu'il puisse passer la journée avec sa femme. Je crois que cette comédie s'est renouvelée plusieurs jours de suite...

Nathi leur a raconté ses aventures de guerre. Ils avaient été faits prisonniers lors de la débâcle de l'armée française sans avoir jamais combattu. Ils ont dû marcher des jours et des jours avant d'être parqués dans une caserne à Saumur. En cours de route, Nathi avait perdu son paquetage avec toutes ses affaires, entre autres ses tefillin. Au fil des jours, d'autres groupes de prisonniers de guerre se joignirent à eux. Un jour, il vit arriver un soldat d'origine africaine qui faisait tourner au-dessus de sa tête un petit sac que Nathi put identifier comme son sac à tefillin. Hasard ou miracle, le fait est là, à vous de choisir !

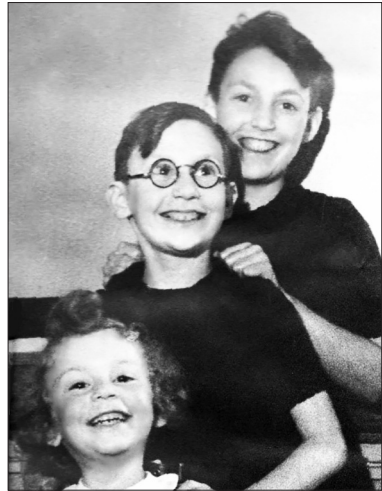
Avant de quitter Saumur, l'officier allemand promit qu'il ferait libérer Nathi si celui-ci lui promettait à son tour de ne pas s'évader. Il tint parole. Quelques mois plus tard, Nathi fut officiellement libéré comme malade ; son bienfaiteur eut malheureusement moins de chance : il fut envoyé sur le front russe où il disparut avec tant d'autres.

Nos femmes sont rentrées à Lyon saines et sauvées, par le même chemin.

Nous passions donc de bonnes journées ensemble, presque sans soucis, ou au moins en faisant semblant de les oublier. Le réveil est venu vite sous la forme d'un télégramme de Lyon

signé Léon (Léon était notre ami Léon Meiss¹, haut magistrat suspendu et président du Consistoire central des Israélites de France et d'Algérie). Le télégramme était libellé: «Tante Catherine sérieusement malade. Baisers Léon», ce qui voulait dire qu'il y avait eu une rafle au dispensaire de la rue Sainte-Catherine et que tout le monde avait été arrêté, que j'étais en danger parce que mes blocs d'ordonnance étaient tombés entre les mains de la police de Vichy².

Les trois fils Revel,
Lyon, 1942.



-
1. Léon Meiss (1896-1966), «un Lorrain qui a marqué l'histoire du judaïsme français», (site Internet du judaïsme alsacien). Né à Sarrebourg dans une Moselle allemande, il étudie le droit à Strasbourg, dans une Alsace redevenue française. Exclu de la magistrature, il se réfugie à Lyon avec sa famille. Coopté au Consistoire central, il en devient président après l'arrestation de Jacques Helbronner en novembre 1943; il échappe plusieurs fois à la Gestapo. Il travaille au regroupement des organisations juives, ce qui aboutit à la création du CRIF dont il devient aussi président en 1944. Après guerre, il préside ou anime plusieurs organisations juives, l'OSE, le PORT, les EIF, l'AIU et le Fonds social: il est le représentant de la communauté juive auprès des pouvoirs publics.
 2. La rafle de la rue Sainte-Catherine: le 9 février 1943, 84 Juifs sont arrêtés puis déportés sur l'ordre de Klaus Barbie, dont deux évadés. Ce coup de filet concerne 6 employés du CAR, 2 de la FSJF, 2 de l'OSE et 9 membres du bureau de l'UGIF. Les autres personnes venaient chercher secours et assistance. On dénombre 26 Français et 56 étrangers, 60 hommes et 24 femmes, dont 5 jeunes de 13 à 20 ans. Les locaux sont définitivement fermés, et 150 000 francs ont été confisqués, mais une délégation régionale de l'UGIF est installée au n°9 rue de l'Hôtel-de-Ville pour continuer le travail d'assistance. En janvier 1944, 1 200 personnes sont aidées par l'UGIF à Lyon. Cf. *La rafle de la rue Sainte-Catherine*, documentation réunie et publiée par Serge Klarsfeld, Paris, FFDJF, 1986.

Je me rends maintenant compte que j'ai omis tout un chapitre. Vous vous souvenez peut-être qu'au début de ce récit je vous ai parlé de «*my Alice*», ma cousine espionne. Je l'avais retrouvée à Lyon, ou plutôt c'est elle qui m'avait retrouvée. Elle était d'une hardiesse incroyable : en faisant la navette entre Paris, Berlin et Lyon comme si elle était en excursion, elle avait un jour ramené dans ses bagages un poteau frontalier qu'elle avait dérobé à la ligne de démarcation, avec l'inscription : «*Ici ligne de démarcation, Défense de passer – Hier Demarkationslinie, Ueberschreiten verboten.*» Elle recevait chez elle des officiers anglais évadés de captivité et les faisait partir en avion sur l'Angleterre. Elle était pour moi un bon agent de renseignements et était au courant de toutes les planques. Nous avions un moyen de communication très simple : je lui envoyais une facture de gaz dont j'avais préalablement détaché mon nom et mon numéro de compte ; cela voulait dire qu'elle devait me retrouver sur la terrasse d'un café convenu, le dimanche soir suivant, à 6 heures.

Nous étions donc à Lanteuil, avertis du danger qui nous guettait, et avons décidé de rester un peu plus longtemps pour ne pas tomber dans le guet-apens. J'en ai profité pour faire une visite à l'évêque de Tulle, pour lequel j'avais un mot d'introduction de mes «amis» lyonnais, afin qu'il réserve un bon abri à ma famille de Lanteuil, en cas de danger. Ils n'y ont d'ailleurs pas eu recours.

Nous sommes ensuite rentrés à Lyon, le cœur lourd. Nous sommes descendus chez les Meiss où nous avons appris l'ampleur du désastre : tous ceux qui se trouvaient au dispensaire de la rue Sainte-Catherine avaient été arrêtés, en tout 90 personnes. On ne les a plus jamais revues... Il était donc temps pour moi de disparaître.

J'étais depuis un certain temps sollicité par les organisations de la Résistance. Je trouvais des messages écrits sur du papier à cigarette qui me donnaient «un point de chute», et si je n'y ai pas donné suite, c'était pour deux raisons : je voulais être sûr que ma famille soit à l'abri et je me méfiais de l'anonymat de ces messages¹ qui pouvaient aussi bien être un guet-apens.

Je décidai donc de consulter «*my Alice*». Elle m'envoya dans l'Isère avec des adresses sérieuses et c'est ainsi que je rentrai dans le maquis du Grésivaudan², dont le chef était le préfet du département. Il y avait bien eu quelques péripéties.

On m'envoya d'abord chez le D^r Langénieux, maire nommé par Vichy à Allevard-les-Bains³ et qui se trouvait avoir été mon correspondant comme médecin de cure, lorsque j'exerçais encore à Strasbourg. Il n'était pas plus «pétainiste» que moi et il nousregistra sous nos fausses cartes d'identité, nous procurant un logement en face de sa demeure et nous servant de boîte aux lettres, de sorte que notre courrier partait et arrivait sous son nom.

C'est ainsi que, quelque temps plus tard, arriva une lettre de mes parents annonçant que mon frère, Alfred, et sa femme avaient été arrêtés par la Gestapo, les deux enfants ayant échappé miraculeusement. J'ai su plus tard que mon pauvre frère avait été fusillé au Fort Montluc et sa femme déportée à Auschwitz, d'où elle n'est jamais revenue⁴. En plus, ils m'annonçaient leur intention de venir chez nous dès que possible.

1. Voir photocopie d'un de ces messages. [nda] Reproduit page suivante.

2. Voir *infra*, page 67 et suivantes.

3. Petite ville du département l'Isère située à environ 140 km au sud-est de Lyon dans le massif de Belledonne, de nos jours rattachée à l'arrondissement de Grenoble (ville distante d'une quarantaine de kilomètre au sud-ouest), et au canton du Haut-Grésivaudan. [ndrc]

4. Arrêtée avec son époux le 25 avril 1944, Pauline Revel, née Franck à Lyon le 29 avril 1907, est déportée le 30 mai suivant par le convoi n° 75 parti de la gare de Bobigny-Drancy à destination du camp d'extermination d'Auschwitz II-Birkenau. [ndrc]

Le docteur Gaston Revel
7 rue du Plat

Comme vous ne l'ignorez point, l'armée française qui a débarqué dans le Midi manque de médecins et de chirurgiens. Vous êtes plus spécialement prié (par des amis sûrs, rassurez-vous) de rejoindre cette armée en qualité de spécialiste (blessures faciales). Il faudrait rejoindre le plus tôt possible en passant par les montagnes.

Votre carte tiendra lieu de sauf-conduit dans la zone d'opérations de l'armée.

La solde, en particulier la solde des médecins spécialistes de votre rang, est considérable.

P. C.
Esprit Crémieux

Agrandissement d'un message sur papier à cigarette
invitant le docteur Revel à rejoindre le maquis.
Transcription ci-dessous.

Le docteur Gaston Revel
7 rue du Plat

Comme vous ne l'ignorez point, l'armée française qui a débarqué dans le Midi manque de médecins et de chirurgiens.

Vous êtes plus spécialement prié (par des amis sûrs, rassurez-vous) de rejoindre cette armée en qualité de spécialiste (blessures faciales). Il faudrait rejoindre le plus tôt possible en passant par les montagnes.

Votre carte tiendra lieu de sauf-conduit dans la zone d'opérations de l'armée.

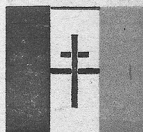
La solde, en particulier la solde des médecins spécialistes de votre rang, est considérable.

P. C.
Esprit Crémieux

REPUBLIQUE FRANÇAISE



SERVICE
DE SANTÉ
DES F.F.I.



CARTE D'IDENTITÉ
DE SANITAIRE



REPUBLIQUE FRANÇAISE

Service de Santé des F.F.I.
(Délégation Zone Sud du C.M.R.)
DEPARTEMENTAL



CARTE D'IDENTITÉ

Département : Isère
N° de la carte : 50

Situation S.S. de la Résistance : 20-7-44

Nom : REVEL
Prénoms : Gaston
Nom de guerre : LATOUR
Né le : 20-6-01
à : Bouxviller
Département : Bas Rhin
Domicile : 7, rue du Plat
Lyon

Situation S.S.F.F.I. : Médecin-Capitaine
Formation Médico-Chirurgicale
n° 2

Etablie à _____
le _____

Le Directeur du Service de Santé F.F.I.

du Département
LE MEDECIN-CHEF
DEPARTEMENTAL
SERVICE DE SANTE

Carte d'identité du service de Santé des FFI du Dr Revel,
recto et verso, 20 juillet 1944.

Suzel a vécu une autre aventure, qui aurait pu lui être fatale. Lorsque nous étions à Allevard, elle voulut retourner à Lyon régler quelques problèmes administratifs, renouveler les cartes de ravitaillement afin qu'on ne remarque pas notre absence.

Allevard était en zone d'occupation italienne¹ (la région était sous le contrôle des Italiens qui étaient dans l'ensemble moins agressifs envers les Juifs ; ceci changea aussi après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord) et Lyon en zone allemande. C'était après que la flotte française se fut sabordée à Toulon pour ne pas tomber dans les mains ennemies et que les nazis, par représailles, eurent réoccupé la zone dite « libre ». Entre les deux zones, il y avait une mini-ligne de démarcation. La police allemande (Gestapo) passait par le train pour contrôler les pièces d'identité.

Suzel voyageait avec sa fausse carte sous le nom de « Reibel », carte que j'avais fait établir pour [chacun de] nous tous à Lyon par un commissaire de police complaisant au moment de notre fuite de Lyon pour Allevard.

Donc, la Gestapo contrôla sa carte d'identité et lui demanda de descendre du train et d'attendre sur le quai. On lui ordonna d'emporter son sac. Avec le sang-froid du désespoir, elle demanda : « Quel sac ? » On lui répondit : « Celui-ci. » Elle avait de la chance, car dans l'autre, sous son faux fond, elle avait caché ses vrais papiers, dont elle avait besoin pour ses démarches. Sur le quai, on la fouilla des pieds à la tête et on vida son sac. On n'y trouva rien de suspect et elle pu continuer son voyage, mais c'était une bonne leçon.

1. La présence italienne en Isère existe depuis la Commission d'armistice franco-italienne (CFIA) installée à Grenoble en juillet 1940. L'occupation est effective à partir de novembre 1942 avec un millier d'hommes sous le contrôle du général Castiglioni qui s'oppose à la déportation des Juifs. L'arrivée des troupes allemandes le 8 septembre 1943 pour remplacer les Italiens modifie la donne. Fin novembre 1943, les principaux chefs de la Résistance sont arrêtés (Saint-Barthélemy grenobloise) par les doriotistes (partisans de Jacques Doriot, chantre de la Collaboration). Les maquis entrent en action par des coups de main réprimés.

À partir de là, elle resta sagement à la maison... Encore un miracle !

Jusqu'à présent, nous vivions à Allevard ; tout le monde savait que je partais tous les jours à l'hôpital de Grenoble pour mon travail, mais peu savaient ma vraie destination, que je ne connaissais d'ailleurs que rarement d'avance. Un maquis est une formation mobile qui est tous les jours à un endroit différent pour accomplir sa mission de sabotage ; il n'y avait que peu de blessés, mais néanmoins un poste de secours devait être accessible rapidement.

Après cette lettre [de mes parents], notre sécurité n'était plus garantie et nous avons décidé de chercher un refuge plus discret. On nous logea dans une hutte de montagne avec un planton dans le voisinage qui devait veiller sur nous.

Mes parents sont donc venus vivre avec nous, couchant sur des lits de feuilles qui faisaient un bruit sinistre chaque fois qu'on bougeait, mais on s'habitue à tout, même à tout âge. Le ravitaillement était assuré par les fermiers voisins, Suzel descendait rarement dans la vallée et uniquement pour des choses strictement indispensables.

Pour moi, la vie était aussi changée, mes absences se prolongeaient de plus en plus. Du petit poste de secours nous étions amenés à faire un hôpital de 30 lits, qui de ce fait était moins mobile. À la suite des pertes que le maquis avait subies dans le Vercors, nous devons y suppléer. Nous montions donc cet hôpital à 2 000 mètres d'altitude, sur un plateau parsemé de petits lacs qui s'appelaient les Sept Laux¹. On y accédait

1. La vallée du Grésivaudan relie Grenoble à Chambéry. Le maquis était stationné aux Sept Laux (Le Cheylas), sur les contreforts du massif de la Chartreuse. Dirigé par Alphonse Manhaudier, dit «Évreux», il réunissait des résistants d'origines diverses, dont beaucoup de réfractaires au STO (Service de travail obligatoire imposé le 16 février 1943) regroupés au sein des FFI (Forces françaises de l'intérieur, créées le 1^{er} juin 1944). Il s'agissait de contrôler une région stratégique au carrefour de deux routes, la N90 et la N523, avec une voie de chemin de fer, des industries, comme les forges d'Allevard ou les papeteries de Lancey. Les maquisards participèrent à la libération de Vizille, puis de Grenoble.

par un funiculaire, mais sans cabine. On était suspendu en l'air, assis sur un plateau, les jambes pendantes au-dessus de l'abîme. Par clair de lune, le voyage était féérique.



Le funiculaire utilisé par les maquisards pour accéder aux Sept Laux, massif de la Chartreuse, Isère, 1943-1944.

On montait les blessés par la même voie, solidement ficelés sur le plancher. Le travail ne manquait pas. Les blessés venaient de tous les maquis environnants. La nuit, on attendait les parachutages et on enterrait les containers dans des « caches ». Nous dormions à même le sol, enveloppés dans une couverture, les lits de camp étant réservés aux blessés et opérés. Je ne pouvais rentrer que rarement et il m'arrivait parfois de repartir au milieu de la nuit quand le travail le demandait. Mon nom de guerre était « Latour » et n'était – en théorie – connu que des maquisards. Je dis bien « en théorie », car il m'est arrivé l'histoire suivante qui, heureusement, n'a pas eu de conséquences : je rentrais un soir, à la tombée de la nuit, de l'hôpital vers notre retraite montagnarde. Je prenais toujours un sentier longeant la montagne pour ne pas être obligé de passer par une agglomération. Quel ne fut pas mon étonnement de m'entendre interpellé par une dame qui me disait : « Bonne route, capitaine Latour. » C'était un avertissement ; la dame en question était la femme d'un

milicien. À partir de ce moment, je me fis accompagner par un homme armé.

Je pourrais multiplier les anecdotes; je me rappelle un fait analogue: nous avons implanté un poste avancé de secours loin de notre base, à un endroit qui s'appelait le Saut du Diable. C'était le jour où nos maquisards devaient faire sauter un dépôt d'essence de l'armée allemande près de Grenoble¹. Un homme se présenta à notre poste de secours, prétendant appartenir à un groupe voisin et s'être égaré. Heureusement, un de nos infirmiers avait été la veille transféré de ce même groupe voisin et nous avons de ce fait pu rendre cet homme inoffensif et éviter ainsi que nos maquisards aillent à une mort certaine.

Le 7 juin 1977, j'ai vu à la TV une séquence au cours de laquelle Michel Poniatowski évoquait une page de l'histoire de la Résistance dans laquelle il relatait ce qui s'était passé à la bataille du Pont-de-Claix, près de Grenoble. Par hasard, notre groupe de maquisards y était engagé et je tenais le poste de secours à quelques mètres en retrait. Un groupe de soldats allemands gardait ce pont, qui était la voie principale de communication Nord-Sud. J'ai appris par cette séquence que Poniatowski y était aussi et il racontait comment il avait empêché qu'on fusille trois soldats allemands faits prisonniers. Je ne puis me permettre aucun jugement de valeur – j'étais engagé dans un autre genre de travail –, mais il est peu probable qu'on ait pu se charger des prisonniers, étant par définition nous-mêmes peu libres de nos mouvements et par conséquent dans l'impossibilité de jouer les gardes-chiourmes.

Et de nouveau un petit additif: c'était pendant le séjour de Suzel et des garçons dans leur refuge de montagne, et moi

1. Les dépôts d'armes allemands ont été l'objet d'actions des groupes francs de Grenoble, en particulier les explosions de novembre-décembre 1943 dont celle du Polygone d'artillerie. Cf. *Dictionnaire historique de la Résistance*, op. cit., p. 726.

quelque part dans la nature. Suzel trouvait que la tignasse des deux grands était un peu anormalement longue. Ce n'était pas encore la mode des cheveux longs chez les garçons. Aussi a-t-elle décidé qu'il était temps d'aller chez le coiffeur. Pour cela, il fallait descendre à Allevard, une bonne heure de marche. Les garçons connaissaient la région comme leur poche, c'est donc sans inquiétude qu'elle les a envoyés chez le coiffeur. Celui-ci tenait boutique sur la place principale d'Allevard. À peine étaient-ils installés sur le fauteuil du barbier qu'une pluie de bombes tombait sur la place. Heureusement que ce n'étaient que des bombes de petit calibre, sans cela tout aurait sauté alentour. C'était l'unique raid de représailles des Allemands et aussi l'unique visite des garçons à Allevard.

La vie était parsemée de risques, mais intéressante. Intéressante parce que près de la nature (je crois que c'est là que j'ai appris à l'aimer), et intéressante par le contact humain qu'on y avait. L'homme était nu devant l'homme, sans fard ni masque et surtout sans égoïsme, notre survie dépendant de chacun de nous. J'y ai fréquenté des gens de tous les milieux, des ruraux et des citadins, des intellectuels et des manuels, mais nous étions tous des hommes attelés à la même charrue, mobilisés par le même idéal : vivre et vivre libres.

Je me suis lié avec le colonel Bertoin, qui devait devenir le trésorier-payeur de l'Isère, avec le préfet de l'Isère, avec le D^r Michalon, *alias* Buridan, qui devait devenir le maire de Grenoble, avec le commandant Le Roy, qui était préfet de l'Aurès, en Algérie, et beaucoup d'autres. Nous avons créé une amicale des anciens du maquis. Nous nous sommes revus deux ou trois années après la guerre, puis notre amicale est morte comme meurent toutes les belles choses dont on n'a plus besoin, d'indifférence et d'oubli.

Mais j'anticipe ; la guerre n'était pas finie : nous avions la charge de couper les lignes de communications de l'armée allemande, de faire sauter les trains de munitions et de démoraliser l'ennemi¹.

Finalement, nous avons vu les premiers déserteurs allemands arriver à travers la montagne et nous avons senti la fin proche.

N° 492

ASSOCIATION DES MAQUIS DU GRÉSIVAUDAN (ISÈRE)

Nom Revel

Prénoms Gaston

Nom de Guerre Latour

Adresse 7 rue du Plat Lyon




Signature du Titulaire,
[Signature]

Catégorie } Acquis Volontaire

Membre Volontaire

Grenoble, le 29 Mars 1945

P: Le Président,
[Signature]

Rayer la mention inutile.

Carte de volontaire des maquis du Grésivaudan, Isère, délivrée le 29 mars 1945 au D^r Revel.

J'avais moins d'obligations médicales et rentrais de ce fait plus fréquemment. Les enfants avaient grandi et surtout mûri². Jean-Paul était devenu un grand garçon qui savait prendre ses

1. Le 1^{er} avril 1943, les directives du comité directeur des Mouvements unis de Résistance (MUR) définissent le rôle des maquis. Ils sont encadrés et obéissent aux consignes. Les maquis mobiles, petites unités destinées à agir, sont privilégiés, avec les règles de la guérilla urbaine. Cf. *Dictionnaire historique de la Résistance, op. cit.*, p. 675.
2. Nous, les enfants, avons respectivement 13, 11 et 6 ans. Nous avons vécu deux ans sans aller à l'école, mais les champignons n'avaient plus de secrets pour nous et nous étions devenu de vrais bûcherons montagnards. [note fils Revel]

responsabilités. Il surveillait aussi les émissions de la radio et le jour vint où il hurla : «Les Américains sont à Grenoble!» Cela lui a valu sa première gifle de sa maman qui croyait qu'il faisait une mauvaise blague. Mais c'était la vérité merveilleuse. Le cauchemar était terminé, au moins pour eux. Et voilà les enfants partis voir les Américains. Ils ont emmené un lapin qu'ils avaient élevé et qui était leur compagnon de jeu et en ont fait cadeau aux *GI*. Ils sont rentrés le soir les poches pleines de chocolat et de chewing-gums et les yeux pleins de soleil.

Pour moi, ce n'était pas fini : l'ordre est venu de nous rendre à Briançon relever l'armée régulière qui se battait encore contre le verrou du Montgenèvre tenu par les Allemands et qui barrait la route vers Turin. Ce fut un voyage joyeux. Nous avons réquisitionné un train, chargé notre matériel, nos camions, et nous voilà en route ! Il n'y avait pas encore de trafic régulier sur les rails et même les mécaniciens et conducteurs de train avaient disparu. Nous avons donc fait fonctionner ce train par nos propres moyens et n'en étions pas peu fiers. De temps à autre, nous nous arrêtions dans une gare pour consulter un préposé du métier. À une de ces haltes, nous nous sommes heurtés à deux braves gendarmes à bicyclette qui nous ont pris pour des voleurs de train, et pour les punir, nous leur avons subtilisé leurs bicyclettes.

Notre arrivée à Briançon fut plutôt bruyante. Le canon du fort de Montgenèvre tonnait encore dur et à une cadence régulière. Il fallait calculer notre élan pour traverser les points dangereux pendant ces intervalles. Nous y sommes arrivés avec tout notre matériel sans encombre et nous sommes installés dans une école, prêts à fonctionner. Puis il fallut créer des postes de secours avancés dans la montagne. Pour cela, on nous avait dotés de Jeeps qui s'accrochaient à tout terrain et permettaient de monter des pentes abruptes. On

choisit des carrières pour nos postes de secours. C'était une guerre plus dure que celle que nous avons faite jusqu'alors. Heureusement, l'aviation est venue à notre secours et a réduit les batteries au silence. Le tout avait duré huit jours seulement.

Suzel Revel et ses trois enfants
dans leur cache au Bessard
situé au dessus d'Allevard,
Isère, 1944.



Pour moi la guerre était finie. Je demandai ma mutation à Lyon; mes camarades ont continué vers l'Italie et se sont finalement joints à l'armée régulière Rhin-Danube.

L'après-guerre

Je ne sais plus comment je suis rentré de Briançon ni comment s'est effectué notre voyage à Lyon. Tout cela s'est effacé de ma mémoire, mais je me rappelle bien mon premier *Shabbat* à la synagogue du quai Tilsitt. J'étais en uniforme, tout auréolé de gloire et assis à côté du président du Consistoire sur l'*Almemo'h*¹. Pourtant j'avais, et nous avons tous, le cœur gros, en pensant aux absents, à ceux qui étaient morts en déportation et dont on ne retrouverait jamais la tombe. Mais nous avons eu le bonheur de retrouver mes sœurs et leurs familles en vie, quoique terriblement changés. Nous avons retrouvé l'oncle Armand dans un asile où il croupissait sur un grabat, gonflé d'œdème de famine et à moitié inconscient. Il se rétablit et vécut jusqu'à près de 95 ans.

Nous avons retrouvé les deux enfants de mon pauvre frère chez leur grand-mère maternelle.

Beaucoup de nos amis avaient péri, les uns en déportation, les autres fusillés, d'autres encore morts de maladie.

Et la vie renaissait : nous nous sommes installés dans notre appartement de la rue du Plat, miraculeusement intact ; en

1. *Almemor* (étymologie arabe *al-minbar*, « chance ») ou *bimah*, littéralement « tribune » : dans la synagogue, il s'agit de l'estrade surélevée comportant un pupitre où l'on a coutume de lire la Torah. Les Sépharades emploient le terme *tevah*. Le Consistoire central replié à Lyon a pour président Léon Meïss, après l'arrestation de Jacques Helbronner.

revanche, l'appartement de mon frère était complètement vidé, sauf un placard où j'avais caché mon portrait pour éviter que mon signalement ne passe entre les mains de la Gestapo s'ils avaient fracturé mon appartement. Fait insignifiant en soi, mais pour moi et dans l'état de mysticisme dans lequel je me trouvais, plein de signification.

Pour les enfants aussi, la vie renaissait; ils retrouvaient l'école qu'ils avaient quittée deux ans auparavant et n'eurent pas de mal à rattraper le temps perdu. Moi, je rouvris mon cabinet pour gagner notre vie.



Jean-Paul, Michel et Daniel à Lyon en 1945.

Nous avons aussi eu de bonnes nouvelles des parents de Suzel. Ils étaient tous en bonne forme, mais ils étaient passés très près de la déportation. Comme je l'ai déjà raconté, ils habitaient un vieux château retiré près de Lanteuil. Un corps de SS des plus fanatiques, appartenant à la division «Tête de Mort», sévissait dans la région, ramassant tous les Juifs qu'ils trouvaient, tuant les résistants ou les sympathisants; ce sont eux qui avaient pendu à Tulle les gens aux balcons de leurs maisons¹.

1. La 2^e division SS *Das Reich*, sous la direction du général Lammerding, vient du front de l'Est; elle est composée de 18000 hommes chargés de contenir les maquis au

Ils sont venus à Lanteuil ; les Juifs alertés se sont enfuis dans la montagne proche et cachés dans les forêts. Les Neher n'ont pas bougé, les jeunes ne voulant pas se séparer des vieux et les vieux ayant peur de ne pas pouvoir courir assez vite. Ils sont donc restés sur place. Les grands-parents Neher ; Aya et Nathi, avec leurs deux filles ; Richard et Julienne avec Élisabeth, et André. Deux SS se sont amenés, demandant leurs papiers. Le grand-père Neher leur a parlé en *Hochdeutsch*, leur a raconté sa vie de soldat à la Première Guerre mondiale, les a fait boire et manger, et ils sont repartis en emmenant une vieille remorque qui traînait dans la cour et en leur demandant de se préparer. Ils reviendraient les chercher... Ils ne sont pas revenus. Les Neher avaient eu chaud !



Richard Neher, son épouse
Julienne et leur fille Élisabeth
à Lanteuil en 1942 (ci-dessus)
et en 1946 (à droite).

lendemain du débarquement de Normandie. Après une offensive des Francs-tireurs et partisans (FTP), elle prend position à Limoges et à Tulle où furent pendus 99 hommes et déportées 121 personnes au camp de concentration de Dachau. Elle prend la suite de la « division SS Brehmer » qui fit des ravages en Corrèze, en particulier à Brive-la-Gaillarde et à Lonzac entre le 1^{er} et le 7 avril 1944.

Mais revenons à Lyon, Lyon libéré, les festivités battaient leur plein ; on défilait pour un rien. Il y eut des manifestations publiques et des discours. J'ai aussi dû m'exécuter, mais avec un haut-parleur on se sent fort.

L'OSE (Œuvre de secours aux enfants) s'implantait à Lyon et on m'en confia la direction générale¹. Nous essayions de récupérer tous les enfants que nous avons été forcés de cacher dans les couvents et chez les particuliers pendant la guerre aux Juifs².

On ouvrit des maisons d'enfants, des dispensaires³. C'était un gros travail qui demandait beaucoup de persévérance et d'initiative. Le maire de Lyon était à ce moment-là Justin Godart⁴, il nous était très favorable et nous aidait beaucoup. J'allais très souvent à Paris pour des séances de travail au siège de l'OSE.

-
1. En septembre 1944, les membres de l'OSE se retrouvent à Lyon pour définir les grandes orientations et remettre la structure en marche avec une équipe restreinte dirigée au niveau national par Georges Garel, le secteur de l'enfance par Robert Job et le médico-social par Julien Samuel. Il faut également reprendre contact avec l'équipe parisienne du D^r Minkowski. La direction s'installe très vite à Paris, rue Spontini. Les bureaux de Lyon, Chambéry et Grenoble sont assaillis de demandes. Gaston Revel s'occupe du médico-social de Lyon, dont le secteur est élargi à la région de Grenoble.
 2. Sur 1 600 enfants cachés par le circuit clandestin Garel, 750 sont dans les deux régions du Sud-Est, celle du Centre-Est est dirigée par Victor Svarc, celle du Sud-Est par Fanny Loinger et Robert Epstein. Voir Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*, Coll. «Témoignages de la Shoah», Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2012.
 3. La région de Lyon est la plus importante, l'OSE y reste implantée jusqu'en 1949 sous la direction de l'équipe d'Edmond Blum. Deux maisons d'enfants sont ouvertes dans la région : celle de *L'Hirondelle*, à La Mulatière (Rhône), dirigée un temps par Nathan et Hélène Samuel, qui partent ensuite aux *Cigognes*, à Haguenau (Bas-Rhin), et celle du *Tremplin* à Saint-Genis-Laval (Rhône). Cf. Katy Hazan, *Les enfants de l'après-guerre dans les maisons de l'OSE*, Paris, Somogy, 2012, p. 34, p. 60 et p. 112.
 4. Justin Godart, député du Rhône en 1906, ancien ministre de la Santé publique en 1932, maire provisoire de Lyon à la Libération, président de l'OSE-France, a travaillé toute sa vie pour les réfugiés et soutenu l'OSE. Ce «gone des Brotteaux», comme il le raconte lui-même dans ses souvenirs, est aussi journaliste, humoriste et grand ami d'Israël. Cf. *Justin Godart. Un homme dans son siècle (1871-1956)*, sous la direction d'Annette Wiewiorka, Paris, CNRS Éditions, 2004, p. 87-104.

N° 305

Signature
du Titulaire



NOM **R E V E L Dr.**

Prénoms **Gaston**

Date de naissance **20/6/1901**

Lieu de naissance **Bouxviller
(Bas-Rhin)**

Adresse **7, rue du Plat**

Lyon

Paris, le **10 Septembre 1945**

Fonctions **Médecin-Chef, Inspecteur Directeur** Le Sec^r Général,
des Centres de Province
Au Bureau de **Direction Centrale**
62, rue Spontini.

M. Revel

DIRECTION
O.S.E.
PARIS

Paul O.S.E. Revel

O.S.E.
DIRECTION
PARIS

OSE

Oeuvre de Secours aux Enfants

ASSOCIATION DÉCLARÉE A PARIS N°
6435



DIRECTION CENTRALE :

**62, RUE SPONTINI
PARIS (XVI^e)**

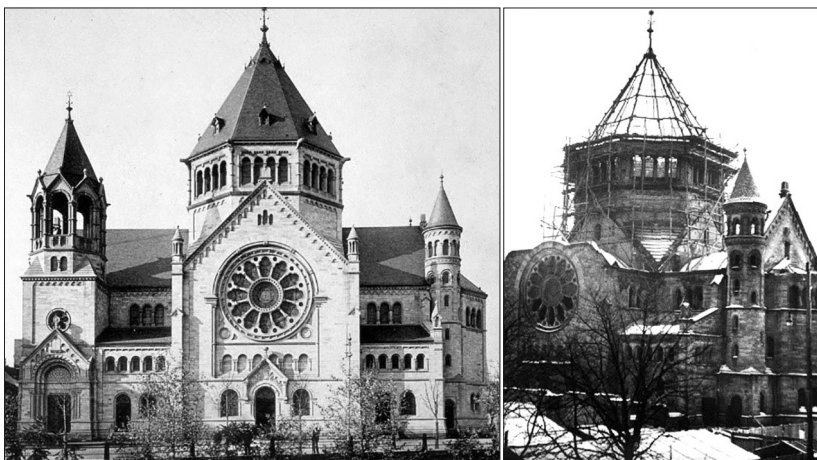


TÉL. : PASSY 99-88

Carte de membre de la direction de l'OSE du D^r Revel,
recto et verso, 10 septembre 1945.

Des combats faisaient encore rage en Alsace et les Allemands lançaient une contre-offensive de désespoir dans le Nord, mais Strasbourg était libéré, quoiqu'on tirât encore au canon sur la gare à partir de la Forêt-Noire¹. Nous devions aller en Alsace nous assurer des possibilités de travail pour l'OSE dès le retour des réfugiés. Je partis donc pour l'Alsace avec le D^r Joseph Weill² et un chauffeur. Nous trouvions des routes défoncées, ce qui ralentissait de beaucoup notre allure, des villages dévastés par les batailles et les bombardements. Strasbourg avait beaucoup souffert, plus que Colmar, et l'on voyait partout des trous béants. La population autochtone était bien installée, aussi dans les logements juifs. À la place de la synagogue, il y avait un amas de poutres calcinées et de pierres brisées. Les nazis l'avaient incendiée. On ne peut pas prétendre que nous ayons été accueillis comme des libérateurs. On allait jusqu'à nous reprocher que nos Alliés, les Américains, aient voulu détruire la cathédrale lors du bombardement de Strasbourg. Il est vrai que Strasbourg avait beaucoup souffert³, la population avait été décimée par les bombes, mais surtout, les Allemands en avaient fait des soldats contre la Russie⁴.

-
1. L'offensive en Alsace va durer plusieurs mois, de novembre 1944 à mars 1945, avec la 3^e armée de Patton, la 7^e armée de Patch, dont dépend la 2^e DB de Leclerc, la 1^{re} armée française de De Lattre de Tassigny, contre trois divisions allemandes. La rupture du front commence à Delle, sur la frontière suisse, puis avec la prise de Mulhouse et Strasbourg par la 2^e DB qui contourne les lignes ennemies par le col de Saverne. Le serment de Koufra est tenu: «Jurez de ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg.» Mais la poche de Colmar résiste.
 2. Le D^r Joseph Weill est une figure phare de la résistance juive et l'homme politique de l'OSE. Voir ses mémoires, *Le Combat d'un Juste*, *op. cit.*
 3. Entre le 6 septembre 1943 et le 25 septembre 1944, Strasbourg et sa périphérie ont été la cible de cinq bombardements américains qui ont fait un millier de victimes et ont détruit 20% des bâtiments.
 4. Les «Malgré-nous»: il s'agit de l'incorporation sous l'uniforme allemand des Alsaciens des classes 40 à 45, à partir de 1942, soit plus de 140 000 hommes de 17 à 38 ans, envoyés sur le front russe, la marine ou l'aviation. En 1945, ils sont considérés comme des incorporés de force, 43 000 sont morts et 55 000 prisonniers reviennent diminués physiquement. Beaucoup sont passés par le camp sibérien de Tambov (situé en Russie à environ 500 km au sud-est de Moscou).



La grande synagogue de Strasbourg avant la Seconde Guerre mondiale et après l'incendie allumé par les Allemands, photographiée en décembre 1940.
Elle fut plus tard complètement détruite.

Je suis allé voir ce qu'était devenu l'appartement où nous vivions avant la guerre. Il était occupé par un confrère qui m'a carrément déclaré qu'il y était et y resterait. Il m'a fallu une procédure judiciaire d'un an et demi pour le faire partir. Un épisode significatif pour cette époque trouble permet de l'illustrer : j'avais obtenu, après force tractations, un arrêté d'expulsion signé par le préfet du Bas-Rhin et je l'ai fait signifier par huissier à mon opposant à 7 heures du matin ; mon occupant avait déjà en main un sursis de six mois signé par le même préfet, sursis qui lui a d'ailleurs été renouvelé plusieurs fois.

R E S T R I C T E D

RECEIVED
 11 JUN 1945
 10:15 AM
 1000-1-1-AGP

SUBJECT HEADQUARTERS
 ALLIED EXPEDITIONARY FORCE
 MAIL AFG 757

/s/ato

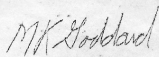
AG 2004-1-AGP 11 June 1945

SUBJECT: Letter-Order No. 749.
 TO: Personnel Concerned.

The following personnel, Voluntary Agency Assembly Centre Team, are attached to Headquarters, 12th Army Group and will proceed by organic transportation on or about 12 June 1945 from Paris, France to Buchenwald, Germany, reporting upon arrival to the Officer-in-Charge and upon completion of temporary duty of approximately ten (10) days return to proper station:

Miss Leslie <u>Levy</u>	US Civilian
X M. Gaston Revel	French Civilian
Miss Wendy <u>Evans</u>	French Civilian
Mr. William R. Wallace <u>Wallace</u>	US Civilian
Miss Fanny <u>Reinher</u>	French Civilian
Miss Elizabeth <u>Raeber</u>	Swiss Civilian

By direction of the Supreme Commander:


 M. K. GODDARD,
 Major, AGP,
 Asst's Adjutant General.

DISTRIBUTION:

- 20 - G-5 Dtg (Main)
- 3 - G-5 Division (Fwd)
- 2 - Hq, 12th Army Group
- 1 - AG Personnel
- 7 - AG Records

R E S T R I C T E D

Ordre de mission du D^r Revel pour le camp de Buchenwald, près de Weimar (Land de Thuringe), 11 juin 1945.

Lettre d'accréditation du Joint au D^r Revel, 12 juin 1945.

AMERICAN JOINT DISTRIBUTION COMMITTEE

19, RUE DE TÉHÉRAN
 PARIS (8^e)

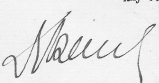
Telephones: LA Bords 07-70
 79-44

June 12, 1945


To Whom It May Concern:

This is to certify that Dr. Gaston Revel, a French national, whose signature appears below, is an official representative of the American Joint Distribution Committee. He is attached to the United States Army, under the coordination of United Nations Relief and Rehabilitation Administration (UNRRA) and is engaged in welfare activities on behalf of displaced persons.


Any cooperation will be appreciated.



 Gaston Revel



 Arthur B. Greenleigh
 For the
 European Executive Council



Missions en Allemagne

Début juin 1945, j'ai reçu un coup de fil de Paris de notre siège de l'OSE, me demandant si j'acceptais d'aller dans les camps de concentration d'Allemagne. Leur siège à Genève avait obtenu du gouvernement fédéral suisse de laisser entrer 400 enfants en Suisse, en provenance des camps, sous le couvert de la Croix-Rouge suisse¹. J'acceptai de grand cœur, malgré la séparation que cela devait entraîner, malgré les sacrifices que cela imposait à ma famille et à moi. Cela s'ébruita très vite dans les milieux juifs de Lyon et j'ai été submergé de demandes de recherches d'un être cher disparu, de photos, des plus humbles détails de leur signalement.

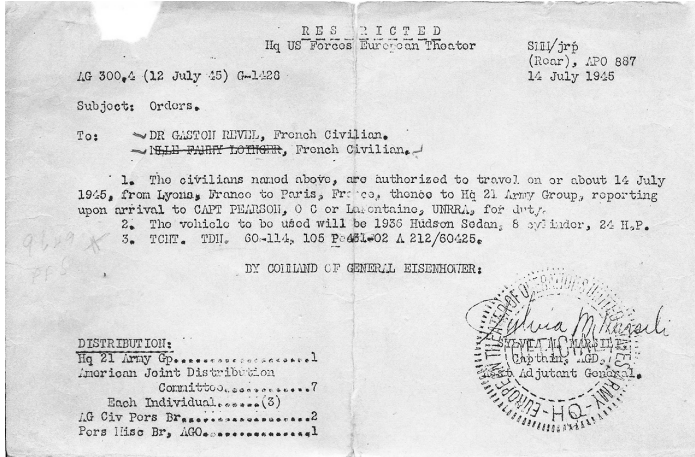
Il me fallut quarante-huit heures pour donner toutes les directives à mon bureau afin que, pendant mon absence, le travail puisse continuer normalement, et je suis parti pour Paris. Je devais me présenter au quartier général de l'armée américaine².

1. En fait, il s'agit d'un millier de jeunes de 8 à 20 ans dont l'existence est signalée par l'aumônier juif de l'armée américaine, le rabbin Herschel Schacter (1917-2013). L'information arrive à l'Union OSE de Genève. L'OSE-France négocie des visas de transit pour environ 400 jeunes avec le ministère des Prisonniers, Déportés et Réfugiés. Voir Katy Hazan, Éric Ghozlan, *À la vie! Les enfants de Buchenwald, du shtetl à l'OSE*, Coll. «Témoignages de la Shoah», Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2006.

2. L'*Hôtel Astoria*, situé près de la place de l'Étoile à Paris, est mis à la disposition du quartier général de l'armée américaine ou *SHAPE* (*Supreme Headquarters Allied Powers Europe*).

Je fus examiné, vacciné contre la peste, le choléra et la typhoïde, je fus mesuré, pesé et photographié et j'eus mon dossier.

On me donna une peau de mouton et un sac de couchage, une gamelle et un couvert, des serviettes de toilette et du savon et finalement un laissez-passer signé par Eisenhower. Tout cela était très sérieux et impressionnant.



Autorisation du QG américain au Dr Revel pour sa mission en Allemagne, 14 juillet 1945.

Puis on m'envoya, ou plutôt on me fit conduire en Jeep à l'UNWRA¹ (je crois que cela signifie *United Nations Welfare Rescue Association*). Là je fus mis en contact avec un officier américain et une sœur de la Croix-Rouge suisse qui devaient m'accompagner. L'officier américain était notre sauf-conduit, la déléguée de la Croix-Rouge, un gendarme. Je ne le sus que plus tard.

L'OSE nous adjoignit une assistante sociale (Fanny Loinger²) et un capitaine, Yves Lyon, dont je n'ai jamais su à quoi il servait, sauf un jour difficile, en Suisse, dont je parlerai en son temps.

1. En fait, UNRRA, *United Nations Relief and Rehabilitation Administration*, pour le secours des réfugiés, voir *infra*, note 1, page 250.

2. Fanny Loinger est l'une des quatre chefs de régions du circuit clandestin Garel (voir *supra*, page 78). Elle a laissé en 1984 un témoignage écrit sur ses activités, reproduit en annexe, pages 141 à 147 du présent volume. Cf. Dossier du personnel de l'OSE et Dictionnaire biographique du service social, en ligne, sous la dir. d'Henri Pascal: http://www.cedias.org/index.php?lvl=cmspage&pageid=4&id_article=251.



D^r Gaston Revel et Fanny Loinger préparant leur départ pour le camp de Buchenwald, Lyon, 1945.

On nous équipa d'une camionnette militaire et d'un chauffeur et nous voilà partis. Nous étions la première mission sanitaire juive à pénétrer en Allemagne. En dehors de la tâche de ramener 400 enfants juifs en Suisse, nous devions nous informer sur la situation des Juifs dans les camps, sur leur possibilité de retour dans leur pays d'origine, sur le secours à apporter par des missions futures, sur l'état sanitaire des camps, sur le nombre de Juifs, et surtout d'enfants juifs, dans les différents camps, et préparer l'évacuation des soi-disant apatrides vers des centres d'accueil provisoires, situés plus à l'ouest, jusqu'à ce qu'une solution définitive pour leur avenir puisse être trouvée et appliquée.

«Ce n'est pas sans une émotion poignante que nous pénétrâmes sur le sol allemand quelques semaines seulement après la fin de la plus horrible des guerres faites aux enfants et aux

vieillards, dans ce pays où une pseudo-mystique à prétention raciste a failli engloutir une civilisation plusieurs fois millénaire. Les spectres des villes détruites témoignaient par leurs visions dantesques d'un châtiment sans précédent dans l'histoire. [...]»

Voilà l'introduction que j'avais écrite en 1945 pour ma plaquette *Évocation de Buchenwald*¹.

Issued by / Emis par } <i>Military Permit Office Paris</i>	Issuing Officer's Signature, Rank and Appointment
Date <i>14 July 1945</i>	
Valid from / Validité du <i>14/7/45</i> until / au <i>14/7/46</i>	
Destination <i>British Zone of Occupation</i>	
Object of Journey } <i>Relief work</i>	
Occupation <i>Doctor</i>	
Full name of Bearer / Prénom et nom du Titulaire } <i>Gaston REVEL</i>	<p>MILITARY TRAVEL PERMIT N° 11301</p> <p>ALLIED EXPEDITIONARY FORCE PERMIT</p> <p>The bearer of this permit has the permission of the Supreme Commander Allied Expeditionary Force to enter the Zone of the Allied Forces in Le titulaire est autorisé d'entrer dans la Zone de l'Armée Alliée en</p> <p>GERMANY IN ALLIED OCCUPATION</p> <p>BRITISH ZONE</p> <p>This permit must be produced when required together with the bearer's identity document. Ce permis doit être présenté à toute demande avec le document d'identité du titulaire.</p>
Nationality / Nationalité } <i>French</i>	
Number and Type of Identity Document } <i>I.C. 245181</i>	
Ministry or Dept. supporting journey } <i>UNRRA</i>	
Signature of Bearer / du Titulaire } <i>[Signature]</i>	

Permis militaire de circulation en Allemagne, zone d'occupation britannique, délivré au D^r Gaston Revel pour l'UNRRA le 14 juillet 1945.

Nous pénétrâmes en Allemagne par Sarrebruck et passâmes notre première nuit à Francfort, dans un grand hôtel en face de ce qui avait été la gare. L'hôtel aussi était éventré et

1. Voir *infra*, le texte complet page 149 et suivantes. Pour l'extrait qui précède, voir *infra*, page 153, 2^e paragraphe. [ndrc]

nos chambres, suspendues en l'air par le miracle de l'inertie, comme pour témoigner que la mort avait rôdé par là.

L'hôtel n'avait plus de façade ni de face, et les chambres béaient dans le vide comme mille yeux dans des crânes de morts. Pour traverser les villes, il fallait une boussole, comme sur la mer, les vagues étant remplacée par des amas de ruines. La rare population vivait dans les caves qui avaient résisté aux bombardements.

« Sur ces magnifiques *Autobahnen*, pointes offensives dirigées contre le cœur des nations voisines, on voyait errer des colonnes de piétons, ici traînant une charrette surchargée d'objets les plus hétéroclites, là poussant une brouette ou une voiture d'enfant, là encore portant à même le dos un paquetage sommaire. Mines défaites, habits boueux, souliers troués : juste retour des choses¹. »

Voici l'image que nous rencontrions du fier *Herrenvolk* qui avait chassé tant de pauvres humains sur la route comme des bêtes et qui maintenant errait à travers le pays, fuyant l'occupant russe qui avançait et dont ils craignaient le juste châtement.

Nous arrivâmes à Weimar² pour la deuxième nuit de notre voyage. On me logea chez une veuve de pasteur dont la maison avait été épargnée. Elle ne fut guère gracieuse, ni enchantée de ma présence, ni même rongée de remords. Elle avait perdu son mari et ses enfants dans cette guerre. Elle avait des excuses d'être aigrie. J'ai dû insister pour qu'elle change les draps de mon lit. Je n'étais probablement pas le premier « occupant ».

Je la questionnai sur le camp de Buchenwald, à quelques kilomètres à peine de Weimar. Elle n'avait jamais entendu

1. Autre extrait de *Évocation de Buchenwald*, voir *infra*, pages 154-155.

2. Weimar a laissé son nom à la République de 1919, après la chute des Hohenzollern. Fondée au IX^e siècle, la ville fut un centre libéral des arts et des lettres : Lucas Cranach, Johann Sebastian Bach, Goethe, Franz Liszt et bien d'autres y vécurent.



Le camp de
Buchenwald
photographié
par le D^r Gaston
Revel à l'été
1945.



Jeune femme de 25 ans
et garçons de 9 ans.



parler d'atrocités nazies, tout cela était mensonge et calomnie. J'en étais écœuré, honteux pour elle et pour l'humanité. Cela ne pouvait rien laisser prévoir de bon pour l'avenir. Je crois que j'ai eu des cauchemars cette nuit-là.

Le lendemain, nous partions pour le camp de Buchenwald.

Au fur et à mesure que nous approchions de notre but, le fameux camp de Buchenwald, l'angoisse prenait possession de nous, nous étreignait le cœur.

Je vois encore maintenant cette lugubre forêt au nord de Weimar, qui couvre l'Ettersberg où l'Allemagne de Goethe avait, dans un siècle plus heureux, vu une rencontre entre son poète national et Eckermann¹.

À peine un siècle plus tard, par les faits d'une bande de gangsters, elle est encore une fois passée dans l'histoire comme la plus honteuse tache sur la civilisation allemande. Une seule route la parcourt, construite par les malheureux esclaves des temps modernes. Que de sueur, que de sang, que de morts a-t-elle engloutis ? Sept kilomètres de sol trempé, où des êtres humains, dont le seul crime était de ne pas être du même avis ou de la même essence que leurs bourreaux, ont dû accomplir des travaux de forçats et dans quelles conditions ! Arracher les arbres, les traîner sur le dos, casser des pierres, tirer le lourd rouleau compresseur sous les coups de matraque des tortionnaires, sous les crocs des chiens².

Et nous la montions, doucement, cette route vers la célèbre colline « sans oiseaux »³. Sans oiseaux ! Ces charmantes bêtes avaient quitté cette terre trempée de sang.

1. Johann Wolfgang von Goethe se promenait sur cette colline parmi les hêtres : cf. ses conversations avec Eckermann, le 26 septembre 1827. Il venait méditer à l'ombre d'un vieux chêne dans cette forêt. Cf. Jorge Semprún, *Quel beau dimanche!*, Paris, Éd. Grasset, 1980, p. 16.

2. Le travail forcé à Buchenwald s'étend à 86 *Kommandos* extérieurs dépendant du camp principal au 31 décembre 1944. 63 048 détenus sont à cette date dénombrés.

3. Jean Puissant, *La colline sans oiseaux. 14 mois à Buchenwald*, Paris, Éd. du Félin, 2017. La première édition de ce témoignage est de 1945 aux Éditions du Rond-Point.



Entrée principale du camp de Buchenwald après sa libération, avril 1945. Au-dessus de la porte est écrit : en allemand, « Plus jamais le fascisme et la guerre ! »



Grille de l'entrée principale du camp de Buchenwald peu après sa libération le 11 avril 1945. *Jedem das Seine* : « À chacun son dû. »

À l'approche du camp, la route était isolée par un double grillage de fil de fer barbelé et l'on voyait à 100 mètres du KZ (*Konzentrationslager* - Camp de concentration) une grande barrière barrer la route, bordée de guérites.

En travers de cette route on lisait sur une énorme pancarte l'inscription :

HALT! - PASSAGE DÉFENDU !

Les Américains y avaient accroché une autre pancarte, portant :
ICI COMMENCE LE RÈGNE DE LA BARBARIE !

Un peu plus loin, une autre tout aussi grande, avec l'inscription en lettres colossales :

JEDEM DAS SEINE («À chacun son dû»)

ARBEIT MACHT FREI («Le travail libère»)¹

Tout le camp, qui couvrait quelques kilomètres carrés, était entouré d'une enceinte électrifiée, dont le simple contact tuait (elle avait déjà été arrachée à notre arrivée) ; il ne restait que la gare et la voie ferrée. Par là arrivaient les trains de déportés. Combien étaient-ils ? Combien en reste-t-il ? Combien de milliers y ont laissé leur vie ?²

-
1. Les slogans qui ornent le portail principal du camp sont en fer forgé. Le premier, *Jedem das Seine*, est la traduction allemande d'une expression de Cicéron, dans le *De Natura Deorum*, III, 38 : *Justitia, quae suum cuique distribuit*, «La justice, qui distribue à chacun son dû». Elle devient la devise de l'aigle noir en Prusse au temps de Frédéric II (1712-1786) comme un symbole du libéralisme : «Chacun peut faire comme il le souhaite.» Les nazis le reprennent et la direction SS du camp demande à l'architecte Franz Ehrlich (1907-1884), communiste interné, de réaliser la calligraphie, qui fut exécutée dans le plus pur style Bauhaus, école exécrée par le régime. Le second, *Arbeit macht frei*, «Le travail rend libre» : cette inscription qui se retrouve dans d'autres camps, comme Auschwitz, Dachau, Gross Rosen, Sachsenhausen, Theresienstadt, est également la devise de la firme *IG Farben*, qui profita largement de la main-d'œuvre esclave des camps de concentration. En mars 2009, un groupe d'étudiants associés à l'union chrétienne-démocrate a utilisé le slogan pour une campagne d'éducation dans la Rhénanie-du-Nord-Westphalie, en Allemagne, mais l'a retiré en raison d'un tollé général.
 2. De juillet 1937 à avril 1945, le camp vit passer 250 000 prisonniers politiques allemands, résistants de toute l'Europe (dont 25 000 Français), mais aussi criminels de droit commun, Roms, homosexuels et témoins de Jéhovah. Les Juifs arrivent en masse à partir de 1944, parqués dans le petit camp considéré comme un mouiroir (sur 6 000 prisonniers, 5 200 meurent en cent jours). La famine, les dures conditions de travail et les expérimentations médicales firent mourir 60 000 prisonniers, dont 8 000 prisonniers de guerre soviétique exécutés à la fin de 1941.

Je ne voudrais pas refaire la pénible description de ce que furent la vie, ses souffrances et la mort des déportés de Buchenwald. Ce n'est pas mon propos. Je l'ai fait dans ma plaquette *Évocation de Buchenwald*. Je ne voudrais que raconter ce que j'y ai vu et fait.

Vu: les ombres chétives des occupants, croupissant dans des baraquements en bois, sur des clayettes de bois à deux, trois ou cinq dans une rangée et à raison de trois rangées superposées. Le sol était en terre battue, gluant et malodorant. Les ouvertures étaient constituées par de petites lucarnes qu'on pouvait bloquer de l'extérieur par un volet de bois plein. Les pauvres survivants portaient encore leur costume de bagnard qui flottait autour de leur pauvre corps décharné. Ils étaient tous chauves et livides avec de grands yeux étonnés de vivre encore.

Vu: les installations sanitaires, qui étaient de simples troncs de bois au-dessus d'une fosse.

Vu: le manque d'installation de douches ou de lavabos, de simples robinets au bout d'un tuyau de fer.

Vu: des chambres remplies jusqu'au plafond de cartes d'identité dans toutes les langues, car tout était conservé soigneusement dans les archives du camp.

Vu: une pièce pleine de lunettes, de dentiers, de souliers.

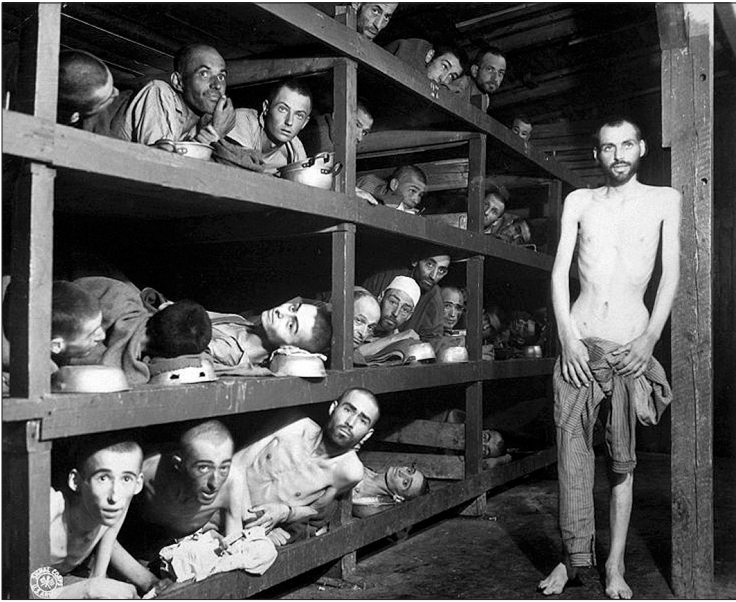
Vu: le champ de rassemblement avec les installations de tortures, les crochets de boucherie plantés dans un mur, crochets après lesquels on pendait les malheureuses victimes.

Vu: les usines de munitions et d'armes, lieu de travail de ces esclaves des temps sombres.

Vu, Vu, Vu: jusqu'à l'écœurement.

Fait: examiné les malades, soigné, inventorié.

J'ai dû leur faire un discours; je crois que c'est mon souvenir le plus pénible. On a réuni tout ce qui était mobile, tout ce qui pouvait se traîner, dans un grand hangar, et l'on m'a demandé de leur parler.



Déportés rescapés (dont Elie Wiesel, au 2^e niveau en partant du sol, 7^e en partant de la gauche) dans un des baraquements de Buchenwald photographiés à la libération du camp, avril 1945.



Déportés du camp de concentration de Buchenwald à la libération du camp, après le 11 avril 1945.

Pourquoi parler quand il faut agir? N'est-ce pas cacher son inaptitude à régler les problèmes?

C'est ce qui nous arrivait: notre venue avait éveillé des espoirs que nous ne pouvions pas combler.

Ces pauvres avaient souffert dans le camp, avaient été libérés, mais!... Mais ils étaient toujours enfermés dans un enclos, comme des moutons. Ils voulaient sortir, savoir où aller. Ils voulaient errer, chercher, chercher les traces des leurs: de leurs femmes, de leurs maris, de leur père, de leur mère, de leurs enfants. Chercher où particulièrement?

Il fallait leur parler –et ce n'était pas facile–, dire que nous étions venus les regarder comme des bêtes curieuses, des gens d'un autre monde! Que nous n'avions aucun moyen de les aider en ce moment. Que nous étions venus faire une «sélection» –encore «sélection»–, comme si Hitler n'en avait pas fait assez! Que nous voulions des enfants, leurs enfants. Mais ils étaient tous des enfants, même les vieux, des enfants orphelins, sans parents, sans patrie, sans avenir. Que nous organiserions des convois, que nous trouverions des pays qui voudraient les adopter, que nous soignerions leurs malades, que nous leur rendrions figure humaine et l'envie de vivre.



Deux photos successives des baraquements du grand camp de Buchenwald faites lors de sa mission par le D^r Gaston Revel, été 1945.

Nous étions pauvres en face d'eux. Ils étaient les accusateurs, nous les accusés. Les discours n'y changeaient rien.

La réalité était que nous devions constituer un convoi de 400 enfants pour la Suisse¹. Quatre cents enfants, les Suisses avaient limité l'âge à 16 ans. Comment les trouver, c'était là le problème. La déléguée de la Croix-Rouge était là pour vérifier.

Nos journées étaient bien remplies. Je n'avais pas oublié la promesse que j'avais faite à nos amis lyonnais de rechercher les traces de leurs disparus. Il était matériellement impossible de questionner tout le monde. Aussi dussé-je me résoudre à afficher les photos, noms et références, dans l'espoir que l'un ou l'autre reconnaisse quelqu'un. Mon espoir devait être déçu.

Nous dressions donc des listes de tous ceux qui nous paraissaient susceptibles de passer pour moins de 17 ans. Cela donnait lieu à des scènes pénibles quand nous devions en refuser. Partir était pour eux la promesse d'un paradis perdu. Personne ne pouvait produire un acte d'état civil ; ils avaient été dépersonnalisés et réduits au rang de numéro matricule. Cela aggravait notre problème, mais le facilitait aussi en face de la déléguée de la Croix-Rouge ; nous avions la possibilité de « marchander ». Les petits avaient plus de chance que les grands, les maigres plus que les forts.

Après quelques pénibles journées de ce marchandage, nos listes étaient prêtes² et nous pouvions nous occuper des détails du voyage. Le train était commandé, le ravitaillement était fourni par l'armée, la désinfection des élus pouvait commencer.

1. Les chiffres sont très différents d'une source à l'autre et divergent entre Gaston Revel et Fanny Loinger (voir *infra*, son autobiographie en Annexe, p. 141-147), par exemple. Cette dernière parle de 350 enfants. Un chiffre est certain : 426 garçons de 8 à 20 ans (et aucune fille) sont arrivés à Écouis, indépendamment du groupe parti en Suisse.

2. Les groupes se forment en fonction de l'âge, de la langue parlée et de leurs aspirations, et des listes circulent, en particulier une qui est destinée à la France. Finalement, il se dégage trois groupes : ceux qui devaient aller en Suisse, surtout les plus malades, ceux qui iraient provisoirement en France, ceux qui auraient des visas pour émigrer principalement pour la Palestine.



Devant le train des « enfants de Buchenwald » en juin 1945 :
(de g. à d.) D^r Joseph Weil, D^r Gaston Revel, commandant Bassey.



Le train des « enfants de Buchenwald » lors d'un arrêt à la gare de Thionville, Moselle, juin 1945.

Les autorités militaires étaient hantées par la crainte du typhus exanthématique¹, aussi tout le monde devait-il se soumettre à une vaccination (Nous avons d'ailleurs dû faire évacuer plusieurs suspects en cours de voyage). Le train rentra en «gare» un soir, tard après fermeture de la porte du camp. Les partants devaient être amenés le lendemain matin à 5 heures par camion. La déléguée de la Croix-Rouge vérifiait personnellement tous les noms, qu'elle cochait au fur et à mesure des arrivées. Les portes étaient verrouillées dès que le wagon était rempli. Elle était intraitable et irréductible.

Et pourtant...

Et pourtant, quand nous avons fait le compte en cours de route, les 400 étaient devenus 800. Comment ont-ils réussi à se faufiler, à se cacher et ne pas être découverts, il faut le leur demander. Ils étaient passés par une rude école pour apprendre à survivre, malgré et contre tout. Nous n'en avons pas pipé mot. La déléguée de la Croix-Rouge était confortablement installée dans un wagon de première avec l'officier américain délégué de l'UNRRA et nous ne les avons pas dérangés. Nous avons recommencé notre séance de désinfection au moyen d'un pulvérisateur à DDT². Nous soufflions cette poudre sous la chemise des gens, un coup dans le dos, un coup sur le ventre.

-
1. Maladie infectieuse due à un bacille transmis par le pou de corps (vit dans les vêtements, se nourrit uniquement de sang, cinq fois par jour), plus précisément par ses excréments, ou ses morceaux écrasés, infestés. Les bactéries sont introduites dans l'organisme humain par contact de ceux-ci avec les points de piqûre des insectes, des lésions cutanées (dont celles provoquées par grattage) ou les muqueuses. Les symptômes sont une forte fièvre, des frissons, des maux de tête, la toux, de fortes douleurs musculaires, un état d'hébétéude et des éruptions cutanées (exanthème). Les épidémies se propagent dans les milieux où les conditions sanitaires sont déficientes et la population dense. En effet, la transmission entre hommes se produit par contact physique rapproché (corps et vêtements). Le typhus a tué plusieurs centaines de milliers de prisonniers des camps de concentration nazis. [ndrc]
 2. Le dichloro-diphényl-trichloroéthane, couramment appelé DDT, est un insecticide puissant et très toxique. Utilisé avec beaucoup de succès contre les insectes vecteurs de maladies, il est aujourd'hui prohibé en France. [ndrc]

Le train roulait à petite allure et s'arrêtait souvent en plein champ. Nos voyageurs devenaient intenables. À chaque arrêt, ils enjambaient les fenêtres et sortaient cueillir des fruits en démolissant tout sur leur passage. Nous tremblions pour leur sécurité. Les voies étaient gardées, surtout près des ponts, et les soldats avaient la détente rapide. C'est comme cela qu'un de nos garçons a été blessé par une balle dans le bras. Du travail en plus.

Au fond nous étions heureux pour les jeunes qui avaient pu quitter Buchenwald, même illégalement, mais avions des inquiétudes sur les suites qui ne manqueraient pas de se produire. Et nous décidâmes qu'au prochain arrêt dans une gare nous expédierions un télégramme à l'OSE à Paris pour qu'elle puisse prendre ses dispositions dès notre arrivée en France. Cela a donné lieu à un quiproquo rocambolesque que je vous conterai en son temps.

Ce voyage a été long et mouvementé. Le passage du Rhin nous prit deux jours. Il n'y avait qu'un pont à une voie en service et les convois militaires avaient la priorité. Il pleuvait à verse. Nous passions le temps comme nous pouvions. Je m'installais dans mon compartiment et faisais venir les garçons et les filles par petits groupes. Je les faisais parler, parler de leur vie. Je prenais des notes et ainsi naissait la plaquette *Évocation de Buchenwald*¹.

Je n'ai pas beaucoup dormi cette nuit. J'ai fouillé dans mes souvenirs, ai essayé de me rappeler et me suis rendu compte que ce n'était pas la même chose : se souvenir est quelque chose de plus profond, quelque chose qui est enfoui dans le subconscient et qu'il faut en arracher bribe par bribe, morceau par morceau.

Se rappeler, c'est rappeler quelque chose qui est là tout proche, un nom, une date, quelque chose de plus précis, de plus matériel.

1. Voir *infra*, page 149 et suivantes.

J'ai constaté que les impressions, les sensations sont restées plus «souvenables» que les dates et les noms qu'on sait et qu'on ne sait plus. Cela me tracasse, car je voulais faire de ce récit un compte-rendu précis.

Je m'excuse de transcrire ici cette méditation, mais il fallait que je me libère.

Je m'étais donc arrêté aux conversations que j'avais avec nos passagers; malheureusement je n'ai pas retenu leurs noms. Ils étaient pour nous des prénoms seulement. Je n'ai su que plus tard que, parmi eux, se trouvaient Elie Wiesel, David Perlmutter et celui qui allait devenir le grand rabbin d'Israël, Israël Meir Lau, alors le petit Loulek, avec son grand frère, Naftali. D'autres sont restés dans l'anonymat¹.



Janek Szlaitsztajn (au centre) et David Perlmutter (à droite)
derrière les barbelés quelques jours après la libération
du camp de Buchenwald le 11 avril 1945.

1. Sur l'itinéraire de chacun et la liste complète, voir Katy Hazan, *À la vie!...*, *op. cit.*, p. 257 et suivantes. David Perlmutter, *Une enfance à nulle autre pareille*, Paris, édition à compte d'auteur, 2018. Rav Israël Meir Lau, *Loulek, l'histoire d'un enfant de Buchenwald qui devient grand rabbin d'Israël*, Jérusalem, JP Jerusalem Publications, 2009.

Il y a longtemps que je n'ai plus parlé des miens, de ma famille que j'avais laissée à Lyon. J'en étais sans nouvelles. Je leur ai écrit tous les soirs, espérant qu'au moins une lettre leur arriverait de temps à autre.

J'ai su à mon retour combien leur inquiétude était grande. Léon Meiss m'a raconté plus tard que la rumeur avait circulé à Lyon que ma Jeep avait sauté sur une mine. Les bonnes âmes ont dit à Suzel: «Pauvre, on comprend votre inquiétude.» Cela n'a pas contribué à soutenir son moral. Heureusement, ils recevaient une lettre de temps en temps, mais le doute était semé. Je m'étais proposé de leur téléphoner dès notre première halte en territoire français, ce que je fis, à notre grande joie à tous.

Mais nous n'en étions pas encore là. Je vous avais dit que nous avions expédié un télégramme à l'OSE à Paris leur disant de prendre leurs dispositions pour accueillir nos voyageurs clandestins. Ce télégramme avait été mal interprété par la censure militaire française. Les voyageurs clandestins étaient devenus des SS, des nazis qui voulaient fuir, et les dispositions à prendre étaient devenues un siège, un encerclement militaire de la gare de Thionville. On n'avait pas compté avec notre retard à passer le Rhin et le dispositif était en place quarante-huit heures trop tôt et sous une pluie battante, ce qui heureusement avait quelque peu refroidi l'ardeur combative de la troupe.

Notre accueil avait donc un caractère moins policier que prévu, le malentendu ayant été vite dissipé¹. Nous avons débarqué les 400 garçons et filles les plus âgés, qu'on a fait monter dans des cars pour les remettre à la sauvegarde de l'OSE². Auparavant, ils avaient été dignement fêtés et nourris par la municipalité de Thionville.

1. À Thionville attendaient depuis trente-six heures une équipe de l'OSE, dont le D^r Joseph Weill, les autorités américaines et la Croix-Rouge.

2. En fait, un train de la Croix-Rouge emmène directement 426 garçons à Écouis (Eure) en une nuit. Il n'y a aucune fille dans ce groupe.

Ils sont allés dans des maisons d'enfants de l'OSE dans la région parisienne, à Écouis et à Taverny¹, si mes souvenirs sont exacts, puis ils ont retrouvé qui de la famille en France, qui aux États-Unis, ou ont émigré en Israël, ou plutôt ce qui devait devenir l'État d'Israël.

Nous, nous n'étions pas encore au bout de notre course. Je me rappelle que c'était un vendredi matin. Nous roulions vers le département des Vosges sur des voies de moindre circulation. Nous sommes passés par Remiremont vers vendredi midi. Nous avons demandé à la MP² de service d'alerter l'aumônier militaire juif le plus proche pour qu'il nous organise un service religieux quelque part dans les environs, et notre convoi s'est remis en route. Mais la MP de service avait bien fait son travail : quelques kilomètres plus loin, nous étions arrêtés au milieu des champs, un aumônier militaire était là, tout le monde est descendu du train et nous avons célébré le service sabbatique le plus émouvant de ma vie. Ce fut en effet le premier où ces jeunes gens, rescapés de la mort la plus atroce, ont pu crier leur joie et remercier D'eu de les avoir préservés. Jamais un *Chereianou Wekiemanou*³ n'a été plus ardemment chanté que ce jour-là. Nous en avons pleuré de joie et d'émotion.

Et le voyage continua. Je me rappelle vaguement avoir été allongé sur la banquette de mon compartiment et m'être assoupi, assommé par la fatigue qui s'était accumulée. Je vois comme dans un rêve le train ralentir en gare de Mulhouse, des ombres passer devant ma fenêtre. C'était la Croix-Rouge qui distribuait des paquets de vivres – et je me suis rendormi. Nous

1. Les enfants de Buchenwald restent au préventorium d'Écouis en quarantaine médicale jusqu'à la fin de l'été ; les plus religieux vont au château d'Ambloy, puis à Taverny. Cf. Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie !...*, *op. cit.*, p. 169-196.

2. Pour *Military Police*, en anglais, « police militaire ».

3. « Sois béni, Éternel, Maître du monde, qui nous a permis de survivre, de nous maintenir et d'atteindre ce moment. » Bénédiction prononcée dans les événements marquants de l'existence.

devions avoir été longtemps arrêtés car il faisait grand jour quand le train s'est de nouveau arrêté, à Saint-Louis. Pendant toute la traversée de la France, nos jeunes gens avaient été d'une sagesse exemplaire, eux qui, sur le territoire allemand, avaient été nerveux, surexcités et auraient voulu tout saccager.

Leur haine s'était transformée en gratitude et les plaies de leurs âmes commençaient à les faire moins souffrir, mais nos soucis n'étaient pas encore terminés : nous pensions à la limite d'âge qui avait été imposée, et 80 % de nos protégés l'avaient largement dépassée.

Le commissaire de police de la gare de Saint-Louis¹ était monté à bord du train. Nous lui avons confié nos inquiétudes et il nous a tranquilisés. Il nous demandait de le laisser faire. Sur le quai de la gare se tenait une colonne de la police frontalière suisse avec à sa tête un colonel qui devait être le colonel Pfister, chef de la police des frontières. Ils étaient en train de discuter avec notre déléguée de la Croix-Rouge suisse.

Ils firent descendre tout le monde du train, bouclèrent les portes et firent s'aligner nos jeunes gens le long du quai. Ils passèrent notre pauvre troupe en revue, examinant chaque cas avec une *Grundlichkeit* («rigueur») inquiétante. Puis ils firent remonter dans le train «leur sélection», en les enfermant soigneusement. Nous fiant à la promesse faite par le commissaire français, nous restions à l'écart. Le commissaire, prévoyant la tournure que semblait prendre cette «affaire», est allé téléphoner à ses supérieurs et est revenu dire au colonel Pfister que le gouvernement français refusait de reprendre les jeunes gens, qu'ils en avaient déjà gardé 400 en France et que si le gouvernement fédéral suisse refusait de laisser entrer en Suisse les jeunes gens restants, ceux-ci resteraient entre les deux frontières.

1. Commune située au sud-est du département du Haut-Rhin, frontalière de la Suisse. Elle fait partie de l'agglomération de Bâle qui se développe sur la Suisse, la France et l'Allemagne. [ndrc]

Craignant des complications diplomatiques et surtout le scandale que la presse aurait dénoncé, ils cédèrent, la rage au cœur. Ils devaient l'assouvir sur nous.

Je me souviens de notre entrée en territoire suisse, notre passage le long du zoo de Bâle, si familier, de notre passage à la gare de Bâle, vide, désolée, où j'espérais trouver toute la communauté juive assemblée pour nous recevoir. Rien, rien, rien; on avait fait le vide autour de nous comme si l'on avait voulu nous cacher. Et nous glissions lentement vers un camp, encore un camp, près de Rheinfelden.

Le «débarquement» commençait; les jeunes gens furent acheminés vers une salle à manger et nous, nous fûmes arrêtés. Oui, arrêtés. J'entends encore le colonel Pfister crier: «*Führen Sie diesen Mann ab!*» («Arrêtez cet homme!») Il faut que je précise que j'avais ôté les insignes de mon grade de capitaine, le port d'un uniforme étranger étant défendu en Suisse sans autorisation spéciale. On voulait nous offrir à manger, ou c'était le cuistot qui nous faisait l'article de son art. Nous avons préféré ne rien accepter dans ces conditions; puis on nous signifia que nous serions expulsés de Suisse.

Après un certain temps, un capitaine suisse est venu me chercher: on me demandait au téléphone de Genève.

Le capitaine me conduisit à un poste de téléphone (J'avais entre-temps remis mes galons). L'OSE de Genève était au bout du fil¹. Ils avaient eu un appel du ministère de l'Intérieur de Berne leur reprochant notre manœuvre à la frontière. Je leur ai fourni toutes les explications et ils ont très bien compris nos motifs. Le plus gêné fut le Suisse qui était témoin de ma conversation.

1. L'Union-OSE avait un bureau à Genève situé 11 rue du Mont-Blanc, sous la direction du D^r Tschlenoff, avec comme président d'honneur Albert Einstein. À partir de 1943, elle est dirigée par un triumvirat composé du D^r Joseph Weill, du D^r Boris Tschennoff et de Lazare Gurvic, l'un des fondateurs russes.

Nous fûmes donc priés de monter sur un camion de l'armée, gardés par un planton muni d'une carabine, et reconduits à la gare de Bâle. Nous demandâmes à l'officier qui nous accompagnait de nous laisser entrer au buffet de la gare pour manger. Nous n'étions plus que les Français, la Suisse et le délégué de l'UNWRA [UNRRA] étant partis vers d'autres destinations. Nous nous sommes installés au buffet de la gare et c'est là que nous avons découvert l'utilité du capitaine Yves Lyon. Par hasard, il a reconnu parmi les autres occupants du buffet un homme qui était le directeur d'une importante banque suisse, du *Schweizer Bankverein* pour ne pas la nommer. Il s'étonna de nous trouver là, en uniforme et sévèrement gardés. Il nous pria de ne pas bouger; il allait s'occuper de nous. Et c'était vrai. Quelques minutes après arrivait le consul des États-Unis, qui nous emmena chez lui. Il nous offrit un *drink* et mit sa salle de bains à notre disposition pour que nous fassions un brin de toilette – et nous en avons besoin. Il téléphona à son ambassade à Berne et nous annonça que le gouvernement suisse nous invitait pour un séjour de trois jours à Genève, où se trouvait le siège central de l'OSE.

L'OSE est une œuvre de secours aux enfants qui plonge ses racines en Russie¹. Elle avait été créée avec des subsides du *Joint* américain, lui-même filiale de l'*United Jewish Appeal*. Son but est inscrit dans son nom. Il créait des maisons d'enfants dans tous les pays où sa présence était nécessaire. Il avait des dispensaires

1. L'OSE est une œuvre sanitaire pour les populations juives, fondée à Saint-Pétersbourg en 1912 (*Общество здравоохранения евреев - Obshchestvo Zdravookranenia Evreev* ou OZE). Elle installe des dispensaires et des Gouttes de lait dans toute l'ex-zone de résidence des Juifs, en Ukraine, Biélorussie, Pologne, Lituanie, Bessarabie. Elle s'occupe des réfugiés et des victimes des pogroms. En 1923, la direction est chassée d'URSS et va s'installer à Berlin où l'association devient une fédération de branches, l'Union des sociétés OSE (*Organisatio Sanitaris Ebraica*). En 1933, une partie de la direction va à Paris et développe la branche française, une autre va à Genève et développe les actions internationales. La branche suisse est créée en 1940 avec la venue de Jacques et Héléne Bloch. Voir, sous la direction de Laura Hobson Faure, Mathias Gardet, Katy Hazan, Catherine Nicault, *L'Œuvre de secours aux enfants et les populations juives au XX^e siècle. Prévenir et guérir dans un siècle de violence*, Paris, Éd. Armand Colin, 2014.

et un corps de médecins et assistantes sociales qui s'occupaient les uns de la santé des enfants et les autres des enquêtes sociales.

La direction centrale se trouvait depuis des dizaines d'années à Genève.

Notre réception au centre de l'OSE compensait l'épaule froide que nous avaient montrée les autorités helvétiques, mais même les œuvres juives ont une bureaucratie et j'étais à longueur de journée obligé de faire des rapports verbaux et écrits (La bande magnétique n'existait pas encore).

J'ai pu longuement m'entretenir par téléphone avec Suzel et les enfants et leur promettre un prompt retour au foyer. Pour la première fois depuis le début de la guerre, nous avons pu faire des achats à profusion et j'en ai profité pour les miens et moi-même. J'ai dû acheter des valises pour pouvoir tout rapporter.

Je ne sais comment la presse d'opposition a eu vent de notre présence et de nos mésaventures. Toujours est-il que j'ai reçu des appels téléphoniques nocturnes dans mon hôtel, me demandant un rendez-vous. Je leur ai répondu que j'étais l'hôte du gouvernement helvétique et, de ce fait, tenu à la discrétion. Il n'est pas impossible que ces appels aient été télécommandés par le gouvernement pour connaître nos intentions.

Et ce fut le retour à Lyon et les joies des retrouvailles !

Que sont devenus les enfants que nous avons laissés en Suisse ? Pris en charge très rapidement, ils ont pu, dans les homes de l'OSE, se refaire une santé et se préparer à émigrer en Israël¹.

1. Les 325 jeunes «buchenwaldiens» entrés en Suisse ont été admis dans des homes mis à la disposition du gouvernement ou appartenant à des organisations juives. Au bout de quelques mois, une trentaine de garçons ont pu émigrer en Palestine. D'autres sont allés en apprentissage dans les écoles de l'ORT près de Genève. En 1946, ils sont 284 répartis dans les homes suivants : 25 à Morcote (Tessin), 72 à Trevano (Tessin), 127 à Engelberg (Obwalden), 25 à Champéry (Wallis) et 35 dans la région du Zugerberg (Zoug). L'aide médicale est organisée par l'OSE qui ouvre des dispensaires privés pour leur venir en aide ; les jeunes souffrent d'avitaminoses, d'œdèmes et d'affections

Il y en a une qui a retrouvé mon adresse et m'a écrit régulièrement des lettres émouvantes. Elle s'est mariée à Netanya, et a deux filles dont l'une s'est mariée l'an dernier [1976]; elle me considère comme son père. Elle s'appelle Yadwiga Baum, épouse Lubochinsky, son mari tient un magasin d'électricité.

Il y en a sûrement d'autres en Israël, mais comment les retrouver¹ ?

J'ai retrouvé Lyon grouillant de monde ; les réfugiés n'avaient pour la plupart pas pu retourner chez eux.

Nos dispensaires travaillaient à plein temps et nos maisons d'enfants étaient pleines. Ma belle-sœur Hélène, Aya pour les initiés, et son mari, Nathi, sont venus à Lyon ouvrir une maison d'enfants. Ce fut le début de leur carrière de travailleurs sociaux dans laquelle ils ont si merveilleusement réussi et qu'ils continuent encore maintenant, malgré leur retraite, pour le plus grand bien des *Katamonim*² à Jérusalem. (Après avoir dirigé successivement la maison de *L'Hirondelle* à Lyon, puis celle des *Cigognes* à Haguenau et enfin la maison d'étudiants de la rue Guy-Patin à Paris, Aya et Nathi se sont retirés en 1974 et ont pu accomplir leur rêve de monter en Israël. Nathi a été grièvement blessé par l'explosion d'une bombe en plein centre de Jérusalem, la même année, mais a fait face à cette infortune avec le courage qu'il a toujours montré³.)

multiples. Les tuberculeux les plus atteints ont été placés au sanatorium de Montana, ouvert grâce à l'argent du Don suisse. Ceux qui présentaient une tuberculose inactive furent traités sur place, dans les homes, avec un supplément de nourriture et des cures de repos. «L'assistance aux enfants juifs», rapport du P^r Jacques Bloch à la 2^e session du Conseil général de l'*International Save The Children Union*, Arch. Tschlenoff, boîte VI, 15.

1. À partir de 1990, les anciens «enfants de Buchenwald» se sont retrouvés en Israël après un appel de l'un d'entre eux sur les ondes de *Kol Israel*. Un grand rassemblement a eu lieu tous les cinq ans jusqu'en 2000.
2. Du nom d'un ancien quartier bourgeois de Jérusalem où ont été hébergés dans des logements sociaux de nouveaux immigrants originaires d'Afrique du Nord. Les Samuel, en collaboration avec le *rav* Crispin, ont œuvré à améliorer les conditions de vie difficiles des habitants de ce quartier et l'accès à l'éducation de leurs enfants.
3. Sur le travail des Samuel, voir Katy Hazan, *Les Orphelins de la Shoah. Les Maisons de l'espoir (1944-1960)*, Paris, Éd. Les Belles Lettres, 2000, p. 118-119 et p. 174-175.

L'OSE me confia la direction du secteur sud, qui comprenait, outre la région lyonnaise, la région de Grenoble et le midi de la France. C'était un très gros travail. Il fallait trouver des directeurs locaux capables et dévoués¹. Il fallait trouver des locaux, du personnel infirmier et social. Je n'avais pas fini de voyager.

Puis vint le moment où les Américains regroupèrent les DP (*Displaced Persons*, euphémisme pour ceux que nous appelions «les anciens déportés») dans des camps de repli en zone américaine et anglaise².

Je dus repartir dans un de ces camps près de Neustadt, dans le Schleswig-Holstein, à plus de 1 200 kilomètres de Lyon³. L'OSE mit à ma disposition une grosse voiture américaine. Je partis avec Fanny Loinger, en qualité d'assistante sociale, pour Bruxelles, première étape de mon voyage. Je me ravitaillais en essence aux postes réservés à l'armée.

À Bruxelles, je chargeai un officier d'intendance, personnage falot, obèse, peureux, avec lequel je ne trouvais pas de contact. Il devait s'occuper des besoins matériels de l'équipe et des questions administratives.

Heureusement, j'ai trouvé au camp de Neustadt du personnel sympathique, employé par l'UNRRA, qui devait grandement me faciliter la tâche.

Notre deuxième nuit nous l'avons passée à Hambourg, dans un hôtel réquisitionné par l'armée. Nous étions en secteur anglais et la vie était plus rigide et plus snob, et elle nous était

1. Les 11 directions régionales de l'OSE sont plus ou moins importantes et ont duré plus ou moins longtemps. Celle de Lyon a été la plus active, installée rue de l'Hôtel-de-Ville, puis boulevard des Belges. Celle de Limoges, dirigée un temps par Félix Goldsmidt, eut pour tâche de rassembler les enfants sortis de leur cachette. Celle de Toulouse avait à sa tête Edmond Blum, qui remplaça Gaston Revel à Lyon après son départ.

2. Les camps de DP existent depuis la fin de la guerre, répartis dans les 4 zones d'occupation des Alliés dans le Reich allemand. Mais la notion de «personne déplacée» date de 1943, lorsqu'un groupe d'officiers alliés reçoit pour mission d'étudier «les conséquences des déplacements de populations causés par la guerre».

3. Neustadt en Holstein se situe au nord de l'Allemagne dans la baie de Lübeck, ville distante de 32 km au sud-ouest. [ndrc]

aussi un tout petit peu moins favorable. C'était l'époque des débarquements clandestins en Palestine sous mandat britannique et le début pour les Anglais des difficultés avec les Juifs¹.

La guerre contre le Japon n'était pas finie, et peu après, il y eut la bombe atomique sur Hiroshima – mais j'anticipe. Nous étions à Hambourg. Nous avons garé la voiture sur le parking gardé de l'armée et le lendemain, nous l'avons trouvée fracturée et cambriolée. C'est ainsi que nous avons perdu notre machine à écrire.

Hambourg avait beaucoup souffert de la guerre et il ne restait que peu d'îlots habitables debout. Le reste était un champ de mines. Il y avait énormément de troupes, la «frontière» avec la zone russe n'était qu'à une centaine de kilomètres. C'est là qu'arrivait tout le ravitaillement en armes et en nourriture pour les armées d'occupation. C'était aussi la tête de pont du pipeline qui amenait l'essence dans le secteur allié.

Ce poste grouillait de convois et les routes étaient bondées de camions militaires.

Nous progressions péniblement à travers ce tohu-bohu. Plus on avançait vers le Schleswig-Holstein, plus le paysage changeait, plus il devenait paisible, verdoyant; nous longions des lacs, traversions des forêts, trouvions des maisons à toits de chaume, ici la guerre n'avait pas passé. J'ignore pourquoi, car les nazis y avaient installé des *Kadettenschule*², des pépinières du nazisme, des homes de vacances pour leurs troupes d'élite, les SS, des *Rasseninstitute*³ et des «haras» pour l'amélioration de la race nazie, du *Herrenvolk*.

1. L'émigration clandestine vers la Palestine date du début des années 1930, avec la création de l'*Ahbab Beth* en 1937, contrôlée par la Haganah; au total 17 240 personnes ont réussi à entrer en Palestine à la veille de la guerre. Avec la découverte de la Shoah et des DP juifs, il faut passer à une autre échelle, d'autant que l'instauration du «Livre blanc de 1939» est maintenu. Il faut organiser l'évasion des camps de personnes déplacées, l'acheminement vers les lieux d'embarquement, l'encadrement des convois et l'achat d'armes. L'*Exodus* est le point d'orgue de cette action. Cf. Yehuda Bauer, *Juifs à vendre? Les négociations entre nazis et Juifs, 1933-1945*, Paris, Éd. Liana Levi, 1996.

2. En allemand, «École des cadets». [ndrc]

3. En allemand, «Institut des races». [ndrc]



Ruines de Hambourg, 1945.

Dans ces homes étaient logés les plus belles filles, correspondant aux normes établies par les *Rassenforscher* (les pseudo-scientistes de Rosenberg), et les SS venaient y passer leurs permissions pour perpétuer et améliorer la race nazie¹. (On trouvait de ces institutions un peu partout. J'en ai visité une dans la Forêt-Noire. Le plus beau était juste assez bon pour eux.) Et quand on le compare au sort qu'on avait fait à nos pauvres déportés, on désespère de la race humaine; les bêtes sont meilleures.

«Notre» camp de DP était installé dans une ancienne *Kadettenschule*; les conditions de vie y étaient acceptables. Les chambres, belles, la nourriture surabondante. Les DP pouvaient s'absenter aux fins de regroupement familial, mais devaient en demander l'autorisation et obtenir un laissez-passer. De ce fait, la «population» était fluctuante et cela compliquait les soins médicaux. La plupart des gens étaient affectés de dysenterie et avaient des troubles d'assimilation et de métabolisme. Leur coefficient de mastication était nul et il fallait les faire appareiller. Les tuberculeux étaient nombreux et ils demandaient des soins et souvent une immobilisation dans un sana. Le camp était énorme et je ne pouvais m'occuper de tous à la fois. Je travaillais jour et nuit et n'avais même pas le temps d'écrire longuement à Suzel (voir «Appendices», les lettres à Suzel, Neustadt, août 1945²). J'avais des difficultés avec les malades hospitalisés. J'allais les voir régulièrement, mais ils étaient hospitalisés dans les cliniques de la ville, soignés par des médecins allemands avec lesquels une coopération était difficile. Ces thérapeutes n'avaient rien perdu de leur morgue, sortaient de la chambre des malades en claquant les portes dès que j'apparaissais.

Il y avait bien un officier anglais attaché à chaque clinique, mais il ne m'était d'aucun secours. Les médecins étaient rares

1. Entre 1935 et 1944, Himmler a mis sur pied des maternités SS (*Lebensborn*) dans le but d'accélérer la constitution d'une race aryenne pure; 20 000 enfants sont nés dans ces maternités SS en Norvège et en Allemagne, dans un anonymat absolu.

2. Voir *infra*, page 133 et suivantes. [ndrc]

et on ne pouvait se passer des médecins allemands. Ils étaient probablement consciencieux, mais ne me facilitaient guère la tâche. J'y suis tout de même resté trois mois. C'était long.

Le camp n'était pas uniquement un camp juif. Il y avait un très grand nombre de chrétiens, provenant de Lituanie, de Hongrie, de Pologne, etc. Ils avaient été déportés par les Allemands dans des camps de travail et ne pouvaient ou ne voulaient pas rentrer chez eux pour des raisons politiques¹. Ils étaient pour la plupart antisémites et les rixes étaient fréquentes.

Mais revenons à nos protégés : nous avons installé un fichier central où tout un chacun pouvait inscrire son identité et le nom des personnes de sa famille qu'il recherchait, de même que le nom des gens qu'il avait encore trouvés en vie, à la fin de la guerre. Ce fichier pouvait être consulté par tout le monde et a grandement facilité le regroupement familial. Les gens ont fait des centaines de kilomètres sur le moindre indice que ce fichier leur avait procuré, mais rares étaient ceux dont les espoirs n'ont pas été déçus.

J'ai fait à différents moments de courts séjours au camp de Bergen-Belsen, où œuvrait une autre équipe de l'OSE², avec laquelle j'ai pu discuter et étudier des problèmes communs.

J'ai logé chez une famille sympathique. En tout cas, ils ont été très prévenants et je trouvais souvent un panier de fruits ou un gâteau dans ma chambre. C'étaient deux femmes et un petit garçon de 4 ans ; mère et fille dont les maris n'étaient pas rentrés de la guerre. Elles haïssaient Hitler et ses comparses. Le petit Hans courait toujours vers moi quand il me voyait.

Un jour, j'ai parlé dans la rue à un *DP* qui portait encore sa veste de bagnard ; le gosse en me voyant s'est sauvé ; je l'ai questionné sur son attitude, il m'a dit qu'il avait peur du

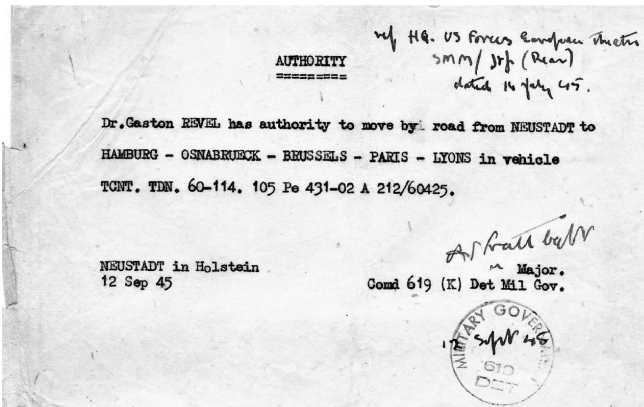
1. La plupart des ressortissants des pays d'Europe Centrale ont peur de la domination de l'URSS de Staline.

2. Celle dirigée par le D^r Henri Nerson. La promiscuité est telle que des centaines de filles mères enceintes vivaient là dans un dénuement total. Pour elles, le D^r Nerson, gynécologue alsacien, aménagea une maternité protégée.

Verbrecher (« criminel »). Sa maîtresse à l'école leur avait dit que les DP étaient tous des *Verbrecher*.

J'en ai parlé au gouverneur militaire anglais. Il m'a répondu qu'il ne pouvait rien y faire. Il avait ordre de ménager l'opinion publique. La collaboration était déjà en route.

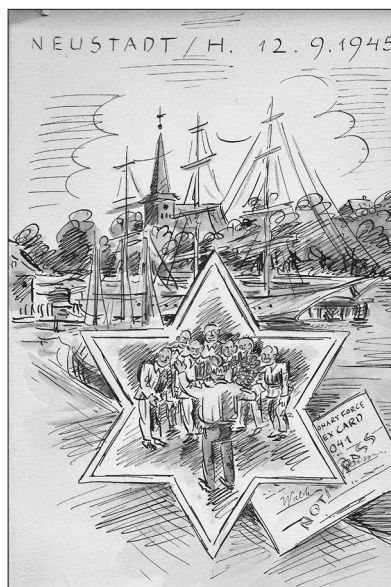
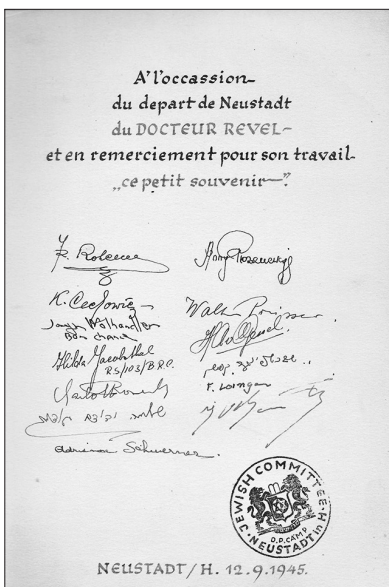
Nous avons aussi vécu une histoire burlesque : défense était faite aux troupes d'occupation de se ravitailler sur la population. Probablement Fanny Loinger en avait-elle assez de la ratatouille ordinaire, le fait est qu'elle acheta une belle oie à une paysanne pour nous offrir un dîner royal. Mal lui en prit : l'oie n'était pas encore au four que nous étions convoqués d'urgence chez le commandant de la place qui nous a tancés, menacés d'arrêt de rigueur en cas de récidive et a fait confisquer le mobile du crime. La couronne de Sa Gracieuse Majesté s'était enrichie d'une oie ! On approchait de *Rosh Hashanah*¹ et j'avais envie de rentrer. Je n'ai malheureusement pu partir que l'avant-veille de *Kippour*² et je suis encore juste arrivé à Paris pour jeûner, mais plus pour prendre un repas. J'ai donc jeûné dans une chambre d'hôtel, avec l'estomac quasiment vide.



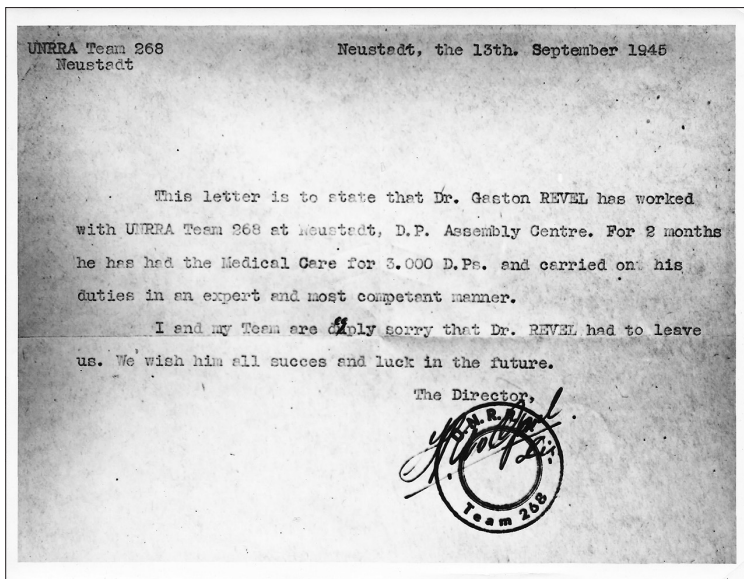
Autorisation de circulation du D^r Revel, Neustadt, 12 sept. 1945

1. Du soir du vendredi 7 au dimanche 9 septembre 1945. [ndrc]

2. Au soir du dimanche 16 et le lundi 17 septembre 1945. [ndrc]



Carte de remerciement des collègues de travail du D^r Revel au camp de DP de Neustadt in Holstein (Land de Schleswig-Holstein) lors de son départ, recto et verso, 12 septembre 1945.



Carte de fin de mission de l'UNRRA au D^r Revel à son départ de Neustadt, 13 septembre 1945.

J'avais emmené avec moi une déportée qui croyait avoir un frère à Paris. Elle m'avait servi d'interprète dans mes conversations avec des Polonais. Je l'avais transformée en infirmière, lui couvrant son crâne rasé d'un voile d'infirmière et lui mettant une blouse blanche avec un brassard de la Croix-Rouge. Elle m'a écrit pendant des années de la rue des Abbesses, à Paris, puis plus tard de Vittel, où elle avait épousé un médecin curiste, ancien déporté comme elle. Je ne l'ai jamais revue, malgré de nombreuses invitations de part et d'autre.

Retour à Strasbourg

J'ai pu fêter *Souccoth*¹ à Lyon avec mes chers enfants et ma chère femme.

Je ne sais plus exactement quand le père de Suzel est tombé malade. Il est venu à Lyon avec toute la famille; il avait beaucoup maigri et se plaignait de troubles intestinaux qu'il attribuait à l'excès de fruits pas mûrs qu'il aurait mangés, mais la radiographie a relevé une tumeur maligne du côlon, inopérable, et il s'est éteint chez nous sans trop souffrir, le 5 *Chevat* [19 février] 1945 [5705].

Il avait demandé qu'on l'enterre à Lyon et qu'on l'y laisse quand on retournerait en Alsace; c'était un homme juste et bon, d'une grande piété. Il méritait le *Gan Eden*².

Les Neher sont partis à Strasbourg avant nous et se sont installés dans ma consultation qui avait été libérée.

Il était aussi temps pour nous de retourner à Strasbourg. Notre procès d'expulsion de l'occupant récalcitrant de notre

1. *Souccoth*, fête dite «des cabanes» ou «des tentes», ou «des tabernacles», est l'une des trois fêtes de pèlerinage du calendrier hébraïque, durant lesquelles les Juifs montaient au Temple de Jérusalem. Elle a un sens à la fois historique et agricole: elle est associée à l'errance des Israélites dans le désert, à la construction du Tabernacle, et se tient pendant la récolte d'automne.

En 1945, *Souccoth* fut fêté du vendredi 21 au dimanche 30 septembre.

2. En hébreu, «Jardin d'Eden».

logement se prolongeait désagréablement. Blanche Alexander nous offrit gentiment d’emménager provisoirement dans le logement de son frère Henry, qui était contigu au nôtre. Je démissionnai de l’OSE et nous nous y installâmes sommairement pour pouvoir activer le départ du gêneur. Notre présence eut l’effet désiré et il se décida à quitter les lieux. Nous fîmes venir notre mobilier de Lyon, et les enfants, au moins les deux grands, retournèrent en classe.

J’ouvris mon cabinet : j’avais commandé une belle enseigne pour mettre à ma porte ; ma réinstallation n’a pas dû plaire à tout le monde, car le lendemain ma belle plaque avait disparu. Elle doit reposer au fond de l’eau. Je la remplaçai par une plus modeste qui a duré trente ans.

Ce n’était pas la seule marque de bienvenue que des Strasbourgeois mal dénazifiés nous avait réservée : on est allé jusqu’à nous tirer dessus avec un pistolet à travers les vitres, ce qui n’a pas empêché les malades de trouver l’adresse de mon cabinet.

Et lentement, la communauté juive se reconstituait. Les offices religieux avaient lieu dans une salle du palais des Fêtes.

Nous avions chaque vendredi soir des invités, pour la plupart des *GI* en occupation en Allemagne. Je me souviens de Seymour Herschenkorn, qui venait régulièrement nous voir, comme d’autres dont j’ai oublié les noms.

Grand-Miquele et sa famille avait trouvé à se loger rue Daniel-Hirtz. André est devenu professeur au lycée Kléber, le même que fréquentaient Jean-Paul et Daniel. Il avait beaucoup étudié pendant les années de guerre, était un grand talmudiste et préparait un doctorat sur le prophète Amos. Et bien qu’il n’ait jamais été élève de l’école rabbinique de Paris, il reçut le titre de rabbin¹.

1. André Neher a laissé une œuvre immense, dont *L’essence du prophétisme*, Paris, PUF, 1955. Titulaire de la chaire de civilisation et de littérature hébraïques de la faculté des Lettres de Strasbourg, la première en France, il fut le maître à penser de toute une génération.

Excellent orateur, possédant une culture très vaste, il fut vite sollicité par la communauté pour diriger le Talmud Torah. Il fut le grand animateur du *Merkaẓ* qui s'installa rue Oberlin¹.

Richard redevint magistrat. Sa carrière s'annonçait brillante; il devint président de chambre à la Cour d'appel. Il n'oublia jamais qu'il avait une fois fait une licence ès lettres et collabora intimement avec son frère à différentes publications (En particulier à *Transcendance et Immanence*, qui les rendit célèbres). Aya et Nathi se sont aussi rapprochés de leur maman et ont pris la direction des *Cigognes* à Haguenau.

Mes parents étaient restés à Lyon, puis nous ont rejoint pour vivre avec nous. En hiver, ils partaient pour quelques semaines chez leurs enfants de Lyon et de Mâcon. Rose avait perdu son mari après une longue et pénible maladie et avait dû gérer un magasin de vêtements pour nourrir sa famille. Blanche et son mari s'étaient installés à Mâcon.

Quant à «*my Alice*», elle est morte à Baden-Baden, où elle avait rejoint les Forces françaises libres, et est enterrée dans cette ville, au cimetière militaire.

Mais revenons à nous-mêmes: lentement, nous avons repris notre vie d'avant guerre, mais rien n'était plus pareil. Cette dure épreuve qui avait failli engloutir le judaïsme européen tout entier nous avait marqués. J'avais vu trop de malheurs, participé à trop de choses pour pouvoir rester uniquement un brave médecin.

Aussi me présentai-je aux premières élections pour le consistoire israélite du Bas-Rhin. Il y eut deux équipes qui briguaient les sièges et la campagne électorale était chaude. Moi, je n'y participais pas. Je ne me présentais pas contre quelqu'un, mais pour quelque chose. Donner à nos communautés envie

1. Le *Merkaẓ Hanoar* ou «centre de la jeunesse juive» a été inauguré le 18 mai 1938 au 29 rue Oberlin, à Strasbourg; il était dirigé par Léo Cohn et présidé par le D^r Joseph Weill. Il reprit ses activités après guerre, animé par André Neher.

de prospérer, leur rendre la fierté dans le judaïsme de nos aïeux, rendre aux jeunes générations la possibilité d'étudier les textes sacrés, les armer pour la vie, et surtout, leur insuffler un idéal sioniste et leur ouvrir la voie d'*Eretz* Israël naissant.

Je fus élu au premier tour avec le maximum de voix¹.

Et les années passèrent. Les garçons faisaient d'excellentes études. Jean-Paul fut lauréat de la bourse Zellidja² deux années de suite et fut invité à l'Élysée. Daniel, notre Dada, était un scout fervent et partit au jamboree³. Michou rapportait tous les prix d'excellence. Nous étions une famille heureuse.

Je sais, je ferais mieux de m'arrêter là.

La vie m'avait réservé beaucoup de satisfactions, beaucoup de bonheur, mais j'ai aussi été durement éprouvé, touché dans ce que j'avais de plus cher et je crains de faire revivre encore une fois toute ma douleur, tout mon désespoir. Et puis, aussi longtemps que mon récit touchait des événements qui nous étaient imposés par la situation, ou une mission pour laquelle je me trouvais armé, ma modestie n'était pas trop blessée, ce qui serait sûrement le cas si je devais continuer ce récit.

D'un autre côté, je voudrais parler un peu plus longuement de mes enfants, qui m'ont tant donné. Je vous prierais donc d'excuser certaines retenues dans la suite de mes réminiscences.

Mon champ d'activité s'était en conséquence agrandi, élargi par les activités du consistoire. C'était l'époque où presque toutes les synagogues du département étaient par terre. Il fallait reconstruire ou reconverter. Il s'était fait un transfert des

1. Gaston Revel fut vice-président du consistoire du Bas-Rhin à partir de 1946 dans l'équipe de Joseph Weill, premier président d'après guerre.

2. Les bourses de voyages Zellidja (nom de la région de mines de cuivre du Maroc), fondées par l'architecte Jean Walter en 1939, sont attribuées à des jeunes âgés de 16 à 20 ans qui ont élaboré un projet de voyage individuel avec un budget limité sur un thème et dans un pays qu'ils ont choisis. Son idée est née d'un voyage à bicyclette de 6000 km qu'il avait effectué en 1899 jusqu'à Istanbul lorsqu'il était étudiant. Il avait vécu cette expérience comme une épreuve passionnante mais difficile.

3. Rencontre internationale de scouts.

résidus des communautés vers les villes, Strasbourg devenait le grand centre et une administration dynamique s'occupait activement d'abord à convertir un vieux bâtiment de la ville en une synagogue provisoire, et plus tard, à construire la synagogue de la Paix. Il fallait trouver des crédits et c'était au consistoire, administration de tutelle, de les trouver. Il fallait transférer des dommages de guerre de nos petites communautés disparues vers le projet de construction de Strasbourg. Il fallait aider les autres communautés du département à se réorganiser et à reconstruire les édifices culturels.

Ceci était la reconstruction matérielle qui devait aller de pair avec la reconstruction spirituelle.

Il fallait trouver des rabbins, des maîtres, des *bazanim*. Le grand rabbin Deutsch, homme érudit et dynamique, créa de toutes pièces l'École Aquiba qui devait devenir la pépinière d'un grand nombre d'éléments précieux¹.

Puis nous créâmes l'Armic (Association de reconstruction et de maintien des institutions culturelles), dont je devais devenir le président. L'Armic était le précurseur de ce qui est devenu par la suite l'Appel juif unifié. Son but était de procurer des rentrées pour les œuvres. Et Strasbourg en était riche : le home des jeunes filles², l'École de travail d'avant guerre

1. Abraham Deutsch est une des figures du judaïsme alsacien orthodoxe, il joua un grand rôle à Limoges pendant la guerre. Voir, sous la direction de Pascal Plas et Simon Schwarzfuchs, *Mémoires du grand rabbin Deutsch. Limoges 1939-1945*, La Geneytouse, Éd. Lucien Souny, 2007. Grand pédagogue, il fonda l'École Aquiba en 1948 à Strasbourg. Au départ il s'agit de deux classes dans un local de la rue des Tanneurs, dont il confia la direction à un de ses anciens élèves, Benjamin (Beno) Gross. Devant un certain succès, l'école déménagea dans un hôtel particulier du quai Zorn. L'équilibre financier fut difficile à atteindre.

2. Home de Laure Weil situé au 11, rue Sellénick. Ce foyer, inauguré en septembre 1928, hébergea très rapidement une centaine de pensionnaires venues de toute l'Alsace. En 1933, le home ouvrit ses portes aux jeunes filles allemandes menacées par la montée de l'hitlérisme. Les vastes locaux permirent de faire fonctionner la section des cadettes, élèves et apprenties de 10 à 18 ans et un foyer de jeunes filles, travailleuses ou élèves, et quelques rares étudiantes des facultés.

devenue l'école ORT¹, l'orphelinat devenu «les Violettes», le vestiaire, la Société des Dames, la Bienfaisance ASI, et surtout l'École Aquiba, grand mangeur de fonds.

Suzel siégeait dans les comités du home et de l'ORT, à la Société des Dames, à la Bienfaisance ASI², à la WIZO³, et surtout au KKL⁴. Moi, je faisais partie de l'ORT et de la Bienfaisance ASI.

Puis naquit le Comité d'aide à Israël, qui plus tard fusionnera avec le FSJU (Fonds social juif unifié) pour former l'Appel juif unifié⁵, dont je dus assurer la lourde présidence pendant de longues années. Nous avons aussi créé un comité *Mizrahi*⁶ à

-
1. L'École israélite d'arts et métiers de Strasbourg, créée en 1825, reconnue d'utilité publique par ordonnance royale le 12 avril 1842. En 1922, elle avait comme président M. Picard. Cette école avait une dimension sociale. Elle était située au 14 rue Sellénick. Elle était fréquentée par 35 élèves d'origine modeste qui provenaient surtout des campagnes. Elle devint en 1923 l'École de travail israélite du Bas-Rhin, puis l'ORT (Organisation-Reconstruction-Travail).
 2. La caisse sociale de l'Est, créée à Strasbourg en 1937 pour aider les réfugiés juifs venus d'Allemagne, se replie en Dordogne pendant la guerre pour venir en aide aux Juifs évacués d'Alsace, sous le nom d'Aide sociale israélite (ASI).
 3. Acronyme de *Women International Zionist Organisation*, fédération d'associations féminines sionistes fondée en 1920 à Londres pour favoriser la promotion des femmes juives dans le monde.
 4. Sigle du *Keren Kayemeth LeIsrael*, Fonds national pour l'existence d'Israël, fonds de rachats et de reboisement des terres de la Palestine mandataire, célèbre par ses tronc blanc-bleu et ses almanachs. Sa création fut décidée au congrès sioniste de 1901 ; le mouvement se diffuse d'abord en Allemagne, puis, en 1919, en Alsace, sous l'impulsion de Tobie Salomon.
 5. Ou AJU : département de collecte de fonds du Fonds social juif unifié créé en 1949 pour prendre la suite du *Joint* américain. En 1968, il devient une fondation indépendante.
 6. Le *Mizrahi* (en hébreu, המזרחי, *HaMizrahi*; acronyme de *Merkaẓ Ruhani*: litt. «centre religieux») est une organisation sioniste religieuse fondée en 1902 à Vilno (aujourd'hui, Vilnius, Lituanie) lors d'une conférence mondiale des sionistes religieux convoquée par le rabbin Yitzchak Yaacov Reines. Constituant l'une des branches du sionisme religieux et sa première incarnation historique, il défend l'idée d'un État juif largement basé sur le judaïsme orthodoxe. Un mouvement de jeunesse, le *Bnei Akiva* («Les enfants d'Akiva»), fondé en 1929, est associé au *Mizrahi*. Ces deux mouvements ont une dimension internationale qu'ils ont conservée jusqu'à présent.

la suite de la venue à Strasbourg de *rav* Weinberg¹, et l'on m'en confia la présidence ; malheureusement, nous n'avons pas réussi à nous implanter, l'influence de l'*Agouda*² étant alors trop forte.

En plus de tout cela, j'étais le délégué du consistoire du Bas-Rhin auprès du Consistoire central à Paris.

Toutes ces activités étaient étroitement imbriquées, mais je n'ai pas pu les classer chronologiquement. Il faut croire que je ne suis bon qu'en mathématique théorique !

Je ne me rappelle plus non plus à quel moment on m'a circonvenu pour créer une Loge *B'nai B'rith*³ à Strasbourg. Je croyais à ce moment-là que tout ce qui liait les Juifs ensemble les ramènerait à un judaïsme conscient.

Je m'en occupais donc sérieusement, trop sérieusement, car c'était aux dépens de ma vie familiale. Je créais des loges à Colmar et à Nancy, à Rome et à Milan, à Berlin et à Francfort, à Amsterdam et à Copenhague. Je rédigeais tous les mois une brochure, sorte de journal de liaison.

Je faisais aussi partie de l'*Anti-Diffamation League*⁴, pour laquelle mes expériences passées étaient précieuses.

-
1. Yechiel Yaakov Weinberg (24 janvier 1884, Pologne-1966, Montreux, Suisse) est un des rabbins orthodoxes décisionnaires et dirigeants de *yeshiva* du xx^e siècle. Après la guerre, un de ses étudiants, Shaul Weingort le fait venir à Montreux, où il va vivre le reste de sa vie. À Montreux se trouve la *Yeshiva Etz Haïm* fondée en 1927, la première *yeshiva* en Suisse, par le père du rabbin Moshé Botschko, le rabbin Yerahmiel Eliyahou Botschko (1888-1956). André Neher y fera ses études.
 2. *Agoudat Israel*, « Union d'Israël ». Parti politique, fondé en 1912, en Pologne, par la branche sioniste du judaïsme orthodoxe.
 3. En hébreu, « Les fils de l'Alliance ». Organisation juive indépendante créée à New York en 1843 sur le modèle des loges maçonniques pour venir en aide aux Juifs arrivant dans des conditions difficiles. Il existe en France depuis 1932 et comprend aujourd'hui une soixantaine de loges.
 4. *Anti-Diffamation League* ou *Anti-Defamation League* est une organisation non gouvernementale fondée par le *B'nai B'rith* aux États-Unis pour soutenir les Juifs contre toute forme d'antisémitisme et de discrimination, par tous les moyens légaux possibles, et des campagnes d'information et de sensibilisation. Créée en 1913 par Sigmund Livingston pour aider Leo Frank, directeur d'usine juif d'Atlanta (Géorgie), soupçonné d'avoir violé et assassiné une jeune fille de 14 ans. Condamné à mort, puis gracié par le gouverneur convaincu de son innocence, il est lynché par la foule.

Je me laissai élire au comité de la Grande Loge de district, pour laquelle je faisais de fréquents voyages à Washington lors des *Triennial Conventions*.

Suzel et moi allions à tous les congrès.

Puis vint l'événement le plus grave de ma vie : ma Suzel tomba malade ; les soucis de la guerre avaient miné sa santé et ruiné son cœur. À notre retour à Strasbourg, elle s'était jetée avec frénésie et un dévouement inlassable dans le travail social. Elle était la Providence de tout le monde. Elle soignait les malades, leur portait à manger, réglait leurs difficultés matérielles par d'innombrables démarches dans d'innombrables bureaux et administrations. Elle faisait la toilette des morts, veillait les mourants, des nuits entières. Elle ne manquait aucune occasion pour faire le bien. Elle allait à Stephansfeld, à Hoerdt, à Bischwiller¹ et en rentrait malade, moralement et physiquement.

À côté de toute cette activité, elle était d'un dévouement inlassable pour les siens, pour nous et sa maman, Grand-Miquele. Elle ne rentrait jamais à la maison sans avoir été bavarder chez sa maman chérie, où elle regonflait ses batteries épuisées.

Et un jour, elle rentra haletante, me disant qu'elle avait ressenti une atroce douleur dans la poitrine qui l'avait obligée à s'immobiliser et à se tenir contre la façade d'une maison. Elle s'est alitée, et ce fut le début d'une série de crises d'angor², et un jour ce fut la fin.

Je suis incapable de remuer ces souvenirs. Ce fut atroce, j'étais au fond du gouffre, seul, éperdument seul. C'était au mois d'août 1958, tous les médecins étaient en vacances.

1. Il s'agit de trois noms d'asiles psychiatriques où résidèrent bon nombre de Juifs après la Seconde Guerre mondiale.

2. Ou angine de poitrine. Troubles cardiaques et vasculaires liés à une maladie des artères coronaires. [ndrc]

Nous étions allés à Rheinfelden, dans une maison de repos pour cardiaques. Les enfants étaient en vacances, Daniel aux États-Unis chez Jean-Paul, et Michou je ne sais plus où. Ce fut atroce.

Mon père était décédé huit mois auparavant et maman était à Lyon chez Rose.

Pardonnez-moi si je m'arrête là.

Et Israël?

Nous étions tous sionistes à notre jeune âge. Je faisais partie du *Blau-Weiss*, première organisation de la jeunesse juive allemande¹. C'était pendant la guerre de 1914-1918, nous nous réunissions entre jeunes, chantions la *Hatikva*, dansions des *Horot*, écoutions des conférenciers venus de je ne sais où, achetions quelques *dounam*² de Terre en Palestine, et croyions que nous avions tout fait pour Israël. Il n'y en a qu'un seul qui est resté conséquent et qui est allé jusqu'au bout, c'est Frédéric Hammel (Chameau), et sa femme³. Les autres ont tous sombré dans l'inertie bourgeoise (Je parle naturellement de ceux qui étaient avec moi au *Blau-Weiss*). Tobie Salomon⁴ est monté plus tard et nous en tout dernier.

-
1. Mouvement *Blau-Weiss*, «Bleu-Blanc», les couleurs du drapeau sioniste: groupes de pionniers du début du xx^e siècle qui ont fortement influencé les pays germaniques; il est à l'origine du mouvement de jeunesse la *Hatikva* (en hébreu, «l'espoir»), venu d'Allemagne en Alsace. À l'image du mouvement de jeunesse allemand *Wandervogel*, «oiseau migrateur», les premiers sionistes prônent le sport et le culte de la nature.
 2. Unité de mesure de surface correspondant à 1000 m² soit 1/10 d'hectare. [ndrc]
 3. Frédéric Hammel (de son nom de totem scout, Chameau) fut l'un des animateurs de la branche strasbourgeoise des Éclaireurs israélites de France (EIF) avec Andrée Salomon en 1928-1929. Pendant la guerre, il dirigea le chantier rural de Taluyers. Voir son portrait dans les Mémoires de Jacques Samuel, *Journal...*, *op. cit.*, p. 177, et son livre, *Souviens-toi d'Amalek*, Paris, CLKH, 1982. Après la guerre, Frédéric Hammel et sa famille émigrent en Israël au kibboutz religieux *Ein Hanatsiv*, du mouvement *Mizrabi*.
 4. Tobie Salomon, fondateur du KKL en Alsace et du mouvement sioniste la *Hatikva*, émanation du *Blau-Weiss*; chimiste de renom, il travailla à l'École nationale supérieure des pétroles et des moteurs. Il épousa Andrée Sulzer, l'une des dirigeantes de l'OSE pendant la guerre. Voir Katy Hazan, Georges Weill, *Andrée Salomon...*, *op. cit.* Le couple part en Israël tardivement, en 1970, et s'installe à Omer, près de Beer-Sheva.

Cependant, la campagne du Sinäi, la guerre des Six-Jours et surtout la guerre de *Kippour* avaient réveillé le monde juif. Nombreux ont été les jeunes et les moins jeunes à faire leur *Alya*¹.

J'étais en plein dans les actions spéciales pour Israël. Mes « fonctions » de président de l'Appel unifié, où la *Magbit*² était associée, me valaient l'honneur de recevoir les différents *guest speakers* venus ramasser des fonds. C'est ainsi que j'ai connu Moshe Sharett³, homme fluët, effacé, mais d'une grande culture et d'une gentillesse exquise. Je l'ai beaucoup admiré. Je lui ai fait visiter nos institutions et surtout l'École Aquiba, où il a assisté à un cours en *Ivrit*⁴. J'en ai gardé un excellent souvenir et une belle photo.

Puis j'ai dû recevoir officiellement Aba Ebban, alors ministre des Affaires étrangères, qui était venu assister à une séance du Conseil de l'Europe.

Puis il y a eu Jacob Tsur, l'ambassadeur d'Israël, Walter Eytan et Asher Ben Natan, le D^r Joseph Burg, avec lequel j'ai fait de longues promenades nocturnes en ville, esprit curieux et toujours en éveil; puis il y a eu la visite historique de Golda Meir et son merveilleux discours au Conseil de l'Europe à la veille de la guerre du *Kippour*⁵. Sans parler des

1. Mot hébreu signifiant « montée ». Désigne l'immigration en Terre d'Israël.

2. En hébreu, « collecte ».

3. Moshé Sharett, *alias* Shertok, un des pères fondateurs de l'État d'Israël. Sioniste socialiste, il succède à David Ben Gourion comme Premier ministre en 1954; il dirige l'Agence juive jusqu'à sa mort, en 1965.

4. En hébreu, « l'hébreu » (la langue).

5. Discours de Golda Meir le 1^{er} octobre 1973 (extraits): « [...] C'est peut-être un rêve d'espérer que le temps viendra où dans notre région prévaudra le type de relations que les Européens ont réussi à instaurer sur leur continent. Mais nombreux sont nos rêves qui se sont réalisés. Quoi qu'il en soit, seuls les personnes ou les pays qui ont le courage de rêver ont aussi celui de réaliser leurs espoirs et leurs rêves. Nous rêvons et nous espérons que le temps viendra où notre région suivra l'exemple de l'Europe, où nous discuterons ensemble nos problèmes et où, ce qui importe encore plus, nous édifierons ensemble une seule région en coopération, sachant qu'aucun peuple de notre région ne pourra être heureux dans son isolement si un autre peuple est détruit. Le bonheur de tous les peuples de toute la région exige que nous y vivions tous dans la paix et la coopération. »

nombreux députés de la Knesset et des ministres plénipotentiaires que j'ai dû recevoir.

Il y a eu la dégradation des relations de la France gaulloise avec l'État d'Israël¹, l'embargo sur les avions, l'affaire des *Mystère*, payés et non livrés, les vedettes de Cherbourg, le glissement de la politique de la France officielle vers une dépendance honteuse du pétrole arabe.

J'ai signé, en tant que président du consistoire, de nombreuses lettres de protestation stigmatisant en des termes parfois violents, mais toujours justes, les différentes trahisures du gouvernement envers l'État d'Israël, qu'un jour le général de Gaulle avait qualifié d'«ami et allié²», et fait de nombreuses démarches auprès des autorités.

J'ai aussi eu des satisfactions. D'abord les nombreuses lettres de soutien et de sympathie pour notre cause, émanant de couches très différentes de la population strasbourgeoise.

Et surtout la visite que me fit à mon domicile le gouverneur militaire de Strasbourg, lors de la guerre des Six-Jours, pour me dire toute la sympathie qu'il éprouvait pour «notre cause» et m'assurer qu'il irait se battre aux côtés d'Israël si sa fonction ne l'en empêchait pas.

«J'ai dit que l'État d'Israël avait vingt-cinq ans. Ce qui distingue sans doute le plus nettement Israël des autres pays, c'est le fait que nous devons toujours, en quelque sorte, nous justifier aux yeux du monde, de chacun des pays auxquels nous sommes associés et du monde dans son ensemble. Si nous considérons que les Nations unies [l'ONU] sont une famille de nations, dans cette famille dont nous faisons partie, chaque année depuis vingt-cinq ans, nous sommes mis en accusation et nous devons nous justifier.[...]

1. Conférence de presse à l'Élysée du 27 novembre 1967 du président de la République, le général de Gaulle, restée célèbre par sa déclaration sur le peuple juif : «[...] Certains même redoutaient que les Juifs, jusqu'alors dispersés, mais qui étaient restés ce qu'ils avaient été de tout temps, c'est-à-dire *un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur*, n'en viennent, une fois rassemblés dans le site de leur ancienne grandeur, à changer en ambition ardente et conquérante les souhaits très émouvants qu'ils formaient depuis dix-neuf siècles. [...]
2. Journal *Le Monde* du 8 juin 1961; article rapportant le déjeuner à l'Élysée offert au chef du gouvernement israélien, M. Ben Gourion, la veille par le président de la République française dont le toast porté à son hôte se termine par : «[...] Nous tenons à vous assurer de notre solidarité, de notre amitié, et je lève mon verre à Israël, notre ami et allié.» [ndrc]

Mon premier voyage en *Eretz Israel* a eu lieu en 1959, l'année qui suivit la mort de ma chère Suzel. J'étais délégué à la *Triennial Convention* du BB [*B'nai B'rith*], qui, pour la première fois, avait eu lieu en dehors des États-Unis. Elle s'est tenue au *Binianeï HaUma*, à Jérusalem.

Ce fut pour moi une révélation; mais à ce moment-là, je ne prévoyais pas mon *Ahya* sans ma Suzel, qui aurait tant aimé y vivre.

C'est pendant ce séjour que nous avons inauguré un bosquet à son nom dans la Forêt des sionistes d'Alsace. M. Rechef représentait le KKL, dont Suzel avait été une des chevilles ouvrières, et tous mes amis du BB s'y étaient rendus pour honorer sa mémoire bénie. Bou, qui entre-temps était devenu le P^r André Neher, directeur de l'Institut d'études juives à la faculté des Lettres de Strasbourg et qui avait épousé Renée Bernheim, avait écrit un parchemin célébrant la mémoire de notre chère disparue, et qui fut enterré sur place.



SUZEL REVEL

Comme autrefois, au milieu des ombres de la catastrophe et de la mort, Tu demandas, Eternel, au prophète Jérémie de mettre en terre le contrat de la rédemption, lui révélant ainsi que la mort n'achève rien et qu'à nouveau Israël affluerait vers Sion dans la ferveur et dans la joie, - ainsi nous déposons le texte de cette prière au milieu des arbres qui, plantés ici en souvenir de

grandiront, s'épanouiront et diront à son peuple qu'elle est présente parmi nous. De ce qu'elle a planté, en donnant sa lumière, son amour, son sourire, son secours et le rayonnement de son âme à ses proches et aux plus lointains, ce bosquet n'est qu'un modeste symbole. La mort l'a surprise en pleine route, mais quelle moisson prodigieuse de Mitsvat et de bonnes œuvres avait-elle déjà rentrée! C'est sans doute parce qu'elle allait d'un pas trop rapide sur la voie du Bien que nous avons dû rester derrière elle, et que Toi seul, Eternel, Tu pouvais l'accueillir. Garde son âme dans le faisceau de la vie, jusqu'au jour où nos voix aujourd'hui brisées par les sanglots jubileront à nouveau: „Ce que Tu as donné, Tu l'as repris, - mais ce que Tu as repris, Tu l'as redonné, - que Ton Saint Nom soit à jamais béni!”

Parchemin à la mémoire de l'épouse du D^r Gaston Revel,
Suzel, née Neher, écrit par son frère André, 1959.

Le Congrès fut reçu par Ben Gourion et le président de l'État. La ville de Jérusalem était encore coupée en deux par du fil de fer barbelé et pour voir la vieille ville, il fallait monter sur

le *Har David* et y jeter un regard furtif, caché derrière les colonnades pour éviter d'être vu par les tireurs jordaniens embusqués en face. Nous étions 400 délégués du *BB* venus du monde entier et à cette époque, le *BB* jouait un grand rôle dans ma vie.

Pour clore le chapitre *B'nai B'rith*, je voudrais tout de suite dire que, quelques années après, j'ai «brûlé ce que j'avais adoré», que j'ai démissionné, me trouvant en désaccord complet avec la nouvelle orientation qu'avait prise l'exécutif européen, orientation qui allait à l'encontre de mes principes et de mon idéal de fraternité.

Mon cher papa et ma chère maman étaient décédés à la même époque que Suzel, en 1958. Ce fut une année de tristesse –cette année-là me furent enlevés trois des êtres qui m'étaient les plus chers.

Suzel
Revel dans
son salon,
Strasbourg,
1958.

Au mur à
gauche, la
photo de
ses trois
garçons
en 1942
(voir p. 61).



Après quinze années de vie solitaire, je me suis marié en 1973 avec Kate Roos, qui a dû passer par les mêmes épreuves que moi, qui poursuit le même idéal que Suzel, dont elle était une grande amie. J'ai donc démissionné de toutes mes charges, fermé mon cabinet médical, après près de cinquante ans d'exercice, et nous sommes allés rejoindre nos enfants en Israël. Et nous y sommes heureux. Que ce soit le mot de la fin.

Rehovot, le 16 février 1977

Pour la petite histoire, je suis obligé de noter :

- qu'en 1946 j'ai été fait chevalier dans l'ordre de la Santé publique ;
- puis j'obtins la médaille du combattant volontaire de la Résistance ;
- la médaille des Anciens Combattants ;
- et en 1960, j'ai été fait chevalier de la Légion d'honneur.



Médaille de
Combattant
volontaire
de la
Résistance



Croix de
Combattant
volontaire
de la
Résistance



Croix des
Anciens
Combattants
1939-1945



Médaille de
chevalier de
l'Ordre de la
Légion
d'honneur



Gaston Revel avec Abba Ebben, Walter Eytan,
Synagogue de la Paix, Strasbourg, 1968.

Rencontre
à Genève
entre
Gaston
Revel (à g.),
le grand
rabbin Toaff
de Rome
(à d.), et le
grand rabbin
Safran de
Genève,
1961.



Union des Associations Cultuelles Israélites
de France et d'Algérie

HISTOIRE CENTRAL

PARIS, LE 8 Mars 1945

14, Rue de la Victoire
PARIS-IX^e

Monsieur le Docteur REVEL
7 Rue du PLAT à LYON

Cher Monsieur,

Au moment où après de longs mois de souffrance et de lutte supportées en commun, la vie reprend un cours plus normal, et alors que le Consistoire Central ayant regagné son siège social à Paris, nos rapports vont nécessairement devenir moins fréquents, je considère comme un devoir de vous dire combien, tant comme Président de la haute assemblée du Judaïsme français que personnellement, j'ai apprécié la collaboration que vous nous avez apportée constamment.

Ce n'est pas sans émotion que je me souviens du sauvetage des cent vingt enfants du camp de Venissieux auquel vous avez collaboré avec un si remarquable dévouement et à la mise en sécurité de nombreux réfugiés dans des institutions religieuses.

Je me souviens aussi de l'habileté avec laquelle vous êtes parvenu à faire hospitaliser des malades dans des maisons de santé privées où ils trouveront la sécurité.

Et je sais aussi comment vous êtes parvenu à faire évacuer quarante sept de nos coreligionnaires malades placés en résidence surveillée dans des Hôpitaux Lyonnais au mépris du danger et malgré une trahison qui aurait pu devenir fatale pour vous.

Laissez-moi rappeler aussi comment vous avez collaboré au ravitaillement des trains de nos malheureux coreligionnaires déportés vers l'Est.

Ces souvenirs nous reportent à une époque qui nous semble déjà lointaine et cependant c'est avec une profonde émotion que je les évoque.

Nos travaux vont devenir maintenant plus faciles et moins dangereux.

Je suis persuadé que la façon dont vous avez apporté une collaboration pleine de dévouement et de tous les instants à nos Organisations clandestines, trouvera encore son emploi dans le calme dont nous jouissons enfin et pour le plus grand bien du Judaïsme français qui vous en conservera une profonde reconnaissance.

Croyez, Cher Monsieur, je vous prie, à mes sentiments bien ~~agréablement~~ dévoués.

LE PRÉSIDENT DU CONSISTOIRE CENTRAL

Lettre du
président
du
Consistoire
central
Léon
Meiss au
D^r Gaston
Revel du
8 mars
1945.
Lire la
transcription
ci-après.

Appendices

Lettre du président Léon Meiss

Union des Associations culturelles israélites
de France et d'Algérie

Consistoire central
44 rue de la Victoire
PARIS IX^e

Paris, le 8 mars 1945

Monsieur le Docteur Revel
7 rue du Plat à Lyon

Cher Monsieur,

Au moment où, après de longs mois de souffrance et de lutte supportés en commun, la vie reprend un cours plus normal, et alors que le Consistoire central ayant regagné son siège social à Paris nos rapports vont nécessairement devenir moins fréquents, je considère comme un devoir de vous dire combien,

tant comme président de la haute Assemblée du judaïsme français que personnellement, j'ai apprécié la collaboration que vous nous avez apportée constamment.

Ce n'est pas sans émotion que je me souviens du sauvetage des 120 enfants du camp de Vénissieux auquel vous avez collaboré avec un si remarquable dévouement et à la mise en sécurité de nombreux réfugiés dans des institutions religieuses.

Je me souviens aussi de l'habileté avec laquelle vous êtes parvenu à faire hospitaliser des malades dans des maisons de santé privées où ils trouvèrent la sécurité.

Et je sais aussi comment vous êtes parvenu à faire évader 47 de nos coreligionnaires malades placés en résidence surveillée dans des hôpitaux lyonnais au mépris du danger et malgré une trahison qui aurait pu devenir fatale pour vous.

Laissez-moi rappeler aussi comment vous avez collaboré au ravitaillement des trains de nos malheureux coreligionnaires déportés vers l'Est.

Ces souvenirs nous reportent à une époque qui nous semble déjà lointaine, et cependant, c'est avec une profonde émotion que je les évoque.

Nos travaux vont devenir maintenant plus faciles et moins dangereux.

Je suis persuadé que la façon dont vous avez apporté une collaboration pleine de dévouement et de tous les instants à nos organisations clandestines trouvera encore son emploi dans le calme dont nous jouissons enfin et pour le plus grand bien du judaïsme français qui vous en conservera une profonde reconnaissance.

Croyez, Cher Monsieur, je vous prie, à mes sentiments bien sympathiquement dévoués.

Le président du Consistoire central
Léon Meiss

Lettre du D^r Revel de Neustadt en Holstein à son épouse Suzel, 8 août 1945

Neustadt, le 8/8/45

Ma très très chère Suzel

Il est 10 heures du soir et je suis très fatigué. J'avais une journée des plus chargées. J'ai été à Eutin¹ voir un groupe de Hongroises. Elles sont restées 17 sur un grand convoi et ont été ballottées de tous les côtés, pour finalement encore être bombardées dans un train, enfermées dans un wagon à bestiaux. 60 sont mortes, et les 17 qui restent ont des membres enlevés ou paralysés. C'est un bien triste spectacle, et toutes ces souffrances sont inutiles et on est forcé de constater le peu d'intérêt qu'on porte à ces gens. Je ne peux pas en parler sans en être malade et me réserve pour mon retour.

Dans les camps j'ai d'énormes difficultés. Le pain est affreux et j'avais obtenu un pain spécial pour les malades et les convalescents. Mais celui-ci n'est pas beaucoup meilleur et toute la bataille est à recommencer et avec cela les civils ici ont une partie de pain blanc pour leurs tickets.

Ce soir j'ai assisté à une séance de répétition de chants pour l'inauguration de la synagogue de mardi prochain. C'est vraiment réjouissant de voir et d'entendre cela. Il y avait une petite fille de 12 ans qui a quatre ans de KZ² et qui a composé elle-même des chants et qui les chante avec une voix ravissante. Inutile de vous dire qu'elle est TBC³ comme beaucoup d'autres. Un grand nombre ne veulent pas se soigner ni guérir. Elles restent seules au monde, n'ont aucun avenir devant elles et vous disent qu'elles ont vu la mort mille fois devant leurs yeux et ne la craignent plus, mais l'attendent. Que leur répondre ?

1. Ville située à 16 km à l'ouest-nord-ouest de Neustadt en Holstein. [ndrc]

2. Ou KL, sigle de *Konzentrationslager*, «camp de concentration». [ndrc]

3. Abréviation pour tuberculose pulmonaire. [ndrc]

On rencontre un mur à chaque pas contre lequel il est inutile de lutter. On ne peut rien dire à des gens qui ont tant souffert et qui ont vu la mort de si près. Ils ne croient plus en rien ni en personne. Les garçons sont impossibles à saisir et ne veulent même pas discuter. KZ, four crématoire, travail forcé, Actions¹, Ghetto, voilà des mots dont le vrai sens nous échappe encore et malgré tout ce que nous en savons, nous ne pouvons sentir ce que cela représente pour eux.

Un exemple, un drame. Au mois de mai, les Allemands ont mis sur trois bateaux tous les internés des camps et les ont chassés sur la haute mer. Les gens sont restés sur les bateaux trois semaines sans nourriture, ne pouvant s'enfuir, pour se voir finalement bombarder par l'aviation anglaise qui les a coulés. Sur les 8 000 personnes, 250 ont pu être sauvées, quelques-unes à la nage, d'autres s'accrochant à des épaves et restant des heures sur l'eau. La plupart des rescapés sont devenus TBC et traînent dans les hôpitaux. D'autres sont morts de pneumonie ou de faiblesse. J'ai vu quelques-uns de ces rescapés et on se demande comment un corps humain peut supporter de telles souffrances, de telles privations. Je ne suis pas sensible, mais ne peux me défendre de souffrir avec eux.

Et maintenant que sont-ils? Des indésirables, des apatrides, des gens dont personne ne veut. Je veux cesser d'en parler. J'en suis trop atterré.

Et vous, mes très chers, comment allez-vous? J'attends avec une telle impatience un mot de vous, me rassurant sur votre santé. Ma très chère Suzel, écris-moi ce que tu fais. J'espère que vous avez du beau temps et que les chers enfants peuvent profiter de leurs vacances. Comme j'aimerais passer quelques heures avec vous! Mais je pense que je puisse rapidement terminer mon travail dans la région pour aller vous rejoindre vers la mi-septembre.

1. Francisation de l'allemand *Aktion* (pl. *Aktionen*), terme employé par les nazis pour les opérations de rafle et d'extermination des Juifs. [ndrc]

En attendant je pense avec beaucoup d'amour à vous tous
et vous embrasse tendrement de tout mon cœur.

Votre Papi Gaston

Lettre du D^r Revel de Neustadt en Holstein à son épouse Suzel, 9 août 1945

Neustadt le 9/8/45

Je n'ai pas le courage de t'écrire, je sais que si je commence, je suis entraîné à t'écrire longuement et tu n'aurais pas le temps de tout lire.

Je ne sais où commencer et je ne saurais où terminer. Tous les camps se ressemblent et tout de même chacun a son caractère propre et ses drames. Le plus grand drame est le climat, l'ambiance. La première chose qui frappe ici, c'est de voir les soldats et les officiers de la *Wehrmacht* et de la *Kriegsmarine* se promener avec leurs uniformes, fiers de leurs grades et chargés de décorations. Il ne manque que l'insigne du parti, qui celui-là est bien à l'ombre. Personne n'en parle et tout le monde y pense et en reçoit ses mots d'ordre. Les officiers se promènent en voiture, on voit même les manchettes de la Gestapo et le soldat allemand qui règle la circulation en plein centre de Neustadt est en uniforme SS avec la tête de mort sur son col. J'ai chaque fois envie de lui passer dessus. Comprene qui pourra, ou plutôt on craint de trop bien comprendre. Les civils allemands ont de tout. Ils touchent du pain blanc pour une partie de leurs tickets et les *DP* ont un pain infect, noir, où il y a 80% de déchets et qui est indigestible et inassimilable. J'ai lutté pour obtenir 32 kilos de pain qu'on m'a promis blanc et qui est devenu noir pour mes malades TBC et convalescents. La vie ici est une lutte continue.

On lutte pour tout et contre tout. Pour une amélioration des conditions des *DP* et contre le marché noir des «chefs

de *Block*» –encore un nom qui devrait avoir disparu– qui vendent même les lits contre des cigarettes.

Tout se vend contre des cigarettes, les faveurs de la soupe, le pain, les souliers, toutes les acquisitions de la libération. C'est ce qu'on appelle «*organisieren*¹».

Une tuberculeuse couche dans le même lit que son amie bien portante. On a réquisitionné un lit pour la malade et le chef de *Block* se plaint parce qu'on lui prend son gagne-pain.

Dans le camp vivent mélangés, et j'aurais presque dit en bonne entente, les *DP* polonais, russes, yougoslaves, tchécoslovaques, etc. avec les Allemands, qui occupent trois belles casernes. Ce sont des membres de la *Wehrmacht* et de la *Kriegsmarine* qui sont ici en traitement au *Lazaret* ou en convalescence. Ils se promènent librement avec tous leurs insignes des grades et décorations, ont une séance de cinéma dans le cinéma du camp tous les soirs, sont gâtés par la population. Ils se promènent ouvertement, dans le camp ou en ville, avec des jeunes filles au bras, en riant; on se demande qui est le vaincu! Leur manger est meilleur, ils touchent des suppléments, ont deux cabinets dentaires très bien achalandés, tandis que les *DP* ont un cabinet de fortune dont le tour est cassé et qui est fermé pour manque de produits pharmaceutiques. Et on ne peut pas dire que les *DP* ont de belles bouches. J'ai examiné jusqu'à présent 435 personnes et ai trouvé une moyenne de trois caries et cinq dents cassées ou extraites. À ce propos, je voudrais te signaler que j'ai trouvé un exploit nazi digne de passer à la postérité. Un dentiste –ceci se passe à Auschwitz– doit être examiné pour soigner les membres de l'aristocratie nazie. On choisit 20 jeunes filles juives avec une dentition parfaite et les différents candidats doivent faire des extractions de dents saines. Celui qui arrache le plus vite est le gagnant du tournoi. Cela se passe de commentaire.

1. «Organiser» en allemand, mais aussi «chipier» en argot militaire. Ce terme, dans les camps nazis comme Auschwitz, est utilisé dans ce sens argotique, pour parler de se procurer quelque chose par le vol ou par d'autres moyens, que ce soit à un autre détenu ou non. [ndrc]

Revenons à Neustadt. Nous avons été invités par la colonie lettone à une soirée artistique. Quel n'a pas été notre étonnement d'être reçus par des gens en uniforme de gala allemand avec toutes les décorations. Je les ai questionnés et ils m'ont affirmé avoir tenu un front contre les Russes. Ce sont ceux-là les tueurs de nos frères de Riga et de Lithuanie. Le commandant du camp a ordonné aux 21 rescapés juifs lettons de cohabiter avec leurs nationaux qui ont exterminé leurs familles. Nos gens ne se sont pas pliés, ils ont appris à se défendre. *Schmutz, schmutz, schmutz, Überall*¹.

Je pourrais encore te raconter beaucoup mais j'ai pitié de toi. Encore quelques mots sur mon travail. J'ai examiné tous nos gens accessibles – beaucoup sont constamment en «route». J'ai trouvé 160 TBC plus ou moins atteints. Le climat ici est détestable, il pleut et vente tout le temps et les malades se promènent tout le temps, avec 39 °C, avec un costume d'été sans sous-vêtements ni manteaux. Il n'y a d'ailleurs pas de brosses à dents, ni dentifrice, ni savon (2 distributions en 3 mois), ni serviettes, ni serviettes hygiéniques; mais on danse tous les soirs avec un orchestre allemand et des artistes qui chantent.

Donc pour nos TBC, il faut trouver une solution avant l'hiver. Un sana dans un climat tempéré. Personne ne veut entrer à l'hôpital allemand où on leur vole les vêtements, les rations, les paquets de la Croix-Rouge et où il y a une hostilité complète du personnel féminin allemand envers nos gens. Le même personnel a fraternisé avec les soldats anglais et peut tout se permettre.

L'hôpital du camp est insuffisant et ne dispose pas de médicaments suffisants (calcium sous toutes ses formes, vitamines, fortifiants, stimulants, cardiotoniques, produits opothérapeutiques contre l'aménorrhée des camps, matériel de pansements, etc.).

On ne peut toucher à personne sans mettre en branle tout un organisme politique de défense et de boycott.

1. En allemand: «Saleté, saleté, saleté, partout.» [ndrc]

Il existe un pavillon de convalescents des plus misérables, c'est le plus mauvais pavillon du camp et les gens en sortent pour se remettre. Je lutte du matin au soir et obtiens des promesses, mais ne vois pas de réalisation.

Mon programme de revendications minima est le suivant :

1. Séparation du camp des Allemands de celui des *DP*.
2. Amélioration du pain (changement de boulangerie: contrôle UNWRA de la confection et amélioration des fournitures).

3. Un pain blanc pour les malades et les convalescents (à peu près 370).

4. Légumes frais et fruits au moins trois fois par semaine. (Il y a énormément d'avitaminoses, le menu se composant uniquement de conserves d'un vieux stock de la marine allemande.)

5. Un grand pavillon spacieux et clair pour les convalescents et les TBC disséminés dans le camp avec une cuisine spéciale (rations doubles, légumes frais et fruits).

6. Attribution d'un cabinet dentaire convenablement outillé.

Ceci est un minimum et je désespère presque de l'avoir. Le travail ici est beaucoup plus difficile encore qu'en zone américaine. Les Britanniques font de la surenchère sur les Américains.

Je m'excuse d'avoir été si long et pense avoir été le plus objectif possible.

La «régistration¹» de nos gens est finie avec les adresses (peu exactes) des parents à l'étranger et nous vous l'enverrons au plus tôt.

J'ai vu différents groupes de Juifs dispersés dans le camp et ai eu la satisfaction de constater que les isolés sont beaucoup mieux.

1. Mot inspiré du mot anglais *registration*, «enregistrement». En français, *registration* est un terme de musique classique concernant le choix et la combinaison des jeux par l'interprète d'une pièce, plus spécifiquement par un organiste.

Références

D^r Gaston Revel, «Rapport d'activité dans le camp de Neustadt», in Union OSE, *Rapports sur la situation des Juifs en Allemagne*, Genève, 1945, p. 29-43.

D^r Gaston Revel, «Témoins Inanimés», in Union OSE, *Les enfants de Buchenwald*, Genève, 1946, p. 7-26.

D^r Gaston Revel, *Évocation de Buchenwald*, Imprimerie alsacienne, 1947. Préface de Léon Meiss, président du Consistoire central. [lire ce texte ci-après, pages 149-203]



DÉVOILEMENT D'UNE PLAQUE
 À LA MÉMOIRE DU

DR GASTON REVEL

DIM. 3 JUILLET 2022 À 10H00
 À LA SYNAGOGUE DE LA PAIX

Annnonce du dévoilement d'une plaque à la mémoire du D^r Gaston Revel à la Synagogue de la Paix à Strasbourg le 3 juillet 2022.

Annexe

Autobiographie de Fanny Nezer, née Loinger (1915-1992)

Mes activités comme infirmière-assistante sociale à l'OSE pendant la guerre et ensuite (1941-1947)

Fraîchement émoulue de l'École des Infirmières-Assistantes sociales de Strasbourg évacuée à Bordeaux, mon diplôme d'État en poche, je me suis trouvée, à ce début de 1941, au fond dans un piège, et pour cause...

En 1936, après avoir été dans une ferme-école agricole du *He'haloutz*¹ en France, j'avais obtenu un certificat d'immigration pour la Palestine. J'ai donc été pendant deux ans membre d'un kibboutz (Na'an). Au terme de cette période, je suis arrivée à la conclusion qu'il serait bon pour moi d'avoir un métier. Or, je ne pouvais pas l'acquérir en Palestine².

Tout d'abord, j'ai quitté Bordeaux pour Périgueux, où une grande partie de ma famille était réfugiée. J'ai commencé à travailler à l'hôpital de Strasbourg replié à Clairvivre³.

1. En hébreu, «Le pionnier». Mouvement de jeunes sionistes.

2. Fanny est revenue en France pour entreprendre des études d'infirmière à Strasbourg, mais n'a pas pu ensuite repartir en raison de la guerre.

3. Il s'agit de la Cité sanitaire de Clairvivre, sur la commune de Salagnac en Dordogne, à environ 50 km au nord-est de Périgueux. Voir <https://www.clairvivre.fr/histoire-de-lepd>.

Pendant mon séjour à Périgueux, Andrée Salomon m'a proposé de venir travailler à l'OSE, où sûrement il y aurait une occupation pour moi. C'est ainsi que je me suis trouvée à Marseille à l'*Hôtel du Levant*, qui était un hôtel un peu spécial : les autorités municipales de Marseille l'avaient mis à la disposition des familles de réfugiés, tous étrangers juifs, qui avaient le gros avantage d'être en possession d'un visa d'immigration pour les États-Unis – chose très rare à cette époque. Seulement, le manque de bateaux disponibles et les chicanes administratives ont réduit à zéro leurs possibilités de jouir de leurs visas et d'émigrer.

Il y avait à l'hôtel 500 personnes, hommes, femmes, enfants et vieillards, entassés sans confort à attendre le visa de sortie sauveur et un moyen de transport. Ils vivaient dans l'espoir de quitter la France et de commencer une vie normale outre-mer. Malheureusement, l'occupation par les Allemands de la zone « libre » – Marseille y compris –, en novembre 1942¹ a mis fin à tous leurs espoirs et rares furent ceux qui ont eu le bonheur de voir la statue de la Liberté.

La majorité des réfugiés se sont retrouvés après décembre 1941, date de l'entrée des États-Unis dans la guerre², coincés sans issue ; l'atmosphère à l'hôtel était lourde, le désespoir y régnait en maître. D'ailleurs au mois d'août 1942, tous ceux

-
1. L'invasion de la zone non occupée par les Allemands et les Italiens est la conséquence immédiate du débarquement allié en Afrique du Nord (Algérie française et protectorat marocain) le 8 novembre 1942. Elle est en contravention avec les accords d'armistice de juin 1940. Les huit départements du sud-est de la France sous domination italienne seront occupés par les troupes allemandes après l'annonce de l'armistice (en fait, une capitulation) de l'Italie le 8 septembre 1943. [ndrc]
 2. À l'aube, le dimanche 7 décembre 1941, l'aéronavale japonaise attaque la flotte américaine réunie dans la base navale de Pearl Harbor, lieu stratégique situé sur l'île d'Oahu, dans l'archipel d'Hawaï. Cette attaque surprise cause des pertes américaines importantes : 2403 morts et 1178 blessés. Cet événement est le catalyseur de l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés. [ndrc]

qui n'ont pas réussi à quitter la France ont été transférés au camp des Milles¹.

Nous avons encore essayé à Marseille, de placer des enfants dans des familles non juives, seulement la plupart des parents ont refusé de se séparer de leurs enfants et rares furent ceux que nous avons planqués.

J'ai été au camp des Milles avec les habitants de l'*Hôtel du Levant*. Là, les choses ont bien changé, l'ère nouvelle a commencé, celle des déportations.

J'avais un laissez-passer qui me permettait d'entrer et de sortir librement du camp. Ce laissez-passer a servi à sortir du camp plusieurs jeunes filles; naturellement nous les avons mis en lieu sûr.

Je vois encore devant mes yeux une jeune femme qui m'avait confiée sa petite fille âgée d'un an que j'ai sorti du camp dans un sac à provision (elle est mariée et vit aujourd'hui à Cannes). Je voulais aussi sauver la mère à laquelle j'ai donné un somnifère assez fort, espérant que les gendarmes, la croyant mourante, ne la prendraient pas. Hélas, ils ont apporté un brancard et elle a fait partie du transport.

Je dois rendre justice à certains policiers qui ont su fermer un œil, et quelquefois les deux, au bon moment. Tous n'étaient pas des brutes, mais il y en avait...

1. «Ouvert en septembre 1939 au sein d'une tuilerie située entre Aix-en-Provence et Marseille, le camp des Milles connut un peu plus de trois ans d'activité et vit passer plus de 10000 internés originaires de 38 pays, parmi lesquels de nombreux artistes et intellectuels. «Son histoire se divise en plusieurs phases correspondant aux différentes catégories d'internés qui y séjournèrent : ressortissants du *Reich* et légionnaires, étrangers désireux d'émigrer, juifs ayant fait l'objet de rafles. «On peut lire à travers ces phases l'évolution tragique de la répression dont furent victimes les étrangers et surtout les juifs sous le régime de Vichy, évolution qui culmina en août et septembre 1942 avec la déportation de plus de 2000 hommes, femmes et enfants juifs vers Auschwitz *via* les camps de Drancy et de Rivesaltes.»
Extrait du site Internet du Site-Mémorial (www.campdesmilles.org). Le camp eut une activité moindre de septembre à décembre 1942, date de sa fermeture. [ndrc]

Quand le camp des Milles a été vidé de ses occupants (tous déportés) et après l'occupation de toute la France, l'OSE a décidé de continuer ses activités dans la clandestinité et s'est donné pour mission de camoufler le plus d'enfants juifs possibles et si nécessaire, aussi des adultes, afin de les soustraire des griffes des Allemands. Pour ce faire, il fallait d'abord trouver des familles et des institutions chrétiennes qui, tout en sachant la véritable identité des clandestins, étaient d'accord pour prendre sur eux les risques d'une rafle ou d'une dénonciation et d'en supporter les conséquences.

De Fanny Loinger, je suis devenue Stéphanie Laugier et avec un collègue, Robert Epstein, nous avons prospecté le département de l'Ardèche. Nous y avons trouvé pas mal de planques dans des fermes et des couvents. Notre «quartier général» était un hôtel à Privas. À partir de janvier 1943, le département de l'Ardèche était saturé et comme le nombre d'enfants à placer augmentait continuellement, nous avons étendu notre champ d'action à d'autres départements. Nous avons dû agrandir notre équipe. Sont venus partager notre travail, Edith Scheftelovitz et Rachel Altman. Nous étions donc quatre «commis voyageurs» qui étaient à la recherche de places dans l'Isère, la Drôme, la Savoie et dans les Hautes et Basses-Alpes. Nous avons rencontré de temps en temps Andrée Salomon et Georges Garel. Ces rendez-vous avaient habituellement lieu dans les trains par mesure de précaution. À ces occasions, nous recevions généralement de l'argent en provenance du *Joint* pour payer les pensions des enfants camouflés.

Un jour, j'étais à Romans dans la Drôme et j'attendais le train pour Lyon, j'ai saisi d'une oreille, une conversation en «petit nègre» entre un soldat allemand et un cheminot. Le soldat racontait qu'il savait de source sûre que des enfants juifs étaient cachés dans un couvent à Romans. Ceci m'a mis

la puce à l'oreille et, au lieu d'aller à Lyon, je suis allée tout droit au couvent où nous avons placé trois enfants, deux sœurs et un frère. J'ai eu beaucoup de mal à convaincre la mère supérieure de me donner les enfants : elle ne voulait pas s'en séparer et me promettait qu'ils étaient en toute sécurité. Mais moi je n'étais pas du tout tranquille et j'ai pris les trois enfants avec moi pour les placer ailleurs. J'ai su, par la suite, qu'il y a eu une descente allemande au couvent.

Notre équipe a ainsi réussi à camoufler 500 enfants jusqu'à la Libération sans qu'aucun d'eux ne soient tombés entre les mains des Allemands. Notre fierté a été récompensée.

Nous avons pendant toute cette période, gardé le contact avec les enfants placés et payé une pension mensuelle aux familles qui les ont hébergés. Ceci comportait pas mal de dangers, car personne n'était à l'abri d'une fouille dans un train, et se balader avec une grosse somme d'argent était bien louche à l'époque.

Ma «planque personnelle» était au Service social de l'enfance à Grenoble. La directrice du service, M^{elle} Merceron-Vicat était au courant de mes activités clandestines. Elle a réussi avec intelligence et bonté à assurer ma situation vis-à-vis des autorités françaises et allemandes et des autres assistantes du service. Il n'y a jamais eu le moindre problème ni accroc, et de cette façon, j'ai pu vaquer à mes activités pas très ordinaires.

Dès la Libération, l'OSE a créé un service médico-social pour la ville de Lyon et les environs. Nous avons en charge 800 familles et 2 000 enfants rescapés de la déportation. Rares furent les familles dont les deux parents étaient présents. Inutile de décrire l'état moral de ces familles qui en grande partie avaient été démembrés. Il a fallu parer à beaucoup de problèmes tant matériels que de réadaptation à une vie normale ; et surtout, rendre aux jeunes confiance dans un avenir

meilleur. Nous avons essayé de les orienter vers diverses activités et métiers. Il faut ajouter à cela que ces familles étaient, pour la majeure partie, d'anciens internés des camps de Rivesaltes, Gurs, etc. Ils n'avaient pas la nationalité française et toutes les portes ne leur étaient pas ouvertes. Certains ont émigré aux États-Unis, d'autres en Palestine. Une autre catégorie a essayé de s'adapter à la vie en France.

Dès la fin de la guerre, j'ai été détaché de l'OSE au *Joint* et à l'UNRRA pour travailler dans divers ex-camps de concentration et dans des maisons d'enfants. Buchenwald fut le premier des camps dans lequel je suis arrivée. Que puis-je ajouter à tout ce qui a été dit ?

Nous avons évacué vers la Suisse 350 enfants regroupés à Buchenwald, âgés de 7 à 15 ans, sans parents naturellement. Dieu sait comment ils sont restés en vie. Le voyage en train a duré trois jours. Le médecin du convoi était le D^r Revel de Strasbourg. Nous avons traversé l'Allemagne dévastée (c'était tout de même une petite revanche) et sommes arrivés à Bâle. à notre grande surprise, nous nous sommes heurtés à de très grosses difficultés. Il est vrai que nous y sommes pour quelques chose ! Les autorités suisses avaient accepté de prendre en charge 120 enfants et nous en avons amenés 350. Le résultat fut que tout le convoi a été dirigé vers un camp. Quelle surprise désagréable ! Nous avons sorti les enfants d'un camp pour qu'ils se retrouvent dans un autre. L'intervention à Berne auprès des délégués du gouvernement n'a rien changé à l'état des choses. C'est alors que le gouvernement français a accepté de recevoir les 230 enfants restant. L'OSE les a hébergés dans une maison d'enfants.

Après avoir mis sur pied un service social au camp pour les personnes déplacées en instance d'émigration à Neustadt près de Luebeck, j'ai eu la direction d'une maison d'enfant

à Hausmannstaetten près de Gratz en Autriche. Il y avait 120 enfants de tous âges, tous rescapés des divers camps de la mort. Il a fallu leur apprendre à vivre dans un monde qui n'était pas concentrationnaire. Les enfants ne savaient ni manger, ni se laver, et surtout, n'avaient confiance en personne. Ils étaient d'une rare débrouillardise, ce qui probablement leur a permis de survivre. Les moniteurs étaient des rescapés et les enfants n'acceptaient généralement aucune autorité, mais ils se laissaient plus facilement convaincre par moi que par ceux qu'ils avaient connus aux camps. Les enfants étaient la terreur de la région, car inutile d'ajouter qu'ils étaient assez sauvages.

La maison a été liquidée par la suite. Une partie des enfants avaient trouvé quelques parents, d'autres sont partis pour les États-Unis et d'autres pour la Palestine. Après la fermeture de la maison d'enfants, j'ai encore travaillé au camp des personnes déplacées à Bad-Gastein en Autriche. Ces camps avaient pour but d'aider les gens à reprendre des forces physiques et morales pour affronter et recommencer une nouvelle vie.

Je ne veux pas finir ce long récit sans ajouter quelques phrases personnelles...

Aujourd'hui, avec la perspective de quelques quarante ans de passés, je ne vois probablement pas les choses telles que je les ai vues à cette époque. C'était une période de ma vie très intense pendant laquelle j'ai vu bien des douleurs. J'ai fait connaissance avec la tristesse, la peur, et souvent l'incapacité de faire quelque chose.

Beaucoup de questions sont restées sans réponses jusqu'à ce jour et le resteront probablement toujours. Si j'ai pu, dans ce torrent qui voulait balayer toute l'Europe, faire quelque chose de bien, aider, soulager, donner un peu d'espoir, toute ma récompense est là.

Ramat-Gan, le 09/02/1984
Fanny Nezer (Loinger)

D^r G. REVEL

ÉVOCAATION
DE BUCHENWALD

PRÉFACE

par

M. Léon MEISS

Président du Consistoire Central

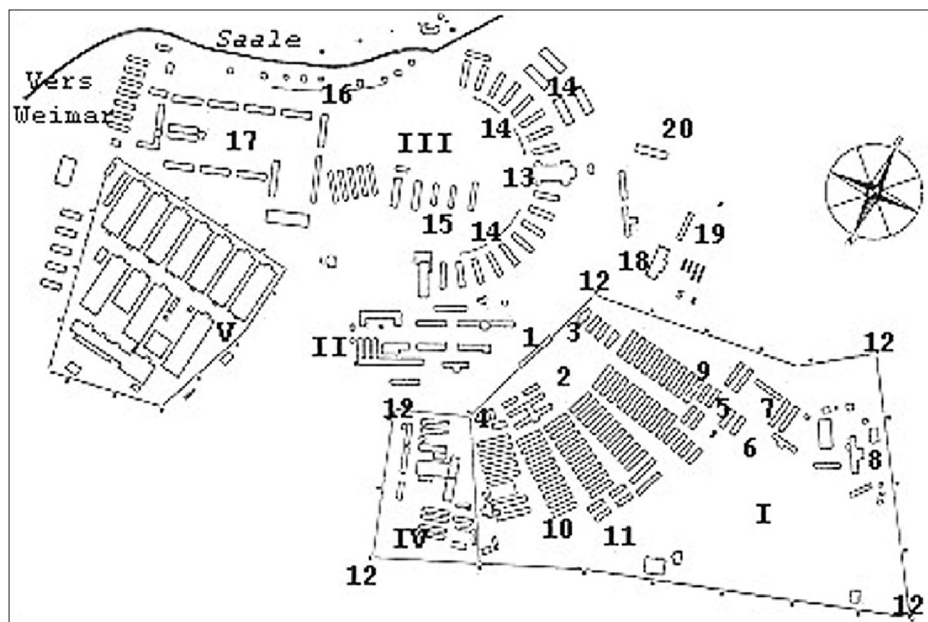


IMPRIMERIE ALSACIENNE
1947

Couverture de l'édition originale de 1947 du rapport du D^r Gaston Revel sur sa mission au camp de Buchenwald écrit en juin 1945.

Évocation
de Buchenwald

Plan schématique du camp de Buchenwald.



I– Zone des barbelés.

1. Grande porte et tour.
2. Place d'appel.
3. Cantine des détenus.
4. Crématoire.
5. Cinéma.
6. Maison «spéciale».
7. Infirmerie des détenus.
8. Porcherie.
9. Station d'expériences
Block 46.
10. Institut d'Hygiène
Block 50.
11. Station d'extermination
Block 61.
12. Tours de garde.

**II– Zone de la
*Kommandantur.***

**III– Zone des officiers SS
et des troupes SS.**

13. Cantine SS.
14. Casernes.
15. Baraquement d'internement
«Fichtenbein».
16. Villas des officiers SS.
17. Garage pour la troupe.
18. Manège.
19. Dispositif d'exécution
«Écurie».
20. Infirmerie de la SS.

**IV– *Deutsche
Ausrüstungs-Werke
(DAW).***

**V– Usines d'armement
*Gustlaff.***

Préface

*par Léon Meiss,
président du Consistoire central
des Israélites de France, 1947*

Pour nous les rescapés, il n'y a ni lassitude ni ennui, il n'y a que l'indignation, la révolte devant ce massacre des Juifs que l'ennemi a condamnés à mort sans jugement, sans raison, sans justification, uniquement parce qu'ils étaient juifs.

Et lorsqu'en tournant les pages de la publication que le D^r Revel nous présente nous vivons jour par jour et dans tous les détails le long, le cruel martyre de ceux qui accomplirent le suprême pèlerinage vers les camps d'extermination et de mort, nous ressentons plus profondément encore l'horreur d'une doctrine qui a fait tant de mal au monde, qui a coûté tant de sang et de larmes, qui a frappé Israël plus que les autres, plus que les Allemands eux-mêmes, puisque les deux tiers des Juifs d'Europe en ont été les innocentes victimes.

En lisant l'ouvrage du D^r Revel, les familles éprouvées qui ignorent jusqu'à la date de la disparition de l'être cher, auxquelles la consolation est refusée de venir se recueillir sur la tombe où repose celui, ceux qu'elles pleurent, communieront dans un même sentiment de pieux souvenir.

Deux ans seulement ont passé depuis que les portes des camps nazis se sont ouvertes devant les quelques malheureux qui avaient survécu à tant de misères et déjà l'oubli se fait peu à peu dans les cœurs.

On prêche la réconciliation. On recommande la pitié pour les persécuteurs «égérés», pour ceux qui personnifient dans le monde la haine, le mépris de la condition humaine, l'injustice et l'assassinat.

Parmi les persécutions dont nous ne revendiquons pas le monopole, celle des Juifs a été la plus odieuse, la plus ignoble.

Elle a été plus affreuse que toutes celles qu'Israël a subies au cours de son histoire.

Il ne faut pas que l'oubli se fasse.

Nous devons, nous voulons nous souvenir. Nous le voulons parce qu'il faut que les générations qui montent sachent à quoi peuvent aboutir des doctrines totalitaires, des théories raciales, des mouvements antisémites.

Sous la plume du D^r Revel, dont j'ai lu l'ouvrage non seulement avec la sympathie que commande l'amitié, mais avec la rigueur qui s'impose au président du Consistoire central des Israélites de France, j'ai trouvé comme un leitmotiv cette leçon que je propose aux lecteurs :

«Pour sauver le monde, la civilisation, le judaïsme, n'oublions jamais.»

Évocation de Buchenwald

Au mois de juin 1945, j'ai eu l'occasion de pénétrer en Allemagne avec la première mission sanitaire juive. Nous avons comme tâche de nous informer sur la situation des Juifs dans les camps, sur leur possibilité de retour dans leur pays d'origine, sur les secours à apporter par les missions futures, sur l'état sanitaire des camps, sur le nombre des Juifs et surtout des enfants juifs dans les différents camps, et de préparer l'évacuation des soi-disant apatrides vers des centres d'accueil provisoires situés plus à l'ouest, jusqu'à ce qu'une solution définitive de leur avenir puisse être trouvée et appliquée.

Ce n'est pas sans une émotion poignante que nous pénétrâmes sur le sol allemand, quelques semaines à peine après la fin de la plus horrible des guerres faite aux enfants et aux vieillards, dans ce pays d'où une pseudo-mystique à prétention raciste a failli engloutir une civilisation plusieurs fois millénaire. Actuellement, les spectres des villes détruites témoignent par leurs visions dantesques d'un châtement sans précédent dans l'histoire du monde. De Sarrebruck par Francfort à Weimar, rien que des ruines. Des quartiers entiers sont par terre, couvrant de leurs décombres aussi loin que l'œil puisse porter. Parfois on voit un pâté de maisons réduit à un état squelettique,

avec ses poutres calcinées par les bombes incendiaires, ses ferrailles tordues par la chaleur. Des croix noires peintes sur les ruines indiquent les endroits où des êtres humains ont été ensevelis vivants, montrant les tombes qu'une fausse mystique leur a creusées. Par-ci, par-là un timide tuyau de poêle sortant d'un sous-sol indique un abri transformé en habitation sommaire. Nous sommes loin des promesses mirobolantes qu'un Goebbels ou un Ley¹ avaient faites à ce «*Herrenvolk*²». Des pans de mur restants sont encore couverts par des inscriptions de la propagande nazie, «*Die Parole der Woche*», «Le mot d'ordre de la semaine», et des trop fameux slogans avec lesquels le «*Propaganda-Ministerium*³» a empoisonné le monde.

Ceci m'a rappelé notre devise à nous, qui nous avait permis de «tenir» et qui est devenue réalité. On dira encore longtemps «*Chema Israël*⁴», quand on aura déjà oublié leur «*Heil Hitler*».

En attendant, le *Herrenvolk* fuyait l'occupant russe. N'est-ce pas là la meilleure réponse à ceux qui, malgré tout, voudraient encore croire que les masses du peuple allemand ignoraient les abominations des camps ! Les Allemands ne se chargent-ils pas eux-mêmes de leur infliger le plus indiscutable des démentis ! N'est-ce pas là l'aveu d'une conscience bien chargée ! Sur ces magnifiques *Autobahnen*⁵, pointes offensives dirigées contre le cœur des nations voisines, on voit errer des colonnes de piétons, ici traînant une charrette surchargée d'objets les plus hétéroclites, là poussant une brouette ou une voiture d'enfant, là

1. Robert Ley (1890-1945), organisateur du parti nazi et directeur du Front allemand du travail, se suicide avant d'être jugé à Nuremberg.

2. En allemand, «peuple des seigneurs».

3. En fait, *Propagandaministerium*, appellation commune du *Reichsministerium für Volksaufklärung und Propaganda* (RMVP), «ministère de l'Éducation du peuple et de la Propagande du Reich». Il a été créé début mars 1933 et dirigé par Joseph Goebbels, responsable de la propagande du parti nazi depuis 1930. [ndrc]

4. «Écoute Israël, le seigneur est notre Dieu, le seigneur est Un» : premier mot de la profession fondamentale du judaïsme. Tout Juif religieux est tenu de réciter le «*Chema*» deux fois par jour.

5. En allemand, «autoroutes».

encore portant à même le dos un sommaire paquetage. Mines défaites, habits boueux, souliers troués : juste retour des choses.

Les premiers Juifs que nous rencontrâmes étaient les soldats de la *MP*¹ américaine. Il y avait en effet un grand pourcentage de nos coreligionnaires parmi ces braves qui gardaient les ponts, surveillaient les routes, et ils n'étaient pas peu fiers d'être appelés à maintenir l'ordre dans cette nouvelle Allemagne qui avait un jour juré leur perte. Ils ne cachaient pas leur joie, partageaient leurs repas avec nous et nous encombraient de paquets et de recommandations. Ils débordaient d'enthousiasme et étaient pleins d'illusions. N'avaient-ils pas aidé à libérer nos frères !

Au fur et à mesure que nous approchions de notre but, le fameux camp de Buchenwald, l'angoisse prenait possession de nous, nous étreignait le cœur. Qu'allions-nous rencontrer, que venions-nous apporter à ces pauvres êtres qu'une si tragique destinée avait assaillis et presque anéantis ? Nous pensions à nos chers disparus que nous avions tous le secret – ô si petit ! – espoir de retrouver². Nous préparions notre plan de travail, nous partageant la tâche.

Je vois encore maintenant cette lugubre forêt au nord de Weimar qui couvre le Lesterberg où l'Allemagne de Goethe avait, dans un siècle plus heureux, vu une rencontre entre son poète national et Eckermann³.

À peine un siècle plus tard, par les faits d'une bande de gangsters, elle est encore une fois passée dans l'histoire comme la plus honteuse tache sur la civilisation allemande. Une seule

1. Sigle de *Military Police*, en anglais, « police militaire ».

2. Voir dans *Ma vie racontée à moi-même* de Gaston Revel les allusions aux membres de sa famille arrêtés ou déportés, en particulier son frère aîné, Alfred, et sa femme, Lucie (voir *supra*, p. 63).

3. Conversations de Goethe, vieillissant, avec le jeune poète et admirateur Johann Peter Eckermann dans la forêt de Weimar, promenades qui ont duré neuf ans et pendant lesquelles Eckermann recueille les souvenirs de Goethe, en particulier sur ses rencontres avec Napoléon et Byron, Schiller et Manzoni. Ce texte a été édité en français pour la première fois en 1941 par Gaston Gallimard.

route la parcourt, construite par les malheureux esclaves des temps modernes. Que de sueur, que de sang, que de morts a-t-elle engloutis ? Sept kilomètres de sol trempé, où des êtres humains, dont le seul crime était de ne pas être du même avis ou de la même essence que leurs bourreaux, ont dû accomplir des travaux de forçats et dans quelles conditions ! Arracher les arbres, les traîner sur le dos, casser des pierres, tirer le lourd rouleau compresseur sous les coups de matraque des tortionnaires, sous les crocs de chiens. On ne peut évoquer toutes les souffrances... Et nous la montions doucement cette route vers la célèbre colline « sans oiseaux »¹. Sans oiseaux ! Ces charmants hôtes des bois ont quitté cette terre trempée de sang, porte-drapeaux réputés de la barbarie nazie.

Nous avons quitté Weimar sous un beau soleil printanier et un peu plus loin nous trouvions un ciel gris. Même le soleil vient rarement visiter cette colline inhospitalière et les nuits y sont froides par la plus belle saison. Nous avons dû en faire l'expérience sur nous-mêmes, et avons été amenés à nous procurer des peaux de moutons pour nous protéger en plein mois de juin contre la fraîcheur du soir.

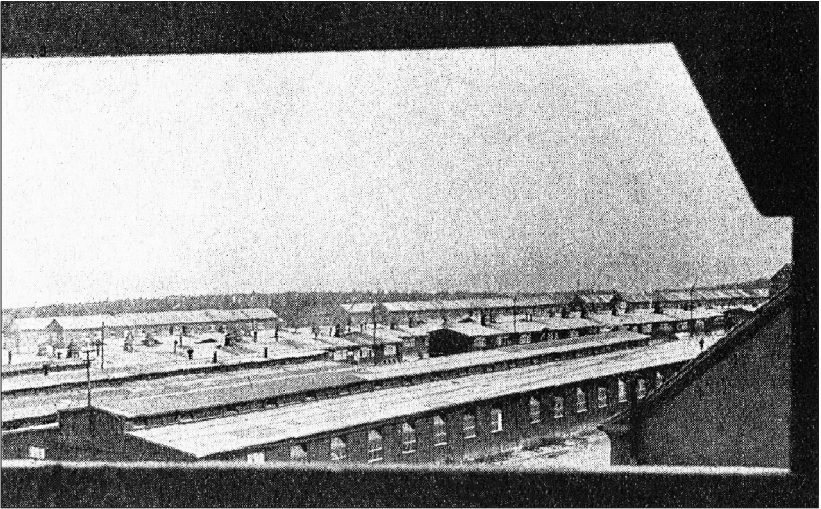
À l'approche du camp, la route était isolée par un double grillage de fil de fer barbelé, et à 100 mètres du KZ², une grande barrière barrait la route. De chaque côté de cette barrière se trouvait une guérite, et en travers de la route on lisait sur une colossale enseigne lumineuse :

HALT! – PASSAGE DÉFENDU

Les troupes alliées y ont accroché une autre pancarte avec les mots :

ICI COMMENCE LE RÈGNE DE LA BARBARIE !

-
1. *La Colline sans oiseaux. 14 mois à Buchenwald*, témoignage de Jean Puissant, Paris, Éditions du Félin, 2017 (1^{re} éd. 1945, Éditions du Rond-Point). Témoignage relatant son expérience concentrationnaire à Buchenwald, rédigé en mai et juin 1945.
 2. Abréviation du mot allemand *Konzentrationslager*, « camp de concentration ». Également abrégé en *KL*. [ndrc]



Vue générale du camp de Buchenwald situé à une dizaine de kilomètres de Weimar, Land de Thuringe actuel. (éd. 1947)

Un peu plus loin nous pénétrons dans le camp de travail. Actuellement, il n'en persiste plus que son enceinte électrifiée et la gare.

La gare ainsi que la voie ferrée ont été entièrement détruites par les détenus. Combien de gens y ont été débarqués, pour combien cela fut le dernier voyage!¹

On peut s'écrier avec Dante :

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate!

«Laissez toute espérance, vous qui entrez!²»

-
1. Jusqu'à l'arrivée des Alliés, le 11 avril 1945, les Allemands ont déporté des détenus du camp de Buchenwald, en priorité les Juifs, qu'ils fusillaient dans la forêt ou qu'ils transféraient plus à l'est, vers Iéna, à pied ou dans des wagons à bestiaux.
 2. Vers célèbre de Dante Alighieri dans *La Divine Comédie*, qui est à la fois une imitation de Virgile et la fidèle expression du dogme de l'Église sur l'éternité des peines de l'enfer. L'Évangile avait dit : «Allez au feu éternel!»

Ce fameux poème écrit vers 1320 représente la vision médiévale du monde. Virgile vient chercher le poète qui se trouve dans une forêt obscure (allégorie du péché) et va le mener vers l'Enfer, seule sortie de cette forêt. Dante et Virgile vont alors descendre à travers neuf cercles concentriques dans chacun desquels sont logés, par ordre de vice, les occupants de l'Enfer. On sait que Primo Levi se récitait des vers de Dante pour rester un homme dans l'enfer d'Auschwitz.

Ce camp de travail s'étend sur une surface de quelques kilomètres carrés. Il y avait des usines d'armement! Comble de sadisme de faire forger aux condamnés eux-mêmes les armes qui devaient aider à leur destruction! Mais les avions alliés ont complètement rasé ces lieux dans un raid précis, exécuté durant le repas de midi. La libération a interrompu la reconstruction souterraine de ces usines.

Cet énorme camp de travail créé de toutes pièces, en plein cœur d'une forêt inhospitalière, et où chaque pierre, chaque fer ont été arrosés de la sueur et du sang de tant d'hommes, a dû être une immense cité d'usines. On y distingue encore le tracé du chemin de fer intérieur avec ses lourds loris¹. On peut s'imaginer sans grande peine ce qu'a dû être le calvaire des forçats de ce camp.

Déraciner les arbres, aplanir le terrain, construire les premières baraques en bois, chercher les pierres de taille dans les carrières, les porter à même le dos, les ajuster, édifier les premières usines, installer les lourdes machines, et tout cela sous la «schlague» de leurs tortionnaires, sous les menaces des crocs des gros chiens-loups dressés contre ces hommes en habits de forçat.

Combien ont dû tomber pour ne plus se relever, combien ont été écrasés sous leurs lourdes charges, combien ont eu la tête broyée sous les grosses bottes des SS préposés à leur torture, combien y sont morts sous les morsures des bêtes, combien sont devenus fous de frayeur et de douleur, combien ont été acculés au suicide? Il est horrible de revivre en imagination ce que ces pauvres gens ont dû souffrir, à quel point cela a dû être horrible à supporter. L'évasion était impossible. Ce vaste camp était cerné par un double grillage de fil de fer monté sur isolants et parcouru jour et nuit par un courant de haute tension. Quiconque en approchait était instantanément carbonisé

1. Lorry, ou lori, ou encore loris : wagonnet plat et léger, poussé à bras d'hommes et servant à transporter des matériaux lors de la construction ou de l'entretien d'une voie ferrée.

et mourait dans d'atroces souffrances. Tous les 50 mètres, il y avait une tour de garde nommée *mirador*, d'où veillait un gardien armé d'une mitrailleuse. La nuit, toute l'enceinte était illuminée par un jeu de projecteurs. Pour s'évader, il fallait se jeter corps et âme perdus contre cette forteresse électrique, préférer une mort atroce à cette vie plus atroce encore.

On y entrait, on en sortait en colonnes encadrées des SS et leurs chiens meurtriers. On chantait – torture digne de la «*Deutsche Kultur*» – des chansons de marche nazies ou anti-sémites. Des cadavres mutilés étaient ramenés au camp, trophées d'une guerre sauvage faite par une bande hystérique à des êtres humains innocents. Ces 500 mètres séparant le camp de travail du KZ, combien de loques humaines les ont parcourus ? Chaque pas les rapprochait davantage de l'échéance fatale. Est-ce pour aujourd'hui, pour demain ? Combien de fois cette pensée a-t-elle dû traverser leur cerveau ! Ces hommes ont dû descendre tous les jours un peu plus bas dans la déchéance physique et morale avant de finir comme des bêtes, seuls, un amas de viande et d'os sans vie. Ils rentraient le soir au camp pour l'«appel», et étaient accueillis aux sons de la musique. L'orchestre jouait aussi pour chaque nouvel arrivée et pour chaque départ des sélectionnés pour Auschwitz. Souvent un enfant a joué pour le convoi qui emmenait son père ou sa mère, qu'il ne devait plus jamais revoir. Peut-on imaginer torture plus cruelle ! Ce sadisme dans le crime caractérise d'ailleurs toute l'entreprise de destruction des nazis et met en lumière le froid raffinement de leur cruauté. Nous lisons en effet au-dessus du grand portail du KZ, dans toutes les langues du monde, la sentence suivante :

JEDEM DAS SEINE
« À CHACUN SON DÛ »¹

1. Sur la signification précise, voir *supra*, note 1, page 91. Voir aussi les photos de l'entrée du camp reproduites page 90. [ndrc]



Entrée principale du camp de Buchenwald après le 11 avril 1945. Les civils sont des habitants des alentours que l'armée américaine a obligé à venir voir la réalité des crimes du régime nazi.

Pour les détenus, cela signifie : la schlague, la faim, la mort.
Pour les nazis : la domination du monde.

L'appel du soir était le « *nec plus ultra* » des tortures de la journée. Sous la pluie, sous la neige, couverts de loques, tremblants de froid, exténués, fatigués à mort, le ventre creux, les malheureux doivent rester debout sans fléchir, des heures entières à attendre qu'on appelle leur nom¹. Ils dorment debout, vacillent, l'esprit tendu, car malheur à eux s'ils ne répondent pas présent à l'appel de leur nom. Une seconde de défaillance, un retard dans la réponse et c'est le terrible châtiment. On le déshabille, on l'attache contre le cheval de manège, le bourreau lui compte 10, 20, 50 coups de nerf de

1. Bien entendu, lors de l'appel, les détenus devaient répondre à leur matricule. Celui-ci leur a été attribué à leur arrivée au camp. Précisons que son tatouage sur le bras gauche est une pratique exclusive au complexe concentrationnaire d'Auschwitz. [ndrc]

bœuf sur sa peau qui éclate, qui saigne, qui se détache, pendant que les haut-parleurs couvrent ses plaintes de chants nazis. On l’emmène mort ou vivant. Le bourreau a bien mérité de la patrie allemande. Tuer un Juif est récompensé de quelques jours de permission, d’une ration supplémentaire de tabac et d’alcool¹.

La vie humaine est à si bon compte !

Souvent les SS étaient ivres et se trompaient dans leur calcul. On recommençait l’appel jusqu’à ce que l’erreur soit trouvée. La vie au camp de travail était horrible, mais l’appel était la torture physique et morale la plus terrible et qui a laissé les plus profondes traces sur ces organismes minés.

L’appel terminé, les colonnes lugubres se mettaient en marche sous la conduite des chefs de bloc, les «*Blockältester*²», et se traînaient vers leurs baraques.

Je vous dois quelques explications sur les différentes catégories de détenus et leurs insignes distinctifs.

Les Juifs, qui faisaient la majeure partie des internés, portaient sur le côté gauche de la poitrine une croix de David rouge et jaune, combinée avec le numéro d’immatriculation. La croix de David rouge et verte signifiait «*Rassenschänder*» (injure à la race).

L’insigne rouge voulait dire «prisonnier politique aryen».

Le triangle vert à pointe vers le haut était porté par l’interné préventif.

Le noir signifiait «asocial», c’est-à-dire tous ceux qui avaient quitté leur travail sans autorisation du parti.

Lilas voulait dire «*Bibelforscher*» («étudiant de la Bible»).

Les roses étaient les condamnés pour attentat aux mœurs.

1. Précisons qu’il s’agit alors d’une prétendue tentative d’évasion du détenu juif. Aussi les gardes SS donnait cette motivation à leur assassinat, souvent arbitraire, d’un prisonnier pour bénéficier de ces récompenses. [ndrc]

2. En allemand, «chef du baraquement» ou «doyen du bloc». Généralement, il s’agit d’un détenu de droit commun. [ndrc]

Les plus dangereux pour les Juifs étaient les «verts», c'est-à-dire les criminels professionnels qu'on avait transférés des prisons dans les *KZ*¹. Ils furent chargés de surveiller les *Kommandos* de travail et les *Blocks* des Juifs, et surtout de brutaliser et d'assommer ces derniers. On savait utiliser les compétences.

Les «rouges», qui étaient principalement des Polonais «aryens», avaient les mêmes prérogatives et s'en acquittaient avec autant de zèle que de compétence.

Dans les *Blocks* des femmes régnaient comme «*Kapos*» les filles de joie et les criminelles des bouges de Berlin ou de Hambourg². La lie de la société avait été mobilisée pour tyranniser les Juifs et elle a mis toute son imagination pervertie au service du mal.

Les Juifs avaient leurs baraques à eux, qui n'étaient jamais éclairées. Dans ces baraques en planches disjointes, construites à même la terre, la plus élémentaire hygiène était impossible. Trois étages de bat-flancs en faisaient le tour, remplissaient le milieu et en représentaient l'unique ameublement. Ces bat-flancs, à peine assez larges pour permettre à trois hommes de s'y glisser, devaient en contenir six, parfois huit. Entre les différentes rangées, il y avait tout juste la place pour passer. Chaque groupe de «lits» était séparé du groupe voisin par des planches, formant une espèce de cage étroite. Les couchettes inférieures étaient directement sur le sol battu et les plus malsaines. Ni lumière ni air n'y arrivaient. Aussi, dans ces camps où chacun luttait âprement pour son

1. La lutte entre les «verts» (prisonniers de droit commun) et les «rouges» (prisonniers politiques) prit une intensité particulière au camp de Buchenwald. Parmi les premiers déportés, on trouve plus de 1 000 repris de justice que la SS appelait «criminels de métier» ou *BV* (*Berufsverbrecher*) et sur lesquels elle s'appuya jusqu'au moment où les détenus politiques prirent les commandes des postes clés du camp, en particulier le bureau de la statistique du travail.

2. Le bordel ou *Sonderbau* (littéralement, «maison spéciale»), qui se trouve à la limite du grand camp et du petit camp, près du cinéma, existe depuis 1943 sur décision de Himmler pour corrompre les détenus politiques.

existence, les places du «rez-de-chaussée» étaient occupées par les plus faibles. C'était la dernière station avant le four crématoire. Il est impossible de décrire ce que fut la vie dans ces baraques, sans éclairage, sans chauffage, sans aération. En été, on y grillait, on étouffait; en hiver, on y gelait. Chacun avait sa place assignée, où l'on mangeait, se déshabillait et se rhabillait. À chaque mouvement, on bousculait ses voisins. Condamnés à vivre dans l'obscurité la plus complète, on fut réduit à tâtonner, et même sans malveillance, on pouvait facilement se tromper de gamelle, de soulier, et se faire accuser de vol. L'acte le plus banal dégénérait en lutte. Les mourants étaient écrasés, sans avoir eu la possibilité de se garer. On n'y pouvait même pas mourir tranquillement. Morts et vivants couchaient pêle-mêle. Il était donc dans ces conditions impossible de tenir les stalles propres, faute de moyens, faute de temps. Les nazis y avaient créé une atmosphère avilissant les hommes au rang de bêtes.

Dans les premières années, il n'y avait que des *Kapos* aryens, anciens criminels de droit commun; mais plus tard, certains Juifs se prêtaient à cet emploi, dans l'espoir de pouvoir durer au préjudice des autres. Et c'est là que réside le plus grand drame des camps. Les nazis ont réussi à faire de certains Juifs les bourreaux de leurs propres frères. Souvent ces *Kapos* régnaient en tyrans dans les *Blocks*, sévissaient pour un rien. Ils étaient les maîtres absolus sur la vie et la mort de leurs «protégés», et leurs faveurs étaient plus convoitées que celles des SS eux-mêmes¹.

Ils distribuaient le manger, assignaient les places sur les bat-flancs, faisaient l'inspection corporelle, désignaient les hommes de corvée et établissaient les listes des détenus devant être «éliminés».

1. Le rôle des *Kapos* est primordial pour le maintien de l'ordre. À l'origine, les *Kapos* sont des prisonniers «aryens» encadrant un *Kommando* de travail. Mais il existe des *Kapos* à tous les postes administratifs, souvent prisonniers de droit commun. Ils représentent l'autorité nazie.

Tous les soirs ils faisaient défiler les gens nus devant un puissant projecteur pour rechercher les porteurs de poux, et les frappaient sauvagement s'ils en découvraient un. Mais la paille recouvrant leurs couches, vieille de quelques «générations» de détenus, était infestée de vermine et n'était jamais remplacée.

La distribution des rations journalières se faisait le soir sous le contrôle des *Kapos*. Les pauvres détenus, affamés, attendaient, malgré leur fatigue, patiemment leur tour. Un litre de soupe claire dans laquelle nageaient de rares débris de viande et que seulement quelques privilégiés arrivaient à repêcher, un pain noir pour trois, un bout de pâté immonde, un soupçon de margarine, un peu de *quark*¹, voilà la ration pour vingt-quatre heures, avec laquelle des êtres humains devaient fournir, dans des conditions extrêmement dures, un effort physique démesuré. Le matin, à 5 heures, on leur servait un demi-litre de café sans sucre, qu'ils devaient avoir bu en cinq minutes. On travaillait de 6 heures à 12 heures et de 1 heure à 6 heures, le plus souvent à l'air ; car il était défendu de donner aux Juifs un travail sous couvert, sauf pour certaines catégories d'ouvriers qualifiés. Que la déchéance physique devînt de plus en plus grave, que des maladies banales aient eu des conséquences désastreuses et aient donné lieu à des épidémies meurtrières, qui s'en étonnerait !

Tomber malade comportait pour le détenu de grands risques. On pouvait, à la rigueur, guérir sans soins, sans s'aliter. On échappait rarement au bourreau quand on n'avait plus la force de se lever, quand la faiblesse et la maladie vous clouaient au lit. D'ailleurs, par principe, on n'était pas reconnu malade si la température ne dépassait pas 39°C. Être envoyé à l'infirmerie pour maladie, et à plus forte raison pour une affection contagieuse, équivalait presque toujours à une condamnation à mort. Buchenwald ne possédait pas de chambre à gaz, mais tous les matins le médecin du camp passait dans les salles de

1. Fromage blanc.

malades et désignait ceux qui devaient être liquidés. Le procédé le plus usuel était la piqûre d'essence intracardiaque¹. Parfois l'héroïsme des médecins juifs, qui étaient employés comme infirmiers, réussit, avec la complicité du secrétaire de la régistature², à sauver un ami. On transportait le malade à la salle de douche où on le faisait passer dans une caisse ou sur une charretée de linge sale dans un *Block* ami pour le soigner au prix de quels sacrifices, au prix de quels risques !

D'un autre côté, les éléments dangereux, les *Kapos*, avaient de grandes chances de ne plus sortir vivants de l'infirmerie s'il leur arrivait le malheur de tomber eux-mêmes malades. Les médecins juifs y faisaient bonne garde.

Cette lutte héroïque contre l'opresseur trouve son couronnement dans un épisode digne d'être conté. Un père a réussi à cacher dans ses bagages son plus jeune fils et à le faire entrer clandestinement dans le camp. Ce petit être chétif a vécu à l'insu des bourreaux nazis et a vu la libération du camp³. Ne voyant jamais le jour, nourri et caché grâce à la complicité de tous, ce symbole de la résistance a passé de *Block* en *Block*, toujours caché, jamais retrouvé. Une chambrée menacée d'inspection le camouflait par tous les moyens imaginables. Enfoui sous la paille, roulé dans une couverture, enfermé dans une cachette aménagée en pleine terre, sous les bat-flancs, transporté d'un

-
1. Waldemar Hoven, médecin-chef SS de 1942 à 1943 au camp de Buchenwald, était spécialisé dans les injections pour tuer les détenus. Condamné à mort et exécuté en 1948 à l'issue du procès des médecins à Nuremberg. Voir aussi *infra*, note 1, page 190.
 2. Bureau des enregistrements et de la statistique du travail où étaient gérés les fichiers de tous les détenus.
 3. Le petit enfant caché dans le camp, Juschu, est arrivé le 5 août 1944 avec son père, Zacharias Zweig, il avait 3 ans. Il fut pris en charge par Willy Bleicher, l'un des résistants travaillant dans le bâtiment des vêtements, et protégé par une des chiennes SS, appelée Senta. Ces protections ne suffirent pas et le petit Juschu fut inscrit sur la liste des déportés à Auschwitz, le 2 octobre 1944. Il fut sauvé *in extremis* par un médecin de l'infirmerie qui lui provoqua une forte fièvre. Son protecteur fut arrêté et torturé, mais heureusement libéré par les Américains. Voir Miriam Rouveyre, *Enfants de Buchenwald*, Paris, Éd. Julliard, 1995, p. 84-93.

lieu à l'autre, tantôt dans les ordures, tantôt dans le tonneau de soupe, vivant dans une caisse, se cachant dans un cercueil, ce petit être a grandi à l'insu du bourreau grâce à l'héroïsme de tous ces pauvres gens que la mort guettait eux-mêmes à chaque instant, à chaque pas. Le cœur de toutes les femmes du camp¹, le cœur de tous ces hommes aurait versé sa dernière goutte de sang pour sauver cette jeune vie innocente.

Toute pratique religieuse était interdite au camp. Cela n'empêcha pas certains détenus juifs de faire régulièrement leurs prières et même d'organiser en cachette de vrais services religieux à l'occasion des jours de fêtes. Rares étaient les Juifs qui ne jeûnaient pas le jour de *Kippour*. Leurs tortionnaires se faisaient une joie sadique de leur infliger des tortures supplémentaires les jours de fêtes. *Pourim* était un motif pour eux de pendre en public un ou plusieurs détenus pour des raisons les plus futiles, généralement inventées de toutes pièces². Le jour des grandes fêtes, on les obligeait à transporter au galop des piles de briques en équilibre instable sur leurs bras à travers une haie de SS qui faisaient tomber une pluie de coups de matraque sur leur dos. Malheur à celui qui perdait une brique en route. Il devait ramasser sous des coups redoublés sa brique perdue et courir retrouver sa place dans la colonne. Quand toutes les briques étaient démenagées, il fallait les ramener à leur point de départ. Un autre « jeu » très amusant pour ces messieurs était le jeu du panier percé. Il s'agissait de transporter un tas de sable d'un endroit à l'autre dans des paniers troués. Il fallait courir le

1. Le camp comporte des effectifs féminins à partir de 1943 (10% de l'effectif total, soit 25 000 personnes), souvent affectés à des *Kommandos* extérieurs. Elles venaient d'Auschwitz ou de Ravensbrück.

2. Cette fête marque la victoire des Juifs sur leurs ennemis grâce à la reine Esther, au III^e siècle avant J.-C. À Nuremberg, face à la potence, Julius Streicher, directeur du journal *Der Stürmer*, *Gauleiter* de Franconie, connu pour ses violences verbales contre les Juifs, s'écria : « *Pourim* 1946 ! » Quelle est cette place de *Pourim* dans la mythologie nazie ? Et que signifie cette analogie, sinon le symbole de la permanence du mal, mais également la victoire finale des Juifs ?

plus vite possible pour ne pas perdre tout en route et être obligé, sous une pluie de coups, de ramasser le sable avec les mains dans son panier et de le transporter dans les mêmes conditions à son lieu de destination. Nombreux furent ceux qui perdaient leur vie dans ces terribles tournois. On s'imagine ce que cet exercice fut pour des êtres à la limite de leurs forces. S'ils ne mouraient pas tout de suite par un arrêt du cœur providentiel, leurs bourreaux leur écrasaient la tête à coups de botte ou les livraient à la curée de leurs chiens. Un «sport» très en vogue était encore la chasse à l'homme. Plusieurs SS choisissaient une victime, n'importe laquelle. On l'interpellaient, la faisait courir devant la mitrailleuse, on se la chassait de l'un à l'autre. Ce jeu continuait jusqu'à ce que le pauvre, fou de terreur et à bout de souffle, se lance pour en finir contre l'enceinte électrifiée du camp où il mourait misérablement. Ou l'on demandait à un détenu d'aller chercher une pelle laissée devant la porte, et au moment où il sortait du portail, on le tuait par un coup de revolver. On appelait cela «*Auf der Flucht erschossen*», «Tué pour tentative de fuite». S'il n'obéissait pas à l'ordre qu'on lui donnait, il était pendu pour révolte.

À ces «actions» individuelles se joignaient souvent des «actions» contre tel ou tel *Block*. Pour une raison futile, pour des événements survenus dans le monde extérieur (meurtre du conseiller d'ambassade von Rath¹, déclaration de guerre de la France ou des États-Unis), tous les Juifs furent entassés dans quelques *Blocks*, de sorte qu'une baraque pour laquelle 200 personnes étaient déjà de trop fut littéralement bourrée, à coups de crosse, d'un millier de gens. On fermait hermétiquement les

1. Le meurtre du conseiller d'ambassade allemand à Paris, Ernst vom Rath, fut le signal de la «Nuit de cristal», le 9 novembre 1938. Plusieurs milliers de Juifs furent arrêtés et envoyés aux camps de Dachau et de Buchenwald. À cette occasion les «criminels» voulurent participer au pillage des Juifs dans le camp et leur meneur fut éliminé par la SS. Les prisonniers politiques prirent alors progressivement l'administration du camp, dans une «stratégie de survie» selon les mots de Jorge Semprun. En 1943, les communistes parviennent à s'imposer comme doyens du camp et en prennent le contrôle administratif. Cf. Olivier Laliou, *La zone grise ? La Résistance française à Buchenwald*, Paris, Éd. Tallandier, 2005, p. 90-93.

ouvertures et on laissait ces pauvres êtres dans cette position durant quarante-huit heures, sans manger ni boire, sans leur permettre d'aller aux latrines, sans leur donner la possibilité de bouger seulement un bras, encore moins de s'asseoir.

Quand on ouvrait les portes, un très grand nombre étaient morts d'épuisement. Les cadavres rigides étaient enclavés entre les vivants. D'autres mouraient par la suite comme des mouches et nourrissaient sans interruption les bouches avides des fours crématoires.

Buchenwald n'avait pas sa chambre à gaz, mais on y faisait mourir les gens à petit feu. Leurs corps étaient brûlés et leur chair et leurs os transformés en engrais¹. Les fours crématoires étaient installés derrière le vieux camp et l'on avait aménagé un rocher de singes dans son enclos. Car il arrivait souvent qu'on y amenât une victime pour lui extorquer des aveux par la torture et qu'on l'y brûlât vif. Les cris des singes couvraient alors les hurlements de douleur des malheureuses victimes.

À un certain moment, l'afflux vers le camp fut tel que, malgré l'entassement dans les baraques, on ne pouvait « caser » tous les « clients ». On construisait des tentes sur la place d'appel² et l'on couchait les gens en plein air. Le chef du camp avait l'habitude de dire qu'aussi longtemps que l'on pouvait fermer le grand portail le camp n'était pas plein. Quand ce trop-plein risquait d'être atteint, les gens sous tentes étaient mis à la demi-ration et à des exercices forcés, et très rapidement leur effectif fondait. Les fours crématoires fonctionnaient à plein rendement. Ce n'est qu'au moment où une grave épidémie de

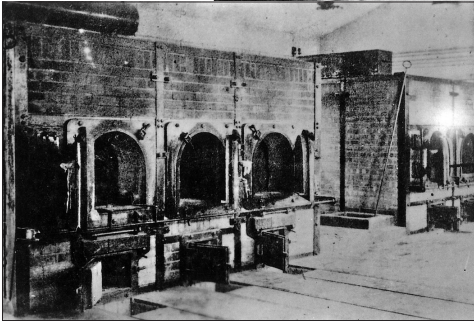
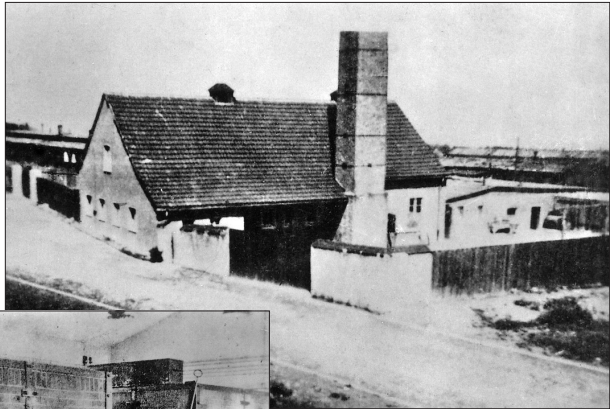
1. Le crématoire, achevé en 1941, se trouve à l'entrée du grand camp. Ce bâtiment massif comprend en sous-sol une grande salle pour la morgue, reliée par un ascenseur à deux chambres d'incinération avec au total six ouvertures. À côté se trouvent les *Blocks* de la pathologie où se pratiquaient les prélèvements de fragments de peau tatouée, les réductions de têtes, la fabrication d'abat-jour en peau humaine. Cf. Lalieu, *idem*, p. 65.

2. À l'intérieur du petit camp, initialement camp de quarantaine, et devant l'afflux des détenus en 1944, furent aménagées des tentes qui devinrent un véritable mouiroir. C'est là que furent entassés les Juifs qui arrivaient de partout après les « marches de la mort ».

typhus risquait de devenir un grave danger pour eux-mêmes qu'ils supprimèrent les tentes – et les habitants.

Comme tout camp de concentration qui se respecte, celui de Buchenwald avait ses stations d'expérimentations «scientifiques». On y pratiquait des essais d'inoculation de paludisme, de typhus exanthématique sur des sujets particulièrement sains, pour préparer du sérum curatif. Une ordonnance du «*Rassen-Institut*», Institut de culture de la race, défendant d'injecter du sérum juif à des «Aryens», mit fin à ces expériences. Néanmoins, on continuait à faire des vivisections, des greffes cancéreuses, des essais de transplantation de glandes endocrines, des recherches sur la fécondation artificielle, etc.¹

La maison des tortures et la cheminée des fours crémateurs du camp de Buchenwald, après avril 1945.



Les bouches des fours crémateurs du camp de Buchenwald, après avril 1945.

1. Les «expérimentations scientifiques» au camp de Buchenwald sont multiples: au *Block 46*, dans le laboratoire *IG Farben*, on inoculait différents virus de la typhoïde, la variole, le choléra, et on pratiquait des injections d'hormones synthétiques aux homosexuels. Dans le *Block 50*, dépendant de l'Institut d'hygiène de la *Waffen-SS*, se préparaient des vaccins, des prélèvements de sang, des expérimentations de physiologie nutritive. Au total, plus de 1 100 victimes ont servi de cobayes pour l'armée allemande et l'industrie pharmaceutique sous la direction du D^r Erwin Ding-Schuller.

Une industrie fleurissait dans le camp, c'était celle de la fabrication de «souvenirs». On confectionnait des abat-jour en peau humaine, des portefeuilles, des sacs, des couvertures de livres pour les dames des hauts fonctionnaires nazis. Les murs de leurs habitations luxueuses étaient garnis de cadres en peau humaine¹. Certaines parties du corps étaient plus recherchées que d'autres. Peut-on pousser la perversion et le sadisme plus loin ?



Présentation des objets fabriqués à partir des détenus assassinés retrouvés par les forces alliées au camp de Buchenwald : têtes réduites, abat-jour en peau, fragments de peau tatouée, etc.

1. Ilse Koch, surnommée «la chienne de Buchenwald» à cause de son sadisme, était friande de ce genre de décorations et choisissait personnellement ses victimes. Elle régna en maître avec son mari, Karl, jusqu'à leur arrestation, en 1942. Elle eut le temps de se faire installer un manège d'équitation, ainsi qu'un chenil et un jardin zoologique avec des singes, un loup et une fosse aux ours. Elle fut condamnée à la prison à perpétuité lors du procès de Buchenwald en 1947 par les Américains, et lors du procès d'Augsbourg en 1951 par les Allemands. Elle se suicide par pendaison dans la prison bavaroise d'Aichach, en septembre 1967.

Der Chefarzt
der Frauenklinik
des Landeskrankenhauses
der Provinz Schleswig-Holstein

Neustadt (Holst.), den 30.7.45.
Fernruf: 297 u. 874

Ergebnis der in Narkose ausgeführten gynäk. Untersuchung bei Frä. Fofa
Cohen vom 28.7.45:

Symphyse. Querschnittsnarbe am Unterleib oberhalb der
Hymen intakt.

Rectale Untersuchung: Winzig kleiner, hochgradig hypoplastischer
schmaler, anteflektierter, mobiler Uterus. Links sind die Adnexe nicht
zu tasten. Rechts findet sich ein verhältnismässig grosses, anscheinend
kleincystisch degeneriertes Ovar.

Als Behandlung werden energische Injektionskuren mit Hormon Präparaten
vorgeschlagen.

Dr. Giesecke
Chefarzt der Frauenklinik
des Landeskrankenhauses
der Provinz Schleswig-Holstein
Neustadt/Holst.

J. Curcio

Fac-similé du
procès-verbal
d'examen
gynécologique
pratiqué par
un médecin
allemand sur
une jeune fille
juive châtée
par ordre des
nazis dans
un camp
de concentration.

(L'opération a été pratiquée par un chirurgien juif en présence d'un SS. Le médecin SS a quitté [la salle] avant la fin de l'opération, ce qui a permis au chirurgien de laisser le second ovaire en place, mais déjà partiellement sectionné. Ceci a occasionné sa dégénérescence kystique.)

Traduction du procès-verbal établi par le Dr Giesecke, médecin-chef de la clinique gynécologique de l'hôpital départemental de la Province Schleswig-Holstein, à Neustadt le 30.7.45.

Résultat de l'examen gynécologique de Mlle Fofa Cohen faite sous anesthésie générale le 28.7.45:

Cicatrice horizontale du bas-ventre au-dessus de la symphyse.

Hymen intact

Toucher rectal:

Utérus minuscule, extrêmement hypoplasique, étroit, antefléchi, mobile. À gauche, les annexes sont impalpables. À droite, on trouve un ovaire relativement grand, probablement en dégénérescence polykystique.

Comme traitement, nous proposons des cures énergiques par injections hormonales.

Signé: Dr Giesecke.

Tandis que les détenus vivaient dans des conditions si misérables, on construisit à proximité du camp, dans une belle clairière de forêt exposée au sud, toute une petite ville de chalets coquets destinés aux familles des officiers SS¹. Tous ces travaux étaient exécutés par les habitants du camp. On y déploya un luxe inouï ; ces palais étaient dotés du confort le plus moderne. Toutes les salles de bain furent construites en marbre, les offices carrelés de partout. Les salles à manger avaient de belles baies vitrées avec aquarium et jardin d'hiver. Chauffage central, vide-ordures, glacière et cuisinière électriques, machines à laver, à repasser, à sécher, tout était prévu. Chaque maison avait son réseau téléphonique. Le luxe de l'ameublement était difficile à décrire. Là grandissait une enfance heureuse, et 500 mètres plus loin, on détruisait avec tous les raffinements de cruauté la vie humaine, après l'avoir avilie, après l'avoir rabaissée à l'échelon le plus bas de l'existence.

Le tableau ne serait pas complet, si je ne vous parlais pas des conditions de travail dans les chantiers extérieurs. Tous les détenus n'étaient pas occupés dans le camp de travail attendant au KZ. On constituait des *Kommandos* qui travaillaient dans les chantiers éloignés. Ces *Kommandos* partaient le matin de très bonne heure et se rendaient en colonnes, au pas cadencé et en chantant des chansons cyniques à 10, 15 kilomètres du camp. Un groupe de SS armés les escortaient ; les chiens les encadraient. Chaque défaillance en cours de marche était de suite prétexte à des sévices terribles ; chaque traînard était d'abord battu et, s'il n'avait plus la force de suivre la cadence de la marche, livré aux horribles crocs des chiens. Les morts restaient sur la route et étaient ramenés le soir, car il fallait ramener le même nombre de détenus, morts ou vifs.

1. Le camp de Buchenwald est une véritable ville qui s'étend sur 75 hectares. Les villas se trouvent dans la première zone dite «zone SS», jouxtant une fauconnerie en bois en hommage au maréchal Goering. Les villas servaient d'habitation pour les officiers de la garnison SS qui se trouvait à proximité et qui comprenait plusieurs milliers de soldats.

Les chantiers étaient très divers: travaux de réfection de routes, entretien ou construction de voies ferrées, manutention à la gare, corvée de bois dans la forêt, dans les scieries, travaux agricoles, travaux dans les usines d'armement, dans les usines souterraines, dans les carrières¹.

Détenus juifs
construisant
des fondations
pour de
nouveaux
baraquements
au camp de
Buchenwald,
15 juillet 1937-
1^{er} septembre
1939.



1. À partir de 1942, 70 *Kommandos* extérieurs et 14 sous-*Kommandos* firent du camp de Buchenwald un énorme complexe industriel aux mains de la SS pour la production aéronautique, carburant synthétique, fabrication de fusées et de munitions. En octobre 1944, ce sont 88 231 personnes de 28 nationalités différentes qui sont transformés en esclaves du travail forcé, dans 170 *Kommandos* externes.

Les *Aussenkommandos*, «commandos extérieurs», les plus terribles étaient ceux des carrières. On y envoyait de préférence des hommes «frais» ou des personnes dont on voulait se débarrasser rapidement. Ces carrières étaient cernées de fil de fer barbelé et gardées par une haie de SS armés. Les détenus n'avaient pas le droit d'y descendre par le chemin d'accès normal mais devaient y entrer le long des murs abrupts. Les SS s'amusaient à leur interdire les voies d'accès faciles par un tir précis, et nombreux étaient ceux qui arrivaient en bas les mains et les pieds meurtris. D'autres dérapaient et s'écrasaient en bas sur les rochers pointus. On les «finissait» par quelques coups de botte ou de crosse sur le crâne. Alors commençait le véritable «exercice». Les détenus devaient se charger mutuellement de lourds blocs de pierre sur les épaules et les monter au pas de course le long de longues échelles. Régulièrement quelques-uns s'abattaient avec leur lourd chargement au fond de la carrière pour y périr misérablement. Si une malheureuse victime laissait échapper sa pierre, elle devait retourner dans la carrière le long des parois abruptes, et on la recevait en bas par une pluie de coups, et la manœuvre recommençait. En haut, les blocs de rochers étaient jetés dans de lourds loris qu'un autre détenu devait pousser au trot sur les rails aboutissant à la route et où les pierres étaient chargées sur des camions. Tout le long du trajet, un SS l'escortait et l'encourageait de coups de bâton. Aussi l'effectif fondait-il rapidement. Le soir on ramenait 20, 30 cadavres défigurés au son d'une marche allègre. Quel sinistre cortège!

Ces *Kommandos* ressemblaient à des convois d'extermination. «*Arbeit macht frei!*», «Le travail affranchit!»

Un autre *Kommando* duquel on ne rentrait plus était celui des usines souterraines¹. Les équipes étaient régulièrement

1. La construction de galeries souterraines pour la fabrication de fusées causa des milliers de victimes, en particulier à Ohrdruf, le plus sinistre de ces *Kommandos* extérieurs, où plus de 10000 détenus furent chargés de creuser un ensemble de tunnels sur 10 km destinés à abriter des centres de communication et de commandement. Le *Kommando*

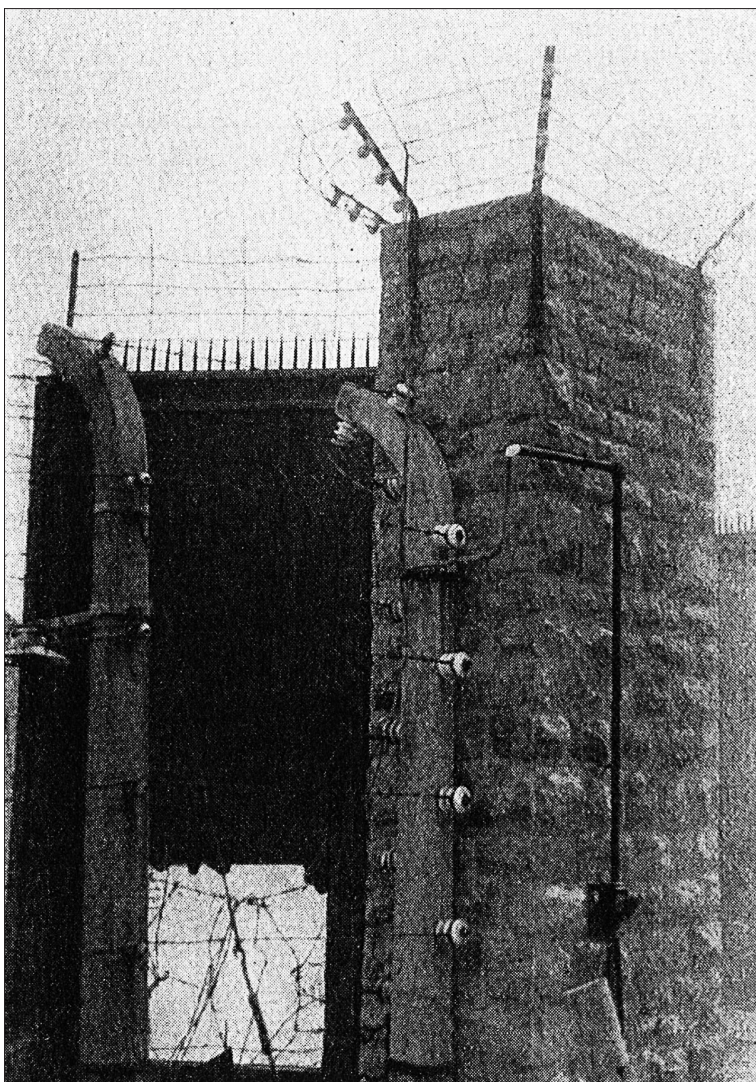
reconstituées toutes les six semaines. On choisissait de préférence des citadins et des intellectuels, probablement pour les écarter définitivement de la masse des travailleurs du camp, où ils auraient pu constituer un noyau spirituel de révolte. Une fois enrôlés dans ce *Kommando*, ils ne réapparaissaient plus vivants au camp. Rares étaient ceux qui y «duraient» plus de six semaines. Ce fait même a donné lieu à une enquête ordonnée par le «*Arbeitsministerium*» et dont on a trouvé trace dans les archives de la *Kommandantur* du camp. Dans ce dossier figurent des comptes rendus d'autopsie et des procès-verbaux essayant de prouver que les malheureuses victimes ne sont pas mortes d'intoxication, mais d'un processus d'artériosclérose suraiguë des artères cérébrales dû aux conditions de travail. Il paraît peu probable que la raison invoquée ait été la seule à incriminer et que les tortionnaires n'aient pas aussi une grande part de responsabilité dans ces décès.

Nous venons de mentionner les archives du camp. Ces archives ont existé, mais la cartothèque avait été détruite. Par contre, il existait encore une chambre pleine jusqu'aux combles de pièces d'identité non classées ayant appartenu aux personnes qui ont séjourné au camp de Buchenwald; mais aucune indication sur leur destinée ou leur séjour actuel. Tout ce qu'on pouvait en tirer était la certitude que ces gens avaient une fois passé par ce camp. D'un autre côté, on peut admettre que des pièces d'identité ont disparu et ont servi à des nazis à se glisser, sous l'identité d'un déporté, dans un autre camp et à se faire rapatrier comme déporté dans n'importe quel pays, et à échapper ainsi, au moins pour un certain temps, au juste châtement¹.

de Dora-Mittelbau, pour la fabrication des V2 et des bombes volantes, était alimenté par les détenus de Buchenwald jusqu'en octobre 1944 où il eut un statut autonome.

1. Le témoignage d'Armand Bulwa, *Après le bois de bêtres*, Paris, Éditions de l'Archipel, 2020, p. 102, décrit cette salle: «Le sol était jonché de casiers en bois comme on en trouvait alors dans les bibliothèques! C'étaient les fiches de tous les prisonniers passés par Buchenwald. [...] C'est comme ça que j'ai retrouvé ma fiche. Elle est toujours en ma possession.»

La carcasse de Buchenwald continue d'étendre ses ramifications sur un sol qui conservera longtemps la trace de ces souillures : témoins en bois et en fer de cet organisme à exterminations massives que fut le KZ Buchenwald.



Une partie de l'enceinte électrifiée du camp avec son réseau de haute tension. (éd. 1947)

Témoins vivants

Et voici les témoins en chair et en os : les rescapés de Buchenwald.

Lorsque les soldats américains pénétrèrent, en avril dernier, à l'intérieur du camp, ils n'y découvrirent en guise de traces humaines que des os. Soit les masses calcinées dont regorgeaient les fours crématoires et leurs alentours, soit les squelettes vivants à qui une lueur de vie permettait encore de se traîner à la rencontre des libérateurs. Malheureusement nombreux étaient ceux qui ne pouvaient plus profiter de la liberté si durement conquise, si longtemps attendue. Plus de 600 mouraient journellement des suites de tortures, des privations, des maladies. Cruel était leur sort ! Atteindre le jour de la libération et mourir quand même¹.

La résurrection progressive des survivants s'est faite rapidement. Grâce à la distribution abondante de vivres et de médicaments, à leur réinstallation dans les casernes des SS en dehors du camp, à la renaissance des activités morales et spirituelles, les squelettes, pour la plupart, ont repris de la chair.

1. La mortalité due à une nourriture trop riche ou inadaptée à des organismes si affaiblis est très élevée. On parle de 3000 morts. Il est fait mention d'une soupe très grasse fabriquée avec l'ours du zoo, tué pour la circonstance, cause d'un certain nombre de morts par dysenterie ou par indigestion. Cf. K. Hazan, É. Ghozlan, *À la vie!...*, *op. cit.*, p. 157.

Les ressortissants des pays occidentaux, non-Juifs et Juifs, sont déjà rapatriés.

Nous avons rencontré en juin, à Buchenwald, une population juive se composant pour 90 % de Juifs d'origine polonaise. Par suite d'arrivages et de départs journaliers, il est impossible de dresser un état démographique exact des Juifs présents au camp. Leur chiffre se monte à environ 3 000, dont à peu près 500 enfants et adolescents¹.

Leur subsistance est assurée. Ils s'administrent eux-mêmes par le truchement d'un comité juif qui, avec le concours de la direction militaire du camp, trouve une solution facile à tous les problèmes touchant la vie interne et matérielle. Le ravitaillement est obtenu par voie de réquisition sur la population civile, et le régime alimentaire est redevenu à peu près normal. L'équipement sanitaire, composé de l'infirmerie du camp, du *Truppenrevier*² et du luxueux sanatorium de Blankenheim³ (ancienne *Adolf-Hitler-Schule*), est largement suffisant et dispose d'un personnel compétent et dévoué.

Malgré cet apparent bien-être physique, une constatation s'impose dès le premier contact avec les rescapés : c'est la survivance, chez eux, chez tous, d'un état de surexcitation psychologique. Leur tension nerveuse est extrême. On lit dans leurs yeux et leurs gestes, on perçoit dans leurs paroles l'écho des souffrances endurées.

Il faut se persuader de ce fait que leur barème de la vie n'a plus guère de commun avec le nôtre. Pour l'apercevoir, il suffit peut-être de lire cette « Histoire des Juifs à Buchenwald », que nous avons recueillie sur les lieux, là où les morts et les vivants parlent le même langage, où les choses et les hommes témoignent des mêmes crimes.

1. Le chiffre est sous-estimé, puisqu'ils sont en réalité un millier de jeunes de 8 à 20 ans venus des ghettos de l'Est.

2. Infirmerie ou hôpital pour les gardes SS.

3. Le *Revier*, l'« infirmerie », se compose de six bâtiments, dont certains en pierre avec une salle d'opération, une pharmacie et un laboratoire d'analyses médicales.

Histoire des Juifs à Buchenwald

Les premiers Juifs arrivèrent à Buchenwald au printemps de 1938. C'étaient de petits groupes isolés, environ 2 200 Allemands et Autrichiens en provenance de Dachau, et 250 personnes rafées à Vienne après l'*Anschluss*. On leur infligea immédiatement un traitement particulièrement sévère. Ils étaient parqués dans des écuries en compagnie de criminels de droit commun. Leur nourriture se composait de 300 grammes de pain et de 0,75 litre de soupe à l'eau, que leurs codétenus leur volaient encore. La journée de travail était de quinze heures, cinq heures de repos, le reste se passait en chicanes. Quotidiennement, trois ou quatre Juifs étaient abattus en essayant de fuir. À ce rythme infernal rien ne pouvait résister. De ce premier lot d'internés de 1938, 20 rescapés subsistaient seulement en 1945, témoins lugubres d'un martyre de sept années consécutives.

L'allure générale du traitement subi par les Juifs à Buchenwald est presque toujours restée égale à elle-même durant ces sept années. Privations, brimades, sévices, tortures, exterminations se succèdent à cadence régulière. On peut cependant dans ce long martyrologe reconnaître des étapes, trancher des périodes : autant d'indices de l'existence d'une méthode réfléchie et mûre, raffinée et impitoyable, dans les cerveaux responsables de cette usine à cruautés que fut le *KL* Buchenwald.

I – Novembre 1938 : premières concentrations massives de citoyens allemands (« Rath-Aktion »)

L'annonce de l'attentat contre le conseiller d'ambassade vom Rath à Paris déclencha en Allemagne une action¹ qui aboutit à des rafles sur grande échelle et à la concentration de près de 12000 Juifs à Buchenwald. C'étaient exclusivement des citoyens allemands. Pour pénétrer dans le camp, ils devaient passer par une haie de SS armés de massues ; un nombre infime seulement y arriva sans blessures. On les parqua dans cinq baraques étroites, sans paillasses ni couvertures, sans latrines et sans infirmerie. La première nuit, ils étaient étendus par terre en quatre couches superposées, exposés aux coups de fouet et de pistolet des SS. Le tumulte qui en résulta put être qualifié de « révolte ». On en attacha un grand nombre en cercle par les mains, et on excita contre eux les chiens. Cette seule nuit, 70 personnes devinrent folles et furent abattues à coups de crosse par le SS-*Oberscharführer* Sommer². Parmi les nouveaux arrivés se trouvaient en grand nombre de riches commerçants, qui furent l'objet de honteux marchandages et se laissèrent dépouiller par les SS les plus subalternes. Les haut-parleurs promettaient une amélioration de leur sort à ceux qui sacrifiaient leur fortune à la *Lagerverwaltung*³.

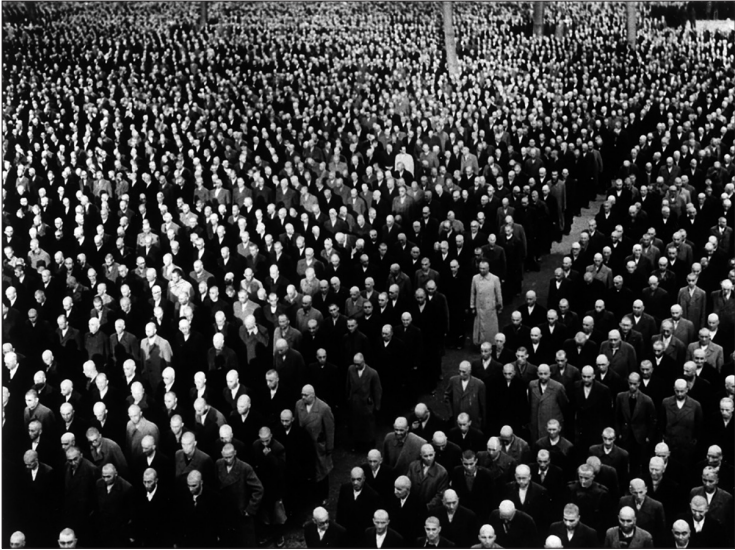
Des sommes évaluées à quelques millions devinrent ainsi la proie des SS et l'action se termina effectivement par le renvoi d'un grand nombre de spoliés.

1. Une opération. [ndrc]

2. Le SS-*Oberscharführer* Martin Sommer, gardien du camp de Buchenwald, est tristement connu pour son sadisme, au point qu'il fut jugé en 1943 par le juge SS Morgen. Il est parti sur le front de l'Est, où il perdit un bras et une jambe. Fait prisonnier par les Soviétiques, il est échangé en 1955 dans le cadre de négociations avec le chancelier fédéral Adenauer. Il retourne en Allemagne de l'Ouest, se marie et obtient même une pension pour ses handicaps. En juillet 1958, il est condamné par le tribunal de district de Bayreuth à la prison à vie. Il meurt à l'hôpital en 1988.

3. En allemand, « administration du camp ».

Le camp venait d'accueillir une série d'autres victimes : quelques milliers de Juifs arrêtés à Vienne après l'*Anschluss* et primitivement internés à Dachau¹. Mélangés au «rebut» de la Rath-*Aktion* et aux criminels de droit commun, ils furent astreints aux travaux les plus pénibles : transport d'excréments, de pierres très lourdes, extraction de pierres de carrière, abattage d'arbres, le tout en hiver, sur les routes enneigées et par un froid glacial. Jamais un Juif n'a été autorisé à travailler sous couvert.



Déportés juifs allemands au camp de Buchenwald, à la suite de la «Nuit de cristal», 10 novembre 1938.

Les criminels de droit commun jouirent bientôt d'un avancement que le zèle déployé à chicaner leurs codétenus juifs justifiait pleinement. Ils furent mués en chefs de *Block* (*Kapos*), et, de ce fait, les quelques instants de répit passés à la baraque

1. L'annexion de l'Autriche («*Anschluss*») par Hitler le 12 mars 1938 entraîna une vague de persécutions antisémites avant même l'arrivée des troupes allemandes : 190 000 Juifs subissent humiliations publiques, expropriations, émigration forcée. Les rues de Vienne sont le théâtre de scènes de violences et de brimades, des appartements et des commerces appartenant à des Juifs sont pillés. Ce pillage massif par la population et les fonctionnaires du parti nazi est caractéristique du «modèle viennois».

devinrent pour les Juifs un véritable enfer. Des *Kapos* leur enlevaient le peu de graisse qu'il y avait sur leur soupe, en sortaient le soupçon de viande, rognait les rations, volaient les rares articles de la cantine et les minimes sommes d'argent que les internés avaient pu soustraire à la cupidité des gardiens nazis. Ils tuaient les gens pour rien (le pain mal entassé, un couteau sale, un soulier crasseux). Les assassins étaient récompensés pour leurs affreuses besognes. La situation changea subitement lorsque les criminels de droit commun furent remplacés dans leurs fonctions par des *Kapos* juifs. Ceux-ci, viles créatures qui s'étaient vendues pour sauver leur propre peau, n'étaient jamais considérés par les nazis que comme des Juifs et pouvaient ainsi faire l'objet de plaintes qui furent parfois entendues. En cas de «despotisme» du *Kapo*, son élimination s'avérait plus facile, grâce surtout à la complicité de certaines infirmeries d'où jamais un *Kapo* malade ne ressortit vivant.

II – Septembre 1939 : la guerre mondiale. Arrivages et extermination d'apatrides orientaux

La déclaration de guerre et l'invasion de la Pologne en septembre 1939 furent suivies de près par l'arrivée à Buchenwald des premiers lamentables convois de l'Est. Vingt-cinq mille apatrides de tout âge, le plus souvent des pensionnaires d'asiles de vieillards et d'internats d'écoles¹, débarquèrent sur la place d'appel et y furent campés sous des tentes. Leur venue coïncidait avec une interdiction sévère de soigner les Juifs dans les infirmeries. Les SS-*Führer* Blank et Hinckelmann, véritables bêtes féroces, se chargèrent de les liquider².

1. Ce sont les Juifs polonais déchués de leur nationalité et souvent parqués dans un *no man's land* entre l'Allemagne et la Pologne.

2. Les SS-*Führer*, qui relèvent de deux branches différentes de l'administration de la SS, disposent d'une relative grande liberté du fait du flou administratif. Blank et Hinckelmann en usèrent et en abusèrent.

Les moyens habituels de tuerie «pour tentative de fuite» s'avérant trop lents, on a eu recours à des méthodes plus expéditives. On laissa les détenus sans manteaux et sans linge en plein hiver, sous les tentes, avec des demi-rations. On atteignit ainsi une moyenne de 60 morts par jour. Les rations empoisonnées firent le reste. Finalement, il ne resta que 500 squelettes vivants qu'on transféra dans le grand camp pour éviter des épidémies menaçantes.

L'horreur de ces exterminations massives ne saurait être peinte avec plus de réalisme saisissant que par le témoignage suivant, recueilli de la bouche d'un rescapé.

Déclaration du détenu L. Sch., de Vienne

«Le susmentionné était à partir du 21 septembre 1939 et pendant deux ans et demi croque-mort au camp de Buchenwald. Pendant l'hiver de 1939 on avait érigé à côté du crématoire une tente où tous les jours 40 à 50 prisonniers mouraient de faim et de froid. En outre, un grand nombre d'entre eux furent tués par piqûres par le *Hauptscharführer* Blank et le *Hauptscharführer* Hinckelmann. Le médecin du camp, *Hauptsturmführer* D^r Wagner, envoyait souvent des détenus juifs dont le mal durait trop longtemps dans le *Hauptrevier*, où ils étaient tués par piqûres. Le *Untersturmführer* D^r Eisch a souvent fait des amputations de tout un membre pour une petite plaie, puis a laissé mourir les gens ou les a achevés par une piqûre. Presque tous les jours on cherchait deux ou trois prisonniers de Buchenwald pour les pendre ou les piquer. Ces morts devaient être portés nuitamment en dehors du camp. Tous les jours également deux ou trois personnes était chassées à travers les postes des SS, qui les tuaient. Le SS ayant accompli cet acte d'héroïsme obtenait une permission et une ration supplémentaire de tabac et de vivres.»

D'autre part, pour rompre la «monotonie» de la vie au camp, les SS organisaient des «divertissements» dont le témoignage suivant, provenant également d'un rescapé, peut donner une idée.

Déclaration du détenu Stephan H., de Munich

«Il était de coutume en 1939-1940 de “punir” certains “délits” par des coups de fouet administrés en public. Les motifs étaient futiles et dictés par le plus grand arbitraire. Il existait tout un rituel pour ces sortes de “réjouissances”. Le haut-parleur annonçait après l'appel du soir le nom du délinquant, le motif de la punition et son degré. Tout le monde était obligé d'y assister et la pauvre victime était liée nue à un cheval de manège et fouettée. La quantité variait de 5 à 25 coups. Pour couvrir les cris et les hurlements de douleur de la victime, l'orchestre du camp jouait une marche.»

Tous les prétextes servaient à un raffinement de cruautés. Le 9 novembre 1939, le lendemain de l'attentat contre Hitler au *Bürgerbrauhaus*, tous les Juifs de Buchenwald furent enfermés dans leurs baraques obscurcies. Les SS choisirent alors 21 jeunes gens robustes, les conduisirent dans la carrière et les achevèrent «pour délit de fuite». Les autres restèrent enfermés pendant cinq jours sans nourriture, terrifiés d'angoisse. Le lendemain, une punition collective fut infligée au camp pour un soi-disant vol de cochon. Elle se traduisit par trois jours de privation de nourriture, mesure dont les conséquences furent très graves pour la santé des détenus.

À l'occasion de la visite faite au camp, en été 1940, par le *Kommandant Koch*¹, les SS chassèrent tous les invalides juifs de [inaptes au] travail dans la carrière et les fusillèrent.

1. Kark Otto Koch, premier commandant du camp de Buchenwald dès 1937, a été transféré

III – Mai 1940 : invasion des pays occidentaux. Arrivages et extermination de ressortissants hollandais, belges et français

L'extension des opérations militaires en mai 1940 fut à l'origine de vastes actions menées contre les citoyens hollandais, belges et français taxés de race juive. Les déportations commencèrent aussitôt, et dès la fin de l'année les premiers Juifs occidentaux arrivèrent dans les camps nazis.

Voici trois témoignages qui illustrent le traitement qu'ils y subirent.

*Déclaration du détenu polonais A. K. et du détenu
allemand L. H. sur l'assassinat de 400 Juifs hollandais
à Mauthausen*

«En février 1941, un groupe de 400 Juifs hollandais particulièrement vigoureux fut déporté à Buchenwald puis dirigé sur Mauthausen pour des soi-disant travaux de carrière. La carrière de Mauthausen était fermée de trois côtés par un grillage, le quatrième côté étant bordé par un fossé d'une profondeur de 20 à 25 mètres. Dans l'enceinte se trouvait un portail, nommé "portail de la mort". On pourchassait les détenus en direction du portail ; tout détenu qui y passait était abattu par un SS de garde.

«Dès leur arrivée (à minuit), les 400 Juifs hollandais passèrent au bain. Quarante d'entre eux furent chassés nus vers le grillage électrique, où ils moururent brûlés. Tous les autres furent enfermés en un seul *Block*. Le

au camp de Majdanek-Lublin en septembre 1941. Cette mutation est due à l'enquête qui fait suite à des allégations de corruption, fraude, détournement de fonds, ivrognerie, atteintes sexuelles et homicide. Il est relevé de ses fonctions lorsque 86 prisonniers de guerre soviétiques parviennent à s'échapper du camp de Majdanek en août 1942. Koch est mis en accusation et transféré à Berlin. À la suite de son procès, Koch est condamné à mort et fusillé le 5 avril 1945, une semaine avant la libération de Buchenwald.

lendemain, on leur fit parcourir au pas de course la distance du camp à la carrière; là il leur fut interdit d'utiliser les 148 marches de l'escalier, ils devaient descendre rapidement les parois à pic. Beaucoup s'y tuèrent. Aux survivants on attachait une planche sur la nuque et on obligeait deux codétenus à y poser une grosse pierre. À coups de crosse on forçait alors la victime à monter [avec] cette pierre au pas de course les 148 marches. Souvent les pierres retombaient, écrasant les pieds et les jambes des détenus suivants; on rouait de coups la victime, on lui remettait la pierre et la torture continuait. Un grand nombre se suicidèrent en sautant dans le vide. Au bout de cinq semaines, les 400 Juifs avaient tous péri.»

*Déclaration du détenu H. van R.,
de nationalité hollandaise*

«Je suis arrivé à Buchenwald le 24 avril 1942 et dans la carrière en mai¹. Le travail était extrêmement pénible, surtout la traction des voiturettes et bennes (*Loren*)². Ces voitures, chargées de pierres très lourdes, devaient être poussées sur une pente très raide jusqu'au niveau de la route. Il va sans dire que les SS, chargés de la surveillance, ne ménageaient pas les coups de crosse et de matraque. Tous les soirs, une trentaine de détenus (blessés, invalides ou morts) étaient entassés dans une *Lore* et subissaient des tortures indescriptibles. Les *Kapos*, qui étaient tous d'anciens criminels, leur écrasaient la tête à coups de botte ou les chassaient, si leurs blessures leur permettaient encore de faire un pas, à travers la haie des SS, qui les abattaient.

1. Il s'agit d'une carrière de pierres voisine du camp au-delà des casernes de SS. Les hommes chargeaient d'énormes blocs de pierre dans des wagonnets pour des travaux de terrassement et pour la construction de la voie ferrée Weimar-Buchenwald.

2. C'est-à-dire des wagonnets à benne basculante. [ndrc]

«Plus tard, je travaillai dans une carrière de sable de la SS-*Siedlung* Klein-Obringen¹, où nous étions surveillés par la Jeunesse hitlérienne. Le travail était tel qu'un grand nombre de Juifs se suicidèrent. On vit souvent des actes de lynchage.

«Le 1^{er} mai, on me surprit à fumer une cigarette. Punition: cinq jours sans pain et cinq dimanches de travail de force. Après appel dans le camp, la colonne des punis devait se rendre au pas de course à un tas de sable. Celui-ci, entassé dans des sacs, devait être transporté sur le dos, au pas de course, également sur une distance de 800 mètres. Tout le long du chemin, les SS, armés de fouets et de crosses, activaient la course. Puis le tas de sable devait être ramené dans les mêmes conditions à son point de départ. Ce "travail" durait quatre heures. Bilan: 7 morts, 50 blessés graves et 100 blessés légers.»

*Déclaration des détenus C., officier français,
et R. L., de Stuttgart*

«À Natzweiler arrivèrent un jour 120 NN-Prisonniers (NN = *Nacht und Nebel*, "nuit et brume"). Cette dénomination provient d'un ordre de Himmler qui déclarait "*vogel-frei*"² un certain nombre d'adversaires français et hollandais du régime nazi. Parmi eux se trouvaient quelques personnalités françaises éminentes (officiers supérieurs, fonctionnaires, médecins, etc.)³. À la section politique, ils furent immédiatement roués de coups. Ordre fut donné de les employer dehors et de les astreindre aux travaux

1. Colonie SS près de Weimar.

2. En allemand, «hors la loi».

3. *Nacht und Nebel*, «Nuit et brouillard», est le nom de code des «directives sur la poursuite pour infractions contre le Reich ou contre les forces d'occupation dans les territoires occupés». Elles sont l'application d'un décret du 7 décembre 1941 signé par le maréchal Keitel ordonnant la déportation de tous les ennemis ou opposants du III^e Reich.

les plus pénibles. Après trois heures de travaux forcés, 80 personnes étaient “éliminées”. En moins de six jours, 20 détenus durent passer à travers la haie des SS, qui les abattaient. Le travail se faisait sur les pentes abruptes, d'où quelques SS ou *Kapos* les faisaient glisser pour permettre aux autres SS de les abattre comme fugitifs. Les assassins recevaient, en guise de récompense, trois jours de permission et une ration supplémentaire de tabac et de vivres. Un SS alsacien, Fuchs, et un *Kapo* nommé Granes se sont particulièrement distingués. Il était défendu par le *Lagerarzt-Hauptsturmführer* D^r Schieslansky, de soigner les blessés¹.

«Toute résistance ouverte contre les tueries de SS avait des conséquences terribles. Un jour, l'*Oberscharführer* Heimber noya le Juif Abraham dans une flaque d'eau. Le frère de la victime, témoin oculaire du supplice, interrogé sur les causes du décès, dit ce qu'il avait vu lui-même. Il fut appelé à la conciergerie et questionné par le *Kommandant* Koch, qui lui promit l'impunité s'il révélait ce qu'il savait. Quelques jours après, il fut envoyé en arrêt. Quatre jours plus tard, il était mort. D'ailleurs, d'une façon générale, jamais Juif ne sortait vivant de l'arrêt. Parmi les antifascistes juifs morts en arrêt figurent: Jochem Pockard, Ernest Heilmann, président national-démocrate du *Landtag* prussien, et Kurt Eisner², fils du président du Conseil de Bavière.»

-
1. Le *KL* du Struthof, en Alsace (Bas-Rhin), est appelé aussi «Natzweiler» (nom germanisé du village de Natzwiller). Dès la quarantaine, les détenus sont divisés en deux catégories: les *NN* et les autres. Pour les *NN*, qui ne doivent plus avoir de contact avec le monde extérieur, une grande croix rouge est peinte sur leur veste et une bande rouge latérale sur chaque jambe de leur pantalon. Pour les autres détenus, les mêmes signes sont tracés à la peinture jaune.
 2. Kurt Eisner père était journaliste, écrivain, et participa en novembre 1918 au renversement de la monarchie de Bavière, dont il fut le Premier ministre-président. Il est assassiné le 21 février 1919, tandis que la Bavière devient une République des conseils (7 avril au 3 mai 1919). Une foule de 100 000 personnes accompagnent son cercueil.



Enceinte du camp de Buchenwald avec un mirador. (éd. 1947)

IV – Hiver 1941 : débuts des expérimentations physiologiques

Jusqu'ici, les nazis avaient employé les procédés barbares des hordes médiévales : c'était le déchaînement brutal des instincts les plus primaires de la bête humaine. En hiver 1941, ils mirent en pratique une méthode nouvelle, particulièrement odieuse. Les conquêtes les plus précieuses de la raison furent mises au service du mal. On prétextait de la science pour imposer d'atroces martyres : ce furent les premières expérimentations sur des hommes-cobayes.

À Buchenwald, on choisit d'abord des groupes de dix Juifs que l'on utilisa pour des expériences sur le paludisme et le typhus exanthématique. Le nombre des victimes alla sans cesse grandissant, pour atteindre bientôt 50 individus par groupe. L'expérimentation aurait pris des proportions plus

grandes encore si elle n'avait été subitement arrêtée sous le prétexte curieux que les théories raciales défendaient que le sérum des Juifs fût injecté à des Aryens.

Néanmoins, on découvrit bientôt d'autres formes d'utilisation des hommes-cobayes. Au printemps de 1942, à peu près 400 Juifs, déclarés inaptes au travail par le médecin du camp D^r Hoven¹, furent envoyés dans une station d'essai pour gaz de combat. Quelques jours plus tard, la réglementation était avisée de les porter sur la liste des morts.

V – Octobre 1942 : évacuation de la majorité des internés juifs vers les camps d'extermination. Situation instable de la minorité juive à Buchenwald jusqu'en hiver 1943-1944

Les ultimes succès remportés par la *Wehrmacht* sur les fronts de l'Est et de l'Ouest en été 1942 décidèrent le gouvernement nazi à de grandes opérations de consolidation intérieure. Des déportés non juifs et juifs, provenant des régions occupées, affluèrent de plus en plus nombreux dans les camps de concentration du Reich.

Le 17 octobre 1942, il fut décrété que les Juifs de tous les camps seraient envoyés dans des camps spéciaux pour sélection définitive et liquidation. Le plus horrible de ces camps de liquidation fut celui d'Auschwitz. Cinq grands convois, composés de Juifs de toutes nationalités, quittèrent Buchenwald en direction d'Auschwitz. Au début de l'année 1943, il ne restait plus au *KL* Buchenwald que 200 internés juifs.

1. Le SS *Hauptsturmführer* (équivalent du grade de capitaine) Waldemar Hoven, médecin chef du camp de Buchenwald est responsable d'exécutions massives de déportés par injections. Il est arrêté en 1943, lors du procès de Karl Koch et accusé d'être l'exécutant de meurtres commandités par Koch. Il est libéré en avril 1945, mais capturé par les Alliés. Il est condamné à mort pour crimes contre l'humanité et pendu dans la prison de Landsberg, le 2 juin 1948.

Leur situation resta soumise à des fluctuations dues aux circonstances politiques ou à la mentalité des chefs de camp. Tout d'abord, en raison de la pénurie de main-d'œuvre, il y eut une nette amélioration. Mais en été 1943, les *Scharführer* Schmidt et Greuel, l'*Arbeitsdienstführer* Simon et le *Rapportführer* Hofschulte déclenchèrent une importante action liquidative. Schmidt et Greuel désignaient les victimes, Simon et Hofschulte les fouettaient. Le *Lagerführer* Gust les envoyait à l'arrêt puis à l'hôpital, où on leur administrait des piqûres (*Abspritzen*¹).²

Grâce à la résistance passive par des faux d'écriture et à la complicité des non-Juifs et Juifs employés à l'hôpital, beaucoup de détenus ont pu être sauvés³.

Signalons qu'à la même époque on imposait aux Juifs comme sanction punitive des privations de rations. Mais les *Kommandos* arrivaient, au risque de leur vie, à ravitailler les *Blocks* punis.

VI – Hiver, printemps et été 1944 : arrivages des grands transports, surpeuplement

En 1944, de grands transports venant de l'Est déposèrent au *KL* Buchenwald un agglomérat de Juifs, supérieur à tous les précédents.

-
1. *Abspritzen*, littéralement, «asperger d'eau», «passer au jet». Dans le jargon du camp, il désigne effectivement l'administration d'une piqûre létale à l'infirmerie. [ndrc]
 2. Sur le personnel nazi de Buchenwald, voir David A. Hackett, *Der Buchenwald-Report. Bericht über das Konzentrationslager Buchenwald bei Weimar* («Le rapport de Buchenwald. Témoignages sur le camp de concentration de Buchenwald près de Weimar»), Munich, C H Beck Verlag, 1996, 456 pages. «Environ 120 détenus, alors qu'ils étaient encore dans le camp qui venait d'être libéré, couchèrent par écrit des textes sur presque tous les domaines de la vie et de la mort au camp. Réalisé à l'origine pour le quartier général des forces alliées en Europe, le rapport complet est considéré aujourd'hui comme "document-clé" sur l'histoire du camp de concentration.» (<https://www.buchenwald.de/fr/674/>)
 3. Le *Revier*, l'«infirmerie», se trouve à l'ouest du petit camp, dans la partie boisée. D'abord aux mains des «droits communs», l'hôpital a connu quelques vrais médecins et surtout une équipe de 280 infirmiers qui, bien que surveillés par les SS, pouvaient changer les listes, admettre des détenus non malades, aider les jeunes à se cacher.

Ce furent d'abord les sélectionnés qu'Auschwitz avait reconnus capables de travailler¹. Puis, au printemps, les arrivages de Hongrois, à la cadence de 1 000 à 1 500 hommes par convoi. Enfin, en été, les transports amenant au centre de l'Allemagne les détenus évacués des camps de l'Est par suite de l'avance de l'Armée rouge.

De jour en jour, l'impossibilité de parquer tout ce bétail humain dans l'enceinte du camp s'avéra davantage. Mais les *Lagerführer* avaient pour habitude de déclarer que le KL ne devait être considéré comme surpeuplé aussi longtemps qu'on pouvait encore fermer le portail.

En principe, les arrivants étaient destinés à des *Kommandos* situés à l'extérieur du camp. On leur y faisait des conditions d'existence telles qu'elles entraînaient une déchéance rapide et totale des travailleurs.

Nous citerons comme exemple l'*Aussenkommando* Buchenwald-Leau², formé en septembre 1944 en vue de la construction d'une usine souterraine. Les forçats étaient des Français, presque tous citadins et intellectuels, et des Juifs de Varsovie. Le travail se faisait sous terre, ils ne voyaient plus le soleil pendant des semaines. La mortalité fut immense, provoquée par l'excès de travail, la nourriture très réduite, les épidémies de dysenterie et d'endartérite oblitérante. Cet ensemble de circonstances provoqua même une enquête de la part des autorités nazies, sans que cette enquête modifiât naturellement quoi que ce soit à l'état de choses existant. La direction intérieure du camp essayait et réussissait parfois à sauver un certain nombre de jeunes de ces *Kommandos*, par des faux d'écriture et des substitutions d'éléments indésirables au service des SS.

1. C'est le cas de Léon Lewkowicz, l'un des 426 «enfants de Buchenwald». Voir Léon Lewkowicz, Katy Hazan, *Abi gezunt! Du moment que tu as la santé! Mémoires d'un enfant juif polonais*, Coll. «Savoirs», Paris, Éd. Le Manuscrit, 2022.

2. «Commando extérieur» Buchenwald-Leau. Dans ce *Kommando* fut aménagée une usine souterraine pour la construction de pièces d'avions *Junkers* et les bombes furent stockées dans les mines de sel de la firme *Solvay*.

Comment décrire les lamentables arrivées de sélectionnés d'Auschwitz? Ces malheureux étaient en route depuis plus de huit jours. Les cinq premiers jours s'étaient effectués à pied, sans nourriture ni boisson ni repos. Les traîneurs étaient impitoyablement abattus. Puis on avait engouffré les rescapés dans des wagons à bestiaux, une centaine par voiture, sans nourriture ni boisson. Ils mangeaient la neige qui filtrait à travers les planches de la toiture. Après différents arrêts dans des camps intermédiaires (Ravensbrück, Tuga¹), où ils étaient maltraités par les SS, ils arrivaient à Buchenwald, que certains d'entre eux avaient quitté quelques mois à peine auparavant. Leurs anciens camarades les retrouvaient maintenant, spectres horrifiants d'un autre monde².

Voici ce qu'un adolescent tchèque de 15 ans, transféré plus tard à Buchenwald, avait vu et vécu à Auschwitz-Birkenau.

Déclaration du détenu J. W., de Brno

«Âgé de 14 ans, je fus transféré le 20 mai 1944 du camp de Theresienstadt à celui d'Auschwitz-Birkenau. Les crématrices et les flammes sinistres de leurs cheminées nous saluaient de loin. Les hommes valides durent se rendre à pied jusqu'au camp en portant sur leurs épaules les malades. Une partie des vieux osa protester contre les SS qui leur enlevaient les ultimes restes de leur ration: ils furent exécutés sur place. Peu après minuit, nous arrivâmes au camp, où on nous parqua chez les Tchèques. Nous restâmes deux jours sans aucune nourriture, et nous eûmes l'occasion de faire la constatation pénible que nos compatriotes, autrefois d'excellents camarades, s'étaient transformés en loups féroces. Ils nous battaient pour essayer de sauver leur propre vie.

1. Non localisé. [ndrc]

2. Les «marches de la mort» correspondent à l'évacuation des camps de concentration au moment de l'arrivée des Alliés. Elles sont responsables de plusieurs dizaines de milliers de morts (approximativement la moitié des détenus).

«Tout le monde savait au camp que chaque transport était voué, après six mois, aux chambres à gaz. Après un séjour d'un mois, nous apprîmes que le convoi le plus ancien allait être gazé. Notre convoi, quoique beaucoup plus récent, fut joint à l'autre pour sélection. Après tri, on réserva les hommes et les femmes les plus vigoureux. Tout le reste fut gazé.

«Après avoir lutté assez longuement, notre Ancien¹ obtint un contingent de jeunes gens robustes, capables de travailler. Sur les 1 500 rescapés que nous étions, le médecin du camp, SS-*Hauptsturmführer* Mengele², en choisit 98. J'étais parmi les "forts" et rejoignis immédiatement le camp. Les "inaptes" passèrent tous aux chambres à gaz. Au camp, je fus commissionnaire à la cuisine. Je visitai le *Block* où logeait le *Kommando* juif employé aux crématrices³. Mes camarades me décrivent les horreurs de ces fours, où je devais bientôt travailler moi-même. À partir du 19 mai arrivèrent les convois hongrois qui débarquaient environ 7 000 personnes par jour⁴. Je vais décrire maintenant ces convois et les crématrices.

-
1. Sans doute le *Blockältester*, «doyen du *Block*» ou «chef du baraquement».
 2. Josef Mengele, devenu *Hauptsturmführer* (capitaine) en 1943, est l'un des médecins tristement célèbres d'Auschwitz participant à la sélection des déportés voués à la mort. S'intéressant à la génétique, il utilisa des enfants, en particulier des jumeaux, pour ses «expériences» en laboratoire. Non identifié comme SS après la guerre, il parvint à s'enfuir en Argentine avec un passeport fourni par le Comité international de la Croix-Rouge. Commence alors une longue traque infructueuse à travers toute l'Amérique latine menée par le Centre Simon-Wiesenthal et le Mossad. Dans les années 1960, l'Allemagne de l'Ouest, après l'avoir couvert, promet une récompense pour sa capture. Il meurt en 1979 sous un faux nom. Son fils, Rolf, qui est allé lui rendre visite en 1977, rapporte avoir découvert un nazi impénitent, qui déclarait n'avoir personnellement blessé personne et n'avoir fait que son devoir.
 3. Les *Sonderskommandos*, «commandos spéciaux», les *Kommandos* des *Krematorium* (chambre à gaz et fours crématrices). Voir «Des voix sous la cendre», dans *Revue d'histoire de la Shoah*, n° 171, janvier-avril 2001.
 4. À compter du 15 mai 1944, les déportations de Juifs et de Tsiganes de Hongrie se succèdent à un rythme jamais atteint. Jusqu'au 9 juillet 1944, 437 402 Juifs hongrois sont déportés en 147 convois essentiellement à destination d'Auschwitz II-Birkenau où environ 350 000 sont immédiatement gazés. [ndrc]

«Deux mille personnes descendaient à la gare. Elles devaient jeter tous leurs bagages. Les femmes étaient séparées des hommes, les adolescents étant mis avec les adultes. Alors arrivait en auto le tortionnaire Mengele, qui choisissait les “valides” du convoi: 30 personnes sur 2000! Le reste était emmené par le chef des crématoires, *Oberscharführer* Moll¹. Il embarquait les vieux sur des camions qui allaient les déverser vivants dans les fosses ardentes. Les autres étaient emmenés aux chambres à gaz. Cette fournée à peine expédiée, de nouveaux convois arrivaient.

«À l'entrée des chambres à gaz il y avait un vestiaire où des écriteaux proclamaient dans toutes les langues: PLACEZ VOS SOULIERS DANS LES RAYONS ET RATTACHEZ-LES POUR NE POINT LES PERDRE. APRÈS LE BAIN VOUS AUREZ UN CAFÉ CHAUD. Les pauvres victimes se déshabillaient donc et pénétraient dans la chambre. Là étaient installés trois piliers pour les ventilateurs qui amenaient les flots de gaz. Un *Kommando* spécial poussait les gens dans les chambres à coups de matraque, et lorsqu'elles étaient pleines, on y jetait encore les petits enfants par une fenêtre. Il arrivait à Moll de saisir les nourrissons par les jambes et de leur briser le crâne contre le mur. Le gaz qui pénétrait lentement dans les chambres déchirait les poumons des malheureuses victimes, et pendant trois minutes on pouvait entendre des hurlements de douleur.

1. L'adjudant SS Otto Moll est surnommé «l'ange de la mort» – «*Malakh Hamoves*», en yiddish – par le *Sonderkommando* d'Auschwitz II-Birkenau. Il entre à la SS en mai 1935, puis intègre en 1940 le personnel des camps de concentration, d'abord à Sachsenhausen, puis à Auschwitz II-Birkenau à partir de mai 1941. En 1942, il est responsable des *Bunkers* 1 et 2 (deux chaumières aménagées en chambres à gaz au printemps de 1942). Il est ensuite *Lagerführer* dans les sous-camps de Fürstengrube et Gleiwitz I, puis, en mai 1944, au début de la période de la déportation massive des Juifs hongrois, il est rappelé à Birkenau pour être chef des *Krematoriums* (K2 à K5). À l'évacuation du camp, en janvier 1945, il est transféré au camp de concentration de Dachau puis à celui de Ravensbrück. Arrêté par les Alliés, il est jugé par un tribunal militaire américain en novembre 1945, condamné à mort pour crimes de guerre, puis pendu à la prison de Landsberg en mai 1946.

Puis les chambres étaient ouvertes, et quiconque donnait encore signe de vie était achevé.

«Les détenus du *Kommando* spécial avaient pour mission de traîner les cadavres hors des chambres, de leur enlever les bagues et de leur couper les cheveux, qui, mis en sacs, étaient expédiés aux fabriques. Puis ils devaient disposer les cadavres en tas de dix. Après contrôle effectué par Moll, les cadavres étaient jetés dans les fours, ou, si ceux-ci s'avéraient trop exigus, dans des fosses d'incinération. Il arrivait parfois que l'une ou l'autre des victimes, animée encore d'un reste de vie, essayait de s'échapper en rampant de la fosse : elle était impitoyablement achevée à coups de matraque. Un détenu du *Kommando* spécial fut trouvé par Moll détenteur d'une bague : il fut enduit de naphte et transformé en torche vivante. Moll disposa un jour 12 femmes, l'une derrière l'autre en une seule rangée, de telle sorte que toutes les têtes étaient au même niveau, et les abattit ainsi d'un seul coup. Il suspendit une fois un homme par les mains et tira jusqu'à ce que les bras se déchirent ; puis il le suspendit par les pieds et recommença la même torture. Un jour arriva au crématoire une danseuse italienne. Le *Rapportführer*, un ivrogne immonde, l'ayant fait danser nue, elle profita d'un moment favorable pour s'approcher de lui, lui arracha son pistolet et réussit à l'abattre. Mais dans la fusillade qui suivit, les SS restèrent naturellement vainqueurs. On vit aussi Moll choisir une famille de six personnes ; en présence de tous les autres il acheva d'abord à coups de pistolet le plus jeune, puis successivement les plus âgés pour finir par le père et la mère.

«Des milliers de femmes au crâne tondu me demandaient des nouvelles de leurs enfants ou de leurs maris. Je leur répondais qu'ils étaient encore en vie, alors que je savais parfaitement qu'ils étaient tous morts.»



Ticket de cantine SS d'une valeur de 50 *Reichsmark*.
Camp de Buchenwald.

VII – Automne 1944 : exterminations systématiques

L'évolution des opérations militaires sur les fronts de l'Est et de l'Ouest en été 1944 provoqua un afflux de plus en plus considérable d'éléments de toutes sortes au KL Buchenwald. Le contrôle des détenus devint plus inefficace de jour en jour. Pour parer à une situation aussi dangereuse, les autorités nazies décrétèrent en automne l'extermination systématique de tous les Juifs de Buchenwald.

Tous les prisonniers au travail dans les *Aussenkommandos* furent déclarés «inaptes» et renvoyés au camp central de Buchenwald, qui les dirigea immédiatement vers les camps d'extermination. En une seule fois, les *Aussenkommandos* Magdebourg et Zeiss reléguèrent 1 500 candidats à la mort. La plupart de ces pitoyables victimes furent effectivement anéanties à Auschwitz, quelques jours avant l'arrivée de l'Armée rouge.

Les enfants devaient être expédiés à Bergen-Belsen, les adultes à Auschwitz. On peut admettre qu'aucun Juif de Buchenwald

n'aurait pu échapper à ces mesures si des complicités sympathisantes, favorisées par les circonstances, n'avaient réussi à en cacher et sauver un certain nombre.

Par un sabotage adroit des listes établies par les SS, on put arracher à la mort 500 travailleurs relégués par les *Aussenkommandos*. De même, sur les quelques centaines d'enfants internés dans le KL Buchenwald, 21 seulement rejoignirent Bergen-Belsen. Il faut imputer en grande partie le mérite de ce sauvetage à l'infirmerie du camp, qui fit passer les enfants pour malades¹.

Si le surpeuplement du camp avait été à l'origine du décret d'extermination, il eut par contre une conséquence favorable : la séparation, autrefois étroite, entre non-Juifs et Juifs devint pratiquement nulle. Beaucoup de Juifs purent ainsi trouver aide et se cacher chez leurs nationaux, qui ont tous été, sauf certains Polonais, solidaires de leurs compatriotes juifs.

VIII – Hiver et printemps 1945 : derniers sursauts, panique et libération

Avec le déclenchement des offensives alliées d'hiver et de printemps 1945, l'évidence de la défaite commença de pénétrer l'esprit des SS les plus fanatiques. Un état de nervosité sans cesse croissante atteignit chez les gardiens son point culminant en avril, alors que les Alliés n'étaient plus qu'à quelques kilomètres.

Il est certain que, depuis longtemps, des mesures de liquidation avaient été envisagées en cas d'impossibilité d'évacuation du camp. Dans la soirée du 4 avril 1945, la nouvelle que

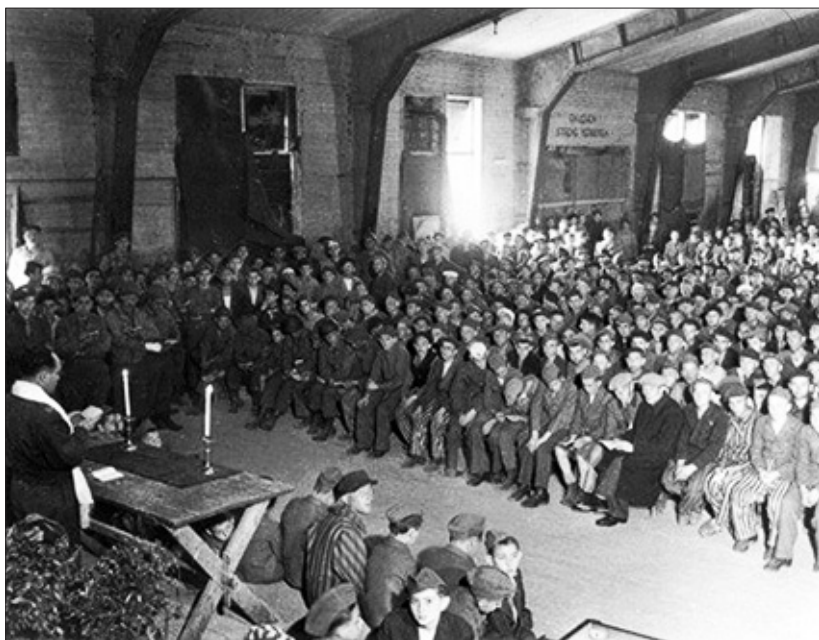
1. La résistance intérieure réussit à mettre sur pied, en 1943, un comité international du camp, composé de 10 communistes, de différentes nationalités, structurées en cellules triangulaires. Il contrôlait tous les secteurs, mit au point un système de sabotage de la production d'armement et de sauvetage des Juifs choisis par eux. C'est ainsi qu'il mit à l'abri les enfants.

les Alliés approchaient à toute allure provoqua chez les SS une véritable panique. L'administration décida alors de jouer son va-tout. Les haut-parleurs convoquèrent sur l'*Appellplatz* tous les Juifs. Ceux-ci sabotèrent cet ordre en se cachant chez les nationaux ou en brûlant les listes et les cartes individuelles. Les bureaux s'étant déclarés incapables de reconstituer rapidement listes et cartothèques, on décida de procéder à la recherche des Juifs dans les différents *Blocks*. Malgré le peu d'assurance des SS chargés de la besogne, ces ultimes persécutions donnèrent lieu à de nombreux actes de désespoir des victimes. Ce ne furent cependant que des sursauts sporadiques qui ne prirent point l'ampleur escomptée d'une liquidation générale. Il n'y avait plus guère que 100 SS, contre 8 000 détenus décidés à l'extrême¹.

Lorsque les premiers Américains pénétrèrent dans l'enceinte du camp, les portes de la liberté s'ouvrirent pour un peu plus de 5 000 Juifs, rescapés de l'enfer de Buchenwald.

Cent cinquante mille personnes y avaient trouvé la mort, soit par privations et épidémies, soit par suite des tortures subies, soit par élimination par piqûres, soit par les suicides de désespoir, et enfin par exécution par la corde ou le feu.

1. Des milliers de détenus sont évacués de force par les SS, le 7 et le 9 avril 1945, malgré les bombardements américains. Le 11 avril à 15 heures, alors que les tanks américains arrivent, les groupes de choc de détenus, menés par le doyen Hans Eiden, prennent d'assaut la tour de contrôle et hissent le drapeau blanc, sans grande résistance des SS. Lorsque les Américains arrivent, le camp est libéré, mais les hommes sont affamés. On sait que la *Wehrmacht* avait eu l'intention de bombarder le camp, ce qui n'a pas été possible faute de carburant. Voir Armand Bulwa, *op. cit.*, p. 95-96.



Office de *Shabbat* par le rabbin Schacter
au camp de Buchenwald libéré, après le 11 avril 1945.

Réadaptation et résurrection

Les spectateurs et les acteurs forcés d'une telle tragédie mettront longtemps sans doute à retrouver une âme normale. Leur subconscience reste fortement imprégnée du souvenir des horreurs et des injustices vécues et il suffit du moindre choc moral pour fausser leur psychisme.

Peut-on envisager le retour dans leur pays d'origine des Juifs d'Europe orientale libérés à Buchenwald? Pas pour le moment. Les Polonais, en particulier, ont eu tellement à souffrir de leurs nationaux en Pologne et encore pendant les années passées au *KL* qu'ils ne veulent plus retourner chez eux. Les visions déformées de leur patrie, dont les éléments matériels ont labouré leur chair, leur défendent d'imaginer qu'elle puisse jamais revenir à l'équité et à la tolérance.

On ne saurait aborder de tels syndromes psychiques par les moyens ordinaires. Il faut laisser faire le temps et recourir à des mesures de réadaptations provisoires.

Hâtons-nous d'indiquer que le tableau psychologique des libérés n'est pas fait que de traits négatifs. Sans doute, ces pauvres gens sont devant le vide, leur avenir est incertain, leur demain n'est encore fait de rien.

Mais ils disposent d'une incomparable force morale. Normalement, ces hommes auraient dû succomber; les voici

debout «quand même». Quelle somme d'énergie, de volonté de vie n'a-t-il fallu en eux pour les faire arriver là? Voici un enfant, l'un des rares rescapés de l'extermination systématique des plus jeunes. Il doit son salut uniquement au dévouement de ses parents et amis qui ont réussi à le cacher aux tortionnaires au prix de sacrifices inouïs. Mille fois leur vie était en danger, et mille fois ils ont réussi, non point à se sauver eux, mais à sauver l'enfant. Voici une mère libérée d'un camp de l'Est. Ayant appris que son enfant se trouvait en vie à Buchenwald, elle a fait 300 kilomètres à pied pour le retrouver. Voici une sœur qui a rejoint son frère dans les mêmes conditions. Exemples frappants de la persistance d'une vie intérieure et morale que rien n'a su briser. Nous l'avons retrouvée également dans les offices religieux du samedi, très fréquentés, dans l'intérêt qu'en général tous les libérés portent aux problèmes spirituels du judaïsme mondial.

Nous l'avons trouvée surtout au kibboutz Buchenwald, dont la présence mérite d'être signalée et prend la valeur d'un symbole.

Immédiatement après la libération, un groupe de 44 hommes et de 5 femmes, tous rescapés de Buchenwald, prit l'initiative de louer une ferme appartenant à la province de Thuringe et exploitant à peu près 500 *Morgen* (200 hectares) d'un tenant. Cette ferme a été appelée kibboutz Buchenwald (groupe rural de Buchenwald) et se trouve à Engendorf, près de Blankenheim. Elle se compose d'une dizaine de bâtiments groupés autour d'une vaste cour centrale et comprend une maison d'habitation, des écuries pour chevaux, bœufs, vaches, moutons, une porcherie, un hangar pour 6 voitures. La ferme possède en ce moment 5 chevaux, 8 bœufs, un taureau, 20 vaches, 2 veaux, 300 moutons, une chèvre, 33 cochons, 60 poules et canards. Elle dispose d'une auto, d'un tracteur, de 3 charrettes et de 7 voitures, ainsi que de l'outillage nécessaire pour une exploitation rationnelle. Elle fonctionne sous la direction d'un homme

de confiance, et chaque branche possède son expert (élevage, culture, etc.). L'existence du kibboutz ayant été signalée aux autorités du *Welfare-Office*, celles-ci ont fait connaître le vif intérêt qu'elles portaient à cette heureuse initiative, promettant leur appui à toutes entreprises semblables.

L'esprit est magnifique au kibboutz Buchenwald, le moral y est élevé et tous regardent l'avenir avec courage et confiance.¹

Perpétuant par son nom et par sa position, à quelques kilomètres de l'ancien camp de concentration, le souvenir des lieux de la mort, le kibboutz Buchenwald symbolise les droits imprescriptibles de chaque être humain à la vie et à la liberté.

D^r G. Revel
Juin 1945

Les photos prises deux mois après la libération sont dues à l'obligeance du capitaine Yves Lyon.

1. Cette description est à rapprocher du rapport du D^r Henri Nerson (p. 281 et suivante), qui aborde la question de l'état moral des Juifs dans les camps de DP. Cf. ci-après dans «Rapport sur une mission d'étude en Allemagne», p. 225 et suivantes.

UNION O.S.E.

**Rapports
sur la situation des Juifs
en Allemagne**

Octobre / Décembre 1945

GENÈVE 1945

Couverture de la première édition par l'Union OSE du *Rapport sur la situation des Juifs en Allemagne, octobre-décembre 1945*, Genève, 1945. La traduction anglaise de ce rapport a été publiée en 1946.

Union OSE

Rapports
sur la situation des Juifs
en Allemagne

octobre-décembre 1945

GENÈVE 1945

Avant-propos à la présente édition

par Katy Hazan

Les personnes déplacées (*Displaced Persons, DP*) après la Seconde Guerre mondiale

« Ils ne nous pardonneront jamais le mal qu'ils nous ont fait. » Que cette phrase désabusée et prémonitoire d'Alex Corti dans son film *Welcome in Vienna* est juste lorsqu'on aborde l'immédiat après guerre et la situation des *DP* juifs !

Le rapport des médecins de l'OSE dans les camps de *DP* de décembre 1945 est un cri d'alarme sur une dénazification improbable – et l'on sait maintenant combien elle fut un leurre¹ –, sur l'état d'esprit de la population allemande hostile à toute repentance, sur le traitement inique réservé aux personnes déplacées, en particulier aux Juifs qui sont souvent moins bien traités que leurs bourreaux. Il illustre et vient compléter le rapport Harrison sur le traitement des Juifs dans les camps de *DP* de la zone américaine et sur l'attitude pour le moins ambiguë

1. En 1951, le *Bundestag* vote à l'unanimité moins deux abstentions la fin du processus de dénazification. Pour la seule zone américaine, la plus ambitieuse en matière de dénazification, on sait que 13 millions de personnes ont été contrôlées, mais que seulement 1 à 2% d'entre elles ont été punies à la hauteur de leurs crimes. Pourtant on estime, qu'un sixième de la population adulte allemande a gravité, de près ou de loin, autour du *NSDAP*, le parti nazi. Pour les 12 procès qui suivirent celui de Nuremberg, les Alliés avaient la liste de 5000 criminels, mais en août 1946, lorsque s'ouvre le premier de ces procès, le nombre d'accusés est tombé à 185 et en 1950, il ne reste en prison que 50 accusés.

des vainqueurs sur le terrain de la vie quotidienne: «En l'état actuel des choses, nous semblons traiter les Juifs de la même manière que les nazis, à ceci près que nous ne les exterminons pas¹.» Au point que le D^r Gaston Revel en mission au camp de Neustadt, écrit, atterré, à sa femme: «Le plus grand drame est le climat, l'ambiance. La première chose qui frappe ici, c'est de voir les soldats et les officiers de la Wehrmacht et de la *Kriegsmarine* se promener avec leurs uniformes, fiers de leurs grades et chargés de décorations. Ils touchent du pain blanc pour une partie de leurs tickets et les *DP* ont un pain infect, noir, où il y a 80 % de déchets et qui est indigestible et inassimilable... On se demande qui est le vaincu!»

Le rapport du D^r Nerson à Bergen-Belsen aborde la question de l'état moral des Juifs survivants des camps de concentration. Les symptômes du trauma sont listés, mais on voit combien le corps médical est encore loin de réaliser l'état psychique des déportés. Enfin, malgré une situation sanitaire satisfaisante, la description minutieuse des symptômes cliniques des maladies physiques donne une idée de l'état réel des *DP*. Sa description très précise du camp, de sa logique administrative et politique, des rapports de force entre tous les protagonistes donne une image moins désespérante. La vie peut reprendre ses droits lorsque les survivants qui se sont donnés un nom biblique, *She'arit Hapleta* («Ce qu'il reste de survivants») s'organisent pour reconstruire une identité juive.

Des faits et des chiffres accablants

Mais qu'est-ce qu'un *DP*?

Printemps 1943, dans une maison de la banlieue sud de Londres, un groupe d'officiers alliés reçoit pour mission d'étudier «les

1. Le rapport Harrison donne des exemples: les centres sont parfois des anciens camps de concentration nazis; dans tous les cas, ils sont fermés par des barbelés; les contacts avec l'extérieur sont soumis à autorisation et rien n'est fait pour favoriser le regroupement familial des anciens détenus, qui souvent portent encore leurs tenues de bagnards.

conséquences des déplacements de populations causés par la guerre». Le service des *DP* est né. Son premier acte est d'établir une fiche d'identité dont se serviront les Alliés au fur et à mesure de leur progression sur le continent.

Le 17 septembre 1945, l'«organisme de recherches et de documentation» mis en place par les Alliés quitte Versailles pour Francfort-sur-le-Main. Les cartes de *DP*¹ sont tirées à des millions d'exemplaires. Deux millions quatre cent mille personnes déplacées sont répertoriées au fur et à mesure de l'avancée des Alliés dont 1,6 millions dans des camps.

Les Juifs sont une petite minorité dans cet ensemble, mais une minorité encombrante dont personne ne veut. Les rescapés de la Shoah sont les plus démunis, ils sont environ 130 000 en majorité dans les camps de la zone d'occupation américaine, mais leur nombre augmente dès 1946² avec l'arrivée massive de Juifs des pays d'Europe centrale qui fuient l'antisémitisme et le communisme.

En mai 1947, il y a encore 440 000 réfugiés juifs dans le monde dont 200 000 personnes dans des camps de *DP* en Allemagne, Autriche, Italie, et le dernier camp ferme en 1957.

Un siècle de déplacements de populations

La situation des *DP*, terme anglais pour personnes déplacées, est largement méconnue du grand public actuel, mais également de l'opinion publique de l'après-guerre. Il est vrai que l'Europe connaît des migrations forcées de populations depuis un siècle. Les transferts de population suite aux conflits balkaniques, suivis des conséquences de la Grande guerre, ont accentué ce mouvement : grecs et arméniens expulsés de Turquie, allemands partis des territoires occupés par la Pologne. Le régime nazi en bafouant le principe des

1. Une première version de ces cartes a été établie à Versailles, une 2^e à Francfort.

2. Le pogrom de Kielce (4 juillet 1946, 42 rescapés de la Shoah sont tués et une cinquantaine sont blessés) a été le signal d'une émigration massive des Juifs de Pologne.

nationalités et les droits des minorités a remodelé la carte de l'Europe. Sa chute et les rectifications de frontières qui s'en suivirent, les mouvements dus au nouvel affrontement idéologique et la redistribution des cartes entre l'est et l'ouest a jeté sur les routes des millions de gens, auxquels s'ajoutent les soldats bloqués aux quatre coins du monde. Tout cela explique, sans la justifier, l'indifférence concernant les camps de *DP*, ces nouveaux parias de l'Europe, une catégorie différente des réfugiés¹. Ces camps existent depuis 1945 et continuent à fonctionner jusqu'en 1949, et pour certains jusqu'en 1952, le dernier ferme ses portes en 1957. Ils ont constitué très vite, du fait de la question du rapatriement, un enjeu de Guerre froide. «La question des *DP* a été un enjeu épineux pour tous les Alliés. Regroupant martyrs du nazisme, collaborateurs, criminels de guerre, population fuyant le régime stalinien, cette population offre un profil ambigu, à la fois victime et suspecte².»

Un million de personnes³ qui n'ont pas pu ou pas voulu retourner dans leur pays d'origine, un million de personnes en détresse dont personne ne veut, un million de nouveaux parias.

«Le grand scandale» titre Claude Bourdet dans un numéro de *Chemins du Monde*⁴ qui est entièrement consacré à ce problème: «Trois ans après la guerre faite pour liquider l'oppression et le racisme, un million d'hommes, de femmes et d'enfants continuent à végéter au centre de l'Europe, pour la plupart dans les pays mêmes où ils furent emprisonnés par le nazisme, pour beaucoup dans des camps analogues

1. Dans les années 1920, le Comité intergouvernemental des réfugiés donne un statut particulier aux différentes catégories de réfugiés, russes blancs, arméniens, puis Juifs apatrides et espagnols.

2. Catherine Gousseff, *conférence internationale*, Institut Goethe, Paris, 23 au 25 mai 2013 (partenariat entre le Goethe-Institut Paris et l'UMR 8138 IRICE, CNRS/Universités de Paris I et Paris IV).

3. Plus exactement 870 000 personnes.

4. Cf. Collectif, *Personnes déplacées*, Paris, Éditions de Clermont, 1948, 352 p.

à ceux qu'avait si efficacement organisés Himmler, pour un grand nombre, au milieu de la population qui envoya ou laissa envoyer leurs épouses, époux, enfants ou parents dans les fours crématoires. Et tout ceci naturellement en bon ordre, avec une quantité tout à fait suffisante d'états à double entrée, de fiches, d'étiquettes, et, le cas échéant, de fil barbelé.» L'avantage de ce scandale, remarque-t-il judicieusement, est qu'il ne se voit pas. Un problème qui dure pour ne pas le résoudre. L'analogie avec les camps de réfugiés palestiniens est dans ce sens tout à fait pertinente, faire durer pour ne pas résoudre. Aujourd'hui, l'UNRAW¹ est largement responsable d'entretenir volontairement des réfugiés de père en fils, avec soi-disant les clefs de leurs maisons d'avant.

Qui sont-ils ? Et combien sont-ils exactement ?

Ce million est en fait le reliquat des 16 millions de personnes déplacées² dans le grand Reich allemand et constituées de groupes totalement différents : soldats prisonniers, travailleurs volontaires ou amenés de force³, déportés politiques et raciaux rescapés des camps de la mort, toutes les personnes ou communautés évacuées par les armées allemandes au moment de leur retraite, ainsi que les réfugiés de l'Est, baltes, ukrainiens, enfin les civils polonais ou russes que les Allemands ont emmenés sous la contrainte par villages entiers, sans compter les *Volksdeutschen*, ces minorités allemandes installées dans le grand Reich. Leur rapatriement

1. Acronyme de *United Nations Relief and Works Agency for Palestine Refugees in the Near East*, «Office de secours et de travaux des Nations unies pour les réfugiés de Palestine dans le Proche-Orient», programme de l'ONU créé en décembre 1949.

2. Certaines sources parlent de 14 millions. Voir l'article de l'abbé Glasberg, du Centre social d'orientation des étrangers, dans le même numéro de la revue *Chemins du Monde*, «Le dernier million», p. 112.

3. Ils sont 8 millions d'étrangers libérés en Allemagne en mai 1945. Il en reste un million en 1947 (dont 575 000 et 275 000 respectivement dans les zones d'occupation américaine et britannique).

commencé dès 1944, sur la base du volontariat est pratiquement terminé en 1946¹. Il reste les Polonais, les Baltes, les Yougoslaves, les Roumains qui fuient le régime communiste, ainsi que les Juifs qui ne veulent pas retourner dans leur pays d'origine, en général la Pologne, et qui veulent aller en Palestine mandataire². Tous se retrouvent dans les camps de *DP*, en attendant que l'on trouve une solution à la mesure de leurs souhaits. Ils ont besoin de certificats d'embauche, de visas de sortie d'Allemagne, de visas d'entrée ou d'hébergement dans le pays d'accueil, souvent possibles grâce à de la famille déjà sur place. Bref, on se croirait revenu à la situation des années 1930, la menace nazie en moins.

À partir de 1947, l'Organisation internationale des réfugiés³ (OIR) met en place des plans de «ré-établissement» pour les personnes déplacées, en négociant avec les gouvernements désireux de recruter de la main-d'œuvre. Cette solution, qui ne concerne jusque-là que 120 000 personnes, est limitée par le manque de transports, surtout pour ceux qui veulent partir vers les nouveaux mondes, et par le fait que les familles sont en principe exclues puisqu'il s'agit de contrats de travail personnels.

Certaines catégories ont été plus difficiles à traiter que d'autres. Les intellectuels, médecins, ingénieurs, musiciens, en nombre plus important dans les camps que dans la vie courante, ont eu à subir l'hostilité des groupements professionnels dans les éventuels pays d'accueil; leur reclassement n'a été possible qu'au prix d'un déclassement. Les vieillards, les enfants seuls⁴, les filles-mères sont autant de catégories

1. Le principe exclusif du volontariat est voté par l'assemblée générale des Nations unies en février 1946.

2. Ils sont 2 400 000 non rapatriés en octobre 1945, toutes catégories confondues, et 1 600 000 en 1947 dans les camps et hors camps, dont 250 000 Juifs environ.

3. La commission préparatoire de l'OIR succède à l'UNNRA.

4. Ils sont 70 000 de moins de six ans.

«à problèmes». Les pays d'accueil, c'est-à-dire l'Europe occidentale, n'acceptent de recevoir les *DP* qu'en fonction de leurs besoins de main d'œuvre et encore du bout des lèvres par peur de la concurrence professionnelle. De plus, la présence en France et en Angleterre des prisonniers de guerre allemands, main-d'œuvre gratuite jusqu'en 1948, puis devenus des travailleurs libres, vient concurrencer les *DP*.

En attendant un éventuel départ, les personnes déplacées ont cherché à être employées au service des troupes d'occupation alliées, 170 000 d'entre elles chez les Américains, ce qui leur permettait de sortir des camps avec des garanties juridiques. La situation en Italie a été plus floue : 160 000 personnes déplacées y vivent sans aucun statut, dont beaucoup de Juifs espérant partir clandestinement en Palestine. Tous sont la proie des trafiquants de tous poils, s'ils ne deviennent pas eux-mêmes trafiquants.

L'antisémitisme et le rapport Harrison

L'antisémitisme n'a malheureusement pas disparu avec le nazisme et la méconnaissance de ce que l'on appelait le génocide est générale dans les pays européens. Outre l'ampleur, les conditions du drame sont ignorées, les différents camps de concentration et d'extermination sont confondus dans ce que l'on appelait «les horreurs nazies» et le silence des nations peu évoqué. Car jusqu'au bout, les Juifs furent seuls, abandonnés dans l'indifférence ou les impératifs de la guerre, que ce soit les passagers du *Strouma*, ce bateau d'«illégaux» roumains fuyant le nazisme en 1942 et renvoyé par les Britanniques¹, ou les combattants du ghetto de Varsovie en 1943 qui se retrouvent sans armes, ni soutien du monde libre malgré leurs appels désespérés. La solution palestinienne (*Eretz Israël*) est pour la majorité d'entre eux la seule possible

1. Les 700 Juifs finirent par sombrer dans les eaux turques.

et souhaitée¹, malgré l'opposition britannique qui s'obstine à faire respecter le Livre blanc.

Les *DP* juifs originaires d'Europe centrale, polonais, hongrois, roumains refusent obstinément le rapatriement dans leurs pays d'origine et veulent émigrer en Palestine ou dans les nouveaux mondes. Des comités juifs se forment dans les camps et les rapports se tendent avec les autorités au point que le président Harry Truman chargea Earl G. Harrison –doyen de la faculté de Droit de l'université de Pennsylvanie et représentant des États-Unis au sein du Comité intergouvernemental pour les réfugiés²– de réaliser une étude sur les camps de personnes déplacées³. En août 1945, Harrison recommanda que les Juifs soient reconnus comme constituant un groupe distinct, qu'ils soient placés dans des camps exclusivement juifs, et qu'on les assiste en vue d'une future émigration hors d'Allemagne⁴. Le président Truman intervient personnellement en faveur des réfugiés et des orphelins de guerre par une «Directive du 22 décembre 1945» permettant d'attribuer en trois ans 35 515 visas américains à des *DP* dont 28 000 à des Juifs, sans modifier la loi des quotas. Il demande aux Britanniques une extension du Livre blanc mais en vain⁵.

1. La *Freeland League* fondée à Londres en 1935, et dont le siège se trouve à New York après la guerre, propose aux *DP* juifs la solution du Suriname (Guyane hollandaise, côte nord-est de l'Amérique du Sud) comme colonie juive.

2. Ou CIR, créé en 1938 au terme de la Conférence d'Évian –d'où son autre appellation, Comité d'Évian– organisée pour répondre aux besoins des personnes originaires du territoire du III^e Reich allemand et fuyant le régime nazi. [ndrc]

3. Le rapport est rédigé conjointement avec le D^r Joseph Schwartz, directeur européen du *Joint*. La délégation comprend également Patrick Malin, vice-directeur du comité inter-gouvernemental sur les réfugiés et Herbert Katzski du Conseil des réfugiés de guerre et directeur du *Joint* en Allemagne. L'implication du *Joint* dont l'OSE était proche explique la composition des missions des médecins de l'OSE au camp de Buchenwald d'abord puis dans les camps de *DP*.

4. Au total, entre le 1^{er} juillet 1947 et le 30 juin 1949, 82 000 *DP* juifs vont au Royaume-Uni, 69 000 au Canada, 55 000 en Australie, 35 000 en France, 27 000 en Argentine, 22 000 en Belgique et 20 000 au Brésil.

5. Suivant le Livre blanc, les visas pour la Palestine sont épuisés au mois d'août 1945.

À l'inverse, sur place, le général Patton, chef de la 3^e armée américaine dans le Sud de l'Allemagne multiplie les déclarations antisémites : «La version juive du *DP* est, dans la majorité des cas, une espèce de sous-homme dépourvu de tous les raffinements culturels et sociaux de l'époque¹.»

Les Alliés en Allemagne

Les camps de DP

«Tout camp est un système indigne de l'homme libre» proclame le D^r Joseph Weill qui compare les camps de *DP* aux camps d'internement français sous Vichy qu'il connaît bien. Le D^r Gaston Revel renchérit par cette constatation, «les *DP* se disent libérés mais pas libres²».

Les camps qui fonctionnent correctement comme des camps d'accueil ressemblent à des villages avec un maire, des postes de police et de pompiers, un jardin d'enfants, des écoles, un lycée parfois. On y chante et on y danse, mais derrière des fils barbelés. Le dénuement est total, la promiscuité avec les anciens bourreaux effrayante et les perspectives souvent bouchées. Au nom des droits de l'homme, les chefs de camps, qui sont des militaires, mettent tout le monde sur un pied d'égalité, les rescapés des camps de concentration, comme les travailleurs volontaires ou les prisonniers de guerre et même les SS. De nombreux détenus juifs portent encore leurs vêtements de déportés et aucun plan d'activités en vue de leur réhabilitation n'est mis en place.

L'Agence juive essaye de faire pression auprès des Britanniques pour qu'ils émettent 100000 visas supplémentaires.

1. Voir Françoise Ouzan, *Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas, 1945-1950*, Collection «Questions au xx^e siècle», Bruxelles, Éditions Complexe, 1995.
2. Voir *infra*, page 272. [ndrc]

Les camps, souvent situés dans d'anciennes casernes SS, sont dispersés dans chacune des zones d'occupation alliées, la zone soviétique, la britannique, l'américaine et la française sont gérés tant bien que mal par les militaires chargés de les nourrir, de les soigner et de les protéger en attendant leur départ vers la destination de leur choix. Mais la peur latente d'être rapatrié de force dans leur pays d'origine règne partout, ainsi que le marché noir. Enfin les militaires rechignent à autoriser les organisations caritatives et les services sociaux civils à entrer dans les camps.

La zone soviétique est sans doute la plus nébuleuse et la plus grande : il y règne le chaos le plus total dans des régions dévastées par la guerre, englobant la Pologne, la Biélorussie et l'Ukraine. Dans son livre, *La Trêve*, Primo Levi raconte son errance de neuf mois avant de regagner Turin ; il décrit avec beaucoup d'humour l'angoisse de la faim, des trains qui ne mènent nulle part, l'incertitude du lendemain, l'incurie administrative, l'exil qui se répète. D'infectes casernes sont pompeusement baptisés camps de rassemblement, mais ressemblent à des tours de Babel où des milliers d'étrangers en transit attendent de rentrer chez eux. « À Sloutsk, en juillet 1945, séjournaient 10 000 personnes ; je les appelle personnes car tout autre terme plus restrictif serait impropre. Il y avait des hommes et bon nombre de femmes et d'enfants. Il y avait des catholiques, des juifs, des orthodoxes et des musulmans ; il y avait des Blancs et des Jaunes et différents Noirs sous l'uniforme américain ; des Allemands, des Français, des Polonais, des Grecs, des Hollandais, des Italiens et d'autres encore ; il y avait aussi des Allemands qui se faisaient passer pour des Autrichiens, des Autrichiens qui se prétendaient Suisses, des Russes qui se déclaraient Italiens, une femme travestie en homme, et même, tranchant sur cette foule en guenilles, un général magyar en grand uniforme, bariolé, querelleur et bête comme un coq¹. »

1. Primo Levi, *La Trêve*, Paris, Éditions Grasset, 1968, p. 147.

Mais dans ce désordre tout le monde est à égalité, du moins dans le principe, ce qui ne semble pas être le cas dans les autres zones d'occupation.

La zone française est la plus restreinte et la vie y est provinciale. Les *DP* vivent, comme l'armée d'occupation, aux frais des Allemands, avec des rations de nourriture fixées par l'OIR et des salaires de 180 à 500 marks suivant les fonctions et la situation familiale. À Radstadt, l'administration s'occupe de 500 *DP* dans le camp et 800 hors du camp dont la plupart sont des candidats à l'émigration vers la France. Il existe au camp un « foyer Banat » constitué d'une population de souche alsacienne établie dans un territoire aux confins de la Yougoslavie, de la Hongrie et de la Roumanie. Les camps du Wurtemberg sont situés en forêt noire. À Tübingen, 815 *DP* vivent en privé dans la ville elle-même et principalement au *Cercle*. L'université attire bon nombre d'étudiants de toutes nationalités. À Roeklingen, les Baltes, Lettons et Lituaniens, sont majoritaires et à Pfullingen, ce sont les Polonais. Une pouponnière d'enfants abandonnés est organisée par une sage femme ukrainienne, une infirmière et une médecin françaises, sans que l'on sache trop ce qu'ils vont devenir¹. À Sigmaringen, les personnes déplacées vivent dans la ville qui abrita en 1944 le maréchal Pétain et une partie du gouvernement. À Nonhoff, les 123 *DP* vivent d'agriculture forestière dans un établissement nazi créé pour brouiller les ondes. Enfin, il est à noter que les *DP* juifs sont moins nombreux que dans la zone anglo-américaine.

La zone américaine est plus imposante, plus bureaucratique pour une population bien plus importante. Le quartier général se trouve à Francfort dans le bâtiment de l'*IG Farben*. La zone américaine est la seule à avoir ouvert des camps de *DP* juifs. À Zeilsheim, vivent 3 251 *DP* juifs polonais dans des baraques de

1. Cf. le film-documentaire de Théo Ivanez, *La Babel des enfants perdus* (52 mm, 2019) évoque le camp d'Indersdorf (près de Munich) ouvert pour un millier d'enfants réfugiés de guerre.

briques épargnées des bombardements. Entièrement sioniste, ce camp modèle, ravitaillé par le *Joint (AJJDC)*, est géré par les personnes elles-mêmes qui ont élu des représentants; il possède deux écoles, une synagogue, une bibliothèque, mais aussi un tripot et un restaurant qui ne fonctionne qu'avec le marché noir. Le plus grand camp de la zone américaine se trouve à Hanau, 5 683 personnes vivent dans des baraques en bois préfabriquées, un provisoire qui dure depuis trois ans, dans la crainte de la mission soviétique de rapatriement ou des épurations qui les jetteraient hors du camp. Là encore, beaucoup de Baltes qui ont fui la terreur stalinienne, avant l'occupation nazie. Aschaffenburg, le long du Main, comprend 6 800 personnes entassées par familles dans une ancienne ville de garnison nazie qui n'attendent plus rien, ni personne. La misère, la promiscuité, l'absence d'avenir côtoient la désespérance.

La zone britannique protège mieux que les deux autres les ressortissants de l'Est. Les personnes déplacées sont organisées en nationalités, et chaque camp est administré par un officier anglais. Les Juifs ne sont donc pas représentés et supportent très mal la promiscuité avec les anciens collaborateurs allemands. Ils imposent la constitution de comités juifs pour défendre leurs droits. De plus, la question juive est devenue un problème du fait du Livre blanc sur la Palestine¹. À Bergen-Belsen, situé à Celle près de Hanovre, les survivants sont restés

1. Il existe en fait trois Livres blancs publiés par les Britanniques pour limiter l'immigration des Juifs en Palestine, toujours à la suite des émeutes arabes de 1921, 1929 et de 1936-mars 1939.

Le premier Livre blanc en 1922 restreint les achats de terres et l'immigration.

Le deuxième remet en question la poursuite de l'implantation juive en Palestine, et favorise la priorité à l'emploi de la population arabe, même au sein des entreprises juives. Il est annulé en 1931.

Le troisième Livre blanc est publié le 17 mai 1939. Il impose une réduction draconienne de l'immigration juive jusqu'à son arrêt total: 75 000 personnes sur 5 ans (sur une durée plus longue si les Arabes de Palestine consentent au quota de cette immigration!), soit environ 14 000 Juifs par an uniquement, afin que la population juive ne dépasse pas le tiers de la population totale du pays. De ces 75 000 certificats d'entrées sera déduit le nombre d'immigrants illégaux.

dans les mêmes baraques plusieurs mois durant, malades, agonisants et bien-portants tous mélangés, jusqu'au moment où le camp a été entièrement brûlé et les anciens déportés transférés dans un camp militaire. Ils furent traités avec un mépris certain par les Britanniques qui leur préféraient la population autochtone allemande. Tout était prétexte à tracasserie administrative. Charlotte Helman, assistante sociale de l'OSE qui rejoint l'équipe du D^r Nerson à la fin du mois de juillet 1945 pour s'occuper des enfants et des adolescents témoigne : «Le docteur Nerson, qui était obstétricien, voulut créer une maison de mères célibataires (beaucoup de jeunes filles de quatorze, seize ans étaient enceintes). Il était impossible d'entreprendre la moindre organisation sans l'accord des Anglais. Par quels mécanismes cruels, la délivrance d'une autorisation fut toujours source de conflit, même s'il paraissait évident en cette période, de tout faire en faveur de ce qui pouvait être utile aux rescapés. Ce n'était pas tellement leur point de vue. Toute demande était obligatoirement une épreuve semée d'embûches et de tracasseries administratives. Finalement, un bâtiment hors du camp fut mis à la disposition du D^r Nerson afin de permettre à ces toutes jeunes femmes de mener leur grossesse à terme¹.»

Relatons pour terminer un incident grave, un parmi tant d'autres, emblématique des problèmes d'administration de ces camps et surtout de l'image des *DP* juifs accusés de marché noir². Il s'est produit à Stuttgart, dans le Bade-Wurtemberg. La ville, initialement administrée par les Français, a été placée en zone américaine à la suite de désordres de toutes sortes, y compris de viols répétés. Un camp urbain dans un quartier ouest de la ville a été installé pour 1 400 rescapés de la Shoah dans des appartements réquisitionnés : un camp presque modèle, avec

1. Extrait de Charlotte Helman, «1945, avec l'OSE à Bergen-Belsen», dans *Le Monde juif*, n° 158, 1996, p. 44.

2. Voir *infra*, note 3, page 239. [ndrc]

une école, un centre artistique, une bibliothèque etc. Pourtant, le 29 mars 1946, les *DP* se sont révoltés après que des responsables du gouvernement militaire américain ont autorisé 200 membres de la police allemande à opérer une descente dans le centre à la recherche de trafiquants de marché noir. Au petit matin, armes au poing, à l'aide de hauts parleurs, les habitants sont invités à sortir tous de chez eux. Une échauffourée s'en suit, entraînant la mort d'un *DP* juif et trois autres blessés. Un incident devenu anodin avec le temps. L'affaire fit la Une des journaux, mais l'enquête fut classée sans suite. Qui est la personne assassinée de sang froid par une balle à bout portant d'un policier allemand devant ses enfants, dans un camp de rescapés juifs ? Il s'appelle Samuel Dancyger, il a 35 ans, il vient de rejoindre le reste de sa famille qui a miraculeusement survécu à Auschwitz-Birkenau, sa femme, sa belle-mère, sa fille et son fils. Ils venaient de Radom. Lui-même a survécu aux « marches de la mort » et se retrouve à Paris où il apprend par les listes de la Croix-Rouge internationale l'existence de ses proches. Son petit garçon de 5 ans, Marek Dancyger est l'un de ceux qui montrent son bras tatoué à la caméra dans une photo célèbre qui a fait le tour du monde. Samuel est enterré au cimetière juif de Stuttgart. La famille part en Palestine avec des visas obtenus par les Américains, puis repart pour le Canada où elle a fait souche. Après une enquête sommaire montrant l'embarras du commandement américain, le policier allemand n'a pas été inquiété. Les camps ferment les uns après les autres. La majorité en 1952, un seul, celui de Lingen, reste ouvert jusqu'en 1957. Celui de Stuttgart est dispersé en 1949, et le reste des *DP* part à Heidenheim (Wurtemberg). Il faut attendre 2019 pour qu'une plaque soit apposée près de la tombe de Samuel Dancyger¹. Ainsi va la vie...

1. Merci à Howard Dancyger, le fils de Marek de nous avoir fourni les détails de son histoire familiale. Il ignore encore à ce jour comment son père a survécu. Marek est toujours vivant et demeure à Calgary (Alberta, Canada).

Culpabilité ou déni?

La culture nationaliste allemande «*völkisch*» qui a tant inspiré Hitler ne disparaît pas du jour au lendemain. «Avoir perdu la guerre» est le plus grand crime commis, celui qui atteint toute la communauté nationale allemande qui se sent trahie et abandonnée par le régime. Et pour celui-là seulement, les Allemands s'attendent à un châtement de la part des Américains. Lorsque s'ouvre en novembre 1945, au tribunal militaire international de Nuremberg, le procès des grands criminels nazis, l'opinion publique approuve à 94% la démarche, mais parle rapidement de justice des vainqueurs : les Allemands ont livré une guerre de défense nationale légitime et l'honneur des soldats, y compris des SS, est intact.

Le sentiment patriotique et sacrificiel demeure très vif, entretenu par tous les esprits, tous les partis y compris par les Églises. Les dégâts matériels, les bombardements des villes comme Dresde, la pénurie, la faim font que les Allemands se vivent comme des victimes, et même les principales victimes. Pas question de se sentir coupables et encore moins d'envisager une quelconque culpabilité collective, seul le gouvernement national socialiste est fautif. Cette conviction ne change pas, même lorsque les Américains forcent la population à venir voir les charniers des camps, tout au plus, détourne-t-on la tête. D'ailleurs, on attend le retour des prisonniers de guerre à l'Est et il se dit que les conditions en URSS sont bien pires que dans les camps de concentration allemands¹. Comment parler dans ces conditions du génocide des Juifs? Seuls des esprits indépendants comme le pasteur Martin Niemöller rappelle la réalité et «les terribles souffrances que nous Allemands avons infligé

1. Sur les trois millions de soldats allemands faits prisonniers par l'Armée rouge, 750 000 sont morts de maladie et d'épuisement (5 000 seulement ont survécu sur les 100 000 conduits à Stalingrad). 30 000 sont encore en captivité en 1950. En comparaison, sur les 3,9 millions de prisonniers soviétiques capturés par la Wehrmacht en 1941, 2,8 millions étaient morts, début 1942. Cf. Nicholas Stargardt, *La guerre allemande. Portrait d'un peuple en guerre, 1939-1945*, Paris, La Librairie Vuibert, 2017, p. 654.

à d'autres peuples, sur ce qui est arrivé en Pologne, sur la dépopulation de la Russie et sur les 5,6 millions de Juifs morts». Mais il se fait huer¹. L'antisémitisme n'a pas disparu dans les décombres du national-socialisme. Indifférence la plupart du temps, rejet affiché souvent, l'antisémitisme permettait aux nazis de ne pas se cacher, à condition de rester discrets. Ce sentiment latent se nourrit du sentiment de «l'irresponsabilité» affirmé et débouche en 1947 sur une vague d'émeutes antijuives et de profanation des cimetières dans tout le pays².

Quant aux Alliés, la volonté de poursuivre les criminels nazis est ancienne puisqu'elle date de 1941, répétée en 1942 et 1943³, mais après Nuremberg et quelques procès ouverts dans chaque zone, la dénazification s'arrête avec la Guerre froide. Ainsi en 1946, pendant que le gouvernement militaire de la zone d'occupation américaine préparait à Nuremberg le procès des médecins nazis, d'autres organismes récupéraient les scientifiques nazis dans le cadre de l'opération *Paperclip*⁴. Quand à la cour internationale chargée de juger les responsables du génocide, telle que l'avait prévue la convention de l'Organisation des Nations unies du 16 décembre 1948, elle n'a jamais vu le jour. Il faut attendre les années 1960 et la volonté conjuguée des Israéliens et du procureur Juif allemand Fritz Bauer pour qu'Adolf Eichmann soit jugé à Jérusalem et les responsables du camp d'Auschwitz à Francfort. Enfin, regarder son passé en face fut un long chemin difficile pour le peuple allemand et ce rôle fut assumé par la génération suivante.

1. Cf. *idem*, p. 660.

2. Le philosophe Adorno parle «d'antisémitisme du rejet de la culpabilité et du souvenir». Voir Werner Bergmann, «L'attitude à l'égard des Juifs et de la Shoah dans l'Allemagne d'après-guerre (1945-1968)», dans *Revue d'Histoire de la Shoah*, Paris, Mémorial de la Shoah/CDJC, n° 209, octobre 2018, p. 565-590, voir p. 572-573.

3. La déclaration de Londres signée en janvier 1942 fait du châtiement des coupables et des responsables de crimes de guerre l'un des principaux buts de guerre.

4. Cf. Yves Ternon, «Le procès des médecins. Actualisation», dans *Revue d'Histoire de la Shoah* (Mémorial de la Shoah), n° 160, mai 1997, p. 10-30, voir p. 18-19.

Introduction de l'édition de 1945

par le Dr J. Weill

Nous rapportons dans les pages suivantes, en toute franchise et en toute sincérité, les observations faites au cours de voyages d'étude en Allemagne ou à l'occasion de notre travail social avec les *teams*¹ du *Joint* dans les camps des *DP*². Nous voulons faire acte de témoin. C'est à nos amis que nous nous adressons, à des amis qui ont droit à notre reconnaissance impérissable et à notre profonde admiration. À notre tour, nous croyons accomplir un devoir d'amis en attirant l'attention sur des erreurs qui peuvent se commettre au nom des peuples vainqueurs.

C'est dans cet esprit que nous publions nos rapports. Nous disons à nos amis : « Au prix du sacrifice suprême et du sang des meilleurs de vos fils, vos armées ont mené le dur combat du droit et de la justice. Vous avez, avec vos Alliés, libéré le monde d'un danger mortel ; vous avez vaincu la force brutale par la puissance de l'esprit. À votre nom s'attachent désormais non seulement l'éclat d'une victoire écrasante mais aussi le redoutable honneur d'être les défenseurs des opprimés. Votre venue dans les pays asservis a rallumé dans des millions

1. En anglais, « équipes ». Il s'agit de celles constituées par l'UNRRA, *United Nations Relief and Rehabilitation Administration*.

2. Pour *Displaced Persons*, en anglais, « personnes déplacées ».

de poitrines la flamme de la vie et l'enthousiasme que suscite chez les peuples le triomphe du bien sur le mal. Les déportés, survivants pitoyables d'une aventure qui demeurera dans l'histoire le cauchemar d'une époque, vous ont salués comme leurs sauveurs au moment où ils allaient trépasser par milliers et par milliers. Ils vous doivent la vie, mais ils réclament surtout de vos vertus le recouvrement de leur liberté, leur réintégration dans le droit des hommes, la réhabilitation de leur dignité, le redressement de leur déchéance.

Certes, ils sont, hélas, peu nombreux en comparaison de l'hécatombe de vos propres victimes tombées pour la victoire. Mais leur vie a une importance morale inestimable.

Témoins de l'aberration la plus sinistre, ils sont devenus, maintenant, en quelque sorte, les gages d'une nouvelle ascension de la civilisation tout entière.

Ne les abandonnez pas ; ne laissez pas, de vos mains encore crispées par la lutte, tomber le fruit de votre combat. N'enlevez pas, aux innombrables martyrs de votre cause, le sens de leur sacrifice.

Sans rendre la liberté à tous les hommes nés libres, vous ne saurez gagner la paix.

Cette paix – les peuples en prennent conscience avec angoisse – repose sur le support fragile de la morale, du droit et de la justice absolus, sans lesquels ne sauraient ni renaître la confiance entre les hommes et les peuples ni être reconstruit un monde meilleur et habitable.

Cette paix, on ne s'aperçoit pas en Allemagne (ni dans le traitement et la rééducation des vaincus, ni dans l'œuvre de sauvetage des *DP*) que tous les hommes responsables combattent pour elle avec la foi, l'élan et la vigueur qu'exige sa consolidation.

Toutes les nations qui ont envoyé leurs fils combattre et mourir pour elle ont droit à cette paix et elles en portent en même temps la responsabilité.

Il y a lieu de craindre que les représentants de ces nations ne comprennent pas tous, ni toujours, la difficile mission qu'ils détiennent de réaliser cette haute idée.

Conscients de cette responsabilité pour la paix qui incombe à tous, mais aussi à chacun, nous dédions cette publication à l'attention de nos amis.

Nous sommes certains qu'ils voudront bien comprendre nos intentions. C'est précisément le but que nous voulions atteindre.

Rapport sur une mission d'étude en Allemagne

Des impressions sans cesse changeantes, toujours bouleversantes, assaillent le voyageur qui parcourt l'Allemagne. Il doit prendre garde de ne pas céder à la tentation d'arriver à des conclusions hâtives, des généralisations toujours impropres ou à des jugements superficiels.

Mais force nous est d'étudier les problèmes qui, là-bas, dans le domaine de nos activités et de nos intérêts particuliers, sollicitent l'attention et l'intervention pressantes de nous tous. Ils sont complexes. Ils sont ardues. Ils sont à ce point graves et touchent une détresse tellement profonde et vaste que le courage manque, tout d'abord, pour oser tenter de les affronter.

Et pourtant, c'est toutes affaires cessantes que chacun d'entre nous doit connaître, pour agir, la misère morale et physique qui pèse sur des hommes, des loques humaines et de misérables débris de famille dont l'histoire récente et la souffrance pathétique auraient dû tenir en éveil notre sympathie agissante. Nous ne pouvons pas rester plus longtemps dans une attitude de narcissisme eucharistique et de contemplation bienveillante de nos propres misères. Nous vivons. On risque de mourir là-bas¹. Nous participons à une reconstruction

1. Les épidémies de typhus ne sont pas enrayées à la fin de l'année 1945.

manifeste quoique lente. Là-bas, on s'enfoncé et on enfonce toujours plus loin dans la misère. Chez nous, les survivants peu à peu se retrouvent et s'entraident. Là-bas, un cordon sanitaire isole impitoyablement et sans discernement persécuteurs et persécutés dans une promiscuité insupportable.

Le problème des victimes de l'hitlérisme, en Allemagne comme ailleurs, ne forme pas un problème isolé. Par sa portée morale, il se trouve placé au centre de l'évolution politique générale actuelle. Il intéresse directement la paix elle-même.

Ce sont ces conclusions que nous rapportons d'une mission d'étude et de liaison en Allemagne du Sud, dans les zones d'occupation américaine et française, mission que nous comptons compléter, sous peu, par un voyage en zone britannique et à Berlin.

Les grandes villes et, le plus souvent, les quartiers d'usines, quand il ne s'agit pas du complexe puissant des *IG Farben*¹, sont gravement endommagés et parfois totalement écrasés. Il faudra des années pour déblayer et des années pour reconstruire. Par contre, les faubourgs des grands centres, les petites villes campagnardes, les villages et les bourgs sont, en général, indemnes et il n'apparaît pas que les cadres essentiels à la reconstruction économique, industrielle, scientifique et politique soient sérieusement atteints ni entièrement contrôlés.

En général, on est frappé, en zone américaine notamment, du nombre de voitures privées circulant à l'essence. Grâce à l'importation du contingent de combustible liquide mis à la disposition de la population civile, la circulation est certainement plus intense qu'en France et c'est sans doute à cette

1. Abréviation de *Interessen Gemeinschaft der Deutschen Farbenindustrie*, «Groupe d'intérêts de l'industrie allemande des colorants». Conglomérat d'entreprises dans les secteurs pharmaceutique et pétrochimique créé en 1925, *IG Farben* acheta en masse de la main-d'œuvre aux camps de concentration nazis gérés par la SS, ainsi que des cobayes humains, et fournit le *Zyklon B*, utilisé dans les chambres à gaz. Vingt-quatre dirigeants et directeurs de *IG Farben* ont été inculpés par le tribunal militaire de Nuremberg en 1947, qui décida son démantèlement (répartition entre les sociétés *BASF*, *Bayer* et *Hoechst*), et la confiscation de ses biens. [ndrc]

relative liberté de mouvement, lors même qu'elle est limitée à certains secteurs, qu'il faut attribuer la propagation grandissante de tracts séditieux, de papillons, voire de journaux clandestins dont nous avons de sérieuses raisons d'admettre l'existence. Des mots d'ordre concordants peuvent être ainsi donnés et des attitudes communes, déterminées. Si le régime d'occupation ne suit pas bientôt une ligne nouvelle, inspirée à la fois par une idée constructive et une connaissance psychologique de la mentalité allemande authentique – qu'il serait faux de confondre avec une mentalité « hessoise », « badoise », « wurtembergeoise », « bavaroise », avec laquelle elle coexiste en une symbiose parfaite –, il est à craindre que la « famille occidentale » recrutera un jour, à nouveau, ses chefs à l'est du Rhin. Bientôt aussi, tout en discutant si le fleuve historique constitue un lien ou une barrière, on s'apercevra, à nouveau, qu'il est aisé à franchir.

Le régime d'occupation, tel qu'il apparaît actuellement à l'observateur attentif, familiarisé avec les réactions des Allemands, provoquera, à coup sûr, une résistance systématique. Le relâchement de la surveillance, la naïveté réelle ou voulue mise au jour appelleront irrésistiblement l'espoir d'un affranchissement rapide et feront renaître celui d'un succès par les armes. La fraternisation, tant par le choix de ce vocable que par ses répercussions, a eu, à ce point de vue, une conséquence préjudiciable à la sécurité. On aurait pu satisfaire aussi facilement aux besoins et aux tendances des GI en parlant de relations autorisées avec la population ou de liaisons, fussent-elles dangereuses ; ce faisant, on n'aurait pas heurté de front la jeunesse allemande, qui supporte difficilement de voir ériger en principe le droit, sinon l'obligation, de courtiser les jeunes filles et les jeunes femmes allemandes. Nous avons reconnu de nombreuses souris grises¹ qui ne se gênèrent même pas

1. Surnom français donné, en raison la couleur de leur uniforme, au personnel féminin auxiliaire des armées allemandes durant la Seconde Guerre mondiale. [ndrc]

pour porter, en partie ou en entier, leur ancien uniforme, au bras de soldats américains. Et que penser de la réaction de ces ouvrières de la pensée nazie aux affirmations d'un GI, telles que nous avons pu les entendre, au sujet de son accord avec elles sur le mépris du Français et la haine du Juif ?

À part le danger politique réel que comportent des conversations de ce genre qui laissent la porte ouverte à une œuvre de propagande que nous savons savamment préparée, minutieusement étudiée, on ne peut s'empêcher de regretter l'atteinte ainsi portée à la mémoire sacrée des soldats et des combattants civils, mis à mort à la suite de tortures et d'infamies dont le souvenir ne semble déjà plus embarrasser personne. Il est si agréable de ne pas y croire et les «*Gretchen*» sont si appétissantes dans leur innocence – encore qu'on soit frappé du choix fait par les GI à l'occasion de fraternisations.

Certes, il ne sert à rien de pratiquer une politique de vengeance. Il faudra pardonner à un moment donné, mais il ne semble pas politique de passer l'éponge avant que le coupable ait manifesté, par le moindre acte, la compréhension qu'il a de son attitude criminelle antérieure. Les femmes fraternisant tondues et, à l'occasion, ayant la tête tranchée; les soldats assassinés; les sabotages incessants quoique encore insignifiants; les mots d'ordre politiques spéculant sur la division des Alliés; la dissimulation de dépôts d'armes et d'objets volés; les publications et brochures vendues sous main; la fraternisation des indifférents et même des démocrates, notamment à la campagne, avec les anciens nazis traduisent-ils la moindre reconnaissance d'une quelconque responsabilité? – Nous n'avons pas réussi, dans de fréquentes conversations avec des gens calmes, paraissant de bonne foi, et des démocrates convaincus, à faire accepter une responsabilité personnelle ou collective dans les événements du passé récent. – C'est l'exception, dirait-on. Ce sont quelques têtes brûlées qui s'agitent. Ce sont les jeunes encore intoxiqués. – Re parlons-en d'ici peu de mois et

demandons aux observateurs militaires avisés ce qu'ils pensent eux-mêmes et s'ils ont enfin compris la mentalité allemande.

On n'encourage en rien les éléments démocratiques positifs parmi la population allemande. Ceux-ci se sentent brimés et sont aussi déçus par une épuration insuffisante que les vrais patriotes d'un pays voisin. Mais ici, les conséquences sont encore plus graves s'il se peut. Des tueurs notoires, des responsables ayant occupé dans la hiérarchie de la Gestapo et du SD un rang élevé et contre lesquels des témoignages précis abondent, sont relâchés après six semaines d'emprisonnement¹. Des dirigeants nazis sont conservés dans leur charge, rappelés à des postes importants, autorisés à garder leur voiture, alors que le nouveau maire, parfois simple ouvrier ou artisan, est traité avec dédain et souvent avec dureté. Il était dans l'opposition, certes, et on pourrait compter sur lui, mais il ne parle pas l'anglais comme le *Herr Doktor* et n'a pas, comme lui, un parent plus ou moins éloigné en Amérique ou en Angleterre...

Les uniformes des nazis et de la Wehrmacht, bottes hautes vernies, culottes vertes ou grises bouffantes, ceinturons, casquettes d'officier raides et provocantes, foisonnent. Ceux qui ne possèdent pas d'uniforme pour le moment portent au moins le calot, sans doute pour manifester leur appartenance à la même confrérie. Les jeunes arborent ostensiblement leur calot ou leur uniforme de l'*Hitlerjugend*². On dirait voir une population encore en guerre, nullement consciente

1. Bon nombre de dignitaires nazis ne sont pas jugés et ne cherchent pas à se cacher, ainsi Globke, ancien ministre de l'Intérieur du Reich, l'un des rédacteurs des lois de Nuremberg en 1935, se retrouve après la guerre trésorier de la ville d'Aix-la-Chapelle, puis en 1953, secrétaire d'État aux côtés du chancelier Adenauer. Cf. Georges Bensoussan, *Génocide pour mémoire. Des racines du désastre aux questions d'aujourd'hui*, Paris, Ed. du Félin, 1989, p. 190.

2. En allemand, «Jeunesse hitlérienne». Organisation regroupant les jeunes du Parti nazi qui fut active entre 1926 et 1945. En 1923, l'organisation comptait un millier de membres et 2250 000 membres dix ans plus tard. En décembre 1936, l'effectif dépassa les cinq millions. Elle devint officiellement obligatoire en 1939. La conscription obligatoire et l'appel à la lutte (chez des enfants à partir de 10 ans) font que tous les jeunes allemands étaient, dans une certaine mesure, reliés aux Jeunesses hitlériennes. Elle devint une réserve militaire à partir de 1943.

d'une défaite récente. On imagine l'effet moral de cette note militaire prédominante.

On semble éprouver une certaine répugnance à déranger les nazis dans leurs habitudes et leur confort. Ce n'est que dans le cas de militants notoires, apparemment trop compromis, et après de longues démarches que leurs logements sont vidés en faveur des déshérités du nazisme.

Il est difficile de savoir si un contrôle systématique et approfondi est exercé sur les librairies. Les publications et moyens de propagande nazis ont disparu, comme par enchantement, des vitrines et des rayons des libraires. Nous avons, cependant, été frappés de voir exposées à la devanture des brochures et des études de nationalistes et de pangermanistes allemands d'avant le nazisme – tels les écrits de Delbruck, Delitsch, de Fichte et de ses apologistes¹, d'un Nietzsche «épuré», de Stoeckel².

Les librairies, parcimonieusement approvisionnées depuis des mois et vidées de leurs stocks lors de l'Occupation, recèlent des réserves plus ou moins soigneusement dissimulées. Comme pour d'autres objets, le troc fleurit dans le commerce des livres et qui veut, parmi les Allemands, peut se procurer aisément la propagande littéraire du Troisième Reich la plus incendiaire. Dans presque chaque librairie de Hesse et du Wurtemberg, on peut trouver une édition récente de trois discours faits en 1937, 1938 et 1939, à l'occasion de la fête des morts, par le professeur Muthmann, et contenant des

1. Les auteurs pangermanistes du XIX^e et XX^e siècle ont façonné l'idéologie allemande du III^e Reich. Le philosophe romantique Johann Gottlieb Fichte en rejetant l'universalisme des Lumières et en invoquant «la supériorité morale et intellectuelle» de son pays jette les bases de la culture *Völkisch* et de l'ethnicité qui induit le rejet de l'autre donc du juif. Cf. Georges Bensoussan, *Europe une passion génocidaire. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Éditions Mille et une nuits, 2006, p. 295-307.

2. Adolf Stöcker (1835-1909), prédicateur protestant à la cour de Guillaume II, utilise l'antisémitisme comme soutien à l'ordre social établi symbolisé par l'orthodoxie protestante de l'état prussien. Voir Georges L. Mosse, *Les racines intellectuelles du Troisième Reich. La crise de l'idéologie allemande*, Paris, Éditions Calmann-Lévy, 2006.

apologies du Führer et du *Volkssturm*¹ allemand – et de la joie et de la gloire de mourir pour eux.

Nous avons pu acquérir également des films – format 16 mm pour propagande au sein de la famille – (*Weltspiegel*² 1942 à 1944) portant sur «la destruction des flottes anglaise et américaine», «les cérémonies du Führer lors de la journée des héros de mars 1943», «les cérémonies de récompense aux héros de la Deuxième Guerre mondiale», «l'échec du débarquement de Dieppe du 19 juin 1942³», «la destruction d'un convoi américain se rendant en Russie»; et ainsi de suite. Leur vente est libre. Nulle part on ne constate la réalisation des principes de rééducation dont on a tant parlé et qui ne sont pas précisément facilités par cette inconscience. On se rappelle pour quels motifs de conception raciste le grec avait été supprimé du programme d'enseignement secondaire en Allemagne. Nulle part le grec n'a encore été inscrit sur les programmes d'enseignement de l'année scolaire 1945-1946. Et tout à l'avenant. Nul critère sérieux ne préside au choix des maîtres, sauf en ce qui concerne l'exclusion peu systématique de ceux qui sont par trop compromis. D'une façon générale, la détermination de la culpabilité nazie, telle qu'elle est pratiquée actuellement par les autorités militaires, semble avoir été parfaitement prévue par les Allemands dès 1940, époque à laquelle ils créèrent, parmi leurs partisans les plus acharnés, des catégories spéciales en vue «d'emplois ultérieurs». C'est ainsi que des inscriptions dans le parti ont été interdites à certains grands militants, afin de leur laisser une latitude de

1. En allemand, «tempête du peuple», milice populaire levée en 1944 pour seconder les troupes.

2. Il s'agit des *Degeto* (acronyme de *Deutsche Gesellschaft für Ton und Bild*, «Société allemande du son et de l'image») *Weltspiegel* («Miroir du monde»), courts métrages muets en noir et blanc de propagande/actualités nazies. [ndrc]

3. En fait, le 19 août 1942, par l'opération *Jubilee*, les Alliés attaquent le port de Dieppe. Ce fut un fiasco qui vit, en quelques heures, 4900 des 6000 soldats, canadiens, français, britanniques ou Rangers américains, tués, blessés ou faits prisonniers.

mouvements. Ce sont quelques-uns de ceux-là qui, à la suite de leur non-inscription, sont traités en hommes de confiance¹.

Journellement, dans différentes régions du Reich, des civils allemands sont systématiquement tués, afin que leur carte d'identité serve de truchement aux grands chefs nazis². Aucune disposition n'a été prise, malgré cela, pour modifier le régime des cartes d'identité.

Dans la presse de certains pays neutres et particulièrement en Suisse, on assiste à une campagne journalière en faveur de l'aide à apporter à la grande misère physiologique des enfants allemands, des femmes allemandes et du peuple allemand. Sans doute, dans les quelques grands centres qui servent de lieu de passage aux nombreux réfugiés en fuite ou tentant de regagner leur domicile antérieur, la souffrance est-elle intense. Sans doute, les enfants traînant dans les gares, sur les routes, souffrent-ils profondément à l'approche de l'hiver d'un manque total de ravitaillement et de vêtements. Mais presque partout, la campagne est intacte, les troupeaux de vaches, de moutons, les basses-cours sont bien, sinon très bien fournis. Dans les régions parcourues, leur nombre élevé frappe celui qui a circulé en Normandie ou en Bretagne dans les derniers mois – et nous avons tout lieu d'admettre que de très nombreux Allemands recèlent dans leur cave, leur grenier, leur hangar, leur magasin même des denrées, des marchandises et des combustibles qui représentent le butin provenant des quatre coins de l'Europe. Fils de Lille, étoffes de Rouen, papier à lettres de Paris, ustensiles de cuisine et de ménage de Thiers peuvent être achetés en Allemagne dans une proportion supérieure à ce que le Français peut acquérir à l'heure actuelle. Les caves sont

1. Vers 1955, 66 % des directeurs de départements ministériels étaient d'anciens membres du parti national-socialiste, le *NSDAP*, et 45 %, également d'anciens membres de la SA. Ainsi Paul Dickopf, sous-lieutenant affecté au SD, le service secret de la SS, devient patron de la police criminelle fédérale en 1965 et même patron d'Interpol en 1970.

2. En effet, en attendant de partir à l'étranger par des filières constituées, beaucoup d'anciens nazis se cachaient avec des papiers d'identité volés à des civils.

remplies de charbon et de bois dans de nombreuses maisons. On ne voit, pour ainsi dire, pas une seule femme allemande sans bas, à telle enseigne qu'en apercevant une femme jambes nues on peut être presque certain qu'il s'agit d'une étrangère. On ne voit ni espadrilles ni semelles de bois. Les hommes sont bien chaussés. Dans l'ensemble, les vêtements de la population civile, contrairement à ceux des prisonniers rendus à la liberté, sont bons et nullement usés.

On est particulièrement frappé de rencontrer, dans tous les coins, des ribambelles d'enfants dodus, gais, turbulents, mordant à pleines dents dans des tartines beurrées. Sans doute aucune ville, aucun village du reste de l'Europe ravagée ne peut-il en présenter en si grand nombre et en si bon état. Il est particulièrement tragique de constater qu'on ne peut contempler ces dos hâlés, ces membres musclés, cette jeunesse heureuse de vivre sans serrement de cœur, à cause du passé récent, ni sans angoisse, à cause d'un avenir rapproché.

On ne voit presque pas d'hommes mûrs à la campagne. Ce sont les femmes, les gosses et les vieillards qui, sans désespérer, se chargent de tous les gros travaux agricoles.

L'application et l'effort continus de la population sont remarquables. Elle aura plus rapidement reconstruit sa machine économique que ses habitations. On se tromperait singulièrement si on voulait mesurer la rapidité du redressement allemand au long temps nécessaire à la reconstruction des villes en ruine. En attendant, les habitants, attirés par une force irrésistible vers leur ancien domicile, même effondré, logent dans les caves, dans les rez-de-chaussée de maisons écroulées et rasées, dans les angles formés par deux pans de mur demeurés intacts, dans tous les coins et recoins : huttes, gloriettes, abris, voitures désaffectées – entre les décombres. Et on voit monter la fumée des cheminées surgissant des ruines. Ainsi comprend-on d'où sort la foule bruyante dans les rues des villes en apparence inhabitables parce qu'entièrement rasées.

Dans certaines régions, l'apparition d'un uniforme français suscite une attitude et des regards haineux, des remarques désobligeantes. Souvent, l'obséquiosité gênante des habitants est ponctuée par des insultes murmurées tout bas. Les mots de «chien» et de «chienne» sont des vocables parfaitement retenus par les anciens soldats de la campagne de France. Ailleurs, comme à Francfort et à Munich, c'est au contraire un mouvement de sympathie qui va spontanément au-devant des Français.

On est frappé par la différence d'attitude qui règne en zone américaine et en zone française. Malgré les critiques sérieuses que semblaient justifier le manque de toute directive, l'incohérence inénarrable de la gestion, l'absence manifeste de liaison et de coordination, le relâchement de discipline et de tenue de certains membres de l'armée d'occupation française, il semble bien qu'après une période de début excessivement pénible et qui a beaucoup nui à l'autorité morale des Français l'attitude française soit maintenant plus conforme à la mentalité allemande. On sent une sorte de respect, une déférence certaine chez l'habitant et une influence plus directe sur la population. Le manque de ravitaillement joue cependant contre le rayonnement français, sans que la population veuille se rendre compte que c'est elle-même qui a provoqué cette disette. Il en est, dans l'ensemble, tout autrement dans la zone américaine. Les fonctionnaires – et notamment la police – ont une attitude plutôt provocante, méprisante ou, pour le moins, indifférente. Les distributions plus larges de denrées, loin d'être appréciées comme une marque de bienveillance ou de compréhension, sont rapidement considérées comme un dû. On a également l'impression que beaucoup d'Allemands se sentent, pour bien des choses, supérieurs aux Américains, tant en ce qui concerne la culture générale que le savoir-vivre, tandis que le savoir-faire américain suscite leur estime – mais non pas leur admiration. Il est naturellement difficile d'avoir une idée

juste de l'opinion prédominante des différentes couches de la population allemande, encore choquée et crispée – mais il est relativement aisé de percer les tendances générales qui se font jour. L'atmosphère créée par les occupants n'est pas propice pour permettre au peuple allemand de comprendre et, à plus forte raison, de reconnaître la responsabilité politique collective et sa complicité dans l'histoire criminelle de ses gouvernants¹. La situation est, au contraire, nous l'avons dit, rendue difficile aux vrais démocrates par la criminelle légèreté appliquée à l'épuration et, malgré la déclaration des représentants du clergé protestant, ou peut-être à cause d'elle², il est à craindre que le stade propice à un retour du peuple allemand sur lui-même ne soit déjà dépassé.

Il est indéniable que la politique de facilité et de faveur accordée à la nation vaincue au prix de quels sacrifices, d'après des principes chevaleresques et de « fair-play », n'a été possible que parce qu'elle rencontre l'approbation de nombreuses administrations militaires. Elle semble due aux propres tendances politiques d'une grande partie des cadres américains et notamment des officiers moyens et subalternes ; elle trouve son motif aussi dans une lassitude très profonde de la guerre avec son cortège de brutalité, de méfiance, de tension nécessaire. Le soldat, qu'il soit anglais, américain ou russe, veut rentrer chez lui. Rien d'autre ne l'intéresse et, s'il doit rester, il veut du moins vivre comme un citoyen de son pays d'avant la guerre. L'incompréhension complète de la mentalité et du

1. En 1945 et 1946, les Américains forçaient la population à venir voir les camps de concentration libérés et à visionner des films sur Buchenwald et Dachau. Malgré cette « politique de rééducation », 47 % des Allemands continuaient à penser que « le nazisme avait été une bonne idée mal exécutée ».

2. La déclaration du clergé protestant ou déclaration de culpabilité de Stuttgart a été arrachée en octobre 1945 par le pasteur Martin Niemöller aux membres de l'Église évangélique sous la pression des représentants des protestants des pays alliés. Ce texte, qui est une confession générale, évite toute allusion à la guerre et au génocide. Il faudra plusieurs décennies pour avoir un aveu plus franc.

caractère allemands¹ font le reste. À cela s'ajoute le fait que, respectueux de leur signature, les Américains appliquent scrupuleusement les prescriptions des conventions de La Haye et de Genève², lesquelles donnent pratiquement à l'occupant moins de liberté d'action qu'au gouvernement légitime d'un pays. Il n'est pas exagéré de dire que, trouvant un champ aussi facile, la propagande allemande murmurée bat son plein. Ses succès ne peuvent pas être appréciés mais semblent être considérés par ses initiateurs comme encourageants.

On ne doit pas être surpris si, à leur tour, de nombreux Allemands interprètent cette sympathie secrète et ce laisser-aller comme ce qu'ils sont en fait, c'est-à-dire des signes de faiblesse et d'encouragements à leur égard. Il s'en suivra, dès les mois d'hiver, nous en sommes profondément convaincus, une agitation grandissante bien organisée.

C'est à la lumière de ces faits qu'il convient d'examiner le problème des *DP* juifs en Allemagne et d'examiner leur situation par rapport à ces constatations.

À l'heure actuelle, environ 80 à 100 000 Juifs (pour la plupart d'origine polonaise et en provenance de Pologne, de Hongrie, de Tchécoslovaquie – pour une part beaucoup plus faible de France et de Belgique –, un petit pourcentage de Hongrois, de Roumains, de Grecs, de Turcs) se trouvent dans les zones d'occupation britannique, américaine et française.

Ils sont les rares survivants de la politique d'extermination systématique des nazis. Tous, sans exception, ont traîné dans les camps disciplinaires et tortionnaires et sont des rescapés des chambres à gaz, des fours crématoires et des mille méthodes de mise à mort cyniques et cruelles.

1. On a l'habitude de parler d'un « chemin particulier » allemand ou *Sonderweg* qui conduit à la guerre avec l'image tenace d'une nation amoureuse d'ordre et soumise à l'autorité.

2. Le crime contre la paix et le crime de guerre sont des incriminations coutumières que l'on trouve énoncées dans les conventions de la Haye 1899 et 1907 pour le désarmement et la prévention de la guerre, et dans la convention de Genève (1924) pour le règlement pacifique des différends.

Cette constatation qui aurait dû illustrer aux yeux des milieux responsables et de l'opinion publique mondiale la situation particulière des *DP* juifs est en passe d'être complètement négligée et oubliée.

Ayant passé, pendant trois à sept ans¹, une vie misérable dans les camps, c'est, pour la plupart, dans les mêmes camps, dans les mêmes blocs que les internés continuent à vivre.

Un nombre insignifiant parmi eux vit cependant librement dans les villes. Ils ont été menacés, à un moment donné, d'être privés du supplément alimentaire consenti aux *DP* s'ils ne ré-intégraient pas les camps.

L'immense majorité est hébergée soit dans les anciens camps, soit dans des casernes SS, soit dans des blocs de maisons d'habitation à bon marché.

À de rares exceptions près, le nombre d'habitants d'une chambre est beaucoup trop élevé. Pratiquement, il n'y a nulle part un lit disponible par personne. Les conditions d'hygiène sont, dans l'ensemble, mauvaises, parfois très mauvaises – rappelant le camp de Gurs² d'infortunée mémoire –, rarement correctes.

La nourriture, qui avait eu, à un moment donné, tendance à s'améliorer, redevient insuffisante, notamment en zone anglaise. Elle est mal préparée. La qualité varie suivant la qualité de l'officier d'administration et du cuisinier. Même dans ces camps, la quantité de denrées prévues ne parvient pas toujours totalement dans la gamelle de l'intéressé. La quantité de 3 000 calories allouées existe surtout sur le papier³. On se

1. Les ghettos allemands étant installés depuis octobre 1939 en Pologne, certains déportés Juifs ont passé 7 ans de leur vie dans des conditions extrêmes, dans les ghettos, les camps de travail forcé et/ou les camps de mise à mort, enfin les «marches de la mort».

2. Rappelons que des gens sont morts de faim et de froid au camp de Gurs, l'hiver 1940. Le Dr Joseph Weill, qui faisait partie de la commission médicale, a édité un livre sur le sujet: *Contribution à l'histoire des camps d'internement dans l'Anti-France*, Paris, Éditions du Centre (CDJC), Série Études et Monographies, n° 5, 1946.

3. En 1945, le marché noir est une institution sans commune mesure avec celui du temps de guerre, il s'agit d'une économie du troc à laquelle participent les industriels eux-mêmes. L'approvisionnement alimentaire est aussi critique au point qu'à la veille de

plaint généralement d'une grande monotonie des menus et d'une mauvaise préparation difficile à supporter, à la longue. Il est tout à fait perdu de vue que les déportés, lors même qu'ils «paient de mine», souffrent toujours d'un déséquilibre tant physiologique que psychique et que les portions calculées théoriquement pour «l'homme moyen, de taille moyenne et de poids moyen» ne sont pas adaptées aux besoins spéciaux de ces convalescents, d'un genre tout à fait particulier¹.

L'état sanitaire n'a inspiré aucune des inquiétudes que redoutaient les hygiénistes. Il n'y a plus eu de ces épidémies typhiques, de ces états dysentériques meurtriers du début². Tout danger d'épidémie paraît écarté, du moins jusqu'à l'hiver. Mais il y a loin de là à conclure à un état satisfaisant de la population internée. Il ne semble pas qu'il ait été envisagé d'examiner systématiquement et d'une manière approfondie, sous la forme de contrôle de dépistage, une proportion satisfaisante d'anciens internés. Les hernies sont fréquentes. Chez les jeunes, il persiste encore des anémies et des œdèmes de la faim.

Il faut énergiquement s'opposer à l'optimisme officiel, à la carence des examens préventifs et aux conclusions hâtives (représentants de certaines Croix-Rouges), basées sur un examen superficiel et parfois uniquement *de visu* des collectivités internées.

Noël 1946, à Cologne le cardinal Frings autorisa le vol des produits de première nécessité. Rapidement les DP et surtout les Juifs sont accusés de cet état de fait. Cf. Nicolas Stargardt, *op. cit.*, p. 648.

1. Le Dr Joseph Weill, au camp de Gurs (auj. Pyrénées-Atlantiques) avait déjà expérimenté une nourriture appropriée aux cachectiques faite de bouillie liquide d'avoine épaissie de pâtes appelée bruzarine. Cf. Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant la Seconde Guerre mondiale*, Coll. «Témoignages de la Shoah», Paris, Éd. Le Manuscrit/FMS, 2014, p. 172.
2. Le typhus exanthématique responsable des épidémies est dû à des poux de corps (voir aussi *supra*, note 1, page 97). Les Allemands le craignaient par dessus tout, au point qu'un médecin polonais, Eugène Lazowski a sauvé tout un village en faisant croire à une fausse infection de la maladie. Les épidémies de typhus ont ravagé le camp de Bergen-Belsen, de 1944 à 1946 et les Britanniques ont dû brûler les baraques pour en venir à bout. Voir *infra*, photo page 289.

Une grande proportion de ces internés demeurent privés des réserves dynamiques, et défontent au moindre effort en présentant une sueur froide, une pâleur subite du visage et soit une tachycardie, soit une bradycardie chroniques. Ce sont ces états labiles, trop souvent négligés, qui fournissent les candidats à la tuberculose.

Le nombre de tuberculeux doit être considéré comme faible si l'on envisage les épreuves passées et comme très lourd si l'on veut s'attaquer à leur sauvetage. Ceci s'explique par le fait que les faibles, les sensibles et les grands malades ont succombé. Les survivants ont fait leurs preuves et, à ce point de vue-là, le nombre de tuberculeux traduit bien la gravité des sévices subis. De plus, le triage opéré jusqu'ici est très lacunaire et le nombre de tuberculeux ignorés par eux-mêmes et par leur entourage ainsi que celui de tuberculeux séjournant encore dans les camps et manquant de soins élémentaires dépassent 4% de la population rescapée tout entière. Quelques hôpitaux ont pu être créés ou des lits réquisitionnés dans les sanatoria pour y abriter les *DP* tuberculeux. Ceux-ci y reçoivent des soins compétents et attentifs, pour autant que l'équipement sanitaire le permette. C'est ainsi que, dans un sanatorium, sur 486 tuberculeux dont beaucoup d'hommes assez sérieusement atteints, aucun n'a pu encore être radiographié, faute de films. Il est à remarquer que certains hôpitaux allemands et de *WP* disposent, par contre, du nombre de films nécessaires!

Plus angoissante est la situation des milliers de tuberculeux qui n'ont pu encore être hospitalisés et qui attendent l'hiver dans un état de défaillance organique prononcé, alors qu'ils sont tenus de séjourner dans des climats très malsains. Le dépistage systématique des anciens internés est un des devoirs les plus pressants du programme de protection sanitaire des rescapés. Il y a encore loin jusqu'à son organisation méthodique. De nouvelles victimes sont à craindre si, durant l'hiver inclément dans ces régions, les mesures indispensables

d'hospitalisation et de traitement préventif (y compris l'habillement) ne sont pas prises en temps voulu.

Les maladies vénériennes sont relativement fréquentes. Elles sont dues autant aux conséquences d'une promiscuité inimaginable, dans une atmosphère de noir désespoir, qu'à la propagation méthodique par les persécuteurs de mœurs facilitant la contamination ainsi qu'à d'anciennes inoculations artificielles pour «servir la science».

Le problème thérapeutique ne se réduit pas seulement aux cures, en elles-mêmes délicates et longues à réaliser, mais ressort également –et pour une large part– de l'hygiène mentale.

Le nombre des grossesses est élevé, comparativement aux possibilités d'hébergement, de maternités appropriées, de protection de nourrissons. Il faut prendre des mesures pour permettre, durant l'hiver, quelques centaines d'accouchements dans les conditions aussi normales que possible. La tâche est d'importance. Elle ne semble pas encore avoir retenu partout l'attention des autorités sanitaires compétentes¹.

L'état dentaire est sérieusement déficient, le nombre des anciens internés ayant besoin de prothèses entières ou partielles se compte par dizaines de milliers. On imagine facilement quel doit être l'aspect des bouches de tous ces malheureux laissés sans soins depuis des années, affaiblis, chroniquement sous-alimentés, ayant eu une nourriture –si l'on peut employer ce terme– préjudiciable à la saine résistance des dents et des gencives. Les abcès foisonnent. Les édentés font légion. L'intérêt bien compris de ces malades exige tout un équipement et une campagne systématique d'hygiène de la bouche.

1. «Le taux de natalité était exceptionnellement fort dans les camps de DP, les enfants ont été un élément essentiel du processus de reconstruction des identités, à la fois individuelles et collectives. Fonder une famille après la perte des siens a été vital pour la réhabilitation mentale et physique.» Cf. Françoise Ouzan, «La reconstruction des identités juives dans les camps de personnes déplacées d'Allemagne, 1945-1957», dans *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem*, n° 14, 2004, p. 35-49. Sur Internet, <https://journals.openedition.org/bcrfj/121>.

Malgré les tentatives louables et les efforts impressionnants dus, pour la plupart, aux initiatives des déportés eux-mêmes, l'assistance dentaire n'est ni conçue dans son ensemble, ni le moins du monde facilitée. Les conséquences morales de cette insuffisance ne doivent pas être négligées davantage¹.

Si, en dehors des maladies sociales dont la fréquence s'est accrue dans les collectivités de tous les pays européens, l'état sanitaire n'inspire aux hygiénistes aucune inquiétude sérieuse, la question vestimentaire, véritablement catastrophique, commande, elle, des réalisations urgentes et de grand style.

La population déportée tout entière, moins bien vêtue, moins bien pourvue que la majeure partie de la population allemande, voit arriver avec angoisse les mois d'hiver. Hébergés, pour la plupart, dans un climat rude et humide, les déportés se comptent par dizaines de mille à n'avoir ni vêtement chaud, ni sous-vêtements, ni manteau, ni chaussures pour affronter le froid. Aucune action d'envergure n'est en vue, qui permettrait de prévenir efficacement les redoutables suites de cette situation. – Dans un sanatorium situé au milieu de forêts de sapins, aucun des 500 tuberculeux ne dispose de manteau, ni de vestiaire d'hiver, ni de chaussures. Le froid est, dès maintenant, sensible dans ces régions et il n'y aura ni suffisamment de bois, ni assez de charbon pour maintenir une chaleur minima nécessaire dans les hôpitaux, dans les salles d'opération, dans les policliniques, voire dans les sanatoria. Les infortunés internés sont las et découragés à la suite de promesses vaines faites autant par les représentants des autorités militaires que par ceux, nombreux, d'œuvres privées d'assistance parvenus généralement d'outre-mer. Contrairement à ce qu'on avait pu espérer, les médicaments indispensables, les instruments médicaux et chirurgicaux, les articles de pansement, les fortifiants manquent dans beaucoup d'endroits, alors que des militaires en regorgent et qu'il

1. Voir *supra*, «Appendices», les lettres du D^r Revel à son épouse, pages 133-138. [ndrc]

serait possible de satisfaire, avec les moyens locaux, aux demandes motivées et combien timides du corps médical composé, en majeure partie, de médecins déportés.

Si la situation matérielle et physique des déportés, anciens internés, est critique, eu égard surtout à l'approche de l'hiver, le climat moral dont on entoure ces victimes de l'Allemagne hitlérienne en Allemagne même, et souvent à l'endroit de leurs tortures et de leur dégradation, dépasse tout ce qu'il est permis d'imaginer.

On applique, à la majorité de ces reclus, le régime des camps. Ils continuent à être privés de leur liberté. On persiste systématiquement à leur refuser le droit de l'homme. On ne tient pas compte de leur personnalité et on ne leur rend pas leur sentiment de dignité. Dans de nombreux endroits, on les maintient non seulement dans leurs camps de détention mais dans des blocs particuliers où les avait fait confiner la méthode cynique de dégradation discriminatoire et de déchéance humaine : on les parque. Si, dans l'ensemble, de punitifs qu'ils étaient, les camps sont devenus des camps d'hébergement, beaucoup ont gardé un arrière-goût disciplinaire et rappellent les camps d'internement du Midi de la France¹, tant par l'état des baraquements, ouverts au vent et à la pluie, que par l'atmosphère de froide hostilité et de chicaneries administratives créée par certaines autorités militaires ou étrangères.

Souvent, les Juifs sont obligés de cohabiter, soit avec les Allemands civils, dans les *Siedlungen*² hitlériens où l'on a fixé les favorisés du régime, soit avec des prisonniers de guerre. Dans l'ensemble, les Allemands, se sentant soutenus par leurs vainqueurs, manifestent une hostilité agissante envers les Juifs, les insultent, sabotent les installations communes et rendent l'existence pénible.

1. Allusion aux camps d'internement de Gurs, Rivesaltes et Brens où furent parqués les Juifs étrangers avant d'être déportés.

2. En allemand, «lotissements», «cités». [ndrc]

Si l'on comprend, à la rigueur, tout en le déplorant, que le soldat américain préfère commercer avec les Allemands et les Allemandes propres, sains, bien habillés, plutôt qu'avec les *DP* sales, miséreux, aux vêtements effilochés, aux chaussures trouées, on doit constater que l'attitude des cadres, bienveillante envers les Allemands et parfois même obséquieuse – nous n'hésitons pas à l'affirmer –, mais impatiente, sévère, incompréhensible, intolérante et souvent hostile envers les victimes religieuses et politiques, est due à la mentalité antidémocratique et profasciste de nombreux responsables et de leurs sous-ordres¹.

Dépasant le plan humanitaire qui n'intéresse que peu de personnes, cette constatation qu'on peut vérifier journalièrement, tant dans les détails que dans les questions de principe, a une importance politique qui ne saurait manquer d'être grosse de conséquences.

Il faut cependant reconnaître qu'à la suite de certains abus criants un effort sérieux a été tenté par le quartier général américain pour lutter contre les excès de cette politique de fraternisation. De légères améliorations ont été apportées aux conditions d'hébergement et de ravitaillement et des mesures générales ont été ordonnées pour reconnaître ou faire reconnaître davantage la situation particulière des *DP*. Ils se trouvent heureusement maints officiers qui, unissant à une compréhension plus réaliste de la situation un cœur généreux et un esprit large, compensent, par leurs interventions, de brutales injustices. – À la suite de la tournée du général Eisenhower dans les camps d'hébergement des *DP*, de la mission spéciale confiée à de hauts fonctionnaires dont le juge Ryfkin [Rifkind] et le *chaplain*² *major* Naïditch [Nadich], la situation dans les camps ira sans doute en s'améliorant et l'esprit antisémite qui se fait

1. On retrouve les mêmes constatations dans les mémoires du D^r Gaston Revel.

2. En anglais, «aumônier». [ndrc]

jour çà et là sera mis, pendant un certain temps du moins, en sourdine¹.

Mais il serait fatal, pour la situation particulière des *DP* et la situation générale, de méconnaître la gravité de l'ambiance actuelle. La propension profasciste de certains milieux militaires influents est un fait indéniable². Ce n'est qu'à contre-cœur et aussi longtemps qu'ils se sentiront contrôlés et qu'ils considéreront leur carrière en jeu qu'ils s'intéresseront tant soit peu au bien-être des *DP*.

En réalité, le principe de la réparation morale du crime contre l'humanité commis par les Allemands sur les personnes de millions de *DP* n'a pas été posé. Les vainqueurs de l'Allemagne n'ont pas entendu jusqu'ici libérer jusqu'au bout ces victimes du nazisme³. Aussi l'Allemagne n'est-elle pas entièrement vaincue. Ceci conditionne cela.

L'oisiveté forcée ajoute aux souffrances morales des *DP*. La plupart de ceux-ci possèdent un métier exercé avant la tourmente ou acquis durant la guerre et l'internement. On comprend leur amertume quand ils voient préférer, souvent à qualité égale, l'ouvrier ou l'artisan allemand à son collègue juif.

Des délégués d'œuvres, sans doute trop optimistes, ont, récemment encore, fait accroire à ces masses brûlant de s'enraciner

-
1. À la suite du rapport Harrison, le général Eisenhower se rend en Allemagne avec le rabbin Judah Nadich pour établir son propre rapport et promouvoir un certain nombre de changements susceptibles d'améliorer la condition des *DP* juifs. Un conseiller, Simon Rifkind, juge new-yorkais, est nommé pour faire tampon entre les *DP* et l'armée. Considéré comme le « conseiller personnel d'Eisenhower », il travaille sous les auspices de l'UNRRA mais il est payé par les organisations juives. Cf. Françoise Ouzan, *Ces Juifs dont l'Amérique ne voulait pas*, op. cit., p. 26-35.
 2. L'attitude et les propos du général Patton, reflètent l'antisémitisme et les préjugés d'une partie de l'Amérique, réactionnaire et conformiste plus que profasciste. Il est vrai que Patton est influencé par son beau frère fervent lecteur des *Protocoles des sages de Sion*. Certains officiers de l'armée américaine pensent qu'il faut ménager les Allemands, s'appuyer sur les forces de police allemandes et ne pas donner trop d'importance à la dénazification. Cf. *idem*, p. 32.
 3. Le principe de la réparation morale des crimes contre l'humanité pose la question de la reconnaissance de la culpabilité du peuple allemand.

définitivement qu'elles pourraient émigrer, dans les semaines à venir, pour la Palestine. Les gens, désirant ardemment quitter les lieux aux souvenirs maudits, comptent les jours. Ils n'envisagent plus aucun plan d'aménagement provisoire. Ils attendent avec une impatience accrue et aiguë depuis la libération. À mesure que le temps passe, les esprits se découragent et s'aigrissent. L'aptitude à la vie et à la lutte diminue dans une proportion croissante. On enregistre des suicides et, par ailleurs, des signes de lassitude, de désespoir et de relâchement. Les tiers, impassibles, assistent à ces remous, se contentent de critiquer et de juger sévèrement « ces déchets du ghetto d'Europe », en attribuant les écarts de conduite et les inadaptations sociales aux assassinés et non aux assassins.

On ne peut rééduquer que des hommes libres. Or ce n'est que dans la liberté qu'on peut prendre conscience de sa liberté et donc de ses responsabilités, de ses devoirs et donc d'une discipline librement consentie. Un camp même doré – et ceux-là sont loin de l'être – n'est qu'une prison où s'avilit la dignité humaine, où s'étiole la personnalité, où se développent les ferments révolutionnaires.

Aussi longtemps que les masses des déportés seront maintenues dans des camps, dans des centres d'accueil et des blocs ; aussi longtemps que la prévention, la routine et le manque de courage les confineront derrière des barrières ; aussi longtemps que la conception authentiquement militaire de l'ordre public et de la sécurité intérieure et d'autres préoccupations impures inspireront la politique vis-à-vis des *DP*, aussi longtemps continuera la politique de persécution des collectivités déchues.

Aucun plan constructif d'assistance, aucune « réhabilitation » ne peuvent être efficaces avant que l'on ait publiquement promulgué le principe fondamental qu'un camp est un séjour indigne d'hommes libres. À partir de ce moment seulement, on pourra aborder la reconstruction de l'Europe ravagée par la guerre.

Jusqu'à cela, ces hommes, d'un extérieur rude, ancrés dans une mentalité de protestants antisociaux lourdement motivée, se «débrouilleront», [s']«organiseront», [se] «libéreront» en imitant, en cela, l'exemple donné par les occupants eux-mêmes.

Il suffit de s'entretenir en particulier, d'homme à homme et pendant un temps suffisant, avec les déportés pour se rendre compte que la plupart d'entre eux n'ont pas été touchés profondément par la vie infâme et infamante qu'ils ont dû subir. On demeure, au contraire, saisi d'admiration devant leur énergie indomptable, leur vif intérêt pour les questions d'ordre général ou spirituel et leur force de caractère forgée dans la souffrance. Il faudra au plus vite affranchir tous ces infortunés de cette vie collective obsédante et singularisante, fortifier leur individualité en les dispersant, les affranchir de leur hantise en les reconduisant vers une vie normale. L'expérience déjà acquise dans ce domaine nous autorise à affirmer que la guérison sera rapide à venir.

Ces hommes qui ont lutté victorieusement, avec la force du désespoir, contre leur propre déchéance, sont coupés du reste des humains. Ils n'ont guère la possibilité de communiquer avec leur famille ou leurs amis, disséminés dans le monde. Aucune mesure d'ensemble n'a été conçue pour faciliter leur «regroupement familial». Emmurés vivants, depuis des années, les internés sont maintenus à ce régime cellulaire, avec une telle rigueur qu'à peine la moitié de ces 80 000 à 100 000 *DP* ont pu entrer en contact avec les seuls et rares parents et amis qu'il leur reste ici-bas. Même ceux qui, profitant de la complaisance de soldats démobilisés rentrant dans leur foyer, de voyageurs de passage, des moyens des organisations privées, ont pu donner ou obtenir un signe de vie attendu depuis d'interminables années ne peuvent établir de liaisons suffisamment régulières qui permettraient d'aborder la conception et la réalisation d'un plan d'avenir.

Repliées sur elles-mêmes, isolées, réduites à cette vie végétative de masse informe, désœuvrées et captives, ces collectivités auront de plus en plus de difficultés à s'affranchir et à s'émanciper.

Le nombre de *DP* en zone française est presque négligeable en comparaison des communautés importantes d'Autriche et d'Allemagne occupées par les Anglo-Américains, mais, contrairement aux critiques exercées notamment par les milieux américains à l'égard de l'attitude des autorités militaires françaises, les *DP* eux-mêmes sont unanimes à reconnaître la compréhension large qu'ils ont rencontrée auprès des Français. Il est cependant regrettable que la lenteur administrative paralyse les efforts constructifs tentés par le commandement français. Un projet est en voie de réalisation qui permettrait de placer, dans deux hôpitaux assez spacieux et ayant appartenu jusqu'en 1934 à la communauté israélite de Gailingen, 280 *DP*. Ils trouveront dans cette maison, à côté d'une vie familiale et libre, une occupation professionnelle qui leur permettra de pourvoir eux-mêmes à leur existence. Trois activités sont prévues : un garage de réparations d'autos, la fabrication de gants pour l'armée, la direction de trois chantiers professionnels de jardinage et de travaux de ferme. Il ne dépend plus que de l'administration compétente de mettre à leur disposition des lits réquisitionnés par le Service de Santé et de libérer l'un des hôpitaux occupés actuellement par un asile de vieillards allemand. Ce projet, grâce aux efforts de l'aumônier militaire, le capitaine Monteit, et de ses collaborateurs, vient d'entrer dans sa phase de réalisation. – À Bregenz, on s'apprête à exécuter un projet semblable, grâce à la générosité de deux Américains israélites ayant mis deux immeubles leur appartenant à la disposition de leurs coreligionnaires *DP*.

Il faut obtenir avant l'hiver la levée de réquisition par l'armée.

Le problème du ravitaillement est plus difficile, comme il l'est d'une manière générale en zone française et en France même.

Mais les plus gros soucis sont motivés par un manque critique de vêtements chauds et de chaussures – et les envois faits jusqu'ici ont, par leur composition et le mauvais état dans lequel on s'est permis de les adresser, produit comme seul effet une révolte parmi cette population déshéritée. Les vêtements sont, en effet, inutilisables. On a tout lieu de se plaindre également de la rareté et du mauvais état de denrées envoyées dans les paquets du Comité international de la Croix-Rouge.

Mais face aux critiques sévères formulées par des personnalités américaines à l'égard de l'attitude des autorités françaises vis-à-vis des *DP*, il y a lieu d'insister sur leur sympathie compréhensive.

Toutefois, il faut convenir de ce que le faible nombre de *DP* israélites en zone française permet bien plus facilement des conditions constructives qu'il n'est possible d'en concevoir pour les masses importantes fixées dans les zones anglaise et américaine.

Il apparaît, en effet, rapidement que, sans un plan d'assistance aux *DP* en général et aux Juifs en particulier, plan solidement étayé, d'une portée internationale, comportant, outre les éléments d'une aide immédiate, les projets de reconstruction et de fixation définitifs, il sera impossible de sortir d'une impasse dont les effets se font sentir de jour en jour davantage.

C'est l'absence manifeste d'un vaste projet conçu pour la reconduction des *DP* dans la vie normale qui pèse sur les efforts de l'UNRRA¹.

1. Acronyme de *United Nations Relief and Rehabilitation Administration* («Administration des Nations unies pour le secours et la reconstruction»). Elle fut créée, le 9 novembre 1943, lors d'une conférence qui réunit à la Maison Blanche les représentants de 44 nations. Sa mission fut de fournir, après la Seconde Guerre mondiale, une assistance économique aux nations européennes ainsi que de rapatrier et d'aider les réfugiés qui passeraient sous le contrôle des Alliés. Le gouvernement des États-Unis finança près de la moitié du budget de l'UNRRA.

Malgré le travail considérable accompli en Allemagne par les *teams*, le dévouement de ses dirigeants, l'importance des fournitures, on ne peut pas affirmer que l'assistance apportée par l'UNRRA corresponde aux directives générales et à la charte qui ont présidé à sa fondation. — En dehors du rapatriement qui peut s'effectuer, pour certaines catégories de déportés se trouvant en Allemagne, aucun travail constructif n'est visible. De nombreux chefs de *teams* se plaignent eux-mêmes de travailler sans liaison entre eux, sans connaissance des lignes générales d'action et d'être bridés dans les initiatives locales qu'ils voudraient prendre. C'est aussi le recrutement très inégal des cadres et du personnel qui inhibe le rayonnement d'une action extraordinaire, telle qu'elle était apparue aux yeux des généreux initiateurs de l'UNRRA et telle que les émissions anglo-saxonnes la représentaient aux innombrables « continentaux » aux écoutes, souffrant de la disette durant les hostilités.

Les moyens et les énergies qui se perdent dans cette œuvre, extraordinaire par son importance et par son caractère, suffiraient à sauver définitivement des centaines de milliers de personnes. De plus, la qualité d'œuvre officielle couvrant, dans les différents pays, toutes les activités sociales, elle donne à cette organisation une lourdeur administrative ; l'obligation d'égards politiques et stratégiques inhibe son élan primitif et empêche le contact réel avec la détresse de ces milliers de malheureux. Aussi la collaboration des œuvres privées (si leur activité était approuvée sans réserve par l'UNRRA), fût-elle même mentale et à condition que les différents efforts soient coordonnés selon un plan préalablement conçu par l'UNRRA, s'avère-t-elle indispensable.

Mais dans ce domaine encore, la concentration de moyens puissants entre les mains d'un seul organisme, imitant en cela la politique des régimes totalitaires, pèse lourdement sur l'essor des élans et des initiatives privées qui avaient commencé par se faire jour, un peu partout, en faveur des *DP* dont le

sort pitoyable avait réussi, durant quelques semaines, à retenir l'attention concentrée du monde entier.

De plus, la tendance courante que l'on a d'attribuer sans discernement la qualité de *DP* à toutes les personnes étrangères se trouvant accidentellement sur le territoire allemand, qu'elles le soient de leur plein gré (ouvriers libres, volontaires, *Volksdeutsche*) ou contre leur gré (déportés politiques et religieux), assimilées indistinctement les unes aux autres, a singulièrement alourdi l'œuvre de l'UNRRA tout en la privant d'une base morale solide.

C'est dans ces conditions difficiles, au milieu d'un climat hostile ou du moins incompréhensif, que la plus grande œuvre d'assistance juive, l'*American Jewish Joint Distribution Committee*¹, a dû lutter pour se faire reconnaître par les différentes autorités militaires et sociales officielles, afin de pouvoir apporter son activité d'assistance aux coreligionnaires rescapés des camps de concentration allemands.

C'est sur elle que les désespérés avaient placé leur seul espoir, et durant la longue nuit d'asservissement leurs rêves de liberté se nourrissaient de ce que chaque enfant juif sait de l'aide traditionnelle du *Joint* aux masses juives en détresse. La disproportion entre cette hypothèse illimitée sur les possibilités du *Joint* et les obstacles opposés au démarrage, la parcimonie des moyens par rapport à l'immensité des besoins, la précarité des possibilités de transports, le manque de liberté de mouvement, les besoins sans doute plus pressants encore en Pologne, en Hongrie et dans d'autres pays ravagés ont forcément suscité, chez ces masses avides de renaître à la vie, une

1. *AJJD*, couramment appelé *Joint*, organisme financier issu de la philanthropie créé à New York en 1915 pour aider les populations juives des pays en guerre et la reconstruction des communautés. Il est issu de la réunion de trois groupes distincts les orthodoxes, les socialistes et les Juifs allemands et prend la suite de l'*American Jewish Committee* (*AJC*, fondé en 1906) pour la protection des Juifs et des droits civiques et religieux à travers le monde. Le *Joint* travaille officiellement en collaboration avec les états, mais les fonds collectés sont toujours redistribués aux œuvres communautaires existantes.

déception amère et une certaine incompréhension à l'égard des efforts inlassables du *Joint*.

Il apparaît nécessaire de mieux informer les intéressés des efforts qui sont tentés sans répit et des difficultés rencontrées, mais il est plus important et plus urgent encore de faire connaître à ces gens impatientes, instables et désespérés un plan exécutable conçu pour un avenir immédiat et un avenir plus lointain. Personne ne connaît ces plans. Tout le monde ignore les différentes étapes que le *Joint* s'est proposées pour résoudre le problème de la libération définitive des *DP*. – Ce plan, s'il n'existe pas, il est urgent de le concevoir et de le faire connaître. Quelles que soient les difficultés du problème, l'impossibilité de compter sur l'ouverture immédiate des frontières d'un pays à ces *DP* – y compris la Palestine –, il faut tout d'abord décomposer en destins individuels cette masse compacte de rescapés. Il faut connaître et faire connaître la personnalité civile, familiale de chaque interné; faire une liste de qualification professionnelle de chacun d'entre eux; faciliter, par tous les moyens, le regroupement familial; constituer, avec la coopération des grandes organisations officielles, un centre unique de recherches¹. Ce n'est que s'il existe au monde une seule centrale de recherches que les millions de dispersés seront sûrs de retrouver un parent ou un ami. Il faut que des questionnaires modèles, édités d'un commun accord par ces organisations, soient transportés par les postes officielles des armées d'occupation qui doivent les recevoir, sans affranchissement, dans tous les bureaux de poste militaires.

Il est incontestable que, pour l'écrasante majorité des *DP* juifs demeurant en Allemagne, l'émigration en Palestine constitue l'unique solution constructive. L'impossible doit être tenté par tous les moyens pour obtenir ce but dans un avenir

1. Le Centre de recherche initié par les Alliés à Versailles fut transféré à Francfort, il s'agit de l'actuel centre d'archives situé à Bad Arolsen, petite ville du Land de Hesse qui a publié aujourd'hui 10 millions de noms.

rapproché. C'est à cause de leur judaïsme que les Juifs ont supporté un martyr dont l'horreur dégradante n'a pas été ressentie assez profondément par l'opinion publique du monde entier. Ils ont mérité, pour eux-mêmes et par leurs innombrables morts, que les portes de la Palestine s'ouvrent toutes grandes devant eux, sur un avenir stable et une existence libre.

Mais, Juifs ou non-Juifs, il faut préparer tous les individus, quel que soit leur avenir, à une vie indépendante et, pour cela, organiser leur existence pendant les prochains mois. On n'a pas le droit de laisser ces centaines de milliers de personnes dans une situation provisoire, en les consolant, d'un mois à l'autre, par des promesses fallacieuses. Le monde entier a besoin de main-d'œuvre qualifiée. Il faut procéder à l'orientation et à la réorientation professionnelles de tous les hommes valides.

Le problème d'assistance aux *DP* est un problème de rééducation sociale et professionnelle. S'il importe de les nourrir convenablement, de les vêtir chaudement, de leur procurer du travail, il importe également d'en faire des hommes libres, tant il est vrai qu'aucune action d'assistance constructive n'est possible si elle n'est fondée sur un principe moral.

Il faut, pour cela, libérer ces hommes. Tous les camps doivent être fermés pour les anciens *DP*. Il y a assez d'appartements occupés par des nazis et des institutions nazies, qui, libérés, serviraient aux *DP* de logements familiaux corrects et dignes.

À l'entrée de l'hiver, le problème du froid doit retenir tout particulièrement l'attention agissante. Il est plus difficile à des collectivités affaiblies de résister au froid qu'à la faim.

Il est donc urgent d'établir des catégories de priorité pour les vestiaires. Des milliers de malades, des tuberculeux sont insuffisamment vêtus. Les femmes enceintes ne peuvent protéger contre le froid ni elles-mêmes ni l'enfant qu'elles portent dans leur sein. Il y a des malades adultes, il y a des vieillards. – Ce sont les mêmes catégories énoncées dans la priorité d'assistance de la Charte des Nations unies pour la

réparation et la réhabilitation qui mentionnent également le droit des « *Displaced Persons* » à la liberté.

La lutte contre les maladies doit être conçue par un plan d'assistance générale.

Il y a d'abord la nécessité d'un dépistage systématique de tous les internés, non seulement au point de vue de l'influence de la tuberculose, mais aussi au point de vue de la carence chronique sur l'organisme. Il faut passer à la radio tous les anciens internés, ainsi que c'est le cas maintenant à Bergen-Belsen grâce au Don suisse et à la Croix-Rouge suisse.

Il y a lieu de mentionner, à cette occasion, que, d'après notre expérience et celle d'autres observateurs, peu de médecins allemands sont qualifiés pour ce travail. Leur capacité professionnelle a indiscutablement souffert des tendances du régime nazi et, pour beaucoup d'entre eux, la compétence professionnelle doit être mise sérieusement en doute. La mentalité nazie a si fortement imprégné un grand nombre d'entre eux, lors même qu'ils avaient compris l'inanité des doctrines nazies, que la vie d'un individu est de peu de prix à leurs yeux. Quand il s'agit de *DP* juifs, les antipathies enracinées se font forcément jour. Il est donc essentiel de confier ce travail de dépistage à des médecins juifs – outre que les qualités professionnelles requises doivent comporter la connaissance de la langue familière aux *DP*.

Le climat des régions dans lesquelles vit une grande partie des *DP* de la zone anglo-saxonne ne se prête guère au traitement des tuberculeux. Ce climat est trop humide et trop rude.

Il faut examiner deux projets :

1. Celui de faire profiter le plus grand nombre possible de tuberculeux probablement guérissables de l'arsenal thérapeutique suisse – mais cette action, qui a déjà commencé et qui est une des aides les plus importantes que la Suisse puisse

apporter à l'aide d'après-guerre, est limitée, tant par le manque relatif de places que par le prix de revient très élevé. Il y a lieu d'examiner s'il est possible de faire fonctionner en Suisse même un sanatorium créé par les Juifs du monde entier.

2. À côté de l'action entreprise par le Don suisse en faveur des *DP* dont profite, grâce à la subvention du *Joint* et de l'OSE, un certain nombre de *DP* juifs, on peut envisager également la création de sanatoria provisoires en Allemagne même, par exemple dans la Forêt-Noire. – Le problème technique consisterait à créer des baraquements hospitaliers, à les équiper et à les faire fonctionner avec un personnel juif compétent. Ce projet, quoique difficile, n'est pas irréalisable. Il demandera certainement moins de frais. Il importe, en tout cas, de trouver une solution rapide, car il est hors de doute que les rigueurs de l'hiver feront des ravages parmi les *DP* qui ne seraient pas mis à l'abri à temps.

La lutte contre les répercussions de la carence chronique exige un examen systématique des collectivités juives et un traitement préventif des organismes dont la résistance a diminué. Il faut, pour cela, centraliser l'action sanitaire auprès des *DP*, réunir les fiches et introduire des mesures sur la base des renseignements ainsi obtenus. Il s'agira surtout de fournir aux catégories les plus menacées des suppléments de vivres, car la monotonie des menus et, il faut le dire, le coulage important dans les manutentions et les intendances frustreront assez sérieusement les ayants droit.

Il faut également augmenter le nombre des médicaments fortifiants et digestifs qui font défaut dans certaines régions. L'abondance de stocks de médicaments et de pansements dans certains secteurs et leur rareté critique dans d'autres font ressortir le manque de liaison entre les différentes régions. Avec une coordination plus serrée, il serait possible de satisfaire, sur place, une grande partie des besoins.

Il faut organiser, sur une vaste échelle, l'aide dentaire et l'hygiène de la bouche. L'expérience recueillie sur les prisonniers et déportés rapatriés en France et les constatations faites sur les *DP* en Allemagne même montrent combien cette question de l'assainissement de la denture est capitale. Dans différentes collectivités, on a essayé d'improviser sur place, en installant des cabinets dentaires et de prothèses; mais leur nombre est trop faible, le personnel peu qualifié et l'instrumentation insuffisante, de même que les dents artificielles et le plâtre pour la fabrication des prothèses. — Il serait utile de faire circuler dans les différentes régions une ambulance dentaire aussi importante qu'une ambulance radiologique, car l'avenir d'un grand nombre de *DP* dépend, au point de vue sanitaire, de la réfection des dents. L'aide à apporter s'étendra sur plusieurs dizaines de milliers de personnes. Il faudra resserrer la liaison avec les organisations de l'assistance dentaire internationale et concevoir, là encore, un plan d'ensemble dans un temps limité.

Bien que le nombre des femmes enceintes ne soit, pour des motifs, hélas, faciles à comprendre, pas très élevé, il est nécessaire de prévoir la création de maternités et la distribution de layettes, ainsi que de lait pour les nourrissons. — Il n'est pas besoin d'insister sur l'importance primordiale de lutter contre la mortalité et la mortalité infantile parmi les *DP*.

D'après l'expérience recueillie, on a l'impression également que le côté culturel est trop négligé. Les internés oisifs ont hâte de s'informer et de s'instruire, et on réclame de partout des journaux en yiddish et en allemand; des livres en yiddish, en allemand, en polonais ou en hongrois; des grammaires anglaises, françaises; des livres d'études scientifiques et littéraires. — Il est difficile de satisfaire à ces demandes légitimes, mais, là encore, un effort plus subséquent permettrait d'améliorer le rendement.

Nous ne parlons que pour mémoire de l'urgence qu'il y a à installer des ateliers artisanaux et d'instruction. Tout le monde veut s'instruire. Tout le monde veut apprendre un métier. Beaucoup ont besoin de se perfectionner.

L'installation de fermes, sous forme de *Kibboutzim*¹ – organisations agricoles collectives –, a donné des résultats à ce point encourageants qu'il y aurait lieu de les multiplier autant que faire se peut.

Le fait d'avoir donné au séjour des *DP* un caractère provisoire les a fortement privés de toute construction positive à ce point de vue. Il est indispensable d'y remédier rapidement.

S'il n'est pas possible de permettre, à brève échéance, à tous ces malheureux une émigration rapide et, par conséquent, la perspective immédiate d'une existence libre et indépendante, il faut compléter sans arrêt la documentation personnelle sur le cas des internés se trouvant en Allemagne, car ce n'est que sur la base d'une documentation complète et serrée que les pouvoirs publics des différents pays peuvent concevoir ou être amenés à concevoir une solution satisfaisante.

Les fichiers sont difficiles à établir parce que les *DP* voyagent sans arrêt, parce qu'ils se déplacent sans difficulté à des centaines de kilomètres pour vérifier un vague bruit qui leur a été rapporté sur la survivance d'un parent, parce qu'ils se font inscrire sur différents registres, à deux ou trois reprises, dans l'espoir d'intensifier ainsi l'aide qu'ils attendent. – C'est précisément le motif pour lequel un enregistrement centralisé et obligatoire s'impose. Il est du devoir des organisations juives de collaborer à cette réalisation.

1. L'un des plus connus est le kibboutz Buchenwald établi sur une zone agricole près du camp qui est aussi une *barshara* (centre de préparation) en vue d'un départ en Palestine. Ces fermes coopératives situées à l'intérieur ou à proximité des camps de *DP* ont permis une réhabilitation morale plus rapide.

Si l'on veut arriver à un résultat qui ne déçoive pas la profonde attente de nos coreligionnaires rescapés, si l'on ne veut pas s'exposer au reproche de complicité dans les souffrances morales et matérielles interminables des *DP*, il est nécessaire que le monde juif coordonne tout d'abord ses efforts à élaborer en commun un plan d'assistance où chacun apporte le maximum de ses moyens et de sa bonne volonté. Ce n'est qu'en donnant cet exemple de concentration de nos énergies, d'unanimité de notre solidarité que nous pourrons, à notre tour, demander de l'aide au reste du monde responsable de la prolongation de ces souffrances.

Jusqu'ici, nous-mêmes, aussi bien que les autorités responsables et de larges couches de l'opinion publique, nous avons permis de faire naître l'impression qu'on était plus disposés à pleurer un nombre plus « totalitaire » de victimes qu'à aider efficacement les rares rescapés de cette tragédie sans précédent. Il est temps de réagir.

Docteur Joseph Weill
Commandant de Hausse
Capitaine Yves Lyon
Capitaine M. Rosen

Rapport d'activité dans le camp de Neustadt (H.)

Le camp de Neustadt est situé au bord de la mer Baltique¹, au fond de la baie de Lübeck, et occupe les casernements et baraques de l'*U-Bootschule*² de la marine de guerre allemande.

Une partie des bâtiments sert encore actuellement de résidence à l'hôpital militaire allemand et à des prisonniers de guerre. Cette cohabitation est préjudiciable à beaucoup de points de vue et nous aurons l'occasion d'y revenir à plusieurs reprises.

Le camp de Neustadt n'est devenu un camp de *DP* (*Displaced Persons*) qu'à l'occasion de l'avance des armées alliées, provoquant le repli des populations déportées. Une partie est venue par ses propres moyens sur des bateaux de pêche à partir du trop fameux camp de Stutthof, près de Dantzig³. Il y avait trois bateaux de 900 personnes ; un bateau a sombré et l'on n'en a pu sauver que 150 personnes. Les bateaux étaient en mer durant huit jours sans nourriture aucune.

1. Il existe quatorze Neustadt. Ici, il s'agit de Neustadt in Holstein, de l'arrondissement du Holstein-de-l'Est dans le Land du Schleswig-Holstein. La ville est alors située dans la zone d'occupation britannique.

2. Ou *Unterseebootsschul*. Il s'agit d'une école de formation sur les sous-marins. [ndrc]

3. Le Stutthof est le premier camp de concentration nazi établi en dehors du territoire allemand. Destiné aux déportés polonais, sa construction commença dès août 1939 sur le territoire de la ville libre de Dantzig, à 34 km de cette ville, sur un terrain entouré par les eaux de la Vistule et de la mer Baltique. Il reçut quelques Français.

D'autres sont venus de Neuengamme, près de Hambourg; d'autres encore de Mittelbau-Nordhausen, dans le Harz. Au fur et à mesure de leur arrivée, les SS les parquaient sans nourriture sur trois bateaux ancrés au large de Neustadt: le *Cap Arcona*, le *Deutschland* et le *Tilbeck*. Ces navires étaient minés et destinés à être coulés à l'approche des armées alliées. Par une erreur regrettable, mais inévitable, ils ont été bombardés par l'aviation alliée, et beaucoup de déportés y ont péri. Il est difficile de connaître leur chiffre exact, mais on estime à 250 le nombre des rescapés du *Cap Arcona*, qui a dû contenir 8000 personnes. Beaucoup ont été tués par les SS lorsqu'ils essayaient d'arriver à terre à la nage¹. Lorsque, le 3 mai 1945, les Anglais entrèrent au camp de Neustadt, ils y rencontrèrent à peu près 4000 DP affamés, affaiblis, en loques, dont à peu près 800 Juifs. 70% portaient leur costume de détenu. C'étaient uniquement des personnes rescapées des KZ².

Dès la libération, ils ont organisé leur vie eux-mêmes, en puisant dans les réserves du *Marine-Depot*. Ils se sont installés dans les casernes de l'*U-Bootschule* et ont essayé de normaliser leur standard de vie. Cette période transitoire a duré deux à trois semaines, jusqu'au moment où les autorités anglaises ont pris le ravitaillement en mains. Durant trois semaines, ils leur ont fourni une alimentation très substantielle, leur permettant de reprendre des forces et de récupérer le poids perdu. La reprise de poids a été rapide, mais cette augmentation s'est faite comme partout ailleurs au détriment de la qualité.

Il n'y a pas eu de grandes épidémies dans ce camp. Néanmoins, on a enregistré à peu près 200 décès par suite de typhus

1. Il s'agit d'une des plus grande catastrophe maritime de la Seconde Guerre mondiale. Les trois paquebots allemands où furent parqués des milliers de détenus venus du camp de concentration de Neuengamme sont coulés par la marine britannique en mai 1945. Ils avaient été choisi pour servir de monnaie d'échange. Le *Cap Arcona*, bateau de luxe de l'entre-deux-guerres contenait à lui seul 4000 passagers. Environ 8000 déportés périrent noyés.

2. Ou KL pour *Konzentrationslager*, en allemand, «camp de concentration». [ndrc]

exanthématique, de dysenterie et de pneumonie¹. Mais les privations endurées, les jeûnes prolongés et le séjour dans la mer – qui, pour certains, a dépassé quarante-huit heures – ont eu pour conséquence l'éclosion d'une très forte proportion de tuberculoses pulmonaires dont nous aurons à reparler en détail ultérieurement.

Régime

À notre arrivée au camp (1^{er} août 1945), le régime alimentaire était le suivant :

Petit déjeuner : café-ersatz sans lait ni sucre, à discrétion.

À midi : 1 litre de soupe épaisse avec un légume sec de conserve ou viande de conserve ; très rarement de la viande fraîche, souvent de la conserve de poisson (*staff*). Toutes ces conserves proviennent du *Marine-Depot* et sont souvent à la limite de la conservation. S'il y a des pommes de terre, on les cuit avec la pelure pour éviter les pertes.

Le soir : 400 grammes de pain noir, de mauvaise qualité, mal travaillé et mal cuit. La farine de seigle qui sert à sa fabrication est blutée² à 98 % et ce pain renfermant trop de déchets a été à la base d'un grand nombre de troubles digestifs.

En dehors du pain, on donnait, le soir, 30 grammes de margarine ou beurre, 100 grammes de fromage à tartiner, 50 grammes de saucisse de mou ou de foie, du café noir ou du thé.

Nous reviendrons sur la composition de ce régime dans l'étude critique qu'il impose, mais on peut déjà dire maintenant que, si quantitativement ce régime est suffisant, il représente un danger certain par sa qualité insuffisante.

Les enfants de moins de 12 ans, les femmes enceintes à partir du troisième mois et les mères qui allaitent reçoivent un litre de lait par jour.

1. Ce sont les maladies les plus redoutées car susceptibles d'épidémies.

2. Tamisée avec un blutoir. [ndrc]

Les malades et les convalescents ont un régime spécial dans lequel le lait et les laitages jouent le rôle principal. Le pain était le même pour tout le monde.

Habillement

Le camp de Neustadt se trouvant au bord de la mer et dans un climat humide, brumeux, froid et pluvieux, nous sommes amenés à parler des possibilités vestimentaires des *DP*. Au moment de la libération, 70% des détenus ne possédaient que leur uniforme de bagnard. Depuis, on leur a distribué, sur les réquisitions faites dans le pays, un costume ou une robe pour chacun, une paire de souliers, une paire de chaussettes ou de bas, une chemise, un caleçon et parfois un mouchoir. Ils n'ont touché aucun vêtement d'hiver, ni pull-over, ni manteau. Les souliers usagés prennent l'eau et le problème vestimentaire s'avère insoluble cet hiver si l'on ne trouve pas une solution rapide.

Hygiène du camp

L'hygiène du camp est relativement bonne; les casernements, de construction récente, sont dotés de suffisamment de bouches d'eau froide et parfois chaude, de bains, de douches. Aussi n'ai-je rencontré qu'un seul cas de gale. Mais les distributions de savon sont par trop parcimonieuses. Depuis trois mois, les *DP* ont touché un morceau de savon-ersatz, un petit morceau de savon anglais et un paquet de lessive à trois. Personne ne possède de brosse à dents ni de dentifrice. Les rasoirs et blaireaoux sont rares et souvent les mêmes rasoirs et blaireaoux servent à une cinquantaine de personnes. Il est étonnant de constater que, malgré cet état de choses, le nombre des pyodermites est minime. L'hygiène buccale par les troubles qu'elle engendre à distance mérite une étude particulière et nous y reviendrons plus tard.

Un autre chapitre douloureux est l'absence de toute serviette hygiénique.

Équipement sanitaire du camp

A – Hôpital, infirmerie du camp

L'hôpital, infirmerie du camp est installé dans un pavillon au centre du camp. Une aile de ce pavillon est affectée aux *DP*, une autre aile aux Allemands. L'entrée est commune et cette promiscuité donne lieu à des incidents et surtout à des constatations pénibles. Quoique la relation de cet état de choses ne fasse pas partie de ce rapport, il me semble utile de situer le climat moral dans lequel vivent nos *DP*. Comme j'avais déjà eu l'occasion de le mentionner, le camp de Neustadt est un camp mixte où cohabitent les *DP* et leurs anciens tortionnaires¹. Les Allemands s'y promènent en uniforme, avec les galons de leur grade et leurs décorations. Les civils allemands, qui y ont un accès facile, les gâtent, se promènent à leur bras dans les rues du camp et leur apportent un grand réconfort. Il va sans dire que nos malheureux *DP*, qui ont tant souffert, ne peuvent être que défavorablement impressionnés par cette promiscuité. Mais il y a plus. Tous les nationaux des pays Baltes qui ont servi dans l'armée allemande et qui ont collaboré avec beaucoup d'entrain à l'extermination des ghettos de Riga et de Kovno² se promènent en uniforme allemand avec épaulettes et décorations, sous prétexte de n'avoir pas autre chose à se mettre. À la fête lettone du camp, on se croyait l'invité de la Wehrmacht.

1. Les camps uniquement constitués de Juifs n'existent que dans la zone américaine et ce après les recommandations du rapport Harisson d'août 1945.

2. Kovno, nom polonais de Kaunas, ville de Lituanie. Les ghettos de Vilnius et de Kaunas sont tristement célèbres. Le fort de Kaunas est un lieu de massacre où sévirent les supplétifs des nazis, baltes, et lettons en particulier.

Cette diversion nous a entraînés loin de notre infirmerie du camp.

Donc, l'infirmerie du camp est enclavée dans un bloc allemand. Deux médecins polonais y travaillent en volontaires et semblent ne pas trop faire de favoritisme. L'infirmerie fonctionne comme une polyclinique, et il n'y a que des petits malades qui y sont hospitalisés. Actuellement s'y trouvent une vingtaine de malades : gastro-entérites, broncho-pneumonies, pyodermies, cholécystites, coqueluches, bronchites-pleurésies, etc. Il n'y a pas de médecin juif dans le camp. L'administration est entre les mains d'un ancien officier polonais qui exerce une grande influence sur la population polonaise du camp et *ipso facto* sur tout le camp, à grande majorité polonaise (75 %) ¹.

Une station dentaire très sommaire y est installée où travaillent trois dentistes lettones. Le tour fonctionne grâce aux pièces détachées fournies par les dentistes. Les médicaments sont inexistantes et le rendement du cabinet est minime. Les besoins sont énormes. (Voir état dentaire sur les listes annexes). En moyenne, chaque personne a trois dents à soigner ou à extraire. Une grande partie est totalement ou partiellement édentée, et beaucoup de troubles digestifs sont consécutifs à cet état de choses. Les Allemands du camp disposent de deux cabinets dentaires parfaitement équipés, avec appareil de radio, et ces cabinets, uniquement réservés aux militaires allemands, ne sont que très peu occupés. Néanmoins, malgré nos demandes réitérées, nous n'avons pas encore réussi à en faire réquisitionner un pour les besoins des DP.

L'installation hygiénique de cette infirmerie est très rudimentaire. Ni le cabinet médical, ni le cabinet dentaire ne disposent de l'eau courante.

1. Du fait de la proximité du camp du Stutthof, près de Dantzig, ouvert pour recevoir des détenus polonais.

Le stock pharmaceutique est des plus réduits et, si nous ne recevons pas très rapidement un approvisionnement en médicaments, nous serons obligés de renvoyer les malades. Il est nécessaire de mentionner que notre stock de calcium et de vitamines est épuisé et que nous avons d'énormes difficultés à soigner convenablement tous les tuberculeux du camp. Nous joignons à ce rapport une liste des médicaments qui sont indispensables au bon fonctionnement de l'infirmierie et de la policlinique.

B – Baraque des convalescents

À notre arrivée au camp, notre attention a été tout de suite attirée sur la situation déplorable de ce bâtiment. Là se trouvent, en effet, une cinquantaine d'hommes et de femmes, installés dans deux grands dortoirs sans aucun confort. Les malades couchent sur des lits superposés, sans drap. Deux petites armoires dans chaque dortoir, une table et quelques chaises en sont l'unique ameublement. Cette baraque, la plus sale de toutes, est en bois et se trouve dans l'angle le plus éventé du camp. Les gens qui y logent sont d'anciens malades du *Landeskrankenhaus* qui ont préféré être mal au camp que de rester dans l'hôpital allemand (*cf.* plus loin).

Ce sont les déshérités du camp et notre premier travail a été de leur procurer un pavillon plus confortable et d'améliorer leurs conditions de vie.

C – Landeskrankenhaus

Le *Landeskrankenhaus* est l'hôpital civil de Neustadt. Il se compose de douze pavillons dispersés dans un grand parc. L'effectif des *DP* se monte couramment à 160-190 malades.

La plupart sont concentrés dans le pavillon 9 (à peu près 120 malades), les autres sont dans les différents pavillons de spécialités (chirurgie, neurologie, phtisique, gynécologie). Le

personnel médical et soignant est allemand. L'administration du pavillon est entre les mains d'un capitaine anglais. Néanmoins, nos *DP* y sont particulièrement malheureux. La nourriture est insuffisante et mal servie. Les filles de salle dans l'ensemble sont hostiles envers les malades. Il arrive souvent qu'un malade quitte l'hôpital sans être guéri et préfère aller au bloc des convalescents que rester dans ce milieu peu amical. On leur vole les vêtements, les colis de la Croix-Rouge. Les réclamations n'aboutissent pas. Nous avons été très douloureusement impressionnés par cet état de choses, et c'est surtout la salle des tuberculeux qui mérite toute notre attention. La situation s'est quelque peu modifiée depuis que ces malades sont régulièrement visités, et même la nourriture s'est sensiblement améliorée à la suite de nos démarches réitérées auprès des autorités. Mais la solution de ce problème ne peut être recherchée que par le remplacement du personnel allemand par des nurses *DP*. Tous nos efforts vont vers ce but, et nous n'avons pas encore pu obtenir l'appui des autorités anglaises¹.

Situation sanitaire du camp

Dès notre arrivée, nous avons entrepris un travail de dépistage et avons, dans ce but, examiné, à côté des *DP* se présentant aux consultations, tous les *DP* juifs du camp. Nous avons profité de cette occasion pour enregistrer tous ceux qui se présentaient. La plus grande partie des *DP* juifs a pu être vue ainsi, mais, par un manque de discipline et aussi par un désir de voyager aux fins de regroupement familial, un certain nombre nous a échappé. Il nous est tout de même possible d'en établir le bilan sanitaire. Tous les malades suspects de tuberculose ont été radioscopés et nous avons été péniblement impressionnés par la grande proportion de tuberculeux parmi

1. Les Britanniques comme les Américains voulaient ménager la population pour faciliter l'occupation de leur zone.

les Juifs. Les premiers calculs avaient établi un pourcentage de 13% pour les Juifs, tandis que pour les non-Juifs ce pourcentage n'était que de 3,5%. Actuellement, ce taux s'est encore élevé. Sans comprendre les malades déjà partis vers la Suède, nous avons dépisté 132 cas de tuberculose contrôlés radiologiquement. Et tout laisse prévoir que d'autres cas vont être découverts. Le pourcentage des tuberculeux dépasse donc déjà aujourd'hui 25%. Quarante-et-un ont besoin d'un traitement médical suivi et pour 33 un séjour dans un sanatorium s'impose; les 58 restants ont besoin d'une surveillance médicale et d'une alimentation substantielle. Mais pour tous, il faut prévoir un transfert vers un climat plus adéquat à leur situation pour la mauvaise saison. Le climat brumeux et humide leur est très préjudiciable et les éléments toniques du climat maritime demandent un apport calorique plus élevé que celui que leur ration journalière peut leur fournir.

Il serait trop fastidieux d'énumérer ici toutes les maladies constatées chez nos *DP* et nous renvoyons au tableau sanitaire annexe. Nous insistons surtout sur la fréquence de l'avitaminose par manque d'aliments frais, d'où résulte la nécessité d'envoyer rapidement les vitamines demandées sur le tableau annexe des médicaments indispensables. Nous devons encore parler de l'état dentaire déplorable des *DP*. J'ai relevé dans toutes les bouches les dents à soigner et les chicots à arracher et j'ai trouvé dans 450 bouches à peu près 1 000 dents à traiter. 22 *DP* sont complètement édentés et un grand nombre de troubles digestifs ou d'infections à distance est dû à cet état de choses. Comme je l'ai déjà mentionné plus haut, l'installation dentaire est insuffisante et un accord avec un dentiste allemand de Neustadt demanderait de grands crédits. Néanmoins, je ne vois pas d'autre solution en ce moment. Il s'agirait d'obtenir un arrangement à prix réduit et je pense que ceci serait possible.

Je voudrais encore mentionner la forte proportion de déficience de la menstruation chez les anciennes déportées qui se monte encore maintenant à 65 %.

Résultats obtenus

Depuis notre arrivée au camp, nous avons pu obtenir, grâce à la compréhension des autorités militaires responsables :

1. Pain blanc pour les malades et les convalescents.
2. Un tiers de la ration de pain noir remplacé par du pain blanc pour les autres.
3. Amélioration du pain noir et surveillance de la fabrication par un boulanger *DP*, choisi par nous.
4. Fruits et légumes pour les malades et convalescents.
5. Installation de l'eau chaude et froide dans les services hospitaliers.
6. Attribution d'un nouveau bloc pour les convalescents et les tuberculeux les plus déshérités.
7. Promesse d'attribution d'un nouveau pavillon pour les tuberculeux et permission d'y mettre des infirmières *DP*.
8. Contrôle radiologique systématique de tous les *DP* jusqu'à 30 ans (450 jusqu'à présent).
9. Promesse de fourniture de médicaments.
10. Avis favorable pour la recherche d'un sana ou départ de tous les tuberculeux pour la Suède (malgré cette perspective, je crois devoir insister sur les avantages d'un sana dans la Harz, car nos malades n'iraient que très difficilement en Suède, de crainte d'être rapatriés d'office vers leur pays d'origine, après six mois).
11. Avis favorable à notre demande de fourniture plus abondante de savon et produits détersifs pour les *DP*.

Projets en cours

1. Institution d'un service de douches obligatoire.
2. Séparation des Allemands du reste du camp.
3. Agrandissement de l'hôpital du camp.
4. Double ration pour les tuberculeux et amélioration de leur régime par adjonction de légumes frais, œufs, beurre, lait, fruits et viande fraîche.
5. Demande de vêtements chauds pour l'hiver.
6. Si possible, déplacement de tous les tuberculeux vers une région plus tempérée.

Conclusion

Le problème sanitaire du camp de Neustadt est très complexe mais gravite autour de trois faits principaux :

1. Le mauvais climat.
2. L'alimentation irrationnelle.
3. La gravité de la situation vu le très grand nombre de tuberculeux.

Il est donc de toute urgence de trouver les solutions nécessaires. L'idéal serait d'installer dans les forêts de la Harz un sanatorium pour tous nos tuberculeux et d'obtenir des autorités les permissions nécessaires à leur transfert, et cela avant l'hiver. Ce sanatorium devrait être dirigé par des médecins compétents et du personnel infirmier dévoué. Ce n'est qu'au prix d'un très grand et rapide effort en ce sens que nous réussirons à rétablir une situation fortement compromise.

L'expérience acquise pendant ces dernières semaines me met en droit d'exprimer une opinion personnelle. Il me paraît indispensable de provoquer un contrôle radiologique systématique

de tous les *DP* de tous les camps et ceci pour les raisons suivantes: j'ai été moi-même profondément étonné du contraste entre l'apparence quasi normale de tous nos *DP* et l'état de leurs organes. Nous n'avons pas le droit – et ceci pour l'avenir immédiat de ces gens qui représentent les pauvres restes d'une population de plusieurs millions – de nous fier aux apparences, et il est souhaitable d'organiser des tournées de dépistage de tous les *DP*, si possible au moyen d'une voiture sanitaire radiologique qui pourrait facilement aller d'un camp à l'autre et examiner systématiquement tous les intéressés. Ce n'est qu'au prix d'un travail de dépistage systématique que nous serions à même de faire le maximum pour rétablir la situation.

Notes sur le climat moral dans les camps

Pour bien faire comprendre la situation des Juifs se trouvant actuellement encore en Allemagne, nous voulons essayer de définir le climat, de saisir l'ambiance et l'atmosphère dans lesquels ils vivent.

Il faut en premier lieu se dire une chose: les *DP* sont encore dans les camps, et si leur situation matérielle et morale n'a plus rien de comparable avec celle qui leur était faite dans les camps de concentration, *ils ne sont toujours pas libres*. Les *DP* définissent cet état par une formule frappante: *libérés mais pas libres*.

Nous allons essayer de dessiner le plus exactement possible, et sans aucun parti pris, *le climat de l'Allemagne actuelle*. Je n'ai pas l'intention de répéter ici ce que tout le monde peut lire dans les journaux au sujet de la platitude allemande. Le hasard a voulu que nous ayons vécu à la limite d'une zone réservée où sont parqués les Allemands prisonniers de guerre. Aussi la situation des officiers allemands, soit de la Wehrmacht, soit de la *Kriegsmarine*, y est-elle particulière. Dans toute la zone réservée et dans les villes limitrophes, les officiers allemands se promènent en uniforme, avec les insignes de leur grade et

constellés de décorations. La circulation aux carrefours est réglée par des soldats allemands en uniforme. Nous avons même pu voir des uniformes de SS et des manchettes de la Gestapo. Journallement, la radio défend le port de l'uniforme allemand et surtout des décorations, mais, pendant les dix semaines de notre séjour en Allemagne du Nord, nous n'avons pu constater aucune diminution du nombre des galonnés et des décorés¹. Je voudrais ajouter que, lors de nos visites hebdomadaires dans la zone réservée où nous avons un home d'enfants sur les bords de la Baltique, nous avons appris que tous les soldats allemands étaient libérés et renvoyés dans leurs foyers, y compris les membres de la Gestapo. Seuls les médecins militaires étaient obligés de rester sous les drapeaux. Il va de soi que dans cette zone réservée se cachent un grand nombre de criminels de guerre. On nous a rapporté de source digne de foi qu'on enregistrerait fréquemment la disparition de soldats innocents, pour s'emparer de leurs papiers d'identité, ceux-ci étant ensuite utilisés par les criminels de guerre qui tentent ainsi de se faire libérer sous une fausse identité.

Le *moral* dans ces régions est des plus mauvais. On peut dire sans exagération que les Allemands honnêtes et de bonne foi vivent dans une terreur nazie continue. Nous nous sommes fait raconter par un ouvrier, ancien militant communiste, que ces derniers temps un grand nombre de personnes avaient été kidnappées. Il s'agirait de gens qui, après la défaite, avaient

1. Entre 1945 et 1950, les Alliés internèrent dans des camps plus de 400 000 Allemands de façon préventive et sans examen individuel. Mais dès la fin de l'année 1945, la dénazification fut stoppée. Des filières nazies permettent l'émigration vers toute l'Amérique latine et le Moyen-Orient. De célèbres criminels comme Eichman, Mengele, Barbie, Priebeke, Heim, Pavelic, «utilisant des papiers dont on dit qu'ils furent fournis par le Vatican et déguisés en prêtres», trouvèrent refuge en Amérique latine et au Moyen-Orient; Cf. Archives déclassées du Vatican, *CNS News*, 2000. Les premières exfiltrations viennent d'ailleurs de l'évêque catholique Alois Hudal de Rome. Ces filières d'évasion viennent aussi des nazis eux-mêmes, la plus célèbre, ODESSA, est fondée en 1946. Selon Simon Wiesenthal, les premières cellules nazies comme *Spinne* («Araignée») ou *Sechsgestim* («Constellation des Six») sont plus anciennes et basées en Autriche.

manifesté trop ouvertement leurs sentiments antinazis. On nous a même nommé le principal meneur de ces *Fememörder*¹, qui serait un ancien officier de l'active – et qui vient d'être nommé tout récemment adjoint au maire pour le ravitaillement de la ville. Cet officier n'a été obligé d'entrer au parti qu'en 1940, tandis que tous les officiers ont dû, en règle générale, faire partie d'office du mouvement dès sa création. Nous avons lieu de croire qu'il existe en Allemagne un grand nombre d'officiers qu'on avait fait jouir de ce « privilège », afin que, ne paraissant pas « compromis », ils puissent mieux servir la cause hitlérienne. Ce sont ces mêmes gens qui, aujourd'hui, détiennent parfois les leviers de commande ! Il ne m'est pas possible d'avoir des preuves de ces allégations, mais une constatation s'impose à l'observateur : *le nazisme n'est pas encore mort* en Allemagne. Il continue à travailler en s'adaptant aux circonstances particulières imposées par la défaite militaire.

L'attitude de la *population allemande* envers les *DP* est illustrée par maint exemple : Un Juif porte une montre à un horloger pour la faire réparer. Quand il veut la reprendre, le commerçant prétend que cette montre lui a été volée. On commence à s'insulter et l'horloger traite le *DP* de « bandit de Juif » ; la dispute continue dans la rue avec participation de la population allemande ; elle finit au poste de police britannique par un arrangement : l'horloger conserve la montre mais est obligé d'en donner une autre à la place pour dédommager le *DP*.

Il faut ajouter que le pays n'est pas sûr. Quelques jours avant mon départ, trois soldats belges ont été tués sur la route

1. C'est-à-dire des tueurs de traîtres ; en allemand, « exécuteurs de la Sainte-Vehme ». Il s'agit d'une référence à une forme de justice allemande née au XIII^e siècle, réputée pour éliminer de façon expéditive les fomenteurs de désordre et les traîtres. La pratique est reprise aux lendemains de la Première Guerre mondiale, avec l'assassinat notamment de signataires allemands du traité de Versailles (28 juin 1919, ratifié en janvier 1920) par des groupuscules d'extrême-droite ; puis après 1945, avec des représailles à l'encontre des anciens opposants au régime nazi devenus collaborateurs des Puissances d'occupation alliées en Allemagne. La réputation et la terreur prêtées à ces groupements ne correspondent pas à une réalité bien plus modeste. [ndrc]

par des coups de feu tirés d'une auto filant à toute allure. Un officier de la marine anglaise m'a raconté avoir été stoppé de nuit sur la route par des signaux rouges réglementaires de la *Military Police* et ne s'être aperçu que c'étaient des civils qu'en braquant sur eux son projecteur : il ne doit sa vie qu'à la rapidité de sa voiture et au fait d'avoir fait usage de son revolver. Dans son esprit, d'ailleurs, il s'agissait de bandes polonaises faisant la rapine sur la grande route : les Allemands sont bien incapables de pareils méfaits !

Je voudrais enfin mentionner qu'un grand nombre de SS se cachent actuellement encore dans les camps. On a pu appréhender par des descentes de police dans les blocs lettons et estoniens une trentaine de SS. Il va sans dire que ces gens ne peuvent s'y cacher qu'avec la complicité des habitants sympathisants. Voler une poule est puni de six mois de prison – cacher un SS n'est pas répréhensible...

Étudions maintenant *l'attitude des autorités occupantes* envers les *DP*.

Comme j'ai eu l'occasion de le signaler, les *DP* sont toujours dans les camps dont la direction est entre les mains d'un commandant de camp anglais, généralement un major. Toutes les questions administratives, aussi bien la «*régistration*¹» des gens que leur ravitaillement, passent par ses bureaux. Si un *DP* veut s'absenter pour quelques jours, il doit demander, par l'intermédiaire de son «*chef de bloc*», une autorisation écrite qui ne lui est accordée que pour huit jours. Les *DP* qui partent s'en vont généralement à la recherche d'une mère ou d'un père, d'un frère, d'une sœur ou d'un enfant dont l'existence problématique [hypothétique] leur a été signalée par une rumeur peu contrôlable. Vu les moyens de communication très précaires, ces sortes de voyages ressemblent plutôt à des expéditions et exigent une absence du camp beaucoup plus importante.

1. Voir *supra*, note 1, page 138. [ndrc]

Officiellement, on ne leur alloue que pour trois jours de viatique. Mais cela n'a jusqu'à présent empêché personne de se mettre en route. Les *DP* se décident avec une rapidité inouïe à faire ces grands voyages et se déplacent malgré les frontières, malgré les lignes de démarcation, malgré l'absence de trains réguliers, de Hambourg à Varsovie ou à Bucarest.

Dans les camps cohabitent toutes les *Displaced Persons* et, devant les autorités, toutes ont les mêmes droits. Nous avons de la peine à nous habituer à cette conception du problème des déportés. Il y a d'abord les travailleurs volontaires avec toute leur famille, puis les réfugiés volontaires des pays baltiques qui avaient misé sur la carte allemande au moment des victoires de la Wehrmacht et qui, maintenant, fuient l'occupation russe. Ce sont les Lettons et les Estoniens, presque tous officiers de la Wehrmacht, décorés pour avoir combattu sur le front russe et qui se promènent fièrement dans le camp, tous leurs atours dehors. Ce sont ces mêmes gens qui ont fait les pogroms de Riga et de Kaunas/Kovno et qui étaient les meilleurs fournisseurs de la Gestapo. On leur accorde les mêmes droits qu'aux malheureux survivants des *KZ*. On les excuse : ils n'ont pas d'autre costume à se mettre ! Les Anglais ne haïssent personne. Tout ce qui est passé doit être oublié, on ne peut pas construire un avenir sur la haine, il faut être juste : tous les *DP* ont les mêmes droits, car il est impossible de prouver que celui-ci ou celui-là ait fait ceci ou cela et, dans le doute, il vaut mieux traiter tout le monde sur un pied d'égalité.

À notre arrivée au camp, la nourriture n'était pas bonne. La cuisine était et est encore dirigée par des officiers d'intendance allemands, avec des cuisiniers allemands et tout le personnel allemand. Le pain était noir, mal cuit, dur à l'extérieur, mouillé à l'intérieur. La plupart des personnes, ayant vécu dans les *KZ*, ont une très mauvaise dentition et n'arrivent presque pas à mastiquer ce pain. D'où troubles digestifs, fermentations intestinales, dans des organes déjà malmenés par une

nourriture anormale dans les KZ et les dysenteries passées. Mais, par contre, dans les vitrines des boulangers de la ville, on voyait à côté du pain de seigle réglementaire qui n'avait pas mauvaise allure du beau pain blanc. Nous avons fait chercher par l'intermédiaire d'un officier du *Mil. Gov.* un échantillon de pain dans chaque boulangerie et l'avons confronté avec celui du camp en présence du *Bürgermeister*; nous avons réussi ainsi à obtenir d'abord une meilleure farine ordinaire, une farine blanche pour le pain des malades et convalescents et un contrôle de la fabrication par un surveillant nommé par nous, ce qui nous a donné plus tard des ennuis d'une nature différente sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

Je voudrais mentionner ici la remarque que me fit un médecin allemand qui m'a rendu de très grands services en mettant à ma disposition son service radiologique pendant six semaines et qui m'a dit à mon départ: «Tous les Lettons et Estoniens ne sont pas intéressants mais nous avons une grosse dette à payer et que nous ignorions en partie envers un certain groupe de DP.» Pour celui-là, le passé n'est pas mort et le mot justice prend un autre sens chez lui. Je dois noter que, malheureusement, j'ai rencontré peu de spécimens de ce genre sympathique.

Pour compléter ce tableau, je crois utile d'y ajouter des faits que j'ai pu recueillir dans les autres secteurs, soit par des rapports de délégués, soit au cours de conversations avec des DP venant d'autres régions. Je relaterai d'abord différents incidents qui se sont passés à Bergen-Belsen.

Une instruction parut un jour à Bergen-Belsen, aux termes de laquelle tous les apatrides devaient quitter le camp pour être dirigés sur le camp de Lingen qui allait devenir un camp d'apatrides. 1 200 Juifs partirent à Lingen¹ où rien n'était pré-

1. Le camp de Lingen, ville allemande du Land de Basse-Saxe, comprenait 8 000 Russes et a fermé en 1956. Celui de Diepholz se trouvait sur le terrain de l'aérodrome militaire, et comportait plusieurs milliers de Lituaniens qui avaient misé sur la victoire de l'Allemagne, ainsi que des travailleurs forcés polonais et ukrainiens; ces trois nationalités ne faisaient pas bon ménage.

vu pour les recevoir. Les conditions y étaient pires que dans un KZ. Au bout de deux jours, on les dirigea sur le camp de Diepholz où la situation n'était pas beaucoup meilleure, bien que le commandant du camp fût un coreligionnaire mais qui s'ignorait. Après trois semaines d'essais infructueux, on se vit dans l'obligation de ramener ces pauvres victimes au camp de Bergen-Belsen.

Un incident tout aussi pénible s'est produit à Belsen, alors qu'on projetait d'expulser les 550 gardes-malades volontaires du camp pour faire de la place à des prisonniers allemands. Ces gardes-malades avaient, au péril de leur vie, soigné les typhiques du camp et avaient, de ce fait, joui de certains privilèges bien mérités. Forts de leur bon droit, ils n'ont pas évacué leur bloc, malgré toutes les menaces, et ont finalement, par leur ferme attitude, obtenu gain de cause.

Un troisième fait significatif est fourni par la présence au camp de Belsen –jouissant des mêmes droits que les DP– de 150 soldats hongrois, ceux-là même qui étaient préposés à la garde du camp nazi de Belsen et qui, le jour de la libération, ont encore tué 40 détenus juifs. Leurs officiers ont bien été arrêtés. Mais la présence de leurs anciens tortionnaires n'est-elle pas une offense cinglante pour ceux qui pleurent un parent sacrifié, pour cette terre trempée des larmes et du sang de tant d'innocents !

J'aimerais ajouter ici un épisode qu'un médecin français digne de foi du camp de Diepholz m'a conté. Diepholz possède un camp de rassemblement de Polonais. Un matin, le commandant du camp le fait cerner par une double rangée de soldats armés et fait vérifier tous les blocs, visiter tous les bagages et emporter postes de TSF¹, appareils de photo, bijoux, jusqu'aux alliances, bref, tout ce que les Polonais étaient censés avoir pu dérober aux Allemands au moment de la libération ! En guise de protestation, les Polonais ont hissé un

1. Sigle de télégraphie ou téléphonie sans fil, désigne le poste de radio de l'époque. [ndrc]

drapeau noir et ont refusé tout ravitaillement durant deux jours. On leur a rendu les alliances mais le reste de la prise ne leur a pas été restitué. Quelques jours plus tard, les Polonais ont fait une sortie en masse sur un village voisin qu'ils ont mis à sac et incendié.

La situation du côté des *DP*, notamment au point de vue moral, laisse naturellement aussi à désirer.

On est frappé par la méfiance des internés et leur scepticisme tout en ne comprenant que trop bien les graves motifs de cette mentalité. L'esprit de lutte, d'égoïsme, de repli sur soi-même, de ruse auquel ils doivent d'avoir survécu est encore profondément ancré en eux.

Leur instabilité psychique, l'impossibilité de rester sur place compliquent toute mesure de discipline volontairement acceptée.

Il est difficile de faire oublier à beaucoup de ces gens, du jour au lendemain, les mille et une méthodes de dissimulation qui étaient leur seule arme de défense pendant la dure épreuve des camps.

On reste néanmoins étonné de constater que ces réactions demeurent «réversibles» et que, pour peu qu'on disperse les collectivités groupées de force et qu'on crée des conditions de vie libre et digne, l'intégration sociale, quoique difficile et parfois décevante, fait des progrès constants.

L'effort sera dur, long, mais ce ne sera qu'à ce prix que nous arriverons à un résultat satisfaisant. Notre responsabilité en face du monde et de la postérité est engagée et exige de nous tous un effort soutenu et intelligent.

Notre devoir est tracé ; nous ne pouvons pas choisir.

D^r G. Revel

Liste des maladies rencontrées dans le camp de Neustadt

Aménorrhée	133
Anémie	23
Arthrite	2
Avitaminose	35
Bronchite chronique ...	7
Cardiaques	13
Castrée	1
Cholécystite	4
Crétinisme	1
Déficiences musculaires	4
Fractures :	
Max. inf.	1
Tibia	1
Furonculose	1
Gale	1
Gastro-entérite	52
Gingivite	11
Grossesse	1
Hernie inguin.	1
Ictère cat	3
Insuffisance hépat. ...	1
Malnutrition	27
Néphrite chronique ...	3
Otite moyenne	2
Paralysie des jambes.....	1
Paranoïa	1
Pyélite chronique	1

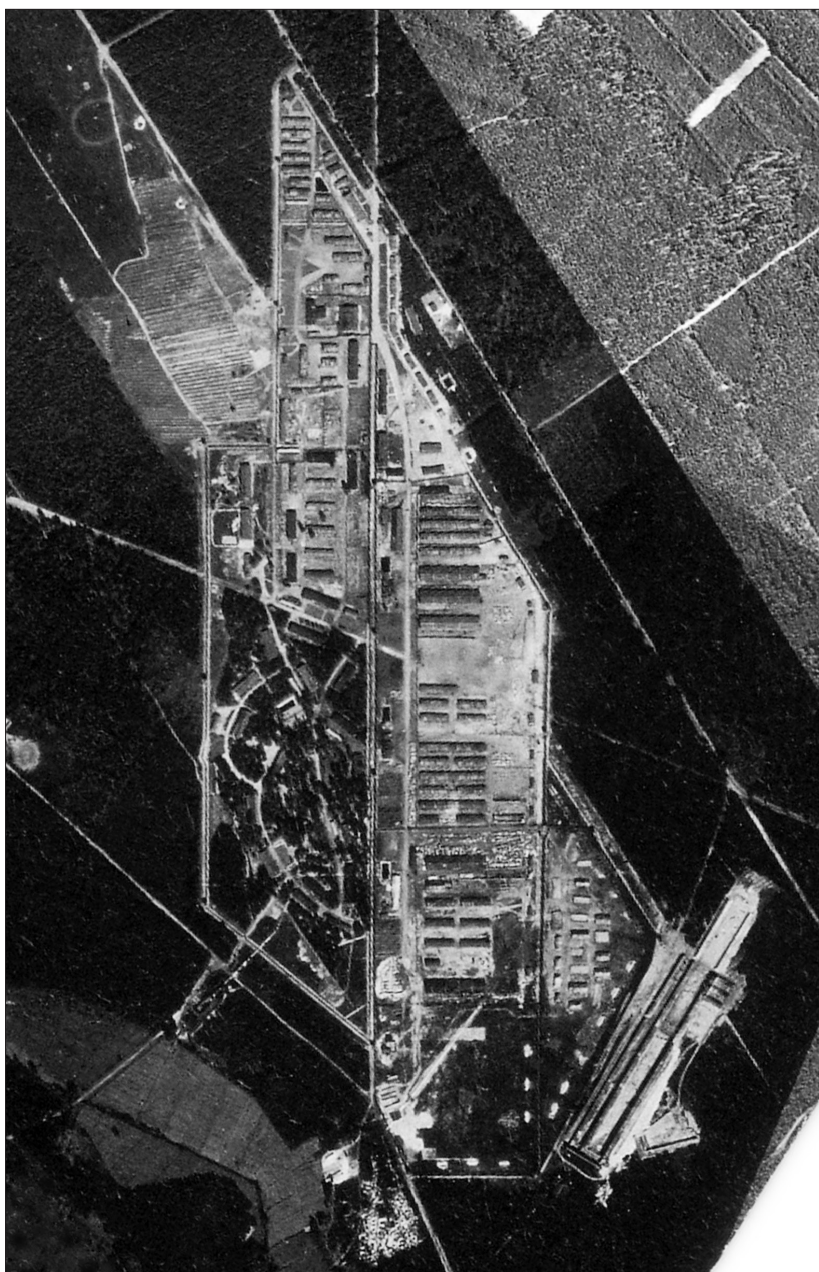


Photo aérienne du camp de Bergen-Belsen prise par la CIA, 1944.

Rapport sur la situation au camp de Bergen-Belsen

L'équipe médico-sociale *Joint*-OSE désignée pour travailler dans le camp de Bergen-Belsen quitta Paris le dimanche 8 juillet au matin. Le voyage à Belsen ne dura pas moins de deux semaines, jour pour jour. Arrivés à Bruxelles le soir même de notre départ, nous avons dû y attendre pendant onze jours les papiers nous autorisant à poursuivre notre trajet et ce n'est que par des démarches personnelles et pressantes à Belsen même que M. Trobe, du *Joint*, a pu les obtenir.

Notre *team* se composait au début de M. Eigen, du *Joint*, comme *team leader*, de M^{lles} Schwerner, de l'OSE, et Schoiket, du Séré¹, comme assistantes sociales, et du D^r Nerson, de l'OSE, comme médecin. Cette composition initiale de l'équipe se trouve actuellement modifiée par le départ de M^{lle} Schoiket, qui est rentrée en France il y a huit jours pour des motifs d'ordre personnel; elle a été remplacée par M. Joseph Wollhendler, du *Joint*. Je puis dire avec plaisir qu'un bon esprit règne entre les différents membres de notre équipe et que des divergences d'appréciation résultant d'une formation et de méthodes de

1. Écriture phonétique de l'acronyme SERE, Service d'évacuation et de regroupement des enfants, ancêtre de l'OPÉJ. Il est un service central de rapatriement et de regroupement des enfants et de déportés juifs en vue de partir en Palestine. Son journal, *La Renaissance* est l'organe de la résistance juive à Toulouse.

travail un peu différentes se sont toujours réglées jusqu'ici dans les meilleures conditions de bonne volonté et de compréhension réciproques, et M^{lle} Schwerner et moi-même, pour des questions importantes – «régistration» de tous les habitants du camp, organisation du courrier entre les anciens internés et leurs parents à l'étranger, utilisation des listes de survivants qui nous parviennent d'un peu partout –, avons pu faire prévaloir nos propositions après des discussions toujours objectives et cordiales. M. Eigen, qui est un travailleur social de profession et très expérimenté, a passé les deux dernières années en Angleterre au service de la Croix-Rouge américaine. Il a acquis durant ce travail une connaissance approfondie des mœurs et des habitudes anglaises et spécialement de celles du milieu des officiers; aussi réussit-il très bien à établir les contacts nécessaires et à faciliter les rapports avec les membres du *Military Government*; la solution de bien des problèmes délicats y trouve son avantage. – Joseph Wollhendler est un homme jeune, actif et travailleur; ainsi que son chef de *team*, il est plein de dévouement pour les anciens internés et tous les deux apportent beaucoup de compréhension à l'étude de leur situation et de leurs problèmes; ils sont prêts à tous les efforts pour les aider à retrouver des conditions d'existence normales¹.

Pour comprendre la situation à Belsen, telle qu'elle se présentait à notre arrivée, il faut jeter un regard en arrière et voir comment elle a évolué depuis la libération: Belsen est située dans la partie sud de la *Lüneburger Heide*², à quelque 80 kilomètres au nord de la ville de Hanovre. Le camp de concentration se trouvait placé à trois kilomètres environ d'un camp militaire d'exercice pour divisions blindées, nouvellement aménagé. Entouré de barbelés, flanqué de miradors, composé de baraques en bois alignées le long d'une allée centrale, il présentait l'aspect typique des camps de détention où les Allemands

1. Charlotte Rosenbaum-Helman de l'OSE rejoint l'équipe du D^r Nerson (voir p. 218-219).

2. En allemand, «lande de Lunebourg». Région du nord-est du land de Basse-Saxe. [ndrc]

parquaient leurs adversaires politiques ou raciaux. Belsen ne fonctionnait pas comme camp d'extermination, il ne comportait pas de chambres à gaz, le seul four crématoire existant était en principe destiné à faire disparaître les cadavres résultant de la «mortalité normale». Le camp de Belsen était considéré par les Allemands comme camp de passage et de regroupement. Il ne semble pas, d'après les récits concordants des survivants, que les internés aient été soumis à des sévices corporels systématiques ; par contre, les conditions générales d'existence et d'hygiène furent telles qu'elles ont largement mérité au camp de Belsen le nom de «camp de la mort lente»¹. Entassés dans des baraques surpeuplées, pas ou à peine protégés par leur défroque de bagnard contre le froid et les intempéries, les détenus recevaient une ration alimentaire dérisoire, consistant essentiellement en deux bols quotidiens de soupe claire au rutabaga et une mince tranche de pain à la margarine. Il va de soi qu'à ce régime le nombre des décès était considérable et que seulement un très petit nombre d'internés travaillant dans les cuisines ou dans des postes de spécialistes et bénéficiant, de ce fait, d'un traitement de faveur ont pu résister plus que quelques mois². Cette situation terrible, vers l'approche de la défaite

-
1. Camp de la mort lente, car on estime à 50 000 le nombre total de morts. Jusqu'en 1943, Bergen-Belsen fut un camp de prisonniers de guerre, français, belges, puis, à partir de 1941, des prisonniers soviétiques. Les détenus mouraient de faim et de maladies. En avril 1943, les autorités allemandes créèrent ce qu'ils appelèrent le «camp de résidence» de Bergen-Belsen, sur une portion du site du camp de prisonniers de guerre. Furent internés là plusieurs milliers de prisonniers juifs qui devaient être échangés contre des citoyens allemands détenus par les Alliés occidentaux. Très peu de détenus juifs furent en fait échangés. En février 1944, les Allemands permirent le départ d'environ 200 prisonniers pour la Palestine en l'échange de citoyens allemands en territoire britannique, et plus de 1 500 Juifs hongrois furent autorisés à entrer en Suisse contre paiement. Les Allemands espéraient que ces échanges faciliteraient les négociations de paix avec les officiels américains et britanniques. En juillet 1944, plus de 4 000 de ces Juifs «monnaie d'échange» étaient détenus à Bergen-Belsen. En décembre 1944, les Allemands transformèrent difficilement Bergen-Belsen en camp de concentration.
 2. C'est le cas de Simon Veil qui, après les «marches de la mort» partis d'Auschwitz, se retrouve à Bergen-Belsen. Cf. Simone Veil, récit recueilli par David Teboul, *L'aube à Birkenau*, Paris, Éditions des Arènes, 2019, p. 96.

allemande, prit des proportions catastrophiques : de tous les points de l'horizon furent amenés des troupeaux de détenus en provenance d'autres camps évacués en raison de l'avance des armées de la libération ; épuisés par des marches forcées prolongées, couverts de vermine, porteurs de germes d'infection, ils furent parqués dans les baraques déjà combles. Les conséquences ne furent pas longues à se manifester¹. Dès le mois de mars, une épidémie de typhus éclata qui ne fit que s'étendre et s'aggraver. Bientôt le four crématoire ne suffit plus à consumer les corps des victimes, tous les jours plus nombreux ; on n'arriva même plus à les enterrer ; trois baraquements furent successivement bourrés de cadavres ; mais toujours le flot monta et finit par déborder dans les ruelles entre les casernements ; le ravitaillement, entre-temps, était devenu inexistant, et ceux qui survivaient étaient finalement devenus si faibles et apathiques qu'ils ne parvenaient plus à se débarrasser des morts dont ils partageaient la couche. Le nombre des décès survenus pendant les dernières semaines avant la libération ne peut être établi, même approximativement ; il s'élève certainement à plusieurs milliers. Quand les troupes britanniques pénétrèrent à Belsen, le 15 avril 1945, un spectacle hallucinant s'offrit à leur vue. Les rues du camp étaient parsemées de morts et de moribonds et à l'intérieur des baraques, les lits de camp allemands à trois étages, placés l'un à côté de l'autre, contenaient jusqu'à neuf occupants, les uns déjà délivrés par la mort, les autres si prostrés et réduits à une maigreur cadavérique telle que souvent on

1. À la Libération, Bergen-Belsen est un vaste complexe comprenant huit sections, un « camp de prisonniers », deux camps de femmes, un camp spécial pour 2 400 Juifs de Pologne qui possédaient des visas d'entrée de pays d'Amérique Centrale, un camp neutre pour 350 déportés des pays neutres, un « camp étoile » pour 4 000 prisonniers juifs, venant pour la plupart des Pays-Bas, officiellement destinés à être échangés, un camp hongrois construit en juillet 1944 pour plus de 1 600 Juifs hongrois, que Heinrich Himmler (chef de la Gestapo et des Waffen SS) prévoyait d'échanger contre de l'argent et des marchandises, et un camp de tentes. En mars 1944, il devint un camp hôpital recevant des milliers de prisonniers d'autres camps, trop faibles pour travailler, soit en avril 1945, 60 000 prisonniers.

eut de la peine à discerner si un souffle de vie persistait en eux. D'après les statistiques anglaises officielles, 10 000 cadavres ont été retrouvés à Belsen le 15 avril et enterrés pendant les jours suivants dans d'immenses fosses communes; 13 000 autres sont morts dans les jours et semaines suivant la libération dans les hôpitaux rapidement improvisés par le Service de Santé de l'armée anglaise, des équipes de la Croix-Rouge britannique, un groupe d'étudiants en médecine anglais et belges volontaires et enfin, un certain nombre de médecins déportés internés. On ne saurait trop rendre hommage à l'esprit d'abnégation et de sacrifice de ceux qui se sont dévoués pendant ces journées tragiques, se dépensant jour et nuit sans presque s'arrêter pour manger ou dormir. Leur travail personnel et leur conduite ont été au-dessus de tout éloge. Plusieurs d'entre eux ont contracté la maladie¹; un médecin anglais et sept étudiants anglais sont morts victimes du devoir. Par contre, il faut bien dire que l'étendue du désastre semble avoir pris au dépourvu les autorités compétentes et qu'elles ne sont pas parvenues, au milieu du tourbillon de la bataille décisive et se déplaçant à une allure foudroyante, à amener sur place le nombre de personnel technique et la quantité de moyens de secours qu'aurait exigés l'énormité de la tâche à accomplir. Il semble également que des erreurs aient été commises dans la technique de la réalimentation des internés affamés et que nombreux ont été ceux qui ont présenté des troubles digestifs graves et trop souvent mortels dus à l'absorption intempestive d'aliments trop lourds et inassimilables pour des organismes parvenus au bord de l'épuisement².

Dès l'abord, les services sanitaires de l'armée anglaise procédèrent à l'évacuation du camp de concentration de Belsen. Un certain nombre de personnes furent envoyées à la ville voisine de Celle; mais la quasi-totalité des habitants du camp

1. L'épidémie de typhus propagée dès les premiers mois de 1945 causa environ 35 000 morts.

2. Comme au camp de Buchenwald, le nombre de mort du fait d'une alimentation trop brutale et trop calorique se compte par dizaines de milliers.

fut dirigée sur le camp militaire voisin de Bergen-Belsen, les malades dans l'hôpital permanent du camp, dans l'immense mess des officiers et dans un groupe de baraquements d'habitation, transformés tant bien que mal en hôpitaux de secours ; ceux qui avaient échappé à l'infection furent répartis dans les autres baraquements d'habitation.



Un bulldozer conduit par un soldat britannique rassemble les cadavres des détenus du camp de Bergen-Belsen qui seront inhumés dans de grandes fosses communes, après le 15 avril 1945.

L'intention première des autorités britanniques avait été de conserver intact le camp de Belsen comme souvenir et témoignage des méthodes utilisées par le régime hitlérien ; mais des considérations d'ordre sanitaire qu'on ne peut pas ne pas approuver ont fait abandonner le projet. On craignait, à juste titre, que ces baraquements, occupés pendant des mois par des milliers de typhiques, ne constituent pendant de longs mois une menace perpétuelle de dissémination et un foyer d'entretien de l'épidémie. Aussi, lorsque l'enterrement des morts et

l'évacuation des rescapés furent terminés, le feu fut-il mis au camp. Quelques débris calcinés, la carcasse sinistre du four crématoire, une odeur douceâtre, nauséabonde et obsédante, persistant encore aujourd'hui, marquent seuls, avec les tumuli des fosses communes, le lieu où des milliers de malheureux ont souffert et succombé.



Soldats britanniques regardant les baraques du camp de Bergen-Belsen volontairement incendiées pour raison sanitaire, fin 1945.

* * *

Ce que l'on appelle actuellement le camp de Belsen n'a plus rien de commun avec l'ancien camp de concentration. C'est le camp militaire établi, il y a quelques années, par les Allemands, pour leurs troupes d'élite, avec tout le confort et tous les perfectionnements hygiéniques qu'ils savent réserver à de telles installations, qui sert maintenant de lieu de séjour aux rescapés du camp de concentration. C'est dire que les conditions de logement sont très satisfaisantes dans l'ensemble. Une centaine de grands baraquements construits en brique s'alignent à l'est d'une large route asphaltée, orientée du nord au sud, sur une longueur de 2,5 km environ. Ils sont groupés par quatre des deux côtés d'un square très spacieux dont un troisième côté est occupé par un autre baraquement de dimensions importantes, ancienne cantine, qui sert maintenant de cuisine pour les quatre blocs d'habitation correspondants et qui comprend généralement une ou deux salles de grandes dimensions pouvant servir de lieu de récréation et de culte, de salle de lecture et de jeux, de local de réunion pour les différents groupements nationaux et pour les mouvements culturels et sociaux aux tendances les plus diverses.

Les baraquements sont des constructions solides comprenant chacun un rez-de-chaussée surélevé, un premier étage ainsi que des combles. L'entrée est centrale du côté tourné vers le square ; de larges couloirs se dirigent vers la droite et la gauche, flanqués de chaque côté par les chambres hautes de plafond, en général de dimensions importantes et éclairées par de larges fenêtres. Le nombre d'habitants de chaque chambre varie, suivant ses dimensions, de quatre à douze, mais on peut dire qu'avec le nombre actuel d'occupants du camp le cubage d'air réservé à chaque habitant est largement suffisant. (Je dois cependant ajouter que la politique des autorités britanniques semble être d'amener à Belsen pour l'hiver les occupants de nombreux autres camps de la région. Si des rapatriements importants ne devaient pas libérer entre-temps un nombre

sensible de logements, il en résulterait un état d'encombrement, de surpopulation et de promiscuité dont il paraît inutile de souligner ici les dangers.) Sur chaque palier se trouve un grand local carrelé avec installations de douches froides et de lavabos donnant à chaque occupant toutes les facilités désirables pour assurer sa propreté corporelle et le lessivage régulier de son linge. Les WC disposés à une aile des paliers sont tous à chasse d'eau et très proprement installés. Malheureusement, ils ne sont pas toujours bien entretenus et de ce fait ils répandent une odeur infecte dans un certain nombre de blocs.

Je veux immédiatement ajouter qu'en dehors des douches à eau froide le camp possède deux baraquements à douches chaudes mises à la disposition des habitants, très proprement et très hygiéniquement installés et pouvant recevoir 1 000 à 2 000 baigneurs par jour chacun. Il en résulte que chacun des occupants du camp a la possibilité de prendre au moins deux douches chaudes par semaine.

La partie du camp décrite jusqu'à présent correspond à ce qui fut autrefois le cantonnement des sous-officiers et des simples soldats. En face de la partie sud de ces baraquements et à l'ouest de la route centrale se trouvent environ 25 baraquements plus petits, disséminés dans un petit bois et qui servaient autrefois de logements d'officiers. Leur construction générale est très analogue à celle des baraquements précédemment décrits; toutefois, en raison de leur ancienne destination, ils sont encore plus confortablement installés et comprennent des pièces de dimensions moindres. De même que les gros baraquements, ils sont habités par d'anciens internés. Deux de ces blocs sont spécialement réservés pour des gens mariés; en effet, un certain nombre de déportés ont eu la chance de retrouver leur conjoint alors que, malheureusement, l'immense majorité d'entre eux sont isolés.

De même que l'habitation, le vestiaire des déportés de Belsen a été jusqu'ici assuré d'une façon à peu près satisfaisante. Dans

les premières semaines suivant la libération, un grand nombre d'habitants du camp a reçu par les soins de la Croix-Rouge britannique des vêtements, des sous-vêtements, en général un manteau d'été et une paire de souliers, le tout prélevé sur les habitants des régions avoisinant le camp. Spécialement les femmes qu'on rencontre dans le camp sont assez bien vêtues, presque toutes proprement, beaucoup avec goût. Les effets mis à la disposition des hommes paraissent avoir été plus hétéroclites et, tout naturellement, l'entretien en est moins bien assuré; aussi la plupart des hommes font-ils une impression moins favorable au point de vue vestimentaire. Les souliers qu'ont reçus les internés n'ont pas été, dans l'ensemble, de bonne qualité; aussi, après plusieurs mois d'usage ininterrompu, sont-ils en assez mauvais état et le problème de leur réparation et de leur remplacement se pose. Il se pose sous des auspices bien mauvais, car ni l'autorité militaire ni la Croix-Rouge ne semblent disposer des stocks nécessaires à cet effet. À l'approche de la mauvaise saison, ceci ne manque pas de créer une situation bien préoccupante. D'ailleurs, toute la question vestimentaire va prendre très rapidement une tournure critique. En effet, presque tous les vêtements et sous-vêtements touchés par les internés sont faits en tissus légers d'été et de demi-saison. Ils seront tout à fait insuffisants à les protéger efficacement contre le froid et les intempéries. Pas plus que pour les souliers, les autorités ne semblent avoir trouvé la solution à envisager. Il va sans dire que nous suivons ce problème de très près. La disette générale des textiles en Europe, y compris l'Angleterre, rendra certainement nécessaire un appel aux ressources de l'Amérique. Le délégué du *Joint* défend le point de vue – approuvé et partagé par les représentants des internés – que c'est le devoir et la tâche des autorités de mettre à la disposition des anciens déportés l'équipement qui leur est nécessaire; la mainmise sur le butin amassé par les Allemands à travers toute l'Europe en procurerait facilement les moyens.

Le *Joint*, de son côté, créera des stocks de sécurité pour pouvoir suppléer, dans la mesure du nécessaire, aux insuffisances éventuelles des apports officiels.

De même que pour le logement et le vestiaire, les habitants du camp de Belsen se trouvent dans une situation relativement favorable en ce qui concerne leur nourriture. Elle est préparée dans les quatorze cuisines des cantines, réparties, comme nous l'avons vu, parmi les blocs et dont chacune dessert de 700 à 1 000 personnes environ. Trois fois par jour, les anciens déportés se présentent en longue file pour percevoir leur ration qui a la composition journalière suivante :

Pain	425 g
Viande froide ou congelée	142 g
Légumes frais	227 g
ou de conserves	113 g
Oignons	14 g
Pommes de terre fraîches	708 g
ou déshydratées	134 g
Légumes secs	28 g
Saucisses	71 g
Fromage	43 g
Fruits de conserve	43 g
Thé	14 g
Sucre	57 g
Sel	14 g
Confiture	21 g
Lait	½ l
Poivre	0,28 g
Farine	28 g
Farine d'avoine	42 g
Pâtes	42 g

Conserves de poisson	16 g
Beurre ou margarine	28 g
Graisse ou huile	8 g
Bonbons à vitamines	28 g

La quantité doit donc être considérée comme suffisante, et la qualité en général est assez bonne. Malheureusement, la nourriture ne peut pas être consommée sur place mais doit être transportée dans des blocs plus ou moins éloignés où elle arrive à moitié froide et sans qu'il soit même toujours possible de la réchauffer. Les déportés se plaignent également et à juste titre, semble-t-il, de l'uniformité des menus qui, dans certaines cuisines, est telle que chaque jour ils se composent des mêmes mets, préparés de la même façon. Il en résulte à la longue une aversion poussée jusqu'au dégoût contre ce genre d'alimentation. – Les causes de cette monotonie sont évidentes. Les stocks disponibles se composent presque exclusivement de conserves, de pommes de terre, de choux, de pâtes sèches. Légumes et fruits frais font presque complètement défaut. La région où se trouve le camp n'en produit pratiquement pas, et dans l'état actuel des transports, on ne saurait en amener des quantités appréciables. C'est si vrai que l'alimentation des soldats anglais et même des officiers comporte les mêmes inconvénients.

Malgré tout, la nourriture donnée aux déportés de Belsen doit donc être considérée, dans l'ensemble, comme satisfaisante. Malheureusement, il est loin d'en être de même pour tous les camps de la zone britannique. Selon l'avis unanime des délégués des autres camps de cette zone et aussi de différents camps de la zone américaine, venus ici pour des réunions d'information, la situation au camp de Belsen est bien meilleure tant pour l'habitation que pour les installations hygiéniques et l'alimentation que dans la quasi-totalité des autres camps.

À la fin du mois de juillet, au moment de notre arrivée, le camp de Belsen hébergeait environ 13 000 personnes dont 9 000 Juifs : parmi ceux-ci, 5 000 environ étaient d'origine polonaise, 3 000 hongroise et 1 000 roumaine.

Parmi les non-Juifs, on relevait 2 000 à 3 000 Polonais et 1 000 à 2 000 Italiens, Russes, Hongrois, Tziganes, etc. Dans les semaines précédant notre arrivée, 5 000 personnes à peu près avaient été évacuées vers la Suède. Ce pays avait généreusement offert d'accueillir, pour un séjour de six mois, 10 000 anciens internés de camps de concentration allemands. Les convois comprenaient avant tout des convalescents et des bacillaires dont les lésions laissaient des chances de guérison ; enfin, les plus proches parents de ces personnes. Les transports étaient organisés de façon parfaite par la Croix-Rouge suédoise. D'excellentes conditions de voyage avaient été assurées, et les lettres parvenues de Suède font toutes état de l'accueil cordial, de la très bonne installation et des soins excellents que les heureux bénéficiaires de l'hospitalité suédoise ont trouvés.

Les déportés restés au camp mènent une vie qui, en apparence, n'a rien d'austère. L'étranger qui pénètre pour la première fois au camp peut avoir l'illusion d'entrer dans une station thermale en voyant défiler le long des larges routes ou sortir du cinéma une foule pressée, animée, d'aspect joyeux et que la diversité des idiomes apparente encore davantage à la clientèle cosmopolite d'une ville d'eaux mondaine. Est-il nécessaire de mettre en garde contre la grossière erreur qui consisterait à déduire de cette première impression que les habitants du camp y vivent heureux, contents, satisfaits de leur sort, en un parfait équilibre physique, psychique et moral. Au contraire, il suffit de se pencher tant soit peu sur ces rescapés pour se rendre compte de quelle terrible empreinte le séjour dans les geôles nazies les a marqués. Presque tous sont extrêmement instables, irritables, querelleurs. La plupart ne supportent aucune contradiction et considèrent chaque avis contraire comme

une offense personnelle; ils se sentent à juste titre très différents de ceux qui n'ont pas partagé leur cruelle expérience et ils ressentent à leur égard une méfiance instinctive. L'instabilité me paraît une caractéristique presque constante de leur état psychique: en pleine conversation amicale, il arrive que pour un motif futile, sinon sans motif, ils sont pris brusquement de terribles accès de colère, perdant tout contrôle d'eux-mêmes et se livrant à des violences verbales outrancières et même à des voies de faits; et, en général, la crise cesse aussi subitement qu'elle avait commencé et le souvenir même en paraît s'effacer aussitôt. D'un autre côté, le fait d'être toujours des «internés», enfermés derrière des fils de fer barbelés, les déprime terriblement en maintenant en eux le sentiment pénible et torturant qu'ils continuent à être des «prisonniers». — Un autre fait qui m'a frappé est l'abondance et la minutie de leurs récits; la plupart d'entre eux les répètent sans se lasser, à toute occasion, en prodiguant les moindres détails. On a l'impression que, par ces récits, ils cherchent à se décharger de l'épouvantable fardeau de leurs souvenirs et que la possibilité d'en parler leur procure un réel soulagement. Il faut dire que d'autres se refusent par contre avec une énergie farouche à évoquer leurs souvenirs et les fait qu'ils ont vécus. — Le sentiment de la peur et du dégoût semblent pareillement émoussés chez beaucoup d'entre eux; des paroles, des objets, des évocations qui normalement provoqueraient de la répugnance les laissent indifférents. C'est que leur mémoire garde le souvenir de telles horreurs, de telles scènes d'épouvante que dorénavant rien ne saurait les émouvoir. Il est surprenant de voir combien peu de tendresse et de commisération réciproque ils éprouvent les uns pour les autres; le seul événement susceptible de forcer ce mur d'indifférence est la nouvelle que l'un des déportés a retrouvé un membre de sa famille ou a trouvé une possibilité de quitter le camp. À ces moments, une sympathie touchante lui est manifestée par ses compagnons et ce fait souligne mieux que tout autre que la

pensée de la famille dispersée et la préoccupation de retrouver des conditions de vie normales occupent presque exclusivement la pensée des anciens déportés. – Une perte marquée de la mémoire est un autre symptôme dont ils se plaignent beaucoup; elle concerne tout autant des faits récents qu'anciens.

Enfin et malheureusement, le standing moral de beaucoup des rescapés des camps de concentration est très peu brillant. Il est évident que, parmi les victimes de la persécution nazie, les meilleurs et les plus purs ont succombé d'abord dans l'affreuse lutte pour la vie que les conditions d'existence dans les camps de concentration ont provoquée. En deux domaines, les effets fâcheux [de la vie concentrationnaire sur le sens moral] en sont particulièrement accusés: les vols sont à l'ordre du jour et le dérèglement de la vie sexuelle a pris des proportions angoissantes. Il est assez bizarre que ces deux ordres de fait ne paraissent pas uniformément répandus à travers les deux principaux groupements ethniques qui constituent la population juive du camp.

C'est aussi à la vie anormale du camp qu'il faut attribuer les excès sexuels qui, malheureusement, ont pris certaines proportions. – Un grand nombre de jeunes filles et de femmes se livrent à une débauche sans retenue. Il ne saurait être question d'accabler des malheureuses qui ont passé par un enfer de souffrance, de sadiques persécutions, de démoralisations systématiques, qui pour la plupart ont vu périr, sous leurs yeux, leurs parents, leurs frères et sœurs, leur conjoint, leurs petits enfants et qui maintenant ressentent un besoin irrésistible d'affection et d'oubli et cherchent à le satisfaire par les moyens à leur disposition. Les multiples et terribles dangers physiques et moraux de cet état de choses sont évidents, et c'est dans le propre intérêt de ces infortunées qu'il faut tâcher d'y porter remède, sinon elles s'enliseront de plus en plus et finiront par ne plus jamais retrouver le chemin de retour vers une vie plus normale et plus régulière. On a plaisir à signaler

que, en dehors des autorités, des œuvres, du rabbinat, un groupe important d'anciennes internées qui ont traversé sans en être éclaboussées toutes les souillures du camp luttent avec autant de compréhension que d'énergie pour la réadaptation et la réhabilitation de leurs compagnes d'épreuves.

On comprend le problème soulevé par les faits que nous venons de signaler et l'urgence d'une action coordonnée et bien étudiée de rééducation de ces victimes lamentables du nazisme et de ses mesures de dépravation, afin d'en refaire des membres honnêtes et utiles de la collectivité humaine. Il est réconfortant de sentir que les intéressés eux-mêmes sont les premiers à reconnaître la nécessité de cette entreprise et qu'ils en appellent la réalisation de tous leurs vœux. C'est là un symptôme des plus encourageants ; il démontre que le fonds même du caractère et de la personnalité de la plupart de nos déportés n'a pas été altéré et perverti et nous sommes en droit d'espérer que, replacés dans des conditions d'existence normales, ils retrouveront presque tous des concepts et des jugements moraux parfaitement normaux.

Nous sommes amenés à des vues tout aussi optimistes en étudiant la vie intellectuelle et spirituelle du camp. Elle atteint un niveau parfois très élevé et l'intérêt pour toutes les choses de l'esprit est remarquablement vif et répandu. – Une école pour les enfants de 6 à 15 ans ainsi qu'un jardin d'enfants furent ouverts par le *Welfare Office*¹ anglais peu après la libération ; le comité juif au début y faisait donner seulement des cours d'hébreu. Mais, actuellement, des professeurs juives dispensent l'enseignement complet pour 85 élèves et organisent pour les adultes des cours d'hébreu, d'anglais et de comptabilité, auxquels participent en tout 232 personnes. Le groupe « *Chalouç*² » donne des conférences régulières

1. En anglais, « bureau d'aide sociale ».

2. En fait, *Ha-baloutç*, « le pionnier », mouvement sioniste préparant ses membres à la vie agricole en vue de monter (*Alya*) en Palestine.

d'histoire du sionisme et de géographie de la Palestine. Il existe également un mouvement « *Beth Jaakob*¹ » qui s'efforce de donner aux jeunes filles un enseignement religieux, général et artisanal et qui obtient de très bons résultats.

La vie artistique est également active. Dans un studio dramatique, les répétitions se poursuivent avec ardeur et enthousiasme ; un orchestre et un chœur sont en voie de formation. On prépare une anthologie d'œuvres littéraires diverses : poèmes, pages de journal, essais qui ont été composés dans les ghettos et les camps de concentration. Une archive contient des photographies et d'autres documents provenant des camps. Malheureusement, les promoteurs de toutes ces activités sont entravés par le manque presque total de moyens matériels et il leur faut beaucoup d'endurance, d'ambition et de désintéressement pour persévérer dans leur travail.

Une salle de lecture et une bibliothèque, disposant de journaux et de revues récents ainsi que de livres variés et intéressants, correspondraient à un besoin vital : c'est surtout la littérature yiddish et hébraïque qui fait défaut et qui est demandée. Les deux salles de lecture, installées par les soins de la Croix-Rouge britannique, ne contiennent évidemment pas ce genre d'ouvrages et, pour cette raison, elles ne sont presque pas fréquentées. Il faut avoir vu, par contre, la ferveur passionnée avec laquelle les internés se précipitent sur n'importe quelle publication yiddish ou hébraïque, lorsque, par hasard, elle tombe entre leurs mains, pour se rendre compte de quelle « faim de la parole de l'esprit » sont tourmentés les gens et combien ils souffrent d'en être privés.

1. Sarah Schenirer, éducatrice juive orthodoxe d'origine polonaise, fonde en 1917 le mouvement *Bais Yaakov*, ou *Beth Jaakob*, qui établit des écoles religieuses pour jeunes filles en Pologne et dans le monde. Elle se base sur l'idéologie du rabbin Samson Raphaël Hirsch, rabbin allemand du XIX^e siècle qui organise le judaïsme néo-orthodoxe face à la réforme, suivant le principe de « la Torah avec un engagement dans le monde ». L'*Agoudat Israël*, parti politique orthodoxe, soutient le *Bais Yaakov* et le popularise.

Les manifestations d'une intense vie religieuse sont nombreuses ; des cultes ont lieu deux fois par jour en différents points du camp ; ceux du vendredi soir et du samedi sont suivis par une foule pressée et fervente d'hommes et de femmes. Chaque samedi, en fin d'après-midi, a lieu une *Dracha*¹ qui attire régulièrement un nombreux public. L'enseignement religieux atteint un niveau remarquable. Malheureusement, il n'existe à Belsen qu'un nombre infime d'enfants d'âge scolaire, quelques dizaines au plus. Mais beaucoup d'adolescents profitent de leurs loisirs forcés pour les consacrer à l'étude approfondie des textes sacrés. Le mouvement *Beth Jaakob* déjà mentionné déploie dans ce domaine une activité soutenue et efficace parmi la jeunesse féminine. Une *yeshiva*, dirigée par quelques talmudistes hongrois et polonais rescapés des camps de concentration, est fréquentée par une quarantaine de jeunes gens qui y travaillent avec l'assiduité et le don total de soi-même qui sont l'apanage traditionnel de ces institutions. Beaucoup de gens, plusieurs milliers pour le moins, désireraient recevoir une nourriture rituelle, et l'aversion avec laquelle la plupart d'entre eux consomment les aliments interdits par les prescriptions religieuses pose un réel problème médical. Aussi des tentatives persévérantes ont-elles été entreprises par le rabbinat afin d'obtenir l'organisation de cuisines *casher* pour tous ceux, parmi les déportés, qui le désirent ; malgré quelques difficultés matérielles et l'attitude peu favorable des autorités britanniques, une solution est espérée pour les tout prochains jours.

Au point de vue idéologique, les tendances sionistes sont largement prédominantes ; même des hommes qui, autrefois, avaient une attitude indifférente, voire hostile, à l'égard de l'établissement d'un home national juif en Palestine ont modifié, à la lumière des événements, leur point de vue et aspirent de tout leur cœur à la possibilité de recommencer une

1. Exposé oral ou leçon.

existence nouvelle dans l'ancienne patrie juive. Pratiquement tous les déportés provenant de Pologne et beaucoup de ceux venus de Hongrie et de Roumanie partagent ce sentiment. Même parmi ceux qui envisagent de retourner dans leur pays d'origine, la plupart ne le font que pour y retrouver des membres de leur famille et avec le ferme propos d'émigrer ensuite en Palestine. Seuls les membres d'un groupe minoritaire de Juifs hongrois, roumains et polonais, appartenant presque tous aux partis d'extrême gauche, veulent rentrer chez eux sans esprit de retour.

Ayant décrit la situation matérielle et morale des anciens internés du camp de Belsen, nous allons exposer maintenant les problèmes d'ordre militaire les concernant.

Pour faciliter l'organisation administrative du camp, celui-ci est divisé en trois secteurs¹, portant la désignation: camp II, camp III et camp IV. (Camp I est le nom officiel de l'ancien camp de concentration.) Le camp III occupe la partie nord; le camp II, la partie sud des blocs destinés autrefois à la troupe; tandis que le camp IV représente l'ancien quartier des officiers.

L'organisation médicale est tout naturellement calquée sur cette division administrative et chacun des trois camps a ses services sanitaires autonomes. Ils sont dirigés par un *Public Health Officer* dont la tâche consiste à visiter les blocs, à contrôler leur propreté et celle de leurs habitants ainsi que le bon entretien des logements et des locaux d'usage commun, à assurer, en cas de besoin, le transport des malades vers l'hôpital ou vers des consultations de spécialistes dans les villes voisines, enfin à noter, pour les transmettre au *Medical Officer* du camp, les désirs des médecins et les demandes d'approvisionnement des *M-I Rooms* (*Medical Inspection Rooms* = infirmeries).

1. Voir le plan schématique du camp ci-après.

Subdivision du camp de Bergen-Belsen à la mi-septembre 1944

1- Camp des détenus

Le camp des détenus existe dès la création du camp en 1940. Au commencement il servit à héberger un « *Kommando* de construction » d'environ 500 prisonniers de guerre que les SS avaient amenés là depuis les camps de concentration de Buchenwald, Wewelsburg et Natzwiller. À partir de mars 1944, c'est dans ce secteur du camp que furent internés les détenus tombés malades ou incapables de travailler envoyés par d'autres *KZ*. Ils croupissaient dans des conditions intolérables : tenue de prisonnier, travail harassant menant à l'exténuation totale, sévices des SS et des Kapos, soins médicaux insuffisants, taux de mortalité élevé.

2- Camp des neutres

Dans le camp des neutres vivaient plusieurs centaines de juifs ressortissants de pays neutres : Espagne, Portugal, Argentine, Turquie... En comparaison avec les autres camps partiels de Bergen-Belsen, l'existence y était relativement supportable jusqu'en mars 1945 ; les détenus n'étaient pas affectés aux *Kommandos* de travail.

3- Camp spécial

Vers le milieu de 1943, plusieurs milliers de juifs polonais furent déportés dans le camp spécial. Ils possédaient pour la plupart des documents d'identité provisoires émanant d'États sud-américains. Ces détenus-là n'étaient pas non plus envoyés aux *Kommandos* de travail. On les tenait rigoureusement à l'écart des autres prisonniers parce qu'ils étaient au courant des atrocités perpétrées en Pologne par les SS. Jusque vers juillet-août 1944, sauf environ 350 personnes, ils furent en grande partie déportés à Auschwitz où ils furent assassinés.

4- Camp des Hongrois

Le camp des Hongrois fut instauré en juillet 1944 pour les 1 685 juifs hongrois. Ils faisaient l'objet de pourparlers entre certaines organisations juives de l'étranger et Himmler, qui négociait leur échange contre rançon en espèces et en marchandises. Les Hongrois étaient en tenue civile et portaient l'étoile jaune. Eux non plus n'étaient pas contraints au travail obligatoire.

5- Camp de l'étoile

Le camp de l'étoile contenait les « juifs d'échange » au sens strict : quelque 4 000 personnes, parmi lesquelles les Néerlandais constituaient le groupe le plus important. Ce camp était ainsi nommé parce que les détenus devaient porter « l'étoile juive » sur leur tenue civile. Hommes et femmes étaient logés séparément ; toutefois les familles avaient le droit de se réunir pendant la journée. Les détenus étaient astreints au travail obligatoire, ce qui était au début même le cas des vieillards.

6- Camp des tentes

Un camp de tentes, installé début août 1944, servit d'abord au transit de nombreux convois de femmes en provenance de la Pologne. Fin octobre-début novembre 1944, on y logea quelque 8 000 femmes évacuées du *KZ* d'Auschwitz-Birkenau. Une tempête ayant détruit les tentes, les détenues furent parquées dans des baraques déjà bondées.

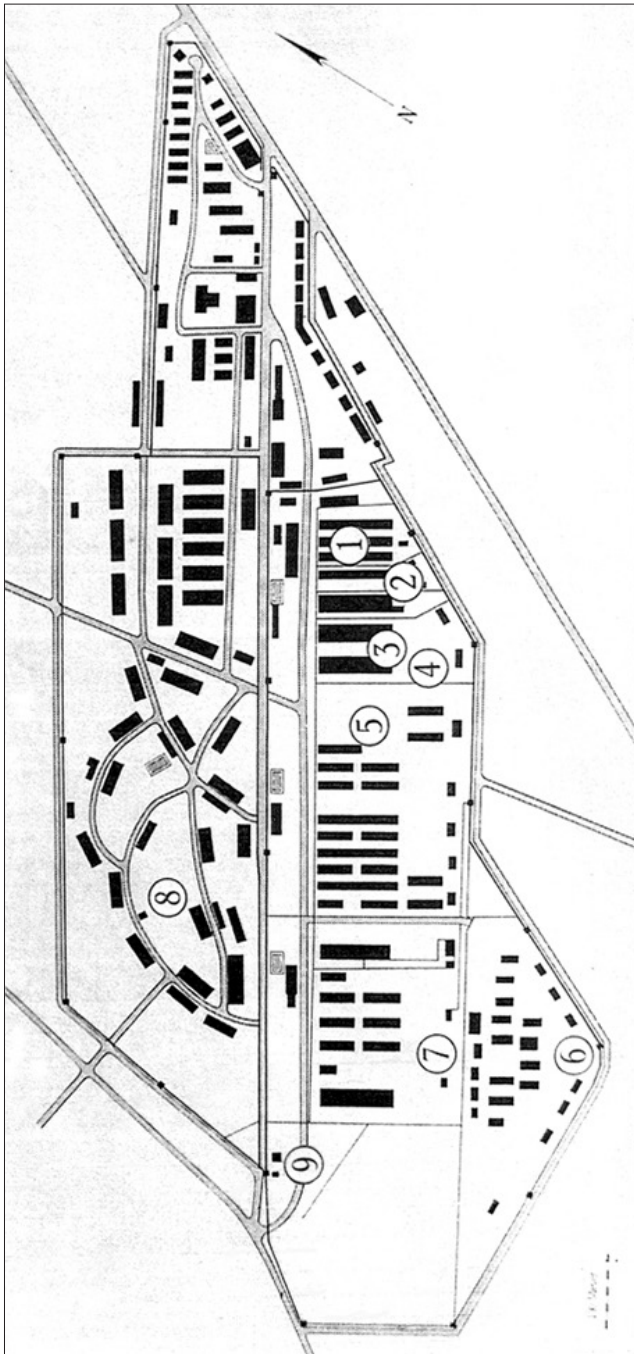
7- Petit camp des femmes

Le petit camp des femmes hébergea à partir d'août 1944 de nombreuses femmes dont la plupart avaient été amenées du *KZ* d'Auschwitz à Bergen-Belsen.

8- Grand camp des femmes

À partir de l'automne 1944, des détenus qu'on éloignait des *KZ* proches du front affluaient de plus en plus nombreux à Bergen-Belsen. En janvier 1945, l'ancien lazaret de prisonniers de guerre fut inclus dans le camp de concentration de Bergen-Belsen : c'est là qu'on créa le grand camp des femmes.

9- Four crématoire



Plan du camp de concentration de Bergen-Belsen dans sa configuration à la mi-septembre 1944

- 1. Camp des détenus. 2. Camp des neutres. 3. Camp spécial. 4. Camp des Hongrois. 5. Camp de l'étoile. 6. Camp des tentes. 7. Petit camp des femmes
- 8. Grand camp des femmes. 9. Four crématoire.

Plan schématique du camp de Bergen-Belsen en septembre 1944.
Voir légende détaillée ci-contre.

Ces *M-I Rooms* sont installés dans un des blocs de chaque camp et servent de lieu d'examen et de traitement pour les malades ambulants; une station dentaire en fait organiquement partie. Les malades alités sont régulièrement visités et soignés dans leur bloc par le médecin dont ils dépendent, à moins que la gravité de leur état ne rende nécessaire leur transfert à l'hôpital général commun à tous les camps.

À l'intérieur du camp II, dans un des baraquements ayant servi d'infirmierie à la garnison allemande, et par conséquent spécialement conçu en vue d'une utilisation sanitaire, est installée la maternité, servant de clinique d'accouchements, de refuge prénatal et de policlinique gynécologique. Dans des baraquements analogues ont été aménagés une maison pour mères avec enfants en bas âge et un home pour enfants sans famille.

Au camp II, habité par 5 000 à 6 000 Polonais dont les deux tiers sont juifs, sont attachés cinq médecins : quatre Allemands et une doctoresse polonaise. Ne disposant ni d'assez de médecins anglais, ni d'un nombre suffisant de médecins qualifiés parmi les *DP* (*Displaced Persons*), les autorités ont été obligées d'utiliser des médecins et du personnel infirmier allemands. Parmi les docteurs travaillant au camp II, un ancien médecin des SS, le Dr Kurzke, mérite une mention spéciale. Il a été établi d'une façon certaine et confirmée par le témoignage unanime de ses anciens malades du camp de concentration de Dora que non seulement il a donné des soins irréprochables aux internés mais qu'il a sauvé, au péril de sa vie, plusieurs centaines d'entre eux par son intervention ferme et courageuse. De même, il assure son service actuel de façon parfaite, faisant tous les jours la visite médicale dans tous les blocs de son camp et aidant encore les quatre autres médecins pour les consultations des malades ambulants. C'est aussi lui qui assure le service d'urgence et de nuit. Le *M-I Room* de ce camp est le plus primitivement installé et le moins bien outillé de tout Belsen. Il dispose de quatre salles d'examen;

l'instrumentation et l'outillage technique sont, jusqu'ici, très insuffisants. La station dentaire ne dispose également que du matériel strictement indispensable pour les soins courants.

Le camp III héberge, lui aussi, 5 000 à 6 000 personnes dont 4 000 Hongrois et Roumains, presque tous juifs, et près de 2 000 Italiens, Yougoslaves, Tchèques, etc. Le nombre des médecins travaillant dans ce camp s'élève à sept, six d'entre eux sont hongrois, le septième polonais; tous sont juifs et anciens *DP*. Un des médecins hongrois dirige la consultation médicale, un autre la consultation chirurgicale et enfin un troisième, stomatologiste spécialisé, le service dentaire. Les quelque 35 blocs composant le camp sont répartis entre les sept médecins et visités tous les jours. Le *M-I Room* comprend trois salles d'examen, la station dentaire et une belle pharmacie. Il est beaucoup mieux installé et dispose d'un outillage sensiblement plus complet que celui du camp II. Ce résultat est dû aux efforts et à la persévérance d'un jeune chirurgien hollandais, le D^r Donders, qui en fut le médecin-chef depuis sa création et qui, jusqu'à sa récente mutation, y a déployé une grande et féconde activité. Le nombre journalier de consultants atteint une moyenne de 80 à 100.

C'est le camp IV qui dispose du *M-I Room* le mieux installé. La population de ce camp se compose de plus de 2 000 Polonais, juifs en très grande majorité. Ils ont à leur disposition deux médecins et un dentiste. Tout récemment encore, le service médical était confié à des Allemands, mais comme leur attitude et leur façon de travailler donnait lieu à de nombreuses plaintes, ils ont été remplacés par deux médecins polonais juifs, un interniste et un chirurgien, tous les deux particulièrement compétents et expérimentés. Une moyenne de 50 personnes se présente journallement à la consultation. – Il faut signaler tout particulièrement la station dentaire de ce camp qui dispose d'un outillage tout à fait complet et moderne et qui est dirigé par un très bon dentiste polonais. Il

pourrait facilement faire tous les travaux de prothèse s'il avait à sa disposition des dents artificielles en porcelaine tout à fait introuvables sur place; le *Joint* rendrait un très grand service aux *DP* s'il pouvait en faire parvenir une quantité suffisante. La surveillance sanitaire du camp IV bénéficie de l'impulsion d'un *Public Health Officer* particulièrement actif.

En dehors de l'enceinte du camp et à une distance d'un kilomètre environ se trouve l'hôpital général. Situé dans un beau parc, entouré de forêts de pins, il est formé de trois pavillons à un étage groupés en arc de cercle autour du bâtiment central qui en compte deux. Achevé en 1937, conçu d'après les idées les plus modernes, l'hôpital dispose des aménagements sanitaires et hygiéniques les plus modernes. Le bloc opératoire, avec ses salles d'opération aseptique et septique et de stérilisation, ferait honneur à n'importe quelle clinique. Un service radiologique est à la disposition non seulement des médecins de l'hôpital mais aussi de ceux des *M-I Rooms* du camp, qui peuvent y adresser les malades ayant besoin d'un examen radiologique. L'hôpital est équipé de 700 lits dont 400 environ sont actuellement occupés. Les malades occupent en partie des salles assez spacieuses contenant de 12 à 20 lits; d'autres sont dans des pièces plus petites à l'usage d'un seul, de deux ou de quatre malades. Toutes ces salles sont claires et hautes de plafond. De larges baies vitrées donnant sur le parc assurent d'excellentes conditions d'éclairage et d'aération.

Jusqu'au 21 août 1945, l'hôpital dépendait du Service de Santé de l'armée britannique; depuis cette date, l'UNRRA en assure la direction administrative et technique. Il ne semble pas, jusqu'à nouvel ordre, que ce changement ait été favorable pour l'hôpital et pour ses malades. Le médecin-chef de l'UNRRA, le Dr L., est un Anglais d'une soixantaine d'années, aux façons assez bizarres, pédant, original et à qui l'urbanité fait singulièrement défaut. Son esprit semble attaché davantage au respect pointilleux des règlements et à des chinoiseries

administratives qu'à une vue d'ensemble des problèmes sanitaires du camp et des besoins médicaux de ses habitants.

Le nombre des médecins amenés par l'UNRRA est insuffisant pour le nombre de malades à soigner et, dans l'ensemble, ils n'ont pas fait preuve jusqu'ici d'un niveau professionnel très élevé ni de beaucoup d'intérêt et de dévouement pour leurs malades. Le manque de spécialistes – il n'y a ni dermatologue, ni urologue, ni oculiste – rend difficile le traitement de toute une série de maladies et nécessite le recours à des médecins allemands des villes voisines.

La nourriture à l'hôpital donne lieu à beaucoup de plaintes et il est presque impossible d'y obtenir une alimentation de régime pour ceux des malades qui en seraient justiciables. On y manque de légumes, de fruits, d'œufs frais, ainsi que de riz et de semoule; rarement seulement du lait entier peut être distribué à tous les malades.

Le mécontentement parmi les malades de l'hôpital est encore accentué par le fait qu'une partie des médecins et tout le personnel infirmier sont allemands. Même si tous ces Allemands étaient irréprochables et faisaient leur travail d'une façon parfaite, les anciens internés, encore tout dominés par la hantise de leur tragique expérience, ne pourraient pas leur accorder la confiance désirable ni recevoir d'eux la compréhension et la sympathie humaine qui rendent les rapports entre les malades et le personnel soignant si particuliers. Mais la prémisse même est loin d'être réalisée, et beaucoup des infirmières et des médecins allemands n'éprouvent qu'indifférence ou même antipathie à peine cachée pour leurs malades. Aussi ceux-ci ont-ils l'impression d'être négligés et mal soignés.

Malheureusement, il est très difficile de porter remède à cette situation. Même en supposant qu'il soit possible de trouver parmi les *DP* un nombre suffisant d'infirmières compétentes, il ne me semble pas qu'il serait opportun de recommander leur mise en service ainsi que cela a été suggéré; car

elles-mêmes, après les épreuves qu'elles ont subies, ne sont pas dans un assez bon état physique et psychique pour pouvoir assumer des fonctions aussi pénibles et accaparantes.

La maternité, quoiqu'elle dépende administrativement de l'hôpital, se trouve placée à l'intérieur du camp. Elle est dirigée par la doctoresse P. Cette dame d'une cinquantaine d'années est une spécialiste très expérimentée et se consacre à sa tâche avec autant d'énergie que de dévouement. Aidée par une sage-femme et quelques infirmières, elle assure seule tout le travail médical. Ses efforts sont d'autant plus méritoires qu'elle-même a passé par des épreuves particulièrement douloureuses lors de son séjour à Auschwitz où, déjà, elle avait rempli les fonctions de médecin-chef de la maternité. Les scènes de terreur auxquelles elle a assisté pendant de longs mois paraissent malheureusement avoir ébranlé sérieusement son équilibre psychique et affectif.

Plus de 200 femmes ont accouché dans ce service depuis la libération ; sur ce grand nombre, quelques-unes seulement sont juives ; les tragiques événements des derniers temps n'expliquent que trop bien ce fait. — De très nombreux avortements ont également été traités ; il est regrettable qu'il n'existe pas d'indications statistiques à ce sujet. — Pendant les premiers temps du fonctionnement du service, la mortalité infantile atteignait le chiffre effrayant de 80 % de toutes les naissances. Mais, depuis deux mois, c'est-à-dire depuis la fin de l'épidémie de typhus et l'amélioration progressive de l'état général des internés, aucun nouveau décès n'a été à déplorer.

À la maternité fonctionne également une consultation gynécologique où la doctoresse P. voit tous les matins une vingtaine de malades. Les affections le plus couramment rencontrées sont les troubles hormonaux et les infections génitales anciennes ou récentes. — L'installation technique de la maternité est satisfaisante et comprend surtout une instrumentation

très complète mise à la disposition du D^r [la D^{ressée}] P. par les premières formations anglaises qui ont passé au camp. – L'alimentation des accouchées et des nouveau-nés peut être assurée en de bien meilleures conditions qu'à l'hôpital, grâce à des secours en nature substantiels fournis par la mission vaticane séjournant depuis quelque temps à Belsen.

À côté de la maternité est situé le home d'enfants abritant les restés sans parents. Les 23 pensionnaires, à l'exception de deux, sont juifs. Leur âge varie de 2 à 15 ans. Du personnel spécialisé, faisant partie de la Croix-Rouge britannique, s'est occupé d'eux avec beaucoup d'affection et de dévouement et leur a assuré les meilleures conditions d'existence matérielle et morale possible. Aussi les enfants sont-ils tous en très bon état général et à chaque visite, je les ai toujours trouvés gais et bien en train. Depuis quelques jours, la direction de ce service a passé de la Croix-Rouge au *Jewish Relief*¹; il est trop tôt pour juger des effets de ce changement sur la marche générale et l'atmosphère spirituelle de la maison.

En plus des enfants orphelins dont nous venons de parler, il se trouve au camp une cinquantaine d'enfants en dessous de 14 ans, ayant leur mère et, dans quelques rares cas particulièrement heureux, leurs deux parents. Un tiers seulement parmi eux sont juifs. Un bloc spécial, désigné sous le nom de «*Mother and Children's House*», a été réservé pour eux. Quoique ces enfants bénéficient de l'affection et des soins de leurs mères, il paraissait nécessaire de les grouper, afin de leur fournir plus facilement l'alimentation spéciale dont ils ont besoin et de pouvoir les placer sous la surveillance d'une infirmière au courant des principes de la puériculture. Il est dommage que cette idée, judicieuse en principe, n'ait été qu'imparfaitement réalisée. L'infirmière de la Croix-Rouge britannique qui occupe ce poste important, une dame d'un certain âge, ne parlant qu'anglais, n'a pas encore su gagner la confiance des

1. «Unité de secours juif», organisation juive britannique, équivalent au *Joint* américain.

mères dont les enfants sont confiés à sa garde. D'autre part, les avantages alimentaires se réduisent à la fourniture de lait frais en quantité insuffisante et de quelques farines pour enfants. Le riz, la semoule, les œufs frais, les fruits font complètement défaut. J'ai fait des recommandations pressantes aux autorités du camp à ce sujet, et une amélioration substantielle du régime a été promise.

Lorsqu'on prend une vue d'ensemble de l'état de santé des habitants du camp, on doit dire, tenant compte des épreuves physiques et psychiques qu'ils ont traversées et de l'épidémie de typhus du printemps dernier, qu'il est moins mauvais qu'on aurait pu le craindre et lorsqu'on les voit circuler dans les rues du camp, on a peine à croire que ce sont là les mêmes êtres que des documents photographiques, remontant à quelques mois seulement, montrent réduits à l'état presque squelettique et se traînant avec difficulté. Il est vrai que ces épreuves mêmes ont constitué la plus sévère des sélections et que seules les natures les plus robustes ont pu y survivre. Des enfants en dessous de 14 ans et des personnes ayant dépassé la cinquantaine sont malheureusement de véritables exceptions et, dans sa grande majorité, la population de Belsen se compose d'hommes et de femmes jeunes et solides, âgés de 18 à 40 ans. Et même chez eux, des signes résiduels et des stigmates des «maladies de camp» persistent. On retrouve encore de temps en temps de l'œdème malléolaire à prédominance vespérale. Beaucoup de femmes conservent comme conséquence du régime carencé suivi pendant de longs mois un notable ballonnement abdominal; il est assez curieux de noter que chez les hommes ce symptôme est à peu près inexistant, ce qui donne lieu à penser qu'à côté d'autres les facteurs endocriniens doivent jouer un rôle dans la genèse de ce phénomène. — Tous les habitants du camp ont repris de nombreux kilogrammes de poids corporel; malheureusement, en les examinant de plus près, on se rend

compte qu'en général ils n'ont pas la chair ferme et souple, mais que l'augmentation de poids est, au moins partiellement, due à la formation d'un pannicule adipeux flasque et de mauvaise consistance et à une inhibition aqueuse importante de tous les tissus. On rencontre encore assez souvent des personnes ayant le teint gris jaunâtre et plombé caractéristique des anémies hypochromes. Il serait extrêmement souhaitable que le *Joint* et l'OSE puissent mettre à la disposition de tous les habitants du camp une médication antianémique énergique à base de fer ou d'hémoglobine ; on pourrait en espérer un effet très favorable, non seulement sur l'anémie mais pour leur état de santé en général. On ne saurait trop souligner que, pour Belsen, seuls des envois massifs de médicaments ainsi que de tout autre secours peuvent donner des résultats sérieux, étant donné le nombre de personnes à pourvoir.

Les dermatoses, si typiques pour la pathologie des camps, commencent heureusement à diminuer. Mais on rencontre encore aux consultations des *M-I Rooms* de nombreux cas d'impétigo, de furonculose et, en général, de pyodermites. La gale est malheureusement assez répandue et, par suite de la rareté du linge de corps et de la literie, ainsi que de la promiscuité existante, elle est difficile à combattre efficacement.

Chez la population féminine du camp, les troubles hormonaux sont encore extrêmement fréquents. Beaucoup de jeunes filles en dessous de 18 ans ne sont pas encore formées ; d'autres ont été réglées normalement à l'âge habituel mais ont vu s'installer pendant leur séjour au camp une aménorrhée encore actuellement persistante. Même chez les femmes plus âgées, l'absence des règles pendant plusieurs mois ou des oligo-ménorrhées très accentuées se rencontrent fréquemment. En raison de la grande diffusion de ces états et de la difficulté à trouver des préparations hormonales, une thérapie de substitution systématique ne saurait être envisagée. Dans la

très grande majorité, ces anomalies menstruelles ne s'accompagnent d'aucun autre symptôme d'insuffisance ovarienne. Aussi semble-t-il indiqué de réserver les rares préparations disponibles d'hypophysine, de folliculine et de corps jaune aux malades peu nombreuses chez qui les troubles endocriniens entraînent une altération de l'état général. Les autres pourront bénéficier d'un traitement stimulant et emménagogue et l'on est en droit de penser qu'avec le retour à de meilleures conditions de vie le fonctionnement des glandes à sécrétion interne retrouvera spontanément son rythme normal.

L'épidémie de typhus qui a fait rage au moment de la libération du camp a, elle aussi, laissé un certain nombre de séquelles : tout d'abord l'alopecie, qui atteint presque toutes les femmes ayant présenté la maladie mais qui, actuellement, se trouve déjà au stade de réparation. D'assez nombreux syndromes de faiblesse du myocarde ne reconnaissent pas d'autre facteur étiologique. On trouve aussi très fréquemment des myalgies et de la faiblesse musculaire des extrémités inférieures. Des céphalées tenaces, des douleurs de la nuque, des cas de surdité sont assez répandus. Les médecins du camp ont eu l'attention attirée par l'existence d'un syndrome radiologique post-typhique qui serait caractéristique et quasi constant et dont la constatation permettrait de faire le diagnostic rétrospectif. Il s'agit d'une ombre en forme de chauve-souris occupant l'espace médiastinal et se prolongeant des deux côtés de façon symétrique vers les plages pulmonaires ; son substratum anatomique serait représenté par l'épaississement des ganglions médiastinaux et par une congestion des gros vaisseaux des hiles pulmonaires.

Même lorsque les anciens internés paraissent à l'examen clinique complètement remis, l'équilibre ainsi atteint demeure particulièrement précaire et instable. J'ai eu l'occasion d'entendre des chirurgiens anglais me dire combien ils avaient été

frappés par le fait que des malades, chez qui l'examen préopératoire n'avait pu révéler aucune trace de leur ancienne misère physiologique, réagissaient à l'intervention par un choc opératoire beaucoup plus grave que ne l'auraient fait prévoir leur aspect et leur état général. Les moyens de résistance de ces organismes à l'égard des traumatismes et des agents infectieux semblent donc bien affaiblis encore.

Indépendamment des faits que je viens de signaler, trois graves problèmes d'ordre médical se posent actuellement au camp : celui de la tuberculose, celui des affections vénériennes et celui des avortements provoqués.

Au courant des mois de juin et de juillet derniers, presque tous les habitants du camp atteints de tuberculose pulmonaire avérée ont été évacués vers la Suède, à l'exception de cas très graves ne laissant aucun espoir d'amélioration. Il est tout à fait impossible de se procurer ici des indications statistiques utilisables, même approximatives, sur le nombre de malades que comportaient ces transports ; tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il fut très élevé, se chiffrant par milliers. — Depuis lors, plus d'une centaine de cas nouveaux ont été constatés et mis en traitement, soit à l'hôpital général, soit dans les sanatoria de la région de Hanovre. Mais il faut admettre — et c'est là le nœud de la question — qu'en dehors de ces quelques cas relativement peu nombreux chez qui l'affection fait déjà des symptômes cliniquement appréciables et qui, pour cette raison, viennent consulter et peuvent être reconnus et traités il existe infiniment plus de cas qui sont latents et qui échappent ainsi à toute constatation. Trop de facteurs propices à l'éclosion de la maladie : surmenage, sous-alimentation, insuffisance de l'habillement, absence de protection contre les intempéries, promiscuité, état de dépression et d'angoisse perpétuelle, associés dans les conditions d'existence des camps de concentration, nous obligent à redouter une extrême diffusion du mal. Le seul moyen pour nous en assurer et pour diagnostiquer ces

cas latents, afin de pouvoir les soumettre à un traitement qui donnerait des chances de succès d'autant meilleures qu'il serait plus précocement institué, consisterait à soumettre toute la population du camp à un examen médical généralisé et systématique. Il va sans dire que les médecins travaillant actuellement au camp et qui suffisent à peine pour accomplir de façon correcte le travail médical courant ne peuvent entreprendre une telle œuvre. Je considère que c'est au *Joint* et à l'OSE qu'il appartient de le mettre en pratique comme étant l'acte d'aide médicale le plus urgent, le plus important et le plus nécessaire pour les *DP*. Pour cela, il faudrait former une équipe de médecins compétents, disposant de l'outillage technique approprié (radio, examen bactériologique) et qui auraient pour mission de réaliser cette tâche. Cet examen systématique est la préparation obligée de toute prévision et de toute planification dans le domaine sanitaire, car seul un inventaire médical complet – fait dans de bonnes conditions et d'après un programme sérieusement étudié – de l'état de chacun des trop rares rescapés de la persécution hitlérienne peut nous permettre de prendre l'exacte mesure des tâches médicales que nous aurons à résoudre sous peu. Cette investigation ne pourrait évidemment pas se borner aux anciens internés de Belsen, mais devrait s'étendre à toute la zone britannique et américaine. Il va de soi qu'elle ne donnerait de bons résultats que pour autant que le personnel y attaché aurait toute la compétence professionnelle requise et un haut sens de sa responsabilité, que son nombre serait proportionnel à celui des personnes à voir et qu'il disposerait de tous les moyens matériels nécessaires.

La réalisation d'un tel projet me semble aussi le seul moyen pour résoudre d'une façon efficace le problème du dépistage et, par conséquent, du traitement des maladies vénériennes. Il ne peut, malheureusement, pas faire le moindre doute qu'à Belsen le nombre des personnes atteintes par ces maladies et en particulier par la blennorragie est très élevé. Le tableau de

la situation morale au camp que nous avons dressé plus haut n'explique que trop bien cet état des choses. Il s'y ajoute cet autre fait très grave que, autant qu'on peut en être informé, la plupart de ceux qui ont des rapports sexuels extramatrimoniaux ne prennent aucune précaution prophylactique, non par négligence mais parce qu'ils n'ont pas la possibilité de se procurer les moyens nécessaires. Même les soldats de la garnison anglaise se trouvent dans ce cas, car, contrairement à ce qui se passe dans l'armée américaine, l'armée britannique ne met à la disposition de ses hommes aucun prophylactique. On comprend combien la propagation des maladies vénériennes est facilitée par cette circonstance.

Enfin, la diffusion des maladies vénériennes est favorisée par le fait qu'un nombre infime seulement de personnes infectées vient se présenter à la consultation médicale ; presque tous au contraire cherchent à cacher leur affection et tentent de la guérir par l'absorption de quelques comprimés de sulfamides dont il existe un marché noir florissant ; presque toujours, le seul résultat auquel ils aboutissent est de rendre leurs gonocoques sulfamido-résistants et tout traitement ultérieur plus difficile et aléatoire. — Pour illustrer ce que je viens de dire, je citerai la statistique des cas vénéréologiques observés aux *M-I Rooms* durant le mois de juillet : 50 cas de gonorrhée féminine ont été observés et traités à la consultation gynécologique de la maternité, tandis que le nombre total de cas de gonorrhées masculines vues aux trois *M-I Rooms* réunis était de quatre cas confirmés et de dix cas suspects ! Ces chiffres me paraissent assez éloquents pour se passer de commentaires.

La lutte contre les maladies vénériennes est une des grandes préoccupations des médecins et des autorités. Nous avons essayé au moyen de tracts et de conférences de vulgarisation d'attirer l'attention des internés sur la gravité de ces affections et sur la nécessité de consulter le médecin au premier soupçon ; ainsi qu'il était à prévoir, le résultat de ces efforts a été

très limité. De différents côtés on a proposé de soumettre tous les habitants du camp, hommes et femmes, à une visite de santé générale et obligatoire. Après mûre réflexion et consultation de tous les médecins-chefs et de tous les *Public Health Officers* des trois camps réunis en conférence, je n'ai pas pu me résoudre à donner suite à cette suggestion, même à l'égard des hommes. L'oppression dont ils ont été victimes a rendu les anciens internés des camps de concentration particulièrement pointilleux pour tout ce qui touche à leur liberté et à leur indépendance et toute mesure de contrainte provoque chez eux méfiance et révolte. Ils ne verraient dans une telle visite qu'un acte vexatoire et blessant, auquel, par tous les moyens, ils chercheraient à se soustraire. Pour l'ensemble des femmes et des jeunes filles et surtout pour les moins visées d'entre elles, ce serait en plus un grave choc psychique.

Il en irait tout autrement – et ici nous en revenons au projet déjà exposé – si un examen médical complet, pratiqué par des médecins travaillant au nom des œuvres juives, leur était proposé. Non seulement tous les *DP* s'y soumettraient bien volontiers mais encore ils éprouveraient certainement une grande satisfaction à constater que les Juifs du monde extérieur, par l'entremise des organisations compétentes, prennent souci de la sauvegarde de leur santé. On ne peut douter qu'un tel examen, consciencieusement fait, permettrait de découvrir beaucoup de tuberculoses latentes et de dépister et de soumettre à un traitement approprié de nombreux cas restés cachés d'affections vénériennes. Ces résultats seuls, mais auxquels bien d'autres constatations importantes viendraient certainement s'ajouter, sont assez essentiels pour justifier tous les efforts et tous les sacrifices matériels que les organisations intéressées auraient à consentir pour les obtenir.

Le troisième et en même temps le plus difficile problème médical dont on ait à s'occuper est soulevé par l'existence d'un nombre déplorablement élevé de femmes seules et de

jeunes filles enceintes. À plusieurs reprises déjà, j'ai été obligé de souligner les pernicious effets démoralisateurs de la vie au camp, le dérèglement sexuel, la fréquence des rapports extra-matrimoniaux. Et, ce qui est important pour la question qui nous préoccupe, les méthodes anticonceptionnelles ne semblent pas plus répandues que les mesures prophylactiques et sans doute pour les mêmes raisons. Et lorsque le résultat inévitable d'un tel état de choses se produit, les plus tragiques conflits affectifs et sociaux se posent pour les malheureuses victimes. Elles sont d'habitude toutes seules, sans conseils, sans une âme à qui elles pourraient se confier. Leur état assombrit terriblement leurs perspectives d'avenir déjà si précaires. Affolées, acculées, poussées par le désespoir, elles ne voient d'issue que dans la suppression de la grossesse. Il n'est pas douteux qu'un très grand nombre d'entre elles ont recours à des manœuvres abortives, exposant ainsi au plus grand danger tant leur santé et leur existence physique que les bases morales de leur vie spirituelle. D'autres viennent demander au médecin qu'il les débarrasse de leur grossesse. Personnellement, malgré tout mon désir et à cause même de mon désir de les aider le plus efficacement possible, je suis persuadé que nous devons refuser de faire droit à leur demande. Je pense, au contraire, que c'est le devoir du médecin de s'instituer le conseiller de ces femmes en apportant à cette tâche difficile toute sa compassion, tout son cœur, toutes ses facultés de compréhension; de leur donner toute aide matérielle et tout appui moral possibles; de ranimer en elles le sens du respect dû à la vie humaine et à celle qui germe dans leur sein. J'ai donné comme instructions aux médecins des différents *M-I Rooms* de m'adresser toutes les femmes qui les consulteraient pour ce motif, afin de pouvoir personnellement m'occuper d'elles. — Mais nous devons faire davantage pour ces victimes d'un cataclysme moral et social aux proportions inégales, et je voudrais me

faire ici l'interprète d'une ancienne internée, femme remarquable d'intelligence, de culture et de cœur, avec qui je me suis longuement et fréquemment entretenu de ce problème. Elle pense que, pour réussir à détourner les femmes de leur hantise et des projets qu'elle inspire, il serait indispensable de les soustraire le plus rapidement possible à leur entourage habituel, au milieu duquel elles se sentent particulièrement honteuses, méprisées et malheureuses.



Femmes rescapées et cadavres au sol au camp de Bergen-Belsen, après sa libération par les troupes britanniques le 15 avril 1945.

Ce serait un devoir sacré, urgent et inéluctable pour la collectivité de venir au secours de ces futures mères en créant pour elles un foyer où elles pourraient, dans les meilleures conditions matérielles et morales possible, passer les mois de leur grossesse. Sans aucun doute, on réduirait ainsi considérablement le nombre d'avortements provoqués avec tous les dangers si graves, tant physiques que moraux, qu'ils comportent. — Beaucoup de femmes qui, abandonnées à elles-mêmes, auraient

fait n'importe quoi pour supprimer leur grossesse, se décideront à la laisser évoluer. Et je suis persuadé que, pour la plupart d'entre elles, sinon pour toutes, cet enfant dont la venue avait d'abord paru une catastrophe et ensuite un pis-aller sera finalement leur grande raison de vivre; celle qui donnera à leur existence solitaire, ravagée et bouleversée un sens et un but.

Et à un point de vue plus général aussi, ce sauvetage de nombreuses vies humaines sera un résultat dont on ne saurait exagérer l'importance. Une génération entière d'enfants juifs a été exterminée; si, aujourd'hui, ils manquent cruellement à notre cœur, demain ils feront également défaut pour la tâche presque surhumaine de la reconstruction du peuple juif. De toutes les pertes irréparables que nous avons subies, celle-ci est la plus funeste; trop peu, parmi nous, se rendent compte de la mortelle menace qu'elle fait peser sur notre avenir. Aussi tout enfant juif survivant, tout enfant juif à naître représente-t-il pour nous le bien le plus précieux, le trésor le plus inestimable. Nous ne pouvons renoncer librement à aucun d'eux; au contraire, nous avons le devoir sacré de déployer toute notre énergie, de consentir n'importe quel effort pour les préserver. Il nous faut donc aider ces mères à leur donner la vie et à pouvoir les élever comme de bons et utiles membres de la collectivité¹.

Je voudrais, pour terminer cette partie médicale de mon exposé, indiquer brièvement la place qui m'a été attribuée dans l'organisation sanitaire du camp. Lors de l'arrivée de notre équipe au camp, les autorités britanniques n'avaient pas de

1. Avec obstination et usant de sa qualité de médecin-chef nommé et appointé par les Britanniques pendant un an, Henri Nerson réussit à ouvrir un foyer pour une vingtaine de jeunes filles enceintes à Ulzen, au nord de Bergen, dans une maison bourgeoise de plusieurs chambres. Il a été aidé par deux femmes hongroises qui étaient interprètes quadrilingues dans le camp, la mère Erika et la fille, Eva Szombathely, ce qui facilita les pourparlers avec les autorités anglaises. Ces deux femmes eurent des visas pour venir en France et Eva épousa le directeur général de l'OSE, Marc Schiffmann.

médecin à leur disposition pour surveiller le bon fonctionnement de toutes les installations médicales et pour les conseiller techniquement pour tous les problèmes d'ordre sanitaire qui viendraient à se poser. Aussi me demandèrent-ils immédiatement de me charger de ces fonctions. Après consultation avec les membres de notre *team* et avec ceux du comité juif, tous unanimes à penser que notre travail serait certainement facilité du fait de ma présence à un poste officiel et que moi-même j'y aurais l'occasion de défendre, dans les meilleures conditions possible, l'intérêt de nos déportés juifs, j'acceptai l'offre qui m'avait été faite, et à la date du 4 août je reçus la note de service suivante :

1. Dr Nerson (AJDC) has been appointed as Medical Officer in charge of Public Health for the DP Camps. His duties include visits to M-I. Rooms, visits to Blocks, liaison with: camp Hospital(s) and liaison with Medical authorities outside the camp.

2. The correct Medical channel on purely technical matters is from camps' Public Health branches direct to Dr Nerson and then to Major Berney, but on non-technical matters O[fficer] C[ommanding]'s camps are responsible.

La première de mes obligations consiste à surveiller et à activer l'approvisionnement des *M-I Rooms* et à leur procurer les médicaments, le matériel de pansement et l'outillage technique dont ils ont besoin. Cette tâche est passablement difficile et ingrate. Il est posé en principe que la pharmacie de l'hôpital et les magasins du camp ne reçoivent aucune fourniture du Service de Santé de l'armée mais doivent utiliser les stocks de butins de guerre de provenance allemande pour satisfaire aux besoins des *DP*.

Malheureusement, ces stocks sont souvent insuffisants, car l'intérêt allemand est très largement pris en considération et une grande partie des substances disponibles au début a été utilisée pendant les terribles jours qui ont suivi la libération.

En outre, l'administration de ces stocks procède selon les principes d'une bureaucratie compliquée et routinière, opposant à toute demande une extrême mauvaise volonté et semblant avoir comme objectif principal de conserver l'intégrité de ses réserves. Aussi n'obtient-on de livraisons qu'avec une extrême difficulté et après des délais excessifs.

D'une façon générale, la fourniture de matériel de pansement correspond aux besoins. Beaucoup de médicaments sont faciles à trouver, mais certains autres, parmi les plus importants, tels que: les alcaloïdes, les fortifiants, les extraits endocriniens, les préparations calciques, les sulfamides, ne peuvent être obtenus que très difficilement ou sont introuvables. La pénicilline ne figure évidemment pas dans les stocks allemands. Pour un cas exceptionnel – *DP* victime d'un accident de la route et présentant des fractures compliquées des extrémités inférieures –, le Service de Santé de l'armée anglaise en a cédé, après de pressantes démarches.

Je tiens à mentionner le chef de la pharmacie de l'hôpital, M. Londema, un Hollandais, qui occupait ce poste déjà en janvier de cette année comme travailleur obligatoire. Connaissant fort bien les conditions d'existence au camp sous l'occupation allemande, il est animé de la meilleure volonté à l'égard des internés; il fait tout son possible pour les approvisionner et leur rend de grands et constants services.

Le problème le plus difficile est celui du remplacement et de la fourniture des instruments et de l'outillage technique. Il faut une très grande patience et une persévérance extrême pour obtenir, par des demandes inlassablement réitérées, la cession des objets les plus importants et les plus indispensables.

Il se posait aussi la question de savoir comment assurer aux internés la prestation de lunettes, de bandages, etc., qui leur étaient prescrits. Au cours de plusieurs voyages à Celle¹,

1. La ville de Celle la plus importante à proximité de Bergen-Belsen, possède elle-même un camp de *DP*.

à Fallingbostel et d'autres villes des environs, j'ai pu obtenir des autorités allemandes compétentes que des factures de livraisons faites aux *DP* par les fournisseurs allemands soient payées par priorité dans les plus brefs délais ; et à la suite de cet arrangement, les opticiens et orthopédistes sollicités ont très volontiers accepté d'assurer l'expédition de commandes pour les internés.

J'ai essayé de résoudre les difficultés résultant de l'absence de certains spécialistes, en m'adressant personnellement à des médecins allemands qualifiés de Celle et en leur demandant d'assurer des consultations pour les anciens déportés. Ils ont accepté cette proposition. Le paiement de leurs honoraires est assuré dans les conditions spécifiées plus haut. Par les soins du camp, des transports sont organisés plusieurs fois par semaine pour amener les consultants à Celle. Je vais moi-même voir de temps en temps les médecins, afin de m'assurer de la bonne marche de cet arrangement qui jusqu'à présent paraît satisfaire les malades et les médecins intéressés autant que les autorités du camp.

Avec les médecins travaillant dans les différents *M-I Rooms*, je cherche bien entendu à entretenir des relations aussi cordiales que possible. Je les vois plusieurs fois par semaine pour envisager avec eux le fonctionnement de leur service. Lorsqu'un problème d'intérêt plus général se pose, toutes les personnes intéressées se réunissent, afin de rechercher en commun les meilleures solutions.

Jusqu'à notre arrivée, aucune surveillance médicale n'était prévue pour les homes d'enfants. Je me suis alors chargé d'assurer ce service, et tous les enfants passent maintenant des visites.

L'hôpital et la maternité sont placés sous l'autorité du médecin-chef et soustraits, par conséquent, à celle du gouvernement militaire ; aussi n'y puis-je intervenir à titre officiel. Mais je me suis toujours efforcé de maintenir un contact aussi étroit que possible avec le médecin-chef et de voir fréquemment les

DP hospitalisés. Je tiens à montrer ainsi aux médecins et aux infirmières allemands que je me tiens au courant de la façon dont ils soignent nos malades. Chaque fois qu'un fait précis a donné lieu à une plainte, je l'ai signalé aux personnes responsables en exigeant que remède y soit porté.

Bien entendu, tous les problèmes concernant l'hygiène et l'état sanitaire du camp sont de mon ressort. Malheureusement, il ne suffit pas toujours de signaler aux autorités responsables des imperfections ou des inconvénients pour en obtenir la suppression.

Comme le médecin-chef de l'hôpital fait aussi fonction de médecin-chef pour le camp, j'ai essayé à plusieurs reprises d'obtenir, pour des questions importantes, son avis et son intervention. Mais il n'a paru porter à ces problèmes qu'un intérêt très limité et il n'a jamais voulu s'en occuper de façon active et efficace.

* * *

Pour finir, jetons un coup d'œil sur l'attitude adoptée par les autorités britanniques à l'égard des anciens déportés et sur les mesures prises par elles ou par les organismes qui sont admis au camp pour résoudre le problème que pose la présence des *DP* en Allemagne et pour améliorer, autant que possible, leur sort.

L'administration du camp de Belsen et la sauvegarde des intérêts matériels et moraux de ses habitants sont confiées, comme celles de toute l'Allemagne et des civils y résidant, au *Military Government*, substitué aux autorités allemandes balayées par la débâcle du régime nazi.

Le *Military Government*, ainsi que son nom l'indique, est formé par des militaires, alors que ses tâches sont purement civiles. De cet état de choses résultent des frictions et des difficultés nombreuses. Les officiers souvent très jeunes qui exercent ces

fonctions n'y sont nullement préparés par leur formation première ; toute expérience dans le domaine administratif leur fait en général défaut et, à de rares exceptions près, ils n'ont ni l'attitude psychologique ni la sympathie humaine nécessaires pour comprendre la mentalité des *DP*, leurs «exigences» et leurs besoins. Je ne veux nullement dire que leur attitude est dictée par une malveillance systématique, mais la complexité du problème les dépasse infiniment. Habitué aux modalités de vie les plus régulières et les plus ordonnées, ils sont absolument incapables de démêler combien douloureux et désespéré est l'état d'esprit des malheureux déportés juifs qui ont perdu, dans les circonstances les plus crucifiantes, tout ce qui rattache l'homme à la vie, qui ont vu massacrer leurs proches sous leurs yeux, avec des raffinements de cruauté, qui, eux-mêmes, ont mille fois regardé la mort en face et ne lui ont échappé que par le plus grand des miracles. Proposer à ces hommes une soumission passive et patiente à des règlements plus ou moins arbitraires et qui souvent les frustrent des droits et des besoins les plus élémentaires et les plus vitaux (correspondance avec le monde extérieur, possibilités de rejoindre les membres survivants de leur famille) est évidemment une tentative dépourvue de toute chance de succès et qui ne peut provoquer chez les *DP* que désespoir et esprit de révolte. On a peine à dire que trop souvent ce fut pourtant là l'attitude prise par les autorités.

On sait que les Anglais ont adopté le point de vue que les *DP* doivent être groupés selon leur nationalité d'origine, qu'il ne saurait y avoir de groupement spécifiquement juif et qu'une distinction d'après des caractères raciaux ou religieux, vestige des conceptions hitlériennes, ne saurait plus entrer en ligne de compte. Cette attitude a provoqué de nombreuses difficultés¹. Très rapidement après la libération s'étaient for-

1. Cette absence de conscience d'un traumatisme spécifiquement juif du aux mauvais traitements se retrouve également en France et a donné lieu à beaucoup d'incompréhension que ce soit dans les ministères ou dans les institutions. Cf. Katy Hazan, *Les Orphelins...*, *op. cit.*, p. 79-92.

més des comités nationaux qui défendaient les intérêts respectifs des Tchèques, des Polonais, des Hongrois, des Roumains, des Yougoslaves. Ils étaient officiellement reconnus et leurs efforts, tendant avant tout au rapatriement de leurs ressortissants, trouvèrent l'appui des autorités. Mais très rapidement il apparut que les besoins et désirs des Juifs d'origine polonaise étaient en divergence complète avec ceux des Polonais non juifs. Une scission eut lieu, car dans le Comité national polonais les intérêts juifs n'étaient pas défendus et ceux-ci demandaient à former un comité juif indépendant, groupant les Juifs de toute origine, pour la sauvegarde efficace de leurs besoins particuliers, par exemple l'émigration au lieu du rapatriement. La réussite de cette entreprise est avant tout le mérite du président de ce comité, Joseph Rosensaft¹. Ayant connu toutes les affres, toutes les tortures des camps de concentration nazis, il a su conserver une énergie indomptable qu'il consacre avec un dévouement absolu à la défense de ses compagnons d'infortune. Doué de rares capacités organisatrices et administratives, il a obtenu par son travail et sa persévérance des résultats remarquables. Parti de débuts modestes, le comité juif est devenu au bout de peu de semaines une institution importante, représentant la quasi-totalité des Juifs de Belsen, ayant su imposer sa reconnaissance « *de facto* » aux autorités britanniques et formant le noyau du comité central de tous les anciens déportés juifs de la zone anglaise dont les délégués se rencontrent à Belsen en conférences hebdomadaires, consacrées à l'étude des besoins et des problèmes des différents camps, en vue d'y apporter les solutions appropriées. Une des difficultés majeures que le comité central doit affronter est malheureusement représentée par un conflit intestine, à savoir

1. Trois jours après la libération de Bergen-Belsen, Josef Rosensaft, ancien rescapé d'Auschwitz, fut élu à la tête du premier Comité de Juifs déplacés. En septembre 1945, il devint le représentant reconnu pour la zone d'occupation britannique. Le comité est très actif à Bergen-Belsen et coopère avec toutes les organisations bénévoles, l'ORT, l'OSE, le *Joint* (JDC).

l'antagonisme marqué entre Juifs polonais d'une part et Juifs hongrois et roumains de l'autre. Cette déplorable situation est due à différentes causes. Les Juifs polonais qui, en 1939, au moment de l'invasion de la Pologne, ont pu fuir en assez grand nombre en Hongrie ont, en général, trouvé un accueil peu empressé de la part de leurs coreligionnaires hongrois, qui craignaient de voir leur propre position menacée par l'afflux de ces éléments étrangers et hétérogènes. Le ressentiment qui s'ensuivit chez ces pauvres fuyards déçus dans leur espoir d'une réception cordiale et d'une aide fraternelle a trouvé un tragique pendant lorsqu'en 1944 les Juifs hongrois, chassés de leurs foyers, torturés physiquement et moralement, arrivèrent à Auschwitz et trouvèrent trop souvent en la personne de capos et chefs de blocs polonais de cruels tortionnaires. C'est un fait qu'il faut, en effet, souligner que les nazis ont eu ce raffinement de cruauté de recruter dans les bas-fonds que recèle chaque collectivité les éléments les plus pervers et de les utiliser contre leurs propres frères autant par sadisme, par plaisir de démoraliser les uns et d'exacerber les souffrances des autres, que dans l'intention de dériver d'eux-mêmes une partie du ressentiment et de la haine des persécutés sur leurs propres compatriotes et coreligionnaires et de susciter parmi leurs victimes une aversion et une hostilité réciproques, propices à leur domination. Ils n'ont souvent que trop bien réussi. – Une autre cause de mésentente entre Juifs hongrois et polonais tient à la façon toute différente dont ils envisagent l'avenir. Beaucoup de Hongrois sont restés assimilés et malgré toute la cruelle expérience de ces dernières années ils désirent rentrer dans leur pays, alors que les Juifs polonais ne pensent plus qu'avec amertume et désespoir à leur patrie inondée de sang juif et où, encore après la libération, des centaines de leurs frères, rescapés de la persécution allemande, sont morts victimes de la haine de leurs compatriotes – et ils mettent tout leur espoir dans l'émigration et dans une vie nouvelle en Palestine.

Quels qu'aient été les frictions et les dissentiments entre les déportés juifs, une pensée les unissait tous : ils espéraient et attendaient avec une ferveur qu'au dehors on peut à peine imaginer que, le jour de l'arrivée des armées libératrices, allaient accourir les représentants du monde juif extérieur que toutes leurs pensées avaient cherchés pendant les interminables années de persécution, et qu'ils trouveraient auprès d'eux le réconfort fraternel et vivifiant, l'assistance morale et matérielle auxquels ils avaient rêvé si longtemps et dont ils avaient un besoin vital. Que cela ne se soit pas réalisé a été leur plus cruelle et leur plus douloureuse déception. Ils ne pouvaient pas savoir et encore aujourd'hui ils ne veulent pas croire à quels obstacles inattendus et presque insurmontables se heurtaient les grandes organisations juives pour obtenir l'autorisation de s'installer dans les camps et pour y déployer leur activité. Seul arriva avec les troupes anglaises le *Chaplain* Hardman¹ comme personnalité juive officielle et il faut lui payer ce tribut qu'il a fait l'impossible en face de difficultés surhumaines. Il s'efforça de procurer aux affamés une nourriture adéquate, aux malades les meilleurs soins possible. Il trouva pour chacun un mot d'encouragement et de réconfort. Il organisa les premiers cultes et tâcha de ramener à la vie juive ces hommes et femmes qui, pendant des années, avaient été privés de toute possibilité de satisfaire leurs besoins religieux. C'est aussi lui qui fit confectionner les premières listes d'internés juifs de Belsen, malgré les immenses difficultés qui s'opposèrent à cette entreprise et auxquelles nous aurons à revenir. L'action du *Chaplain* Hardman fut efficacement soutenue par celle du *Senior Jewish Chaplain* Lewy et, «*last but not least*», par celle du *Chaplain* Sauker, de la RAF qui amena ses aviateurs, surtout des Canadiens, parmi lesquels de nombreux Juifs – et il obtint par cette méthode qu'un véritable flot de

1. Les aumôniers juifs intégrés aux armées ont pu donner les premiers secours aux déportés d'autant qu'ils furent les premiers à comprendre leur détresse.

secours (conserves, fruits, savon, effets d'habillement et surtout cigarettes) se déversât sur le camp. Ses jeunes soldats rendaient d'autres services importants en expédiant du courrier pour l'étranger et en transmettant les réponses.

Les secours furent bientôt intensifiés par l'arrivée à Belsen de plusieurs *teams* de la BRC¹ (Croix-Rouge britannique). Tandis que ses médecins participaient à la gigantesque tâche de la lutte contre le typhus et la famine, ses *Welfare Officers* s'efforçaient de résoudre d'autres difficultés. En premier lieu, il faut mentionner le service de transport qui, jusqu'à aujourd'hui, est resté le seul moyen régulier dont disposent les DP pour rejoindre des membres de leur famille se trouvant en d'autres camps. Ils organisèrent la première école, créèrent des salles de lecture et quelques petits cours professionnels, essayèrent également de faciliter l'échange de correspondance avec l'étranger et tâchèrent d'établir une «régistration» sur fiches qui est une des meilleures actuellement existant au camp. Quoique les *teams* aient été composés de façon très inégale quant à la valeur, la compréhension et le dévouement de ses membres, leur action qui se poursuit encore aujourd'hui a été bienfaisante dans l'ensemble.

Pour les raisons déjà mentionnées, les grandes organisations juives de l'étranger n'ont pu arriver ici qu'après un long délai. Encore ont-elles parfois déçu les espoirs placés en elles. La venue d'un membre du *Jewish World Congress*, par exemple, ne mérite d'être signalée que parce que son cas est typique du comportement d'un trop grand nombre de représentants du judaïsme mondial. Il n'a été à Belsen que pendant quelques heures à peine, ce qui ne l'a pas empêché de se sentir suffisamment informé de la situation au camp et de ses problèmes

1. *British Red Cross*, «Croix-Rouge britannique». Son président Sir Arthur Stanley en 1939 devint le président du conseil international. À ne pas confondre avec le CICR. Fondé en 1863, le Comité international de la Croix-Rouge est un organisme humanitaire privé et neutre, composé uniquement de citoyens suisses. À Bergen-Belsen, les équipes de la Croix-Rouge britannique eurent la lourde tâche de combattre le typhus.

pour remettre en question des décisions prises après des semaines de débats et de réflexions, pour proposer des solutions toutes nouvelles, pour promettre monts et merveilles, puis pour disparaître sans plus jamais donner signe de vie. On peut facilement comprendre quelle amertume de telles expériences provoquent chez les déportés, combien ils en sont exaspérés ; ils finissent par étendre leur méfiance à tous ceux qui viennent du dehors et il faut beaucoup de tact et de doigté pour parvenir à la dissiper.

On a plaisir, par contre, à rapporter la joie et l'enthousiasme suscités chez les *DP* par le passage plusieurs fois répété de membres de la « *Jewish Brigade*¹ ». Ces magnifiques jeunes gens qui avaient tenu à combattre et à risquer mille fois leur vie pour hâter la délivrance de leurs infortunés frères ont su trouver à leur égard le ton et l'attitude qui leur ont immédiatement gagné tous les cœurs.

Les premiers Juifs venus de l'étranger pour un long séjour ont été les délégués de *Chief Rabbi's Emergency Council*, les rabbins Baumgarten et Vilensky. Tout en remplissant les fonctions dévolues au rabbinat et en cherchant à satisfaire les besoins religieux des internés, ils déploient une grande activité sociale, travaillant à faciliter, par l'intermédiaire des grandes institutions juives anglaises, le regroupement familial et l'échange de correspondance. Par leurs relations, ils ont pu obtenir d'appréciables envois d'aliments, d'objets de culte et de cigarettes ; celles-ci sont d'autant plus importantes qu'elles

1. La Brigade juive constituée de jeunes soldats souvent nés en Palestine fut très utile à Bergen-Belsen surtout pour les activités culturelles. Beaucoup furent professeurs d'hébreu ou éducateurs sociaux. En septembre 1940, 15 bataillons juifs palestiniens furent incorporés à l'armée britannique. La Brigade juive de l'armée de terre britannique, qui combattait sous drapeau sioniste, fut officiellement créé en septembre 1944. Il comptait plus de 5000 volontaires juifs de Palestine. Après la capitulation allemande, la Brigade juive fut stationnée le long de la frontière italienne avec l'Autriche et la Yougoslavie, et plus tard, en Belgique et aux Pays-Bas. Certains de ses soldats aidèrent à créer les camps de *DP* et s'impliquèrent dans l'*Aha* clandestine. Elle est dissoute l'été 1946. Au total quelques 30000 volontaires ont lutté aux côtés des Britanniques et 700 furent tués.

jouent le rôle de monnaie d'échange pour presque toutes les transactions qui se font au camp. Le rabbin Vilensky remplit également les fonctions d'officier de liaison entre le Comité juif et les autorités britanniques. Il apporte à la défense des intérêts juifs une puissance de travail peu commune, et beaucoup de zèle et de courage civique.

Notre *team Joint*-OSE est arrivé à Belsen le 29 juillet¹, peu après les rabbins ; à la mi-août il a été rejoint par une importante équipe du *Jewish Relief*, comptant une dizaine de personnes.

Les tâches auxquelles nous avons à faire face se laissent ainsi résumer :

1. Recherche d'adresses de parents et d'amis survivants de nos internés.
2. Échange de correspondance.
3. Création de moyens de transport entre les différents camps en vue du regroupement familial.
4. Rapatriement et émigration.
5. Secours matériels de toute nature : aliments, vestiaire, médicaments, objets de toilette, jeux, etc.

Jusqu'à présent, le *Relief* a porté son attention surtout sur l'amélioration de la situation matérielle des habitants du camp, tandis que l'équipe du *Joint* s'est principalement occupée de la solution à apporter aux quatre premiers points nommés. Avec ses moyens limités, le Comité juif avait déjà obtenu un certain nombre de résultats très méritoires ; c'est d'accord avec lui que nous avons cherché à les amplifier et à les compléter.

Le plus important résultat qui fut obtenu a trait à l'échange de courrier. Jusqu'ici, les internés n'avaient légalement pas le droit de correspondre avec l'étranger. Ils essayaient bien d'entrer en contact avec leurs parents et connaissances grâce à l'obligeance de membres de l'armée qui mettaient leur adresse

1. L'équipe arrive trois mois après la libération du camp par les troupes britanniques, le 15 avril 1945, et juste après l'incendie du camp hôpital pour enrayer l'épidémie de typhus.

à leur disposition ; mais les chances de succès furent réduites ; beaucoup de réponses n'arrivèrent pas parce que très souvent ils ne connaissaient qu'imparfaitement l'adresse des destinataires de leurs lettres et que d'autre part le militaire à qui elles étaient adressées avait entre-temps changé d'affectation. Aussi est-ce un très important succès que le chef de notre *team* a remporté en obtenant l'autorisation officielle de transmettre aux offices du *Joint* dans le monde entier des lettres rédigées par les internés sur des formules spéciales [formulaire spéciaux] pour leurs connaissances à l'étranger et de recevoir sous son couvert les réponses qui leur sont destinées. Une transmission aussi sûre que possible est ainsi garantie et, lorsque l'adresse du destinataire est incomplète, le *Joint*, grâce à ses ramifications qui s'étendent à tous les pays intéressés, paraît bien placé pour le rechercher et le découvrir. Aussi l'office postal, créé sous la direction d'Adrienne Schwerner pour assurer ce service, fonctionne-t-il à plein rendement¹. Non seulement le nombre des lettres à expédier augmente chaque jour, mais encore commençons-nous à avoir la satisfaction de recevoir des réponses de plus en plus nombreuses.

Dans presque chacune des lettres adressées à leurs parents ou connaissances à l'étranger, les intéressés expriment leur instant désir de les rejoindre au plus vite. Il est certain que les membres de leur famille font tout leur possible pour leur procurer les papiers nécessaires et nous-mêmes cherchons par tous les moyens à notre disposition à faciliter cette émigration individuelle. Un certain nombre de personnes ont déjà reçu une autorisation d'entrer ou un affidavit, et la mission française à Belsen leur a accordé des visas de transit ou de séjour temporaire. Mais il va de soi que, dans ce domaine, l'initiative personnelle ne peut aboutir qu'à des résultats très limités et que ce problème, le plus difficile et le plus vital,

1. Adrienne (Ady) Schwerner-Amson, assistante sociale de l'OSE avait obtenu une bourse pour étudier aux États-Unis et importer la pratique du casework et de la supervision.

ne peut être réglé que sur le plan gouvernemental et par des mesures générales. — On a beaucoup de mal à comprendre que les nations du monde ne parviennent pas à trouver un refuge aux quelque 50 000 rescapés de l'action d'extermination nazie qui restent actuellement en Allemagne et que lorsqu'une mesure est prise en leur faveur elle est grevée de tant de conditions rigides et tient si peu compte de leur situation spéciale qu'il devient presque impossible d'en tirer un bénéfice pratique. Ainsi, le gouvernement britannique s'est déclaré prêt à accueillir 1 000 enfants orphelins en dessous de 16 ans. Mais jusqu'à ce jour le transport n'a pas encore pu avoir lieu parce qu'il n'y a pas le nombre prévu d'enfants répondant aux conditions posées et que, parmi ceux-ci, beaucoup ne veulent pas profiter de la faveur accordée parce qu'ils sont avec un frère, une sœur ou un autre parent que leur âge exclut du convoi et qu'ils ne veulent pas s'en séparer.

Pour la grande majorité des *DP*, il n'existe donc actuellement aucune possibilité d'émigration ni de rapatriement et ils doivent compter avec un séjour prolongé au camp. Qui ne voit combien cette perspective est terrible et déprimante pour des hommes à qui pendant des années seul l'espoir de la libération et d'un retour immédiat à des conditions d'existence normales a donné la force et le courage de supporter l'enfer hitlérien. Elle ajoute son effet démoralisateur à celui qui est produit par le manque de toute occupation normale et régulière et il est inévitable que l'oisiveté forcée, l'ennui, la lassitude, le découragement engendrent les pires conséquences et fassent le lit de la révolte et du vice. Il est indispensable de réagir contre cet état de choses et l'on ne peut le faire utilement qu'en donnant à tous la possibilité de s'occuper selon leurs aptitudes et selon leurs aspirations. L'installation d'ateliers et de cours professionnels est d'une nécessité absolue et demande à être réalisée sans aucun délai. Des chefs d'atelier et de cours dans les principales branches artisanales seraient

faciles à recruter sur place, et les habitants du camp salueraient avec une immense satisfaction la possibilité de s'occuper et de préparer leur avenir économique en apprenant un métier. Il suffit, pour en être certain, de voir avec quel empressement, avec quelle ardeur ils saisissent toute occasion de «bricoler», de manipuler un instrument ou une mécanique. La seule difficulté est le manque d'outillage, de machines, d'instruments et de matériel. C'est pour le *Joint* un devoir primordial et de toute première urgence de les trouver en quantité adéquate aux besoins et de les mettre à la disposition des internés.

J'ai gardé pour la fin la question de la recherche familiale. Les expériences faites dans ce domaine depuis notre arrivée à Belsen m'ont convaincu qu'elle n'a pas encore été abordée avec des méthodes appropriées ni dans le camp ni dans les pays libres. Et cependant, pour les survivants des camps et pour leurs familles dispersées dans le monde entier, il n'y a pas de besoin plus vital et plus impérieux que celui de pouvoir se retrouver. Les listes des rescapés qu'on a commencé à établir dès la libération, avec beaucoup de bonne volonté mais avec des moyens tout à fait insuffisants, sont toutes parcellaires, incomplètes, parsemées d'erreurs et d'incorrections et dépourvues des renseignements essentiels. Il faut avoir soi-même vécu dans un camp important pour se rendre compte des énormes difficultés qui s'opposent à une «régistration» correcte. La population est extrêmement fluctuante. Beaucoup de *DP* vont d'un camp à l'autre à la recherche d'un parent ou d'un ami. D'autres, pour échapper à la monotonie et à l'atmosphère pénible et déprimante de la vie au camp, se rendent pour des séjours plus ou moins prolongés dans les villes voisines. En l'absence de transports officiels, certains essaient de rentrer par leurs propres moyens dans leur pays d'origine. D'autres fois, les autorités évacuent les camps et les occupants sont transférés ailleurs. Ce perpétuel va-et-vient fait qu'une liste, une fois établie, perd très rapidement beaucoup

de sa valeur. La multiplicité des listes confectionnées simultanément et sans coordination par la Croix-Rouge, les comités nationaux, le comité juif, le *Military Government* ajoute à la confusion, et s'étant fait inscrire sur l'une quelconque de ces listes, les internés font souvent défaut sur les autres. – À l'étranger, la multiplicité des offices de recherches produit des effets tout aussi déploraables ; une énorme somme de travail est gaspillée par le fait que les mêmes recherches sont entreprises simultanément en des endroits différents, et loin d'améliorer les chances de succès il en résulte l'effet contraire : ne pouvant connaître toutes les institutions qui s'occupent de recherches, celui qui désire retrouver un parent s'adresse au hasard à l'une ou à plusieurs d'entre elles, mais combien de fois il manquera précisément celle qui est en contact avec la personne qui l'intéresse. – Enfin, on paraît avoir tout à fait négligé un côté du problème qui est d'importance capitale pour les rescapés : très souvent ils savent qu'ils ont des parents, mais sans connaître leur adresse exacte et souvent même le pays où, actuellement, ils vivent ; la perte de tous leurs papiers d'une part, l'émigration d'une grande partie de la population juive d'Europe pour échapper à la persécution nazie d'une autre rendent suffisamment compte de ce fait et en expliquent l'extrême fréquence.

Une seule méthode me semble capable de remédier à ces lacunes et à ces imperfections qui trop souvent empêchent des parents de se retrouver et les maintiennent dans l'angoisse et le désespoir : inspirée par celle qui a donné de si rapides et de si magnifiques résultats pour le regroupement des familles françaises dispersées au vent de la défaite de 1940, elle consiste à demander aux organisations juives de s'unir, de renoncer à leur office de recherche particulier pour créer ensemble un Office central de recherches unique et d'y réaliser l'enregistrement de tous les Juifs du monde. Les avantages de ce système sont si évidents qu'il semble à peine nécessaire de les souligner. Il donnerait le maximum d'efficacité à la tâche

si difficile de la recherche. La suppression d'un grand nombre d'offices particuliers de recherches libérera pour l'Office central de nombreux spécialistes dont les lumières réunies permettront de résoudre plus facilement les cas difficiles. Tout Juif du monde voulant retrouver un de ses proches saura dorénavant où s'adresser. Enfin, rien n'encouragera davantage les déportés de même que les membres de leurs familles à se faire enregistrer en totalité que la certitude que dorénavant toute enquête aboutira nécessairement, pourvu que celui qui en fait l'objet se trouve encore en vie.

En pratique, je me représente la marche à suivre à peu près de la façon suivante : par des moyens d'information de grand style et avec la participation de la presse juive et non juive, de toutes les organisations juives, de toutes les communautés, y compris les plus petites, il faudrait porter à la connaissance de tous les intéressés en leur faisant comprendre le but de cette mesure qu'à une date déterminée ils auront tous à se faire enregistrer. Avant cette date, chaque Juif recevrait une carte d'enregistrement soigneusement élaborée et étudiée et rédigée en plusieurs langues, pour donner autant de détails que possible. Il devra la remplir avec une précision minutieuse. Comme chez les Juifs certains noms et prénoms se rencontrent avec une extrême fréquence et que l'orthographe n'en est pas absolument fixe, des questions de détails qui, en cas d'homonymie, pourront permettre l'identification, sont de la plus haute importance. Ces cartes seront ramassées le jour même par des gens instruits qui vérifieront immédiatement si les cartes ont été bien remplies et qui y feront immédiatement apporter les corrections et additions nécessaires ; je pense que, grâce au concours des groupements de jeunes, cela ne doit pas offrir des difficultés insurmontables. – Ces cartes seront immédiatement groupées par lettres et transmises par porteur d'abord à l'échelon départemental, puis régional pour aboutir à un centre national. Des différents centres nationaux,

le matériel réuni est envoyé – toujours par un convoyeur – pour éviter que des pertes ne se produisent en cours de route – à l’endroit désigné pour être le siège de l’Office central. Des locaux suffisamment spacieux (un hôtel dans une station thermale pourrait convenir), un personnel nombreux, compétent et intelligent permettront de classer toutes ces fiches en de bonnes conditions. – On prévoira également un modèle de fiches pour les demandes de recherches, qui seront mises à la disposition des intéressés et qui, toutes, seront transmises pour enquêtes et réponses à l’Office central. Le résultat, positif ou négatif, pourra être rapidement communiqué au demandeur. – Il est possible que les Juifs de certains pays situés en zone russe ne puissent pas participer immédiatement à cet enregistrement, mais aussitôt qu’ils auront retrouvé la liberté de correspondance, il sera très facile de compléter la cartothèque mondiale par les fiches les concernant.

Ce long exposé aura montré quelle vie pénible, déprimante, malsaine et moralement dangereuse mènent nos frères qui, quatre mois après la libération, se trouvent encore dans les camps. Il va de soi que nous devons tout faire pour y améliorer, dans la mesure du possible, leur situation matérielle et morale – mais surtout, nous devons les soutenir de tout notre cœur et de toutes nos forces dans la lutte qu’ils mènent pour obtenir le droit d’émigrer rapidement vers le pays de leur choix, car au problème constitué par leur présence en Allemagne il n’y a pas d’autre solution.

D^r H. Nerson

Rapport sur la situation médicale au camp IV à Bergen-Belsen

Arrivé à Belsen le 1^{er} septembre 1945, j'ai été immédiatement nommé médecin-chef du camp IV.

J'avais comme collaborateur le D^r G., excellent médecin polonais, ancien prisonnier de guerre, mais que cinq ans et demi passés derrière les fils de fer barbelés ont rendu malade et provisoirement inapte à faire un travail qui exige beaucoup de patience et d'endurance. (Il est parti en congé le 20 septembre.)

Je suis bien secondé dans mon travail par deux infirmières qualifiées, polonaises, et par deux stagiaires, polonais également.

Le camp IV se compose de 25 blocs dont dix-neuf sont réservés aux *DP*. Chaque bloc contient en moyenne 160 personnes. Le nombre de chambres ne dépassant pas 40 par bloc, il en résulte que quatre personnes sont logées par chambre, ce qui rend le cubage d'air tout à fait insuffisant et la promiscuité dangereuse.

Les hommes et les femmes habitent des blocs séparés mais l'entrée et la circulation y sont absolument libres.

La population du camp IV s'élève à 2 500 personnes, de nationalité polonaise, dont 80 % sont juifs.

En réalité, de nombreux *DP* des autres camps viennent à mon infirmerie (pour éviter d'être soignés par des médecins allemands).

Mon infirmerie est située dans le bloc H7 et je dispose de deux pièces : *treatment room* et *bandage room*.

Le premier sert à examiner les malades ; dans le second on fait les pansements, piqûres, etc.

Le matériel médical dont je dispose est insuffisant ; j'ai très peu de matériel de pansement et très peu de médicaments, malgré toute la bonne volonté du pharmacien Londema.

Les consultations ont lieu tous les jours de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h, sans compter les visites domiciliaires.

Le nombre de consultants est en moyenne de 50 à 60 par jour. Il y a bien davantage de femmes que d'hommes.

La majorité des consultants présente des infections cutanées : furunculoses (en très grande quantité), pyodermites, etc.

Il faut souligner la diminution de la résistance chez les *DP*. Les infections cutanées mettent très longtemps à se cicatriser. De plus, la moindre perte de continuité des téguments s'envenime très facilement et donne lieu à des suppurations longues à guérir. Le seul moyen énergique dont je dispose pour agir sur le terrain est l'autohémothérapie qui me donne d'ailleurs des résultats satisfaisants.

La scabiose est une autre maladie extrêmement fréquente dans le camp, ce qui n'a rien d'étonnant, vu les conditions d'hygiène et de promiscuité. Cette dermatose est difficilement guérissable ; je dispose de très peu de benzoate de benzyle, je ne reçois que de la pommade au soufre en quantité insuffisante. Je ne puis en allouer que de petites doses à chaque malade ; de plus ceux-ci ne disposent souvent d'aucun linge de rechange, ce qui rend tout traitement aléatoire.

Au *treatment room* se présentent en moyenne de 25 à 30 personnes par jour. Les maladies que j'ai l'occasion de voir le plus souvent sont :

1. Les insuffisances hépatiques ; en particulier les cholécystites, calculeuses ou non, sont loin d'être rares. Le régime

alimentaire du camp dont je parlerai plus loin n'améliore certes pas ces cas et ne les rendra pas plus rares.

2. L'ictère catarrhal est une manifestation fréquente; j'en ai en moyenne deux à quatre cas par semaine; c'est encore le régime qui en est partiellement responsable.
3. Les affections des voies respiratoires hautes deviennent de plus en plus fréquentes avec la saison des pluies qui commence.
4. Les diarrhées sont fréquentes, d'origine hépatique ou autre.
5. J'ai été frappé par le nombre important de femmes présentant des goitres avec exophtalmie et une tendance sympathicotonique.

Il me fut impossible de faire régulièrement le métabolisme basal.

6. Les avitaminoses avec symptômes cutanés et dentaires sont encore à constater quoique très rarement.
7. J'ai vu quelques cas d'eczéma et de psoriasis (assez rares en réalité).
8. J'ai été très heureusement surpris par la rareté des maladies vénériennes. Je n'ai vu que trois cas de gonorrhées – dont une jeune fille et deux hommes. Deux ont contracté le mal en dehors du camp.

J'ai eu l'occasion de soigner une femme qui avait un Kahn positif.

Je n'en conclus pas que le danger des maladies vénériennes soit minime. Il se peut que de nombreux jeunes gens atteints de gonorrhée se fassent soigner ailleurs (chez les médecins allemands, par exemple) ou partent en zone américaine, où il est possible de se procurer de la pénicilline.

De toute façon, il faut déplorer le manque de moyens prophylactiques et il faut y remédier le plus tôt possible.

9. Un chapitre spécialement intéressant est celui des enfants.

Le nombre d'enfants en dessous de 18 ans au camp IV s'élève à 36.

1 an	1
2 ans	1
6 ans	3
12 ans	8
13 ans	3
14 ans	4
15 ans	7
16 ans	9
	36

J'ai eu l'occasion de les suivre presque tous. J'ai été frappé par leur développement statural et pondéral insuffisant; ils paraissent bien plus jeunes que leur âge réel.

Il arrive souvent que des jeunes filles de 15 à 16 ans soient toujours impubères et que leurs caractères sexuels secondaires ne répondent pas à leur âge. Les enfants sont presque tous anémiques et leur anémie me paraît être de type hypochrome.

10. Il était logique et nécessaire de s'attaquer d'abord au problème de la tuberculose, surtout chez les jeunes. J'avais fermement l'intention de le faire. Je voulais commencer par pratiquer une cuti-réaction systématique de tous les jeunes; étant donné que la cuticuline n'a pas pu être fournie par la pharmacie, j'ai dû renoncer à ce projet.

Il ne peut pas non plus être question de contrôle radiologique systématique de tous les jeunes, car la radio de l'hôpital est réservée uniquement aux urgences.

Le problème est pourtant sérieux. J'ai constaté de nombreux cas de pleurite, de pleurésie avec épanchement, de

primo-infection chez les enfants, des adénopathies dont la nature tuberculeuse ne laisse pas de doute.

Le problème de la tuberculose chez les *DP* (malgré le départ de plusieurs milliers de malades en Suède) est grave et urgent. Mais il nécessite un outillage et un personnel qu'on ne peut trouver sur place.

Il faudrait aussi prévoir des sanatoria et des préventoria en nombre important pour les enfants car il est certain qu'un examen systématique et complet permettrait de déceler des tuberculeux ou pré-tuberculeux en grand nombre.

11. Un fait curieux attire l'attention de tout observateur, même non médecin; presque toutes les jeunes filles et presque toutes les femmes présentent un ballonnement du ventre.

Ceci n'est pas dû à la nourriture du camp, ni à la vie sédentaire, car les hommes, eux, ne présentent pas ce phénomène.

Il ne peut pas être question non plus de la prédisposition des Juives à faire de l'embonpoint, car les non-Juives qui ont séjourné dans les camps de concentration présentent, elles aussi, le même symptôme.

Il paraît possible de chercher une explication dans une déficience hormonale de nature ovarienne et hypophysaire, ou touchant tout le système neuroendocrinien.

Il est possible qu'une étude complète du métabolisme des protides puisse jeter une lumière sur cet intéressant problème.

Il faut ajouter que le gros ventre persiste chez les femmes qui ont vu leurs règles revenir depuis la libération et qu'il n'est nullement influencé par le régime déchloruré.

La plupart des femmes, en effet, sont de nouveau réglées d'une manière normale.

Un petit nombre seulement d'entre elles, particulièrement touchées par la sous-alimentation ou une forme sévère de typhus, reste aménorrhéique.

12. Le typhus qui a touché à peu près tout le monde est responsable aussi d'un certain nombre de myocardites heureusement très rares.
13. Grâce à l'inlassable activité du D^r Nerson qui a dû tout organiser lui-même, il m'a été possible d'adresser aux spécialistes (ORL, ophtalmologiste, dermatologiste) tous les cas de leur ressort.

14. J'ai reçu, à plusieurs reprises, la visite de jeunes filles ou de jeunes femmes enceintes me demandant de les aider.

Je ne veux pas insister de nouveau sur ce grave problème que le D^r Nerson a longuement exposé dans son rapport. Je crois fermement, après en avoir débattu avec des confrères, que la solution proposée par le D^r Nerson est la meilleure.

J'ajoute qu'il serait utile de mettre à la disposition des *DP* des moyens prophylactiques.

15. Le *M-I Room IV* dispose d'un cabinet dentaire très bien installé mais très pauvre en matériel de prothèse. La denture des *DP* est dans un état assez satisfaisant.

La nourriture est en partie responsable de la pathologie spéciale du camp. Il est à craindre malheureusement que l'état sanitaire ne s'aggrave considérablement, surtout depuis le 17 septembre, date à laquelle les rations ont subi une amputation de 40% et ont été portées de 3 800 à 2 100 calories par jour. Cette ration de 2 100 calories est en plus théorique et ce qui aggrave la situation, c'est que les rations pour les enfants ont été calculées sans tenir compte de leurs besoins si spéciaux.

Grâce à l'intervention du D^r Nerson, les autorités ont promis de faire le nécessaire pour que le régime alimentaire des enfants soit plus rationnel.

Il n'est pas difficile de prévoir une recrudescence très importante des maladies des voies respiratoires, en particulier à l'entrée de l'hiver, car les déportés ne disposent pas de vêtements appropriés à cette saison.

Ils n'ont pas de souliers, et j'ai vu des enfants qui n'avaient, pour se protéger du froid, qu'une chemise et un petit pull-over.

En outre, les moyens de chauffage manquent.

Il faut espérer que les autorités militaires et les organisations de secours y remédieront à temps.

* * *

Au début d'octobre, j'ai fait passer la visite médicale à des enfants au-dessous de 16 ans que l'Angleterre s'est déclarée prête à accueillir. J'en ai vu environ 200 et j'ai eu toutes facilités pour les faire passer à la radio.

J'ai eu sous les yeux une centaine de radiographies et presque autant de scopies.

Je crois qu'à la lumière du contrôle radiologique, partiel, il est vrai, car il ne s'agit que de 200 *DP* sur les 20 000 habitants du camp de Belsen, nous pouvons envisager la situation au point de vue tuberculose avec un peu moins de pessimisme en ce qui concerne les enfants.

Sur les 200 jeunes, vus à la radio, le nombre de tuberculeux avérés ne dépasse pas huit. Par contre, presque tous les enfants ont le cœur hypertrophié (tous ont travaillé dès l'âge de 13 ans jusqu'à douze heures par jour, soit dans les usines de munitions (les filles), soit dans les mines de charbon ou au terrassement (les garçons).

De plus, de très nombreux enfants présentent des hiles chargés avec accentuation du dessin bronchique.

Vers la fin du mois d'octobre, une mission de la Croix-Rouge suisse est arrivée à Belsen, munie d'un matériel lui permettant de passer à la radio tous les *DP*, à raison de 1 000 personnes par jour.

À la fin du mois de novembre, les opérations seront terminées et nous pourrons alors avoir une documentation complète qui nous permettra de nous rendre compte exactement du danger de la tuberculose à Belsen.

Le *Joint* a fait venir, en même temps que le ravitaillement, plusieurs caisses de médicaments et du matériel sanitaire suédois qu'il a remis au comité central juif de Belsen, lequel en assure la garde jalouse.

Ayant eu l'occasion de voir la plus grande partie de ce matériel, j'ai dû constater que les choses les plus utiles manquent complètement.

Car si on nous a envoyé des instruments de grande chirurgie, on n'a reçu que 5 seringues et 5 aiguilles par seringue.

Il n'y a pas non plus de pommade cicatrisante et antiseptique dont le besoin se fait cruellement sentir. Il n'y a rien pour combattre la scabiose dont les cas sont innombrables.

Il n'y a pas de calcium injectable.

Il n'y a pas d'extrait hépatique.

Il n'y a pas de fer.

Il n'y a aucun cholagogue.

Il n'y a pas une goutte d'alcool.

Il n'y a pas d'éther.

Par contre, on a reçu une quantité importante de morphine.

De plus, le comité a décidé de garder ce matériel et de n'en délivrer que sur ordonnance (le malade doit aller chercher un flacon de sirop, par exemple, ou quelques comprimés d'aspirine, muni d'une ordonnance), au lieu de le mettre directement à la disposition des *M-I Rooms* tout au moins les médicaments que la pharmacie centrale ne peut pas nous fournir.

Ce qui aggrave encore la situation, c'est que le quartier général du 30^e corps vient d'interdire à la pharmacie centrale de délivrer quoi que ce soit aux *M-I Rooms* du camp. Une pharmacie spéciale pour le camp doit être créée incessamment.

7 novembre 1945

D^r Karo

Appendice

Exemple d'échelle de rationnement

	Par semaine	Par jour
Pommes de terre	3 500 g	500 g
ou		
Pommes de terre déshydratées	350 g	400 g
Pain	2 800 g	400 g
Viande fraîche	400 g	57,12 g
Graisse	200 g	28,6 g
Sucre ou confiture	250 g	35,7 g
Café-ersatz	62,5 g	9 g
Alim. nutritifs (céréales, avoine, flocons)	150 g	21,4 g
Fromage	16 g	2,3 g
Lait	7,16 l	1,02 l
Céré (fromage doux)	32 g	
Lait pour enfants, femmes enceintes et allaitant		0,5 l

Cette échelle ne doit pas être considérée comme rigide. Deux articles, le fromage et le céré (fromage doux), ayant une très grande valeur calorifique en proportion de leur volume, peuvent être remplacés par les légumes frais, des pommes de terre ou du pain s'il y en a de disponibles. Quoique donnant la même valeur alimentaire, ils fournissent plus de volume et satisfont les appétits.

Rations infantiles

Grâce à l'intervention du D^r Nerson, la ration infantile est maintenant plus rationnelle et tient davantage compte des besoins énergiques des petits.

Voici le menu habituel du camp :

9 heures :

- 200 grammes de pain noir
- Une tranche de saucisson
- Un peu de margarine, parfois du beurre (20 g)
- Café avec très peu de lait

Midi :

- Pommes de terre en sauce
- Viande, 50 g environ (pas tous les jours)
- Soupe (quelquefois)

18 heures :

- 6 biscuits secs
- Une cuillerée à soupe de marmelade ou un morceau de fromage
- Café au lait sucré ou rarement du cacao

Tout le monde se plaint à juste titre de la préparation peu appétissante des repas et de leur monotonie.

Il faut souligner le manque presque complet de légumes verts et de fruits.

Les médecins des *M-I Rooms* ont le droit d'accorder un supplément de nourriture s'ils le jugent utile.

En voici la liste

Viande	5 g	10 cal.
Graisse	8 g	60 cal.
Farine	5 g	17 cal.
Pâtes	8 g	26 cal.
Sucre	9 g	34 cal.
Fromage	5 g	15 cal.
Œufs	5 à 6 par mois (si possible)	10
		183 cal.

Ce qui aggrave encore le problème du ravitaillement, c'est l'usage abusif qu'on fait des conserves. J'accuse tout particulièrement la saucisse distribuée au camp et que je rends responsable de plusieurs cas d'ictère et de nombreuses diarrhées !

Depuis le début du mois d'octobre, la situation alimentaire tend à s'améliorer grâce aux vivres fournis par le *Joint* sous forme de beurre, de fromage, d'œufs, de pâtes alimentaires.

Belsen - Camp

Fin septembre 1945

Dans les quatre semaines qui se sont écoulées depuis la rédaction de mon premier rapport, la situation au camp de Belsen a malheureusement sensiblement empiré et je tiens à faire une mise au point, afin de vous permettre de connaître l'état actuel des choses. Cette aggravation a été provoquée par l'arrivée au camp de 3 000 anciens prisonniers de guerre russes et de 7 000 Polonais, travailleurs volontaires en Allemagne, et leurs familles¹.

Les prisonniers de guerre russes sont des malades atteints presque tous de tuberculose pulmonaire avancée. Ils ont pu être logés dans les blocs de l'ancien hôpital pour typhiques. Malgré le grand danger de contagion que leur présence au camp comportait, les mesures de précaution et d'isolement prises ont été absolument négligeables. L'ensemble des blocs occupés par eux a bien été entouré d'une barrière de fils de fer barbelés, mais ils étaient autorisés à circuler librement dans tout le camp parmi tous les autres habitants avec lesquels ils étaient ainsi

1. Travailleurs volontaires polonais. Comme on peut le constater la situation est très mouvante et des groupes plus ou moins importants arrivent dans l'improvisation la plus totale.

en contact direct. Malgré toutes les représentations faites tant aux autorités militaires qu'au médecin-chef de l'hôpital, cette mesure n'a jamais été rapportée, certainement pour des motifs d'ordre politique. Heureusement, le séjour de ces malades n'a été prévu que pour une durée de quelques semaines et, dès maintenant, la plupart d'entre eux a déjà été rapatriée.

La question des 7 000 Polonais se présente tout autrement, car il est prévu qu'ils auront à passer tout l'hiver à Belsen. Comme presque tous les locaux d'habitation étaient occupés avant leur arrivée, on a été obligé de mettre la plupart des arrivants dans les combles des blocs dans des conditions extrêmement défectueuses. Ces combles n'avaient jamais été prévus ou organisés comme locaux d'habitation. Ils prennent toute la largeur des blocs et ne sont éclairés que par des petites fenêtres ménagées à leurs extrémités latérales. Il n'y a ni installation hygiénique quelconque, ni éclairage électrique. Aucun appareil de chauffage n'y existe. Il y a des familles entières entassées dans ces réduits. Hommes, femmes et enfants y vivent ensemble dans une promiscuité dont les dangers sont évidents. — Des conditions d'habitation aussi mauvaises, surtout à l'approche de l'hiver, représentent une menace sanitaire et un risque d'épidémie non seulement pour les habitants de ces locaux mais en même temps, en raison du danger de contagion, pour tous les autres *DP*.

Nous avons naturellement signalé aux autorités militaires locales tous les inconvénients résultant de cet état de choses et les conséquences qui peuvent en résulter. Nous croyons pouvoir dire que celles-ci s'en rendent parfaitement compte. Elles avaient d'ailleurs déconseillé l'installation au camp de ces nouveaux venus, mais elle leur a été imposée par des autorités supérieures. Actuellement, elles font des efforts pour parer à cette situation par les moyens du bord. Elles essayent d'aménager autant que possible les combles et elles font édifier un peu

partout à travers le camp des habitations de secours : baraques en tôle ondulée sur fondations en ciment ; mais il semble que ces baraques ne se prêtent guère mieux à l'usage d'habitation que les combles eux-mêmes et surtout pendant la saison froide leurs habitants éventuels auraient à souffrir cruellement. – On envisage actuellement d'utiliser un certain nombre de blocs de l'ancien hôpital de typhiques, à condition que les autorités militaires consentent à renoncer à le garder en réserve comme hôpital de passage éventuel.

Le problème vestimentaire reste toujours loin d'une solution satisfaisante. Ces tout derniers jours, quelques milliers de manteaux d'hiver destinés aux *DP* sont arrivés aux magasins du camp mais leur nombre est bien inférieur aux besoins et bien d'autres articles (vêtements chauds, lainages, souliers) seraient nécessaires pour compléter l'équipement des habitants de Belsen.

À partir du 17 septembre, la ration alimentaire, calculée en principe sur la base de 3 600 calories, a été d'un coup ramenée à 2 100 calories et en pratique même ce chiffre souvent ne semble pas atteint. Voici le tableau officiel de la ration :

	Ration actuelle en g	Ration précédente
Pain	5	425
Viande	56	142
Légumes	112	227
Pommes de terre	392	708
Légumes secs	28	28
Produits vitaminés	28	-
Café	14	14
Sucre	35	57
Lait	0,133 l	0,5 l
Poisson de conserve	16	16
Marmelade	14	21

Sel	10,5	14
Beurre ou margarine	20	28
Graisse de cuisine	4	8
Viande de conserve	14	-
Saucisse	10	71
Fromage	10	43
Fruits frais (éventuellement)	56	-
Farine	21	28

Pour les travailleurs et les malades, les suppléments suivants sont prévus :

Viande	5
Graisse	7,5
Farine	5
Produits vitaminés	7,5
Sucre	8,75
Fromage	5
Fromage blanc	5
Œufs	5 à 6 par mois si possible

Les internés se plaignent énormément de ces nouvelles rations et disent souffrir de la faim. On ne saurait en être étonné en voyant distribuer, par exemple, pour tout dîner quelques biscottes avec un bout de saucisse de qualité plus ou moins bonne et un peu de margarine ou du miel-ersatz. La nourriture est toujours aussi mal préparée, monotone et pauvre en légumes et fruits frais. Les autorités militaires du camp elles-mêmes se rendent compte de l'insuffisance de la ration actuelle et sont intervenues auprès de leurs supérieurs pour en obtenir l'augmentation. – La question de l'aide alimentaire qui,

jusqu'ici, avait joué un rôle tout à fait secondaire à Belsen est donc subitement devenue urgente. Le *Joint* dispose de stocks assez importants (viande, œufs, fromage) au Danemark. Des négociations pour en obtenir l'acheminement rapide sont en cours et activement poussées.

Avec l'arrivée des familles polonaises, le nombre d'enfants présents au camp a brusquement passé d'environ 100, placés dans des blocs spéciaux, à plus de 800. Les autorités ont été longues à s'apercevoir que ce fait imposait des mesures spéciales. En effet, les familles avec enfants avaient été logées dans les combles aussi bien que les autres et dispersées à travers tout le camp. Qui plus est, pour les enfants de tout âge, la ration alimentaire prévue est identique à celle des adultes. Nous avons proposé aux autorités de réserver une ou deux cantines à l'usage exclusif de cuisine d'enfants et de grouper toutes les familles avec enfants dans les blocs environnants. En plus, nous avons demandé que des rations spéciales pour enfants soient établies, en tenant compte de leurs besoins particuliers. En attendant que cette mesure, dépendant des autorités hiérarchiques supérieures, soit prise, nous avons suggéré aux autorités de Belsen de procéder sur les ressources locales à un aménagement de la ration alimentaires : de distribuer aux adultes les aliments impropres aux enfants (conserves de poisson et de viande, saucisse, légumes secs, partie de la ration de pain) et de prélever sur la leur un supplément sous forme de sucre, de farine, de marmelade et de beurre. Nous avons ainsi établi le projet de ration infantile suivant, qui est en voie de réalisation :

	Grammes	Calories
Pain	5	10
Viande	56	114
Légumes	112	17
Pommes de terre	392	255
Produits vitaminés	28	94

Café	14	-
Sucre	105	420
Lait	0,143 l	46
Marmelade	28	70
Sel	10,5	-
Beurre	40	298
Graisse	4	35
Fromage	20	22
Fruits frais	56	18
Farine	42	138
Œufs (5 à 6 par mois)	-	10
		2132

Un supplément quotidien d'un demi-litre de lait est prévu pour les enfants en dessous de 5 ans.

Une autre conséquence fâcheuse de l'arrivée des 7 000 Polonais a été de déséquilibrer la proportion entre le nombre de médecins disponibles dans les *M-I Rooms* et celui des personnes dont ils ont à prendre soin. Non seulement le nombre de médecins n'a pas augmenté proportionnellement, mais encore a-t-il diminué par suite du départ de quatre des plus qualifiés parmi eux. Au lieu de 14 médecins pour 13 000 *DP*, nous n'en avons donc plus que dix pour 20 000 *DP*. Fort heureusement, notre ami Karo est arrivé au camp au moment le plus critique et il assure à lui tout seul le service médical du camp IV dont les deux médecins sont partis. Il fournit un travail considérable qui est également apprécié par ses malades et par les autorités du camp. Sa présence m'apporte en même temps un appui considérable, car nous pouvons débattre ensemble toutes les questions médicales qui viennent à se poser.

Il est évident que, malgré tout, ce nombre de 11 médecins est tout à fait insuffisant pour assurer un service correct et

satisfaisant, et cela apparaîtra encore davantage lorsque viendra l'hiver avec son cortège d'affections saisonnières. Aussi avons-nous insisté auprès des autorités pour obtenir des renforts médicaux. Comme elles ne voyaient aucune possibilité de nous en procurer, j'ai d'abord essayé de trouver à l'oflag de Warbourg¹, où se trouvent des médecins militaires polonais en assez grand nombre, quelques volontaires qui auraient assuré le service médical pour leurs compatriotes. Malheureusement, invoquant le motif que leur présence était indispensable pour les soins à donner à leurs compagnons de captivité, ils ont décliné notre invitation. Nous avons alors obtenu que l'officier de liaison belge fasse, au début de septembre, le voyage de Bruxelles, afin d'obtenir de son gouvernement l'autorisation pour quelques-uns des étudiants belges en fin de scolarité de revenir à Belsen où ils avaient déjà rendu de grands services et d'où ils avaient été renvoyés si inopportunément juste quelques jours auparavant. Au bout de trois jours, il revint, ayant réussi pleinement dans cette mission et avec l'autorisation pour dix étudiants de venir ici, aussitôt que les autorités britanniques auraient délivré les permissions d'entrée nécessaires et leur auraient assuré le traitement correspondant à leur grade. Cette mesure, réclamée par les autorités locales et dont l'urgence a été plusieurs fois rappelée, n'est toujours pas intervenue!

Le seul changement d'importance survenu à l'hôpital depuis un mois est le départ du D^r L. et son remplacement au poste de médecin-chef par le D^r W. Si ce dernier a des façons plus correctes et plus aimables que son prédécesseur, il ne semble pas, malheureusement, qu'il ait une meilleure compréhension de l'état d'esprit et des besoins des *DP*.

Le D^r [la D^{ressc}] P., directrice de la maternité, vient d'obtenir un certificat d'immigration en Palestine. Depuis quelques jours, elle a quitté son poste et le service de la maternité a été transféré à l'hôpital où il fonctionne sous la direction d'une

1. Camps allemands ouverts en 1940 pour les officiers prisonniers de guerre.

doctoresse australienne de l'UNRRA. Le bâtiment ayant hébergé jusqu'ici la maternité sera transformé en refuge pré- et postnatal. L'organisation d'une consultation quotidienne est en voie de réalisation. Le problème le plus urgent et le plus angoissant dont il faudrait s'occuper est celui des femmes et jeunes filles enceintes. Pour les raisons indiquées dans mon précédent rapport, je désire m'en occuper plus particulièrement et je pense assurer moi-même cette consultation.

J'ai déjà signalé l'indispensable nécessité d'un home pour femmes enceintes dont l'urgence apparaît chaque jour davantage. Pour en obtenir la réalisation, j'ai rédigé un rapport spécial exposant toutes les raisons qui militent en sa faveur. Il a été adressé à toutes les instances compétentes ; malheureusement, les lenteurs administratives ne tiennent pas suffisamment compte de la brûlante actualité de ce problème qui ne souffre aucun délai. Je fais tout mon possible pour activer la réalisation de ce projet, en cherchant à y intéresser toute personne susceptible de m'aider. Ce projet a pu être réalisé entre-temps.

L'état sanitaire, dans son ensemble, a continué à demeurer plutôt satisfaisant. Un fait grave s'est cependant produit. Un malade provenant d'un bloc du camp II et hospitalisé avec le diagnostic de grippe infectieuse a été reconnu, au bout de deux jours, comme atteint de typhus exanthématique. Toutes les mesures prophylactiques ont été immédiatement prises : le bloc intéressé a été mis en quarantaine et désinsectisé ainsi que ses habitants. Toutes les couvertures ont été retirées et remplacées. En outre, une vaccination systématique de toute la population du camp a été immédiatement prévue. Quoique le vaccin ait été disponible, la mise en œuvre de la vaccination a été retardée par défaut de seringues et aiguilles nécessaires et il n'a pas fallu moins de trois jours d'actives démarches pour les procurer. Nous avons souligné ce fait auprès des autorités responsables pour leur faire toucher du doigt les déplorable conditions de

réapprovisionnement du matériel médical et pour leur faire comprendre la nécessité urgente d'y porter remède.

Je ne veux pas laisser sans rectification une indication de mon précédent rapport. Sur la foi des premiers renseignements parvenus, j'avais cru pouvoir considérer comme généralement satisfaisantes les conditions de séjour des *DP* de Belsen, évacués en Suède. Malheureusement, depuis lors, à côté de rapports continuant à être élogieux, de tout autres sons de cloches me sont également parvenus, et il y a de nombreuses personnes qui, dans leurs lettres, se plaignent amèrement tant de la nourriture et du logement que de l'attitude de la population et du personnel suédois à leur égard. Ces renseignements nous ont été confirmés par deux infirmières néerlandaises qui avaient convoyé l'un des transports et séjourné plusieurs semaines en Suède.

D^r H. Nerson¹

1. Le D^r Henri Nerson est né à Strasbourg, le 2 novembre 1902 dans une famille juive orthodoxe française. Il a fait ses études de médecine avec Joseph Weill, se spécialisant en gynécologie. En 1940, ils se retrouvent à Terrasson (Dordogne) pour monter ensemble une équipe médicale volante avec Gaston Revel et Elie Weill. Il épouse Annette Espinas, protestante languedocienne convertie au judaïsme et se réfugie dans l'Allier où il travaille pour l'OSE. Après la guerre, il fait partie des médecins de l'OSE qui partent en mission sanitaire du *Joint (JDC)* dans les camps de personnes déplacées. C'est à Bergen-Belsen qu'il réussit à ouvrir, ce qui lui tenait le plus à cœur, une maison pour des jeunes filles enceintes à Ulzen, à 30 kms du camp.

Henri Nerson, très pieux se lie d'amitié avec un talmudiste connu, le mystérieux Chouchani, qu'il fit connaître à Emmanuel Lévinas. Celui-ci lui dédie son livre, *Difficile liberté* (1963). Voici ce qu'il écrit sur Henri Nerson, à sa mort : « Que les plus hautes valeurs de l'Occident doivent être reconnues comme appartenant de droit à la Torah, ce fut là une sagesse que Nerson tenait de son maître, de "M. Chouchani". On ne saurait en effet parler de Nerson sans mentionner ce qui fut l'événement dominant et la grande joie de sa vie : sa rencontre et sa longue fréquentation d'un homme qui fut l'un des derniers géants du Talmud, probablement le plus grand depuis très longtemps, mais qui savait aussi enseigner, notamment la physique nucléaire, et trouver ses délices dans la lecture des traités des mathématiques classiques et modernes. Génie étrange et errant ! Dans l'enseignement talmudique que le docteur Nerson, à son tour, donnait autrefois à ses amis parisiens et dont bénéficiaient, jusque pendant sa maladie, ses amis en Israël, la pensée de "M. Chouchani", dans sa nouveauté audacieuse, était toujours présente. Aux yeux de Nerson – et ce fut une confidence – tout l'in vraisemblable de la mort se ramassait dans ce qui cependant était inévitable : la possibilité que le cerveau tel que celui de "M. Chouchani" puisse s'arrêter de penser », dans *Le Journal des communautés*, mai 1980.



Les SS de Bergen-Belsen sont contraints de charger eux-mêmes les cadavres sous les ordres des soldats britanniques, après 15 avril 1945.

Table des illustrations

Gaston Revel, âgé de 4 mois, dans les bras de sa gouvernante, Bouxwiller (Bas-Rhin), 9 novembre 1901.....	26
Gaston Revel, Paul, Charles et Alfred, Bouxwiller, 1918.....	31
Samuel et Cécile Revel, les parents de Gaston, Strasbourg, années 1930.....	31
Gaston Revel à l'âge de 19 ans, 1920	32
La famille Neher: André, Richard, Albert, Suzel, Rosette, Hélène. Obernai, vers 1928.....	34
Suzel et son frère Richard, 1929	35
Suzel et sa sœur, Hélène/Aya, Obernai, 1927	35
Gaston Revel étudiant à Nancy, 1926	36
Daniel, Michel et Jean-Paul, les trois fils de Gaston et Suzel Revel, Strasbourg, 1938.....	38
Vue de la fenêtre de l'appartement de la famille Revel au 4 de la rue de la Haute-Montée, Strasbourg, fin des années 1930.....	40
Gaston Revel en uniforme de médecin-capitaine à Lyon, 1945	42
Suzel lisant, 4 rue de la Haute-Montée, Strasbourg, 1930.....	43

Michou à Lyon, 1942.....	50
La famille Neher, les enfants Revel et Fanny Samuel, Lanteuil, 1942.....	57
Le «château» de la Praderie à Lanteuil, Corrèze, tel qu'il est de nos jours; et dessin d'Albert Neher.....	58
Les trois fils Revel, Lyon, 1942.....	61
Agrandissement d'un message sur papier à cigarette invitant le docteur Revel à rejoindre le maquis.....	64
Carte d'identité du service de Santé des FFI du D ^r Revel, 20 juillet 1944.....	65
Le funiculaire utilisé par les maquisards pour accéder aux Sept Laux, massif de la Chartreuse, Isère, 1943-1944.....	68
Carte de volontaire des maquis du Grésivaudan, Isère, délivrée le 29 mars 1945 au D ^r Revel.....	71
Suzel Revel et ses trois enfants dans leur cache au Bessard situé au dessus d'Allevard, Isère, 1944.....	73
Carte de FFI de l'Isère du D ^r Revel, 13 février 1945.....	74
Jean-Paul, Michel et Daniel à Lyon en 1945.....	76
Richard Neher, son épouse Julienne et leur fille Élisabeth à Lanteuil en 1942 et en 1946.....	77
Carte de membre de la direction de l'OSE du D ^r Revel, 10 septembre 1945.....	79
La grande synagogue de Strasbourg avant la Seconde Guerre mondiale et après l'incendie allumé par les Allemands, photographiée en décembre 1940.....	81
Ordre de mission du D ^r Revel pour le camp de Buchenwald, près de Weimar (Land de Thuringe), 11 juin 1945.....	82
Lettre d'accréditation du <i>Joint</i> au D ^r Revel, 12 juin 1945.....	82

Autorisation du QG américain au D ^r Revel pour sa mission en Allemagne, 14 juillet 1945.....	84
Permis militaire de circulation en Allemagne, zone d'occupation britannique, délivré au D ^r Gaston Revel pour l'UNRRA le 14 juillet 1945.....	86
Le camp de Buchenwald photographié par le D ^r Gaston Revel à l'été 1945	88
Jeune femme de 25 ans et garçons de 9 ans.....	88
Entrée principale du camp de Buchenwald après sa libération, avril 1945	90
Grille de l'entrée principale du camp de Buchenwald peu après sa libération le 11 avril 1945	90
Déportés rescapés (dont Elie Wiesel) dans un des baraquements de Buchenwald photographiés à la libération du camp, avril 1945	93
Déportés du camp de concentration de Buchenwald à la libération du camp, après le 11 avril 1945	93
Deux photos successives des baraquements du grand camp de Buchenwald faites lors de sa mission par le D ^r Gaston Revel, été 1945	94
D ^r Joseph Weil, D ^r Gaston Revel et le commandant Basse devant le train des «enfants de Buchenwald» en juin 1945.....	96
Le train des «enfants de Buchenwald» lors d'un arrêt à la gare de Thionville, Moselle, juin 1945	96
Janek Szlajstajn et David Perlmutter derrière les barbelés quelques jours après la libération du camp de Buchenwald le 11 avril 1945	99
Ruines de Hambourg, 1945	109
Autorisation de circulation du D ^r Revel, Neustadt, 12 septembre 1945.....	112

Carte de remerciement des collègues de travail du D ^r Revel au camp de <i>DP</i> de Neustadt in Holstein lors de son départ, 12 septembre 1945.....	113
Carte de fin de mission de l'UNRRA au D ^r Revel à son départ de Neustadt, 13 septembre 1945	113
Parchemin à la mémoire de l'épouse du D ^r Revel, Suzel, née Neher, écrit par son frère André, 1959	126
Suzel Revel dans son salon, Strasbourg, 1958	127
Médaille de Combattant volontaire de la Résistance	128
Croix de Combattant volontaire de la Résistance	128
Croix des Anciens Combattants 1939-1945.....	128
Médaille de chevalier de l'Ordre de la Légion d'honneur.....	128
Gaston Revel avec Abba Ebben, Walter Eytan, Synagogue de la Paix, Strasbourg, 1968.....	129
Rencontre à Genève entre Gaston Revel, le grand rabbin Toaff de Rome et le grand rabbin Safran de Genève, 1961	129
Lettre du président du Consistoire central Léon Meiss au D ^r Gaston Revel du 8 mars 1945.....	130
Annnonce du dévoilement d'une plaque à la mémoire du D ^r Gaston Revel à la Synagogue de la Paix à Strasbourg le 3 juillet 2022.....	140
Couverture de l'édition originale de 1947 du rapport du D ^r Gaston Revel sur sa mission au camp de Buchenwald écrit en juin 1945.....	148
Plan schématique du camp de Buchenwald	150
Vue générale du camp de Buchenwald situé à une dizaine de kilomètres de Weimar, Land de Thuringe actuel. (éd. 1947)	157
Entrée principale du camp de Buchenwald après le 11 avril 1945	160

La maison des tortures et la cheminée des fours crématoires du camp de Buchenwald, après avril 1945...	169
Les bouches des fours crématoires du camp de Buchenwald, après avril 1945	169
Présentation des objets fabriqués à partir des détenus assassinés retrouvés par les forces alliées au camp de Buchenwald.....	170
Fac-similé du procès-verbal d'examen gynécologique pratiqué par un médecin allemand sur une jeune fille juive châtrée par ordre des nazis dans un camp de concentration.....	171
Détenus juifs construisant des fondations pour de nouveaux baraquements au camp de Buchenwald, 15 juillet 1937-1 ^{er} septembre 1939.....	173
Une partie de l'enceinte électrifiée du camp avec son réseau de haute tension. (éd. 1947)	176
Déportés juifs allemands au camp de Buchenwald, à la suite de la «Nuit de cristal», 10 novembre 1938	181
Enceinte du camp de Buchenwald avec un mirador. (éd. 1947)	189
Ticket de cantine SS d'une valeur de 50 <i>Reichsmark</i> . Camp de Buchenwald.....	197
Office de <i>Shabbat</i> par le rabbin Schacter au camp de Buchenwald libéré, après le 11 avril 1945	200
Couverture de la première édition par l'Union OSE du <i>Rapport sur la situation des Juifs en Allemagne</i> , <i>octobre-décembre 1945</i> , Genève, 1945.....	204
Photo aérienne du camp de Bergen-Belsen prise par la CIA, 1944.....	282
Un bulldozer conduit par un soldat britannique rassemble les cadavres des détenus du camp de Bergen-Belsen, après le 15 avril 1945	288

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Soldats britanniques regardant les baraques du camp de Bergen-Belsen volontairement incendiées pour raison sanitaire, fin 1945.....	289
Plan schématique du camp de Bergen-Belsen en septembre 1944.....	303
Femmes rescapées et cadavres au sol au camp de Bergen-Belsen, après sa libération par les troupes britanniques le 15 avril 1945.....	318
Les SS de Bergen-Belsen sont contraints de charger eux-mêmes les cadavres sous les ordres des soldats britanniques, après 15 avril 1945	358

Crédits des illustrations

Les illustrations proviennent des archives privées de la famille Revel, à l'exception de :
Mémorial de la Shoah/CDJC, Paris: p. 90, 93, 99, 150, 160, 169, 170, 173, 181, 282, 288,
289, 303, 318, 358;

Ceuvres de secours aux enfants, OSE: p. 85, 96, 148, 157, 171, 176, 189, 197, 200, 204.

Table des matières

Préface, <i>par Katy Hazan</i>	9
Biographie du D ^r Gaston Revel.....	13
Ma vie racontée à moi-même	23
Ancêtres et jeunesse.....	27
L'avant-guerre.....	33
La guerre.....	41
L'après-guerre.....	75
Missions en Allemagne.....	83
Retour à Strasbourg.....	115
Appendices.....	131
Lettre du président Léon Meiss.....	131
Lettre du D ^r Revel de Neustadt en Holstein à son épouse Suzel, 8 août 1945.....	133
Lettre du D ^r Revel de Neustadt en Holstein à son épouse Suzel, 9 août 1945.....	135
Références.....	139
Annexe	
Autobiographie de Fanny Nezer, née Loinger.....	141

Évocation de Buchenwald	149
Préface, <i>par Léon Meiss</i> (1947)	151
Évocation de Buchenwald	153
Témoins vivants	177
Histoire des Juifs à Buchenwald	179
I – Novembre 1938: premières concentrations massives de citoyens allemands (« <i>Rath-Aktion</i> »).....	180
II – Septembre 1939: la guerre mondiale. Arrivages et extermination d'apatrides orientaux	182
Déclaration du détenu L. Sch., de Vienne.....	183
Déclaration du détenu Stephan H., de Munich.....	184
III – Mai 1940: invasion des pays occidentaux. Arrivages et extermination de ressortissants hollandais, belges et français	185
Déclaration du détenu polonais A. K. et du détenu allemand L. H. sur l'assassinat de 400 Juifs hollandais à Mauthausen.....	185
Déclaration du détenu H. van R., de nationalité hollandaise.....	186
Déclaration des détenus C., officier français, et R. L., de Stuttgart	187
IV – Hiver 1941: débuts des expérimentations physiologiques	189
V – Octobre 1942: évacuation de la majorité des internés juifs vers les camps d'extermination. Situation instable de la minorité juive à Buchenwald jusqu'en hiver 1943-1944.....	190
VI – Hiver, printemps et été 1944: arrivages des grands transports, surpeuplement.....	191
Déclaration du détenu J. W., de Brno.....	193
VII – Automne 1944: exterminations systématiques ..	197

VIII – Hiver et printemps 1945 : derniers sursauts, panique et libération	198
Réadaptation et résurrection	201
Rapports sur la situation des Juifs en Allemagne	
octobre-décembre 1945	205
Avant-propos à la présente édition, <i>par Katy Hazan</i>	207
Les personnes déplacées (<i>Displaced Persons, DP</i>)	
après la Seconde Guerre mondiale.....	207
Des faits et des chiffres accablants.....	208
Un siècle de déplacements de populations.....	209
Qui sont-ils ? Et combien sont-ils exactement ?	211
L'antisémitisme et le rapport Harrison.....	213
Les Alliés en Allemagne	215
Les camps de <i>DP</i>	215
Culpabilité ou déni ?.....	221
Introduction de l'édition de 1945, <i>par le Dr Joseph Weill</i>	223
Rapport sur une mission d'étude en Allemagne.....	227
Rapport d'activité dans le camp de Neustadt (H.).....	261
Régime	263
Habillement.....	264
Hygiène du camp.....	264
Équipement sanitaire du camp.....	265
A – Hôpital, infirmerie du camp	265
B – Baraque des convalescents.....	267
C – <i>Landeskrankenhaus</i>	267
Situation sanitaire du camp.....	268
Résultats obtenus	270
Projets en cours.....	271
Conclusion	271
Notes sur le climat moral dans les camps	272

Liste des maladies rencontrées dans le camp de Neustadt.....	280
Rapport sur la situation au camp de Bergen-Belsen	283
Rapport sur la situation médicale au camp IV à Bergen-Belsen.....	337
Appendice	345
Exemple d'échelle de rationnement	345
Rations infantiles	346
Belsen - Camp.....	349
Table des illustrations	359
Crédits des illustrations	364

Titres disponibles dans la Collection «Témoignages de la Shoah» par catégorie de témoignage

Déportés de France

Alex Mayer, *Auschwitz, le 16 mars 1945*

Traduction polonaise: Auschwitz, 16 marca 1945

Claude Zlotzisty, *Dernière Porte*, suivi de *50 ans après, une journée à Auschwitz*

Albert Bigielman, *J'ai eu douze ans à Bergen-Belsen* (2^e éd. revue et augmentée)

Claude Hirsch, *Matricule A-16689. Souvenirs de déportation d'un enfant de treize ans (mai 1944-mai 1945)*

Guy Kohen, *Retour d'Auschwitz. Souvenirs du déporté 174949*

Théodore Woda, *Mille jours de la vie d'un déporté qui a eu de la chance*

Traduction américaine: A Thousand Days in the Life
of a deportee Who Was Lucky

Jean Oppenheimer, *Journal de route, 14 mars-9 mai 1945*

Jacques Saurel, *De Drancy à Bergen-Belsen 1944-1945. Souvenirs rassemblés d'un enfant déporté* (2^e éd. revue et augmentée)

Traduction allemande: Aus Paris nach Bergen-Belsen,
1944-1945. Gesammelte Erinnerungen
eines deportierten Kindes

Traduction anglaise: From Paris to Bergen-Belsen, 1944-1945.
Memories of a Deported Child

Traduction italienne: Da Parigi a Bergen-Belsen, 1944-1945.
Ricordi di un bambino deportato

Julien Unger, *Le Sang et l'Or. Souvenirs de camps allemands*

Simone Veil, *Discours 2002-2007*

Traduction anglaise: Speeches 2002-2007

Erich Altmann, *Face à la mort. Auschwitz-Buchenwald-Oranienburg*

Denise Toros-Marter, *J'avais 16 ans à Pitchipoi*

Denise Holstein, *Le Manuscrit de Cayeux-sur-Mer, juillet-août 1945*

Régine Skorcka-Jacobert, *Fringale de vie contre usine à mort*

Simon Grinbaud, *XI^e commandement: «Tu n'oublieras point»*

Maurice Szmidt, *Mémoires de déportation écrits en mai-juin 1945*

Charles Palant, *Je crois au matin*

Eugène Klein, *Les Loups. Témoignage d'un déporté, matricule 126026*

Traduction américaine: The Wolves. Testimony of Deportee
Prisoner No 126026

Eva Golgevit, *Ne pleurez pas, mes fils...*

Charles Mitzner, *Seuls au monde. Grenoble–Auschwitz–Birkenau–Bobrek–Gleiwitz–
Buchenwald–Haselhorst–Oranienburg–Sachsenhausen–Grenoble*

Pierre Goltman, *Six mois en enfer*

Sarah Lichtsztejn-Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une déportée
 survivante des camps nazis*

Traduction américaine : Dismiss the Black Butterflies. The story
 of a Nazi death camps survivor

Colette Tcherkawsky, *Une enfance en otage.*

«Protégée du maréchal» à Bergen-Belsen

Odette Spingarn, *J'ai sauté du train. Fragments*

Traduction américaine : My Leap to Freedom. Fragments

Isidore Rosenbaum, *Je suis né le 8 mai 1945*

Marie Vaislic, *Seule à quatorze ans à Ravensbrück et Bergen-Belsen*

Leonhard Bundheim, *Mémoires du survivant des camps nazis A-5672*

Lucien Dreyfus, *Journal 20 décembre 1940-24 septembre 1943.*

Une époque terrible et terriblement intéressante

Maurice Wolman, *Un héros juif de notre temps. Manuscrit en yiddish de 1945.*

Pithiviers, Auschwitz-Birkenau, Varsovie, Dachau, Mühlendorf

Nicolas Rosenthal, *Journal dédié à mes chers parents.*

*Écrits d'un adolescent juif allemand en France
 de janvier 1940 à juin 1942.*

Suivi de *Haggadah du XX^e siècle*

Ida Palombo, *Les Cendres de la mémoire*

Hans Callmann, *Itinéraire d'un Allemand juif. Les Larmes de la Lorelei*

Paul Schaffer, *Le Soleil voilé. Auschwitz 1942-1945*

Déportés d'autres pays

Moniek Baumzecer, *J'avais promis à ma mère de revenir*

Adèle Grossman, *La Mémoire dans la chair*

Gabriel Lampel, *KLB 58907*

Mieczyslaw Chodzko, *Évadé de Treblinka*

Nicolas Roth, *Avoir 16 ans à Auschwitz. Mémoire d'un Juif hongrois*

Isabelle Choko, *La Jeune Fille aux yeux bleus*

Élisabeth Kasza, *La Nomade*

Traduction américaine : The Nomad

Henri Rozen-Rechels, *Je revois...*

Un enfant juif polonais dans la tourmente nazie

Szyja Opatowski, *La survie d'un Juif de Radom pendant la Shoah*

Henri Zonus, *Destin d'un miraculé*

Michel Pachter, *Varsovie, Treblinka, Majdanek, Skażysko, Cześćochowa*

Hillel Adler, *Ożarów. Mémoires d'une ville éteinte*

Lisa Pinhas, *Récit de l'enfer.*

Manuscrit en français d'une Juive de Salonique déportée

Jean Vaislic, *Du fond de ma mémoire...*

Entretiens avec un survivant de la Shoah en Pologne

Élisabeth Sentuc, *C'est ainsi que je me souviens. Huedin, Budapest, Cluj,*

Birkenau, Görlitz, La Teste-de-Buch

Traduction anglaise: *This is how I remember. Huedin, Budapest, Cluj, Birkenau, Görlitz, La-Teste-de-Buch*

Enfants cachés de France

François Lecomte, *Jamais je n'aurai quatorze ans*

Salomon Malmed, *Sali*

Mireille Boccara, *Vies interdites*

André-Lilian et Réjane Mossé, *C'est leur histoire, 1939-1943*

Eliezer Lewinsohn, *Combats de vies*

Pierre Auer Bacher, *Souvenirs d'une période trouble*

Alain-André Bernstein, *Gardez mon fils près de vous.*

Correspondance pour un enfant caché 1940-1944

Fanny et David Sauleman, *Deux mètres carrés*

Otto Fischl, *Mon Journal, 19 octobre 1943-15 mars 1945*

Jean Henrion, *Ces Justes ont sauvé ma famille*

Évelyne German, *Mamie Blue, d'exil en exil. Ukmergė (Lituanie), Paris, Nice,*

Saint-Martin-Vésubie, Rome, Paris

Jacqueline Reznik-Elgrably, *Réveil tardif d'une enfant cachée*

François Szulman, *Le Petit Peintre de Belleville*

Samuel Levi, *La Vie d'un homme*

Paulette Angel-Rosenberg, *Le Tournesol*

Albert Lamantowicz, *Pérégrinations d'un enfant juif de 1939 à 1945*

Génia Klukowski, *L'Ultime Besoin d'un récit*

Enfants cachés d'autres pays

Thérèse Malachy-Krol, *Entre les mots*

Simon Grunwald, *Sans droit à la vie* (2^e édition, revue et augmentée)

Nathan et Mauricette Auxe, *Destins croisés d'un couple.*

Caché en Pologne, cachée en France

Irena Milewska, *[En]quête de famille*

Internés en France

Benjamin Schatzman, *Journal d'un interné. Compiègne, Drancy, Pithiviers,*
12 décembre 1941-23 septembre 1942

Volume I: *Journal*

Volume II: *Souvenirs et lettres*

Jean-Jacques Bernard, *Le Camp de la mort lente, Compiègne 1941-1942*

Anna Traube, *Évadée du Vél' d'Hiv'*

D^r Zacharie Mass, *Passeport pour Auschwitz;*

Correspondance d'un médecin du camp de Drancy

Louis et Mariette Engelmann, *Sans toi, je serais en route pour un grand*
voyage. Histoire d'un sauvetage. Compiègne,
Drancy 1941-1942

Marguerite Efraim et Hugues Steiner, *Lettres à Blanchette,*
juin 1942-mars 1943

Parcours de militants en France

Jacques Salon, *Trois mois dura notre bonheur. Mémoires 1943-1944*

Jenny Masour-Ratner, *Mes vingt ans à l'OSE, 1941-1961*

Georges Loinger, *Aux frontières de l'espoir*

D^r Gaston Lévy, *Souvenirs d'un médecin d'enfants à l'OSE en France occupée*
et en Suisse, 1940-1945

Katy Hazan et Georges Weill, *Andrée Salomon, une femme de lumière*

Georges Garel, *Le sauvetage des enfants juifs par l'OSE*

Jacques Samuel, *Journal 1939-1945. Une famille juive alsacienne durant*
la Seconde Guerre mondiale

Roger Fichtenberg, *Journal d'un résistant juif dans le Sud-Ouest*

Parcours de militants d'autres pays

David Klin, *À cache-cache avec la mort.*

Un résistant juif à Varsovie de 1939 à 1945

Yankev Celemenski, *Coupés du monde. Un militant du Bund raconte la survie*
et la résistance juives sous l'occupation nazie en Pologne

Ouvrages historiques à base de témoignages

Katy Hazan et Éric Ghozlan, *À la vie! Les enfants de Buchenwald,*
du shtetl à l'OSE

Collectif, *Le Camp juif de Royallien-Compiègne 1941-1943*

Hélène Gutkowski, *De la France occupée à la Pampa. Mémoires entrelacées*
de trente survivants juifs émigrés en Argentine Volume I

Stéphane Amélineau, *La Shoah en Soissonnais*.

Journal de bord d'un itinéraire de mémoire

Sabine Zeitoun, *Les Gryner 1945-1953*.

Des réfugiés juifs polonais en France après la Shoah

Tunisie

Robert Borgel, *Étoile jaune et croix gammée. Les Juifs de Tunisie face aux nazis*

Paul Ghez, *Six mois sous la botte*,

Collectif, *Les Juifs de Tunisie sous le joug nazi*



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : octobre 2022

